BnF Gallica

Actes du deuxième Congrès international de linguistes, tenu à Genève, 25-29 août 1931

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Congrès international des linguistes (02 ; 1931 ; Genève). Auteur du texte. Actes du deuxième Congrès international de linguistes, tenu à Genève, 25-29 août 1931. 1933.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

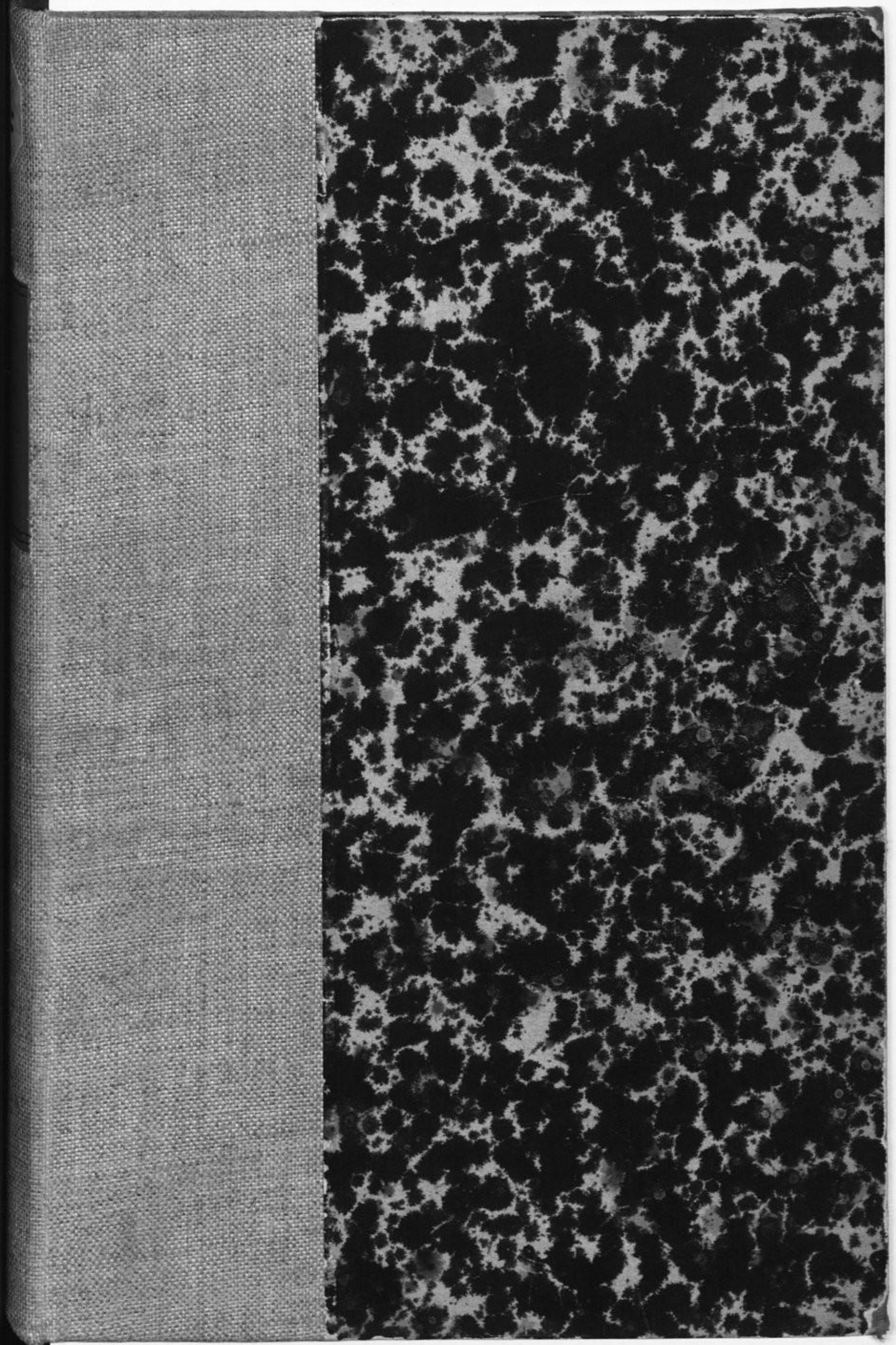
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

JACQUES.

ACTES DU DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE LINGUISTES

GENÈVE 25 - 29 AOUT 1931

BIBLIOTHÈQUE LINGUISTIQUE GENÈVOISE



LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN - MAISONNEUVE
5, rue de Tournon, Paris (6e)

1933

D

ACTES

DU

DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE LINGUISTES

A GENÈVE, DU 25 AU 29 AOUT 1931

4° X
1357
(1931)

Bibliographie

D. L.
08107 31-7-33

ACTES DU DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE LINGUISTES

GENÈVE 25 - 29 AOUT 1931

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN MAISONNEUVE
5, rue de Tournon, Paris (6e)

1933

Le Comité d'organisation du Congrès exprime ici sa vive reconnaissance à la Société Auxiliaire des Sciences et des Arts de Genève, qui a généreusement assuré par une subvention la publication de ces Actes.

Le Comité de rédaction soussigné a été assisté par des auxiliaires dévoués, auxquels il exprime toute sa gratitude ; ce sont MM. G. Bonfante, L. Brutsch, G. Cuendet, A. Debrunner, H. Frei, R. Godel, S. Karcevski et W. Kaufmann. Il adresse aussi ses sincères remerciements à M. Charles Gautier, qui l'a secondé de la façon la plus efficace dans la gestion de cette affaire. Il se plaît enfin à rendre hommage à l'intérêt et au soin que M. Adrien Maisonneuve, éditeur, et MM. Protat, imprimeurs, ont mis à exécuter la tâche qu'ils avaient assumée.

Genève, avril 1933.

Charles BALLY, Léopold GAUTIER, Albert SECHEHAYE.

DI

KE

GR

Pa

L.

Ge

Fri

Ge

CHE

Lo

DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE LINGUISTES

GENÈVE, 25-29 AOUT 1931

SOUS LE PATRONAGE DU

COMITÉ PERMANENT INTERNATIONAL DE LINGUISTES

M. J. SCHRIJNEN, Nimègue, *secrétaire général.*

MM. Ch. BALLY, Genève; M. BARTOLI, Turin; F. BOAS, New-York; C. BROCKELMANN, Breslau; O. JESPERSEN, Copenhague; D. JONES, Londres; B. KARLGREN, Göteborg; P. KRETSCHMER, Vienne; V. MATHESIUS, Prague; A. MEILLET, Paris.

Présidents d'honneur :

M. le Dr A. MEYER, Conseiller Fédéral, chargé du Département de l'Intérieur.

M. Paul LACHENAL, Conseiller d'État, chargé du Département de l'Instruction Publique.

M. Henri SCHŒNAU, Président du Conseil Administratif de la Ville de Genève.

Comité d'organisation et de préparation scientifique :

Président :	Ch. BALLY.
Vice-présidents :	E. MURET et V. MARTIN.
Secrétaire :	A. SECHEHAYE.
Secrétaire-adjoint :	G. CUENDET.
Trésorier :	Ch. GAUTIER.

MM. R. BRANDSTETTER, Lucerne; A. FRANÇOIS, Genève; L. GAUCHAT, Zurich; L. GAUTIER, Genève; K. JABERG, Berne; S. KARCEVSKI, Genève; Mlle M. LIPS, Genève; MM. E. MONTET, Genève; M. NIEDERMANN, Neuchâtel; W. ŒHL, Fribourg; F. OLIVIER, Lausanne; † P. OLTRAMARE, Genève; A. OLTRAMARE, Genève; R. DE PLANTA, Fürstenau (Grisons); J. WACKERNAGEL, Bâle.

Comité de réception :

Président :	M. Guillaume FATIO.
Vice-président :	M. Charles GAUTIER.

Mme I. MALLET-DE LA RIVE; Mme Ferdinand DE SAUSSURE; Mlle M. VAN BERCHEM; MM. Alfred BOISSIER; Professeur Auguste GAMPERT, Lucien NAVILLE, Louis PERROT, Professeur Georges THUDICHUM.

EXTRAITS

DE

LA CIRCULAIRE D'INVITATION

Genève, 4 octobre 1930.

Monsieur et très honoré Confrère,

Le premier Congrès de Linguistes, qui s'est tenu à La Haye du 10 au 15 avril 1928, a atteint le but que ses organisateurs lui avaient assigné : pour la première fois des linguistes ont pu débattre en commun des questions de linguistique sans se couvrir de l'autorité des philologues classiques, des néophilologues ou des orientalistes. Par là, ils ont affirmé l'autonomie que leur science avait depuis longtemps acquise de droit.

L'élan était donné. Un Comité International Permanent de Linguistes (C.I.P.L.) fut constitué en vue de poursuivre l'action commencée. Ce Comité a décidé que les prochaines assises linguistiques seraient tenues à Genève, ville internationale par excellence et qui, par sa situation géographique autant que par la beauté de ses environs, est le lieu idéal des rendez-vous scientifiques.

En conséquence, nous avons l'honneur de vous informer que le deuxième Congrès International de Linguistes aura lieu à Genève du 25 au 29 août 1931, et nous insistons auprès de vous pour que vous veuilliez bien soutenir notre entreprise par votre présence, votre collaboration et votre influence personnelle.

A La Haye, ce sont les savants des diverses parties de la Hollande qui, réunis sous la protection de Son Altesse Royale le prince Henri et sous le patronage de magistrats éminents, ont pris l'initiative de convoquer les linguistes de tous les pays dans la ville de la Cour Permanente de Justice Internationale. De même, c'est la Suisse entière qui vous invite dans la ville de la Société des Nations. Notre Comité comprend, en effet, des représentants de toutes nos universités et compte quelques-uns des linguistes les plus connus de notre pays. Placé sous le patronage du C.I.P.L., dont il est le mandataire, ce Comité a le privilège d'avoir à sa tête comme présidents d'honneur un membre du Haut Conseil Fédéral et des représentants de nos autorités genevoises.

Pour l'organisation du second Congrès, nous nous sommes inspirés des principes qui ont assuré le succès du premier, tout en usant d'une certaine liberté dans leur application; car nous estimons qu'il y a plus d'inconvénients que d'avantages à s'enfermer dès maintenant dans une tradition rigide.

Le programme comporte, à côté des séances de sections, des séances plénières relativement nombreuses. Au programme de celles-ci figurent certaines questions d'un intérêt général et d'une grande actualité. Les unes seront présentées simplement par des rapporteurs qualifiés, dont l'exposé sera ensuite discuté en séance; pour d'autres questions, nous instituons par avance une sorte de consultation générale, et nous espérons que tous ceux qui pourront contribuer à leur solution répondront à notre appel.

Vous ne vous étonnerez pas si notre programme fait une large place à la linguistique générale. C'est aux congrès spéciaux (de romanistes, de slavistes, de phonéticiens, etc.) qu'il appartient d'aborder des sujets qui relèvent uniquement de telle ou telle discipline particulière; nous n'entendons naturellement pas discuter des problèmes de théorie pure, ni faire concurrence aux psychologues et aux philosophes. Les faits concrets doivent demeurer la base solide de tous nos travaux; linguistes, nous voulons rester toujours en contact avec la réalité linguistique. En revanche, nous ne perdons pas un instant de vue l'ensemble de notre science, et il importe que tous les travaux présentés au Congrès, aussi bien en sections qu'en séances plénières, aient pour objectif d'éclairer quelque principe fondamental.

Les questions purement techniques ne peuvent — cela va sans dire — être tranchées dans le Congrès lui-même. Mais son intervention dans ce domaine n'en est pas moins très efficace. Il peut émettre des vœux, contrôler et sanctionner les propositions émises par des experts, nommer des commissions chargées de poursuivre les questions amorcées. Ainsi le Congrès de Genève entendra et discutera des rapports sur les travaux exécutés par le C.I.P.L., conformément aux décisions prises à La Haye.

Le Comité fera imprimer et distribuer avant le Congrès les thèses et tous autres documents propres à éclairer les congressistes sur les objets à l'ordre du jour, afin qu'ils puissent participer largement et utilement à la discussion[1].

Le Congrès de Genève, comme celui de la Haye, est un congrès par invitations: auront seules le droit de vote les personnes qui recevront la présente circulaire ou seront agréées par le Comité.

Les langues officielles du Congrès seront, outre l'anglais, les trois langues nationales de la Confédération Suisse : l'allemand, le français et l'italien. C'est pour des motifs d'ordre pratique que nous avons rédigé le texte de cette circulaire en français seulement.

Les rédacteurs des rapports et les présidents de séances seront choisis parmi les diverses nationalités représentées, entre lesquelles nous nous efforcerons de tenir la balance égale.

Les séances auront lieu dans les locaux de l'Université, que l'État a bien voulu mettre à notre disposition[2].

Pour tous les autres détails d'organisation, nous vous prions de vous reporter à la seconde partie de la présente circulaire.

1. Le Comité a publié les réponses reçues aux trois premières questions et des résumés dactylographiés de la plupart des communications.

2. L'Université s'étant trouvée inutilisable pour cause de réparations, le Congrès a siégé dans les locaux de l'*École secondaire et supérieure des Jeunes Filles*, rue Voltaire.

Nous souhaitons vivement que le plan que nous venons de tracer sommairement rencontre votre approbation et que vous veuilliez bien répondre favorablement à notre cordiale invitation.

Dans cet espoir, nous vous prions d'agréer, Monsieur et très honoré Confrère, l'expression de nos sentiments distingués.

Pour le Comité d'organisation et de préparation scientifique du deuxième Congrès International de Linguistes :

Charles BALLY, *président.*
Albert SECHEHAYE, *secrétaire.*

. . . . . .

SÉANCES PLÉNIÈRES

A) Le Comité organise une consultation générale des linguistes sur les questions suivantes :

Ire QUESTION. — *Avez-vous quelque suggestion utile à présenter sur l'organisation du travail linguistique, sa technique et son outillage ? Cette question porte en particulier sur la manière de recueillir, d'enregistrer et de classer les matériaux, sur la terminologie, la bibliographie, les publications à entreprendre, etc.*

. . . . . .

IIe QUESTION. — *Quel est, selon vous, le rôle à attribuer, dans le devenir et l'évolution des langues (en particulier dans la constitution des langues unifiées), d'une part aux phénomènes spontanés et à l'inconscient, de l'autre aux interventions de la volonté et de la réflexion ? Subsidiairement : Que pensez-vous de l'adoption d'une langue artificielle comme langue auxiliaire ?*

IIIe QUESTION. — *Les systèmes phonologiques, envisagés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la structure générale de la langue.*

Le Comité sera heureux de recevoir, sur ces trois questions, des propositions rédigées sous une forme succincte. Ces documents, qui serviront de base à la discussion, devront lui parvenir avant le 15 janvier 1931. Ils seront publiés *in extenso* ou sous forme de résumés avant le Congrès. En outre, sur chaque question, un spécialiste sera chargé d'introduire le débat en séance.

B) Les sujets suivants sont mis à l'ordre du jour sans comporter de consultation générale :

1) Un ou plusieurs rapports sur *la famille indo-européenne considérée dans ses relations avec d'autres familles de langues.*

2) Un exposé de la *Schallanalyse*, avec démonstration [1].

3) Une conférence dans laquelle *un dialectologue fera part de ses expériences personnelles au cours de l'enquête sur le terrain.*

1. Cet exposé n'a pas pu avoir lieu (v. p. 35).

SÉANCES DE SECTIONS

Le nombre des Sections dépendra du nombre et de la nature des communications annoncées. Provisoirement, trois sont prévues :

Linguistique générale.
Langues indo-européennes.
Langues non indo-européennes[1].

Il est réservé une demi-heure pour chaque travail et vingt minutes pour la discussion. Les titres exacts devront être communiqués au secrétaire au plus tard le 15 janvier 1931, et les auteurs sont tenus de soumettre au Comité, avant le 15 avril suivant, un résumé succinct de leur communication, rédigé dans l'une des langues officielles.

. . . . . .

INSCRIPTIONS

. . . . . .

Les destinataires de la présente circulaire qui se seront inscrits, ainsi que les personnes ultérieurement agréées par le Comité, recevront une carte de *membre votant*, pour le prix de 20 francs suisses.

. . . . . .

Les congressistes peuvent, pour le prix de 10 fr. suisses, procurer aux membres de leur famille qui les accompagnent, une carte de *membre non-votant*, qui donne accès aux séances du Congrès, aux réceptions et aux excursions.

. . . . . .

LISTE DES MEMBRES VOTANTS

N. B. — Les noms des personnes qui, bien qu'inscrites, n'ont pas pu assister au Congrès sont marqués d'un astérisque.

ALLEMAGNE

MM. Bertoldi Vittorio, Culmanstr. 29, Bonn a/Rh.
Bonino Antonio, Alexanderstr. 22, Stuttgart.
*Braünlich Erich, Fliesstr. 16[1], Kœnigsberg I.
Brockelmann Carl, Dahnstr. 47, Breslau.
Debrunner Albert, Landgrafenstieg 5, Iéna.
Hermann Eduard, Goldgraben 10, Gœttingue.
Jacobsohn Hermann, Weissenburgstr. 24, Marbourg. a/L.
Jordan Leo, Hiltenbergstr. 29, Munich.
*Meinhof C., Beneckestr. 22, Hambourg.
Meriggi P., Bornplatz 21, Hambourg 13.

1. Ce nombre a été porté à cinq. La première section a été divisée en *Linguistique générale* et *Phonétique*; la seconde en *Origines indo-européennes* et *Langues indo-européennes*.

MM. NEHRING Alfons, Zwinger 22 1/3, Wurtzbourg.
PESSLER W., Vaterl. Museum, Hanovre.
SCHWYZER Eduard, Richard Wagnerstr. 62, Bonn a/Rh.
SIEBS Theodor, Hohenzollernstr. 53, Breslau.
SITTIG Ernst, Denzenbergstrasse, Tubingue.
THURNEYSEN Rudolf, Meckenheimer Allee 55, Bonn a/Rh.
*TRIER J., Friedrichstr. 14, Marbourg a/L.
WARTBURG (von) Walter, Universität, Leipzig.

ANGLETERRE

MM. BAKER A. T., Bennet Grange, Fulwood ; Sheffield.
BLAGDEN C. O., 46 Portland Road, Londres W. 11.
BOILLOT Félix, 2 Lansdown Place, Clifton, Bristol.
BRAUNHOLTZ E.G.W., Goslar, Adams Road, Cambridge.
BRAUNHOLTZ G.E.K., 22 Old Road, Headington, Oxford.
COLLINSON W.E., 9 Bertram Road, Liverpool.
JONES Daniel, University College, Londres W.C. 1.
LLOYD JAMES Arthur, 6 Meadway, Londres N.W. 11.
*OGDEN C.K., 63 St James Street, Londres S.W. 1.
PAGET Sir Richard, 1 Devonshire Terrace, Londres W. 2.
*SAYCE A.H., 8 Chalmers Crescent, Edimbourg.
THOMAS F.W., 161 Woodsrock Road, Oxford.
WHARTON L.C., 31 Gréville Road, Londres N.W. 6.
WRENN C.L., 91 Woodstock Road, Oxford.

AUTRICHE

MM. BRANDENSTEIN W., Kendlerstr. 1, Vienne XIII. 3.
GOLDMANN Emil, Altmannsdorferstr. 50, Vienne XII.
HAFFNER August, Rudolfstr. 3, Hall in Tirol.
KRETSCHMER Paul, Florianigasse 23, Vienne VIII.
Mlle RICHTER Elise, Weimarstr. 83, Vienne XIX.
MM. RUNES Moritz, Ausstellungsstr. 17, Vienne II.
TRUBETZKOY Prince N., Dorotheergasse 12, Vienne.

BELGIQUE

MM. FOHALLE René, Rue des Fauvettes 6, Bressoux-Liége.
GREGOIRE Antoine, Rue des Wallons 76, Liége.
GROOTAERS Ludovic, Chaussée de Namur 158, Louvain.
Van LANGENHOVE George, Rue Crespel 44, Bruxelles.
MANSION Joseph, Rue du Chéra 73, Liége.
*VERCOULLIE J., Longue Rue de la Monnaie 61, Gand.

BULGARIE

MM. *MLADENOV S., Rue du 6 Septembre 36, Sofia.
*THOMOV Thomas, Bd Euloghi Gheorghiev 43, Sofia.

CANADA

M. BRIQUET Pierre, Cline Crescent 92, Hamilton. (Ont).

DANEMARK

MM. Brøndal Viggo, Charlottenlund, Copenhague.
Hammerich Louis, Junts Steens Allee 8, Copenhague.
Hjelmslev Louis, Blegdamsvej 82, Copenhague.
Jespersen Otto, Gentofte, Copenhague.
Pedersen Holger, Ellinorsvej 8, Charlottenlund.
Sandfeld Kristian, Villa Vatva, Holte, Copenhague.
*Thalbitzer W., Vejrögade 104, Copenhague.

ESPAGNE

MM. *Barnils Pedro, Rossello 168.2, Barcelone.
*Griera Antonio, abbé, Porvepir 23, Barcelone.
*Martinez Rafael, Centro de Estudios Historicos, Almagro 26 Hotel, Madrid.

ESTHONIE

MM. Kieckers Ernst, Sternstr. 34, Tartu.
Saareste Albert, Maarjamôisa t. 44.2, Tartu.
*Wahl de E., Eha 10, Reval.

ÉTATS-UNIS

MM. Babcock E.B., Bd Saint-Germain 173, Paris.
Blondheim D. S., John Hopkins University, Baltimore (Md.).
Bolling G.M., Ohio State University, Columbus (O.).
Buck C.D., 5609 Kenwood Av., Chicago (Ill.).
Coutinho J. de Siqueira, 1809 Kalorama Road, Washington (D.C.).
Cross Ephraïm, 1847 University Av., New-York (N.Y.).
Edgerton Franklin, 174 Blake Road, Hamden (Conn.).
*Hills El. Cl., University of California, Berkeley (Ca.).
*Kellogg Robert-J., 616 West 17th Str., Lawrence (Kan.)
Malone Kemp, John Hopkins University, Baltimore (Md.).
Mmes Morris D.H., 19 East 70th Str., New-York (N.Y.).
Peters M. E., 230 Villa Terrace, San Mateo (Ca.).
MM. Sellers O.R., 846 Chalmers Place, Chicago (Ill.).
Weston G.B., 21 Craigie Str., Cambridge (Mass.).

FINLANDE

MM. *Mikkola J., Meilahti 5, Helsinki.
Tallgren O.J., Runebergink 51 A., Helsinki.

FRANCE

MM. Basset André, Chemin du Telemly 58, Alger.
Benveniste Émile, Square de Port-Royal 11, Paris XIII.
Bloch Jules, Rue Maurice Berteaux 16, Sèvres (S.-et-O.).
Cellier Gaston, Rue d'Ulm 45, Paris V.
Chantraine Pierre, Av. du Grand-Veneur 13 *ter*, Le Vésinet (S.-et-O.).
Cohen Marcel, Rue J. Bertrand 20, Viroflay (S.-et-O.).
Costantinidi Paul, Rue Bizanet 17, Grenoble.
Cuny Albert, Rue R. Lartigue 7, Bordeaux.
Dauzat Albert, Rue Villa Benoît 10, Villemonble (Seine).

Mlle *Droz E., Rue Canivet 3, Paris VI.
MM. Duraffour Antonin, Place des Alpes 9, Grenoble.
Elisseef Serge, Bd Pereire 73, Paris XVII.
Ernout Alfred, Rue Vauquelin 5, Paris V.
Feghali Michel, Rue d'Ulm 15, Paris V.
*Grammont Maurice, Rue Coiras 20, Montpellier.
Mlle Homburger L., Rue Duban 18, Paris XVI.
MM. Juret Abel, Rue Grandidier 1, Strasbourg.
Lejeune Michel, Av. de Châtillon 35, Paris XIV.
Magnien Victor, Rue Gravelotte 14, Toulouse.
Marouzeau Jules, Rue Schœlcher 4, Paris XIV.
Martino Pierre, Université, Alger.
Maspero Henri, Rue Scheffer 45, Paris XVI.
Meillet Antoine, Rue de Verneuil 24, Paris VII.
Minorsky Vladimir, Square Desnouettes 8, Paris XV.
Mirambel André, Rue Condorcet 9, Paris IX.
Przylusky Jean, Rue de Luynes 9, Paris VII.
*Saroïhandy J., Av. des Ternes 102, Paris XVII.
Sauvageot Aurélien, Rue Fernand Widal 5, Paris XIII.
Tesnière Lucien, Rue de Reims 8, Strasbourg.
Unbegaun Boris, Rue Michelet 9, Paris V.
Vendryes J., Rue d'Assas 85, Paris VI.

GRÈCE

MM. Anagnostopoulos Georges, Rue Scoufa 10 a, Athènes.
*Hatzidakis G., Rue Scoufa 10 a, Athènes.
*Triantaphyllides M., Université, Salonique.

HOLLANDE

MM. Baader Theodor, Groesbeekscheweg 181, Nimègue.
*van Dam J., Nic. Maesstr. 141, Amsterdam.
*Geers G. J., Lycée, Enschede.
van Ginneken J., Stijn Buijsstr. 11, Nimègue.
Goeje de C. H., van Weede van Dijkveldstr. 101, La Haye.
de Groot A.W., Aerdenhout,
Guittart L.J., van Alkemadelaan 498, La Haye.
*van Haeringen C.B., Vogelkersstr. 62, La Haye.
van Hamel H., Prins Hendriklaan 19, Utrecht.
ten Kate Teunis, Hugo Molenaarstr. 29 C., Rotterdam.
Margadant S.W., Waldeck-Pyrmontkade 133, La Haye.
*Odé A.W., Maarten Trompstr. 21, Delft.
*Pierson J.L., Tafelbergweg 22, Laren.
Pos H.J.. Corellistr. 25, Amsterdam.
van Ronkel Ph. S., Zoet Singel 41, Leyde.
Royen Gerlach, H.B.S., Heerlen.
*Schönfeld M., Jonkerweg 27, Hilversum.
Schrijnen Joseph, St Annastr. 17, Nimègue.
Speekman B.W., Canisiuscollege, Nimègue.
Uhlenbeck C.C., Wijersstr. 10, Amersfoort.
Weerenbeck Bernard, Oranjesingel 8, Nimègue.
van Wijk Nicolas, Nieuwstr. 36, Leyde.

HONGRIE

MM. Baranyai Zoltán, Chemin de Miremont 4, Genève.
Benigny Jules, Kálvintér 3, Debreczin.
Darko Eugène, Magosstér 13, Debreczin.
*Huss Richard. Kálvintér 13, Debreczin.
Zolnai Béla, Szeged.

INDES

M. Vaidya Parashuram, Fergusson College, Poona 4.

IRLANDE

MM. Bergin Osborn J., Westcourt, College Road, Cork.
Dillon Myles, 2 N. Ct. Georges Str., Dublin.
Mme Macken M.M., 13 Clyde Road, Dublin.

ITALIE

MM. Bartoli Matteo, 11 Corso Vinzaglio, Turin 103.
*Ciardi-Dupre G., 74 Via Robbia, Florence.
Devoto Giacomo, 16 Via S. Eufemia, Padoue.
*de Gregorio, Marquis Giacomo, 14 via Sperlinga, Palerme.
Invrea Raffaele, 4 Corso Siccardi, Turin.
Migliorini Bruno, 33 Via A. Poerio, Rome.
Piccoli Giuseppe, 23 Via S. Francesco da Paolo, Turin 111.
Subak Giulio, 3 Via M. Luzzatto, Trieste.
Tagliavini Carlo, 5 Piazza Baraccano, Bologne.
Terracini Benvenuto, 53 Via S. Gregorio, Milan.

JAPON

MM. Chiba Tsutomu, 57 Hayashi-cho, Koishiakwa, Tokio.
Ichikawa Sanki, 25 Kitayamabushi-cho, Ushigome, Tokio.
Palmer H.E., 24 Daimachi, Akasaka, Tokio.
Saito Shizuka, Fukui Chugakko, Fukui.
Takamatsu Yoshio, Chemin des Montagnes Russes 2, Grenoble.
Tanakadate Aikitu, 144 Koisikawaku, Zosyayamati, Tokio.

LETTONIE

M. Blesse Ernest, Marijas iela N. 49 dz 15, Riga.

LITHUANIE

M. Brender François, Vaižganto gatvė 16, Kaunas.

MAROC

M. *Levi-Provençal E., Rabat.

NORVÈGE

MM. Broch Olaf, Université, Oslo.
Nielsen Konrad, Vettakollen, Oslo.
Sommerfelt Alf., Sandbakken O. Aker, Oslo.
Sverdrup Jakob, V. Aker, Oslo.

POLOGNE

MM. Doroszewski Witold, Brzozowa 12, Varsovie.
Kurylovicz Jerzy, ul. Marszalkowska 1, Lwow.
Slonski Stanislas, ul. Litewska 2, Varsovie.
Smal Stocki, Nowy Zjad 5. M. 27, Varsovie.
*Ulaszyn Henryk, ul. Ratajczaka 36, Poznan.
Mme Willman-Grabowska (de) H., Lokietka 1, Cracovie.

ROUMANIE

MM. *Densusianu Ov., Str. Coltei 24, Bucarest.
Nandris Grégoire, Str. Géneral Mirascu 22, Cernauti.
Serra Giandoménico, Str. Elisabeta 24, Cluj.

SARRE

M. Günther August, Lessingstr. 7, Völklingen.

SUÈDE

MM. *Bengt-Hesselmann B., Université, Upsala.
Bergman Johan, Karlbergsvägen 48, Stockholm.
*Karlgren B., Université, Göteborg.
Lindroth Hjalmar, Murgrönsstigen 5, Göteborg.
Loefstedt Einar, Université, Lund.
Morgenstierne Georg., Viktoriagatan 23, Göteborg.

SUISSE

MM. Aebischer Paul, Av. de la Gare 18, Lausanne.
Bally Charles, Bd des Philosophes 18, Genève.
Bonnard Georges, Faux-Blanc, Pully (Vaud).
Boor (de) Helmut, Asterweg 5, Berne.
Burger André, Grandchamp, Areuse (Neuchâtel).
Claparède Ed., Av. de Champel 11, Genève.
Cuendet Georges, Chemin de Miremont 18, Genève.
François Alexis, Route de Florissant 8, Genève.
Frei Henri, Bellegarde (Ain).
Funke Otto, Ensingstr. 24, Berne.
*Gampert Auguste, Rue Toepffer 11 bis, Genève.
Gauchat Louis, Hofackerstr. 44, Zurich.
Gautier Charles, La Bessonnette, Chêne-Bougeries, Genève.
Gautier Léopold, Rue A. Lachenal 19, Genève.
Godel Robert, Rue de l'Hôtel-de-Ville 8, Genève.
Hubschmied Johann, Küsnacht, Zurich.
Jaberg Karl, Schänzlistr. 57, Berne.
Jeanjaquet Jules, Parcs 17, Neuchâtel.
Jud J., Guggerstr. 32, Zollikon (Zurich).
Junod Edouard, Rue Verdaine 11, Genève.
Juvet Alfred, Rue du Mont-Blanc 9, Genève.
Karcevski Serge, Rue Emile-Yung 11, Genève.
Mlle Leumann Manu, Clausiusstr. 50, Zurich.
Lips Marguerite, Rue du Manège 1, Genève.

MM. MARTIN Victor, Route de Florissant 12, Genève.
MONTEVERDI Angelo, Avenue de Pérolles, Fribourg.
MURET Ernest, Route de Florissant 55, Genève.
NIEDERMANN Max, Maujobia 11, Neuchâtel.
OEHL Wilhelm, Chalet Bethleem, Fribourg.
OLTRAMARE André, Rue Carteret 30, Genève.
PLANTA (de) Robert, Fürstenau (Grisons).
PORZIG Walter, Wabern (Berne).
REAL Walter, Veytaux (Vaud).
RIBI Adolphe, Planaterra 142, Coire.
*RIEDLINGER Albert, Collonge-Bellerive, Genève.
SAUSSURE (de) René, Lombachweg 29, Berne.
SCHEUERMEIER Paul, Manuelstr. 70, Berne.
*SECHEHAYE Albert, Rue de l'Université 5, Genève.
TAPPOLET Ernest, Münsterplatz 5, Bâle.
THOMMEN Edouard, Chemin de l'Église 18, Petit-Saconnex (Genève).
WACKERNACEL Jakob, Gartenstr. 93, Bâle.

TCHÉCOSLOVAQUIE

MM. ARTYMOVIČ Agénor, Řevnice 453, Prague.
FRINTA Antoine, Na Šafránce 11, Prague XII.
GIERACH Erich, Pestalozzistrasse 13, Reichenberg.
HAVRÁNEK Bohuslav, Falkenstein 14, Brno.
HUJER Oldrich, Lužická 21, Prague XII.
JAKOBSON Roman, Bělského 16, Prague VII
JANKO Josef, ul. Péškové 7, Prague-Smychov.
MATHESIUS Vilém, Nad štolou 12, Prague VII.
MUKAŘOVSKY J., Cibulka 353, Prague-Košiře.
REGULA M., Kesselschmiedgasse 16, Brno.
SIMOVYČ Vasil, Řevnice 455, Prague.
SLÁDEČEK Bohumil, Manesova 81, Prague XII.
SLOTTY Friedrich, Studentska 528, Prague-Dejvice.
TRNKA Bohumil, ul. Bachmačska 11, Prague XIX.
*TSCHISCHEVSKY D., Stepanská 49[11], Prague II.
VAŽNY Václav, Preyszova 27, Bratislava.
*WEINGART Miloš, Sternberkova 1350, Prague VII.

YOUGOSLAVIE

MM. BELIĆ Alexandre, Frankopanova 28, Belgrade.
BUDIMIR Milan, Dusina 33, Belgrade.
MILETIĆ Branko, Université, Belgrade.
VEY Marc, Institut français, Ljubljana.

Membres inscrits : 244
Membres présents : 204

En outre, 111 personnes ont pris part au Congrès comme membres non votants.

GOUVERNEMENTS QUI SE SONT FAIT REPRÉSENTER AU CONGRÈS

ALLEMAGNE	M. Brockelmann.
AUTRICHE	M. Kretschmer.
BELGIQUE	MM. Fohalle, Grégoire, van Langenhove, Mansion, Vercoullie.
FRANCE	MM. Basset, J. Bloch, Chantraine, M. Cohen, Cuny, Mlle Homburger, MM. Juret, Lejeune, Maspero, Przyluski, Tesnière.
GRÈCE	M. Triantaphyllidès.
ITALIE	M. Bartoli.
JAPON	M. Chiba.
NORVÈGE	M. Broch.
PAYS-BAS	M. Uhlenbeck.
SUISSE	MM. Gauchat, Wackernagel.
TCHÉCOSLOVAQUIE	M. Janko.

UNIVERSITÉS ET HAUTES ÉCOLES QUI SE SONT FAIT REPRÉSENTER AU CONGRÈS OU QUI ONT ENVOYÉ DES ADRESSES

ALLEMAGNE

Gœttingue	Université	Hermann.
Hambourg	—	Meinhof.
Leipzig	—	adresse.
Marbourg	—	Jacobsohn.
Rostock	—	adresse.
Tubingue	—	Sittig.

ANGLETERRE

Aberdeen	Université	adresse.
Belfast	—	—
Birmingham	—	—
Bristol	—	Boillot.
Cambridge	—	E. Braunholtz.
Edimbourg	—	adresse.
Leeds	—	—
Liverpool	—	Collinson.
Londres	—	Jones.
	Anthropological Institute	Blagden.
	School of Oriental Studies	Lloyd James.
Manchester	Université	adresse.
Oxford	—	G. Braunholtz, Wrenn.
Sheffield	—	Baker.

AUTRICHE		
Innsbruck	Université	Haffner.
Vienne	—	Kretschmer.
BELGIQUE		
Bruxelles	Université libre	adresse.
Gand	—	van Langenhove.
DANEMARK		
Copenhague	Université	Bröndal, Sandfeld.
ESPAGNE		
Madrid	Centro de Estudios Historicos	adresse.
ESTHONIE		
Tartu	Université	Saareste.
ÉTATS-UNIS		
Baltimore	Johns Hopkins University	Blondheim, Malone.
Berkeley	University of California	Hills.
Bloomington	Indiana University	adresse.
Cambridge	Harvard University	Weston.
Chicago	Université	Buck.
Columbia	University of Missouri	adresse.
Colombus	Ohio State University	Bolling.
Iowa	Université	adresse.
Minneapolis	—	—
New-Haven	Yale University	Edgerton.
New-York	College of the City	Cross.
Reading	Université	adresse.
Washington	Catholic University	Coutinho.
	Smithsonian Inst.	adresse.
FRANCE		
Alger	Université	Basset, Martino.
Bordeaux	—	Cuny, Feghali.
Grenoble	—	Duraffour.
Paris	—	Ernout, Marouzeau, Vendryes.
	École pratique des Hautes-Études	Bloch, Dauzat.
	École des Langues Orientales	Bloch, Minorsky, Mirambel.
	Institut d'Ethnologie	Cohen.
Rennes	Université	adresse.
Strasbourg	—	Juret, Tesnière.
Toulouse	—	Magnien.
GRÈCE		
Athènes	Université	adresse.

HOLLANDE		
Amsterdam	Université	de Groot.
	Université libre	Pos.
Nimègue	Université	van Ginneken.
HONGRIE		
Debreczin	Université	Darko, Huss.
Szeged	—	Baranyai, Zolnaï.
IRLANDE		
Dublin	Université	Mme Macken.
ITALIE		
Milan	Université	Terracini.
JAPON		
Tokio	Imperial University	Ichikawa.
	Institute for Research in English Teaching	Palmer.
LETTONIE		
Riga	Université	Blesse.
MAROC		
Rabat	Institut des Hautes-Études Marocaines	adresse.
NORVÈGE		
Oslo	Université	Broch, Sverdrup.
	Institut pour l'étude comparée des civilisations	Sommerfelt, Nielsen.
POLOGNE		
Lwow	Université	Kurylowicz.
Varsovie	—	Doroszewski, Slonski.
	Ukrainisches Wissenschaftliches Institut	Smal Stocki.
ROUMANIE		
Cernauti	Université	adresse.
SUÈDE		
Göteborg	Université	Lindroth, Morgenstierne.
Stockholm	—	Bergman.
SUISSE		
Bâle	Université	Wackernagel.
Berne	—	Porzig.
Fribourg	—	Oehl.
Lausanne	—	Aebischer, Bonnard.
Neuchâtel	—	Niedermann.
Zurich	—	Leumann.

TCHÉCOSLOVAQUIE

Brno	Université Masaryk	Havránek.
Prague	— Charles	Janko.
	— Ukrainienne	Artymovič.
	Institut d'Études slaves	Havránek.

YOUGOSLAVIE

Belgrade	Université	Belić, Miletić.

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES QUI SE SONT FAIT REPRÉSENTER AU CONGRÈS OU QUI ONT ENVOYÉ DES ADRESSES

ALLEMAGNE

Berlin	Preussische Akademie der Wissenschaften	adresse.
Gœttingue	Gesellschaft der Wissenschaften	Hermann.
Heidelberg	Akademie der Wissenschafen	adresse.
Leipzig	Sächsische Akademie der Wissenschaften	von Wartburg.

ANGLETERRE

Londres	British Academy	adresse.
	Modern Language Association	E. Braunholtz.
	Philological Society	Thomas.
	Royal Asiatic Society	Blagden, Thomas.
	Society for the Promotion of Roman Studies	adresse.
	Classical Association	—
	English Association	—

AUTRICHE

Vienne	Akademie der Wissenschaften	Kretschmer.
	Indogermanische Gesellschaft	Kretschmer.
	Occidental Union	adresse.

BELGIQUE

Gand	Académie Royale Flamande	Mansion.

DANEMARK

Copenhague	Académie Royale des Sciences	Jespersen, Pedersen.

ÉGYPTE

Le Caire	Institut français d'archéologie orientale	adresse.

ÉTATS-UNIS

Berkeley	Modern Language Association of America	Hills.

Middleton	American Philological Association	Bolling.
New-York	International Auxiliary Language Association	Babcock, Collinson, Funke, Jespersen, Mme Morris.
	American Oriental Society	Edgerton, Sellers.
Philadelphie	Linguistic Society of America	Bolling, Buck, Cross, Edgerton, Hills.
Washington	American Council of Learned Societies	Bolling, Buck.
	American Anthropological Association	adresse.
	FINLANDE	
Helsinki	Académie finnoise des Sciences	Tallgren.
	Société finno-ougrienne	Mikkola.
	FRANCE	
Paris	Académie des Inscriptions et Belles-Lettres	Meillet, Vendryes.
	Fédération des Sociétés françaises de Sciences philosophiques, historiques, philologiques et juridiques	Meillet.
	Institut de Coopération intellectuelle	adresse.
	Société des Africanistes	Mlle Homburger.
	Société de Linguistique	J. Bloch.
	Société des Études Iraniennes	Minorsky.
	Société de Psychologie	Bally, Claparède.
	HOLLANDE	
Amsterdam	Académie Royale des Sciences	Schrijnen.
	Nederlandsche Vereeniging voor Exper. Phonetik	Baader, de Groot.
	INDES NÉERLANDAISES	
Batavia	Société des Arts et des Sciences	van Ronkel.
	ITALIE	
Rome	Académie Royale	adresse.
	Società Filologica Romana	Migliorini.
	JAPON	
Tokio	Académie Impériale	adresse.
	NORVÈGE	
Oslo	Académie Norvégienne des Sciences et des Lettres	Broch, Sommerfelt.
	Klassick Forening	adresse.
	POLOGNE	
Cracovie	Académie Polonaise des Sciences et des Lettres	adresse
Varsovie	Société des Sciences et des Lettres	Doroszewski.

ROUMANIE

Bucarest	Académie Roumaine	Densusianu.
Cernauti	Cercle d'Études Philologiques	Nandris.

SUÈDE

Göteborg	Société Royale des Sciences et Belles-Lettres	Karlgren, Lindroth
Lund	Vetenskagrs Societeten	Loefstedt.
	New Society of Letters	Loefstedt.

TCHÉCOSLOVAQUIE

Prague	Académie Tchèque	Hujer.
	Société Royale des Lettres et des Sciences	Mathesius.
	Cercle Linguistique	Jakobson, Mathesius.
	Deutsche Gesellschaft der Wissenschaften und Künste	Gierach.

YOUGOSLAVIE

Belgrade	Académie Royale Serbe	Belić.

TABLEAU HORAIRE DES SÉANCES

LUNDI 24 AOUT

20 h. 30 : *Réunion familière* avec thé dans les salons de l'Athénée.

MARDI 25 AOUT

9 h. : Aula. *Ouverture solennelle du Congrès* par M. Ch. BALLY, président et par M. E. Turrettini, représentant du Gouvernement genevois. Allocutions de délégués.

10 h. : Aula. *Rapport sur l'activité du Comité International Permanent de Linguistes*, présenté par M. J. Schrijnen, secrétaire général.

10 h. 30 : *Première séance plénière*, sous la présidence de M. J. SCHRIJNEN.
Première question [1] : Rapport de M. A. Debrunner.

15-16 h. 30 : *Séances de sections*.

SECTION I.

Président : M. J. VENDRYES.

Communications de MM. V. Mathesius et W. Doroszewski [1].

1. Pour les titres des questions et des communications, voir la table des matières, p. 251 et sv.

SECTION II.

Président : M. E. HERMANN.

Communications de MM. A. W. de Groot et S. Karcevski.

SECTION III.

Président : M. J. KURYLOWICZ.

Communications de MM. M. Budimir et S. Feist.

SECTION IV.

Président : M. G. M. BOLLING.

Communications de MM. Carl D. Buck et Franklin Edgerton.

SECTION V.

Président : M. C. BROCKELMANN.

Communications de MM. H. Maspero et Shizuka Saito.

17-18 h. 30 : *Séances de sections*.

SECTION I.

Président : M. W. E. COLLINSON.

Communications de MM. L. Jordan et G. Devoto.

SECTION II.

Président : M. J. van GINNEKEN.

Communications de MM. A. Duraffour et A. Dauzat.

SECTION III.

Président : M. J. MANSION

Communications de MM. H. Frei et Robert-J. Kellogg.

SECTION IV.

Président : M. M. NIEDERMANN.

Communications de MM. M. Runes et R. Smal Stocki.

SECTION V.

Président : M. E. DARKO.

Communication de M. O. J. Tallgren-Tuulio.

20 h. 30 : Foyer du Théâtre, Place Neuve. *Réception offerte par la Ville de Genève*.

MERCREDI 26 AOUT

9 h. : *Deuxième séance plénière*, sous la présidence de M. A. MEILLET.
Deuxième question : Rapport de M. O. Jespersen et discussion.

11 h. 30-12 h. 30 : *Séances de sections*.

SECTION I.

Président : M. E. BENVENISTE.

Communication de Mlle E. Richter.

SECTION II.

Président : M. W. E. COLLINSON.

Communication de M. Ed. Hermann.

SECTION III.

Président : M. S. W. F. MARGADANT.

Communication de M. A. Nehring.

SECTION IV.

Président : M. O. BROCH.

Communication de M. E. Blesse.

SECTION V.

Président : M. O. J. TALLGREN-TUULIO.

Communication de G. Piccoli.

14 h. 30 : *Excursion en cars automobiles. Réception offerte par Mme Ferdinand de Saussure au château de Vufflens-sur-Morges.*

JEUDI 27 AOUT

9 h. : Aula. *Troisième séance plénière*, sous la présidence de M. SCHRIJNEN.
Suite des débats sur la première question.

11 h. 30-12 h. 30 : Aula. *Quatrième séance plénière*, sous la présidence de M. L. GAUCHAT.
Quatrième question : Conférence de M. P. Scheuermeier.

15 h.-16 h. 30 : *Séances de sections*.

SECTION I.

Président : M. V. MATHESIUS.

Communications de MM. V. Bröndal et A. Debrunner.

SECTION II.

Président : M. J. van GINNEKEN.

Communication de M. R. Paget.

SECTION III.

Président : M. J. KURYLOWICZ.

Communication de M. L. L. Hammerich.

SECTION IV.

Président : M. Franklin EDGERTON.

Communications de M. B. Terracini et de Mme Willman-Grabowska.

SECTION V.
Président : M. M. COHEN.

Communication de Mlle L. Homburger.

17 h.-18 h. 30 : *Séances de sections*.

SECTION I.
Présidente : Mlle E. RICHTER.

Communications de MM. H. J. Pos et W. Brandenstein.

SECTION II.
Président : M. F. DAUZAT.

Communications de MM. P. Barnils et A. Belić.

SECTION III.
Président : M. H. JACOBSOHN.

Communications de MM. J. Kurylowicz et S. W. F. Margadant.

SECTION IV.
Président : M. A. SOMMERFELT.

Communications de MM. J. Mansion et W. Pessler.

SECTION V.
Président : M. E. DARKO.

Communications de MM. A. Basset et C. Brockelmann.

VENDREDI 28 AOUT

9 h. : *Cinquième séance plénière*, sous la présidence de M. P. KRETSCHMER.

Troisième question : Rapport de M. N. Trubetzkoy et discussion.

11 h. 30-12 h. 30 : *Séances de sections*.

SECTION I.
Présidente : Mlle E. RICHTER.

Communication de M. A. Grégoire.

SECTION II.
Président : M. H. MASPÉRO.

Communication de M. Tsutomo Chiba.

SECTION III.
Président : M. B. TERRACINI.

Communication de M. A. Meillet.

SECTION IV.
Président : M. G. DEVOTO.

Communication de M. Bartoli.

SECTION V.
Président : M. O. J. TALLGREN-TUULIO.

Communication M. P. Meriggi.

Après-midi libre.
Excursions diverses : visite de la ville, du Bureau International du Travail, du Secrétariat de la Société des Nations, etc.

20 h. : *Repas en commun* dans les salons du Club International (Casino Municipal).

SAMEDI 29 AOUT

9 h. : *Sixième séance plénière*, sous la présidence de M. M. BARTOLI.

Cinquième question : Rapports de MM. A. Cuny et A. Sauvageot et discussion.

10 h. 30-11 h. 30 : Présidence de M. MEILLET. Reprise de la deuxième question.

11 h. 30 : *Séance de clôture*.

SÉANCE D'OUVERTURE

SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. CH. BALLY,

LE MARDI 25 AOUT A 9 HEURES.

DISCOURS DE M. CHARLES BALLY,

Président.

Monsieur le Conseiller d'État,
Messieurs les Délégués des Gouvernements, des Académies, des Universités et des Sociétés savantes,
Messieurs les membres du Comité International Permanent de Linguistes,
Mesdames, Messieurs, chers Collègues.

Je déclare ouvert le IIe Congrès International de Linguistes.

La science genevoise, et Genève tout entière, vous souhaitent une cordiale bienvenue à vous tous qui êtes venus ici mettre en commun vos travaux et vos aspirations scientifiques.

Je salue la présence de M. Edmond Turrettini, Vice-Président du Conseil d'État, qui a bien voulu représenter le Gouvernement Genevois en lieu et place de M. Paul Lachenal, Président d'honneur, empêché d'assister à cette solennité.

Nous sommes heureux de compter dans cette assemblée des délégués des gouvernements, des académies, des universités et des corps savants, qui ont répondu en grand nombre à notre appel, et dont les noms seront proclamés tout à l'heure. Nous aurions aimé les entendre tous; malheureusement, le temps réservé à cette séance est limité. Nous avons dû, à notre très grand regret, nous resteindre. Nous entendrons donc successivement le représentant d'un gouvernement, le délégué d'une académie, le porte-parole d'une université, et un membre d'une société savante. Dans ce choix, une part égale a été accordée aux langues officielles du Congrès.

Nous regrettons particulièrement que la crise économique qui pèse sur le monde nous prive de la collaboration de beaucoup de nos confrères, notamment d'Allemagne et de Russie. Plusieurs d'entre eux figuraient sur notre programme comme auteurs de communications.

Je ne puis non plus m'empêcher d'évoquer ici le souvenir d'un grand disparu, qui aurait occupé la place d'où je vous parle: Ferdinand de Saussure, qui a tant contribué à l'orientation nouvelle de la linguistique, aurait eu une grande joie à présider ces assises et aurait trouvé ainsi une consécration suprême de son œuvre.

La préparation de notre Congrès n'a pas été facile, vous l'imaginez sans peine. Nous avons heureusement trouvé un modèle et un guide dans l'initiative des savants hollandais, qui, en organisant le Congrès de La Haye en 1928, ont fait de la linguistique une personne majeure et ont ouvert la voie; nous n'avons eu qu'à suivre leurs traces. Espérons que ces vaillants pionniers ne seront pas trop mécontents de leurs successeurs!

J'ai été secondé dans l'accomplissement de cette tâche délicate par de zélés collaborateurs qui savent tous ma reconnaissance.

Travail difficile, disions-nous. Sans doute, mais combien passionnant ! En prenant connaissance de vos travaux, en lisant vos réponses aux questions portées au programme, nous avons pu suivre avec un puissant intérêt l'évolution réjouissante de notre science. Elle se développe dans les directions les plus diverses, et notre Congrès sera l'image fidèle de ces tendances variées, parfois contradictoires. Cette effervescence, signe indubitable de la vie et de la jeunesse, donne presque l'impression qu'une nouvelle ère romantique s'ouvre pour la linguistique. Ce renouveau, qui bouleverse des idées que l'on croyait acquises depuis longtemps, est bien fait pour désorienter et mettre en défiance les esprits amoureux de clarté et de régularité ; mais en somme c'est la rançon de la vie ; le mouvement se prouve en marchant.

D'ailleurs, notre programme ne donne pas, semble-t-il, une impression de désordre. L'on y surprend, au contraire, un grand souci d'organisation et de mise au point. Trois tendances se font jour. Tout d'abord, nous avons voulu que le travail soit rendu plus facile et que les matériaux de la recherche soient amenés à pied d'œuvre. Plusieurs de nos discussions porteront, comme vous le savez, sur des enquêtes générales à faire, sur un travail encyclopédique et sur le perfectionnement des moyens pratiques d'aboutir.

En second lieu, ce qui est plus important, on sent que la linguistique lutte de plus en plus contre l'émiettement. Certes, elle renie moins que jamais les études de détail sans lesquelles rien n'est solide, mais en même temps elle est avide de synthèse, elle veut établir des cadres assez larges pour devenir de puissantes hypothèses de travail, et assez solides en même temps pour empêcher l'imagination de s'égarer. Pour se convaincre de cet esprit nouveau, il suffit de penser à l'extension actuelle de la géographie linguistique et aux théories relatives aux systèmes phonologiques.

Enfin, un souffle de spiritualité anime aujourd'hui la linguistique. On comprend maintenant que la langue est une opération de l'esprit. Le linguiste n'oublie pas que sa discipline, comme toute science, n'a d'autre objet que la conquête de faits positifs, mais il croit maintenant que ce n'est pas par un excès de positivisme qu'il peut atteindre ces résultats. L'homme cherche sans cesse à se dépasser lui-même ; l'homme de science arrive souvent, en visant au delà du but, à l'atteindre plus sûrement. En tout cas, la linguistique devient de plus en plus ce qu'elle est naturellement : une science de l'esprit.

Mesdames et Messieurs, je souhaite que cette triple impression s'impose à vous au cours de nos travaux. Je souhaite que vous partagiez, en prenant part aux discussions, la confiance dans l'avenir de notre science qui nous a soutenus dans l'organisation de ces journées. Je souhaite enfin et surtout que, par la communauté de vos aspirations, par les rapports confraternels que vous nouerez ou que vous consoliderez ici, vous contribuiez à la pacification des esprits dont l'humanité a tant besoin dans les heures graves qu'elle traverse.

DISCOURS DE M. EDMOND TURRETTINI,
Représentant du Gouvernement Genevois.

Monsieur le Président du IIe Congrès International de Linguistes,
Messieurs les Délégués des Gouvernements,
Mesdames et Messieurs,

Pendant cinq jours votre Congrès, de façon assidue, va persévérer dans la voie tracée il y a trois ans, par le premier Congrès International des Linguistes, tenu dans la belle ville de La Haye, sous le haut patronage du Gouvernement néerlandais.

C'est aujourd'hui à la Suisse et à Genève qu'échoit l'honneur de recevoir le deuxième Congrès. Nous sommes heureux d'accueillir ses savants distingués venant de tant de pays divers.

Je suis chargé d'excuser auprès de vous M. le Conseiller Fédéral Meyer et M. le Conseiller d'État Lachenal, tous deux Présidents d'honneur de votre Congrès, qui n'ont pu être présents en ce jour et le regrettent vivement. Ils vous auraient dit combien la Suisse, par l'effort de quelques érudits indépendants, par la place qu'elle a faite à la science linguistique dans ses hautes écoles, a apprécié la valeur de ces études, et comment, par la qualité de plusieurs des maîtres qui l'ont enseignée ou qui l'enseignent, la Suisse a contribué pour sa part à l'essor et au développement de la linguistique.

Messieurs, depuis dix ans Genève est une ville de congrès internationaux. Elle l'était déjà bien auparavant ; de nombreux congrès scientifiques ont en effet siégé dans nos murs. Nous nous réjouissons de voir accourir non seulement les hommes d'État, mais les hommes qui préfèrent les débats purement scientifiques. Le choix que vous avez fait de Genève ne serait-il pas dû en partie au souvenir du Genevois Ferdinand de Saussure, qui illustra dans notre Université la chaire de linguistique et de sanscrit ?

S'il en est ainsi, nous sommes fort sensibles à cet hommage rendu à notre compatriote.

La lecture de l'ordre du jour de vos séances, et celle surtout de la brochure contenant les propositions destinées aux séances plénières, nous convainc d'emblée de l'utilité de votre Congrès. Les recherches des linguistes n'ont pas seulement pour but des faits locaux ou particuliers, c'est la vie et la structure des langues, du langage en général, qui retiennent votre attention, ce sont les problèmes dits de linguistique générale qui sont au centre de vos préoccupations, et l'intérêt bien entendu de la science linguistique est précisément de susciter des débats semblables à ceux qui vont se dérouler de façon régulière.

Vous avez porté à votre ordre du jour le problème de la langue auxiliaire internationale ; ce fait mérite d'être relevé, car si cet instrument nouveau de compréhension réciproque venait, avec votre concours, à être forgé et adopté, votre science toujours désintéressée rendrait à l'humanité avide de paix un service de portée incalculable.

Mesdames et Messieurs,

Notre rôle ici est modeste. Nous espérions entourer vos travaux des merveilles dont la nature nous a richement dotés. Notre vœu se réalisera-t-il ? Nous en

formons le souhait. Mais j'ai au moins le privilège et l'honneur, au nom des Autorités Fédérales, Cantonales, et de celles de la Ville de Genève, de vous exprimer nos sentiments de cordiale bienvenue dans ce pays et dans cette ville. Je forme le vœu très sincère de voir chacun de vous, Mesdames et Messieurs, retirer de ce Congrès et de ce séjour studieux le profit et l'agrément que me semblent promettre et garantir la présence et la participation de si nombreux et illustres savants.

Je termine, Messieurs, en souhaitant à ce IIe Congrès International de Linguistes, un succès éclatant et mérité.

M. SECHEHAYE, Secrétaire, donne lecture de la liste des gouvernements, universités, académies et sociétés savantes qui se sont fait représenter au Congrès ou qui ont fait parvenir une adresse (voir pp. 19-24).

DISCOURS DE M. MATTEO BARTOLI,
Délégué du Gouvernement italien.

Eccellenze,
Maestri e colleghi,
Signore e Signori,

Ho l'onore di rappresentare il Ministero Italiano dell'Educazione Nazionale, che anche a questo congresso — come a tutti gli altri di alta cultura — guarda con vigile interesse e partecipa con attività concreta, per mezzo dei colleghi italiani presenti. Reco inoltre il saluto augurale della Società filologica friulana, che porta il nome di un nostro sommo :Graziadio Ascoli.

Come il congresso precedente anche l'odierno ha una sede veramente degna. Ambedue le sedi, l'Aia e Ginevra, sono vicine ai confini tra il mondo neolatino e il mondo germanico. Di più, come nel primo congresso udivamo risonare anche lingue d'Oltremare, delle Indie olandesi, così in questo, che si raduna nella sede della Società delle Nazioni e presso una fiorente Università, udiamo e leggiamo, non solo le quattro lingue della Confederazione, tre figlie di Roma e una eletta favella germanica, ma anche altre lingue e diversi dialetti : almeno quelle e quelli che si odono fino ai quattro mari ai quali scendono le acque delle maestose Alpi elvetiche.

Per questo motivo, perchè le Università elvetiche sono particolarmente e nobilmente internazionali e interlinguistiche, ne sono sorti numerosi e valentissimi cultori della linguistica. E sono tanti e tali che tutte le scuole, tutti i metodi vi sono rappresentati nettamente e luminosamente.

Anche restando in un campo non ampio, udiamo echeggiare, con vasta risonanza, ben cinque nomi di fama mondiale, e sono quelli di Ferdinand de Saussure, di Jules Gilliéron, del nostro Carlo Salvioni, di Adolf Tobler, maestro dei maestri ; e tra i nomi dei viventi, almeno quello del venerando Meyer-Luebke (per ricordare uno dei sommi maestri, di chi ha l'onore di parlarvi).

Tutti quei cinque linguisti elvetici sono veri e propri capiscuola e hanno fama che mai non morrà.

Mes Maîtres, chers Collègues,

Celui qui, par un heureux hasard de temps et de lieu, a eu le bonheur de suivre

les cours de plusieurs linguistes, maîtres de plusieurs écoles et de plusieurs nations, et d'être guidé par eux dans ses premiers pas sur le chemin de la science, celui qui a eu, comme moi, ce grand bonheur sait que dans toutes les écoles et dans toutes les nations nous trouvons de grands maîtres.

Hochverehrte Lehrer und liebe Kollegen!

Ein clericus vagans, der in verschiedenen, romanischen, germanischen und slavischen Linguistenkreisen verkehrt hat, weiss wohl, dass theoretische und nationale Gegensätze jene Kreise spalten. Doch muss er gerade deshalb trachten und hoffen, dass solche Spaltungen in unseren Zusammenkünften gemildert werden.

Einige dieser Gegensätze sind übrigens nur äusserlich einige sogar nützlich. Diese können die uns teure Wissenschaft fördern und sie leben, blühen und wachsen lassen.

Vivat, floreat, crescat!

DISCOURS DE M. PAUL KRETSCHMER,
Délégué de l'Académie des Sciences de Vienne.

Ich bin von der Akademie der Wissenschaften in Wien beauftragt, den Dank für die Einladung zu diesem Kongress sowie die besten Wünsche für seinen erfolgreichen Verlauf zu übermitteln.

Oesterreich hat von jeher Interesse und Verständnis für die Sprachwissenschaft bewiesen und Forscher für unsere Disziplin gestellt. Ich erinere nur an *Friedrich Müller*, meinen Vorgänger in Wien, einen der Begründer der allgemeinen Sprachwissenschaft, an *Miklosisch*, den Begründer der vergleichenden slawischen Grammatik, und seinen Nachfolger *Jagić*, an den bahnbrechenden Afrikanisten *Leo Reinisch*, an *Hugo Schuchardt* in Graz, der von der Romanistik zur allgemeinen Sprachwissenschaft fortschritt und sie durch sein umfassendes Sprachwissen und seinen durchdringenden Scharfsinn förderte.

In der Stadt des Völkerbundes und Ferdinand de Saussure's wird der internationale Geist unseres Kongresses die Atmosphäre finden, die dem Zusammenwirken so vieler Sprachforscher verschiedener Nationen am günstigsten ist, und so dürfen wir hoffen, dass unser Kongress die Ziele, die er sich gestellt hat, auch erreichen wird.

DISCOURS DE M. JOSEPH VENDRYES,
Délégué de l'Université de Paris.

Monsieur le Représentant du Gouvernement de Genève,
Mes chers Collègues,
Mesdames et Messieurs,

J'ai le très grand honneur de présenter au IIe Congrès International des Linguistes les salutations et les vœux de l'Université de Paris.

En me demandant de prendre la parole, les organisateurs de ce Congrès, soucieux de réduire au minimum, comme M. Bally le disait tout à l'heure, les adresses au Congrès ont, je pense, désiré faire honneur à la plus ancienne université, ou du

moins à l'une des plus anciennes universités du monde, et je les en remercie. Mais je voudrais justifier ce choix par d'autres motifs.

A l'égard de la Suisse, les linguistes français ont, comme tous les linguistes, des sentiments de grande admiration ; mais à l'égard de Genève en particulier, ils ont des sentiments de reconnaissance et d'affection. Ils ne peuvent pas oublier en effet que Ferdinand de Saussure a enseigné à Paris pendant dix ans et a donné là un enseignement qui fut révélateur. Ils ne peuvent pas oublier non plus que le successeur de Ferdinand de Saussure, Charles Bally, a été pour eux — du moins pour quelques-uns d'entre eux — à Paris un condisciple très aimé.

Cette solidarité, cette sympathie, cette confraternité donne à ce congrès son symbole, mais je crois que nous pouvons l'élargir encore.

Le premier titulaire de l'enseignement de linguistique à la Sorbonne a été un Allemand qui s'appelait Hase. C'était en 1852. Depuis cette date, si la plupart des linguistes français ont été chercher un complément de science et de formation en particulier dans les universités de langue allemande, inversement, dans le flot d'étudiants étrangers que nous avons vu passer à la Sorbonne, beaucoup, rentrés chez eux et devenus des maîtres, occupent aujourd'hui avec éclat des chaires de linguistique dans leurs pays respectifs.

La linguistique est vraiment une science internationale par son objet et par sa méthode. Son objet déborde les civilisations, les races, les nations. Elle impose à ses adeptes la nécessité de sortir au delà de leurs frontières, d'étendre leur horizon presque aux proportions du monde, puisque c'est une science de l'homme. Quant à sa méthode, malgré la diversité des tempéraments nationaux, malgré la variété des talents individuels, elle est une. Nous travaillons à une même tâche dans le même esprit. Les découvertes, d'où qu'elles viennent, s'introduisent immédiatement dans un ensemble cohérent et organisé. Les perfectionnements de la méthode, aussitôt qu'ils ont été réalisés par quelqu'un, deviennent le profit commun de tous.

Dans une ville comme Genève, le représentant de l'Université de Paris ne peut exprimer qu'un vœu, c'est que le IIe Congrès International de Linguistes ait le même succès que le premier, c'est-à-dire qu'il contribue à développer et à maintenir ces sentiments de cordiale solidarité, d'affectueuse, de sincère confiance, et qu'il favorise, par un effort commun et fécond, les progrès de cette science qui nous est chère à tous.

DISCOURS DE M. G. M. BOLLING,
Délégué de la Linguistic Society of America.

Mr. President,
Ladies and Gentlemen,

The honour of speaking before you — an honour which I deeply appreciate, — has come to me as a delegate of the Linguistic Society of America. Therefore I wish to present to the Congress, in a very few words, the greetings of this Society.

Mr. President, I am commissioned to express for its members their most honest sentiments of goodwill and of interest in your work. In the first place this interest

is based upon a sentiment of gratitude. I say this because within America we cannot forget those who have founded our science, who have developed it up to its present stage and unceasingly continue to enrich it.

If your past achievements raise our admiration and gratitude, it is with the greatest interest that we are prepared to co-operate in the work of the Congress. In fact, the present Congress is the embodiment of an ideal which is, and will always be, close to the heart of the members of the Linguistic Society of America, namely that we are united to each other by an interest of the most intense nature, no matter how separated may be the fields of our special activities.

The programme of this congress, with its well defined problems, is an exemplification of this ideal. I can assure you that it is with a great distress that some of us have not been able to come to Geneva in order to attend the present meeting. They would have been glad, as we are, to be present and collaborate in your work.

Mr. President, in the name of the Linguistic Society of America I express our best wishes for the success of this Congress.

Le Secrétaire annonce que plusieurs personnes sur la collaboration desquelles nous avions compté n'ont pas pu, à leur grand regret et au nôtre, venir à Genève, spécialement M. le professeur Karg (Leipzig) qui devait nous entretenir de la « *Schallanalyse* ». Le programme de nos séances étant assez chargé, le Comité n'a pas cru devoir pourvoir à son remplacement.

Plusieurs travaux annoncés ne pourront pas être présentés, ce sont ceux de MM. Bühler (Vienne), *die Grundaspekte der Sprachtheorie: Sprachgebilde, Sprachhandlung und Zeichenverkehr*, Geers (Enschede, Hollande), *Some remarks on the influence of Arabic upon Spanish syntax and style*, de Gregorio (Palerme), *Scoperta della genesi fisiologica delle cosidette consonanti doppie*, Lévi-Provençal (Rabat), *Atlas linguistique du Maroc*, Piechkovski (Moscou), *La subordination et la coordination dans les langues indo-européennes*, Saareste (Tartu), *But et importance de la dialectologie estonienne* et Scripture (Vienne), *The fundamental forces in the psychology of language as shown by experimental studies*.

Ces vides ne seront que partiellement comblés par des communications de Mme Willman-Grabowska (Cracovie), *La phrase en indo-iranien*, MM. Mathesius (Prague), *La place de la linguistique fonctionnelle et structurale dans le développement général des études linguistiques*, et Belić (Belgrade), *La valeur linguistique de la syllabe*.

Rapport général
sur l'activité du Comité international permanent de Linguistes depuis le Congrès de La Haye,

PRÉSENTÉ PAR M. Jos. SCHRIJNEN, *Secrétaire Général*.

Messieurs,

Avant la clôture du premier Congrès de Linguistes, le Comité organisateur a cru utile de jeter un coup d'œil en arrière et de dresser le bilan de ce qui avait été accompli. C'est M. Sechehaye, notre secrétaire, qui se chargera de cette tâche dans quelques jours. Mais à l'heure qu'il est, une autre tâche s'impose à moi, car,

à La Haye, en 1928, ce n'est pas seulement l'institution des congrès de linguistes qui a été créée, mais encore un *Comité International Permanent de linguistes* (C. I.P.L.) chargé de désigner la date et le lieu des congrès ultérieurs, de développer les recherches linguistiques et de centraliser dans la mesure du possible toutes les actions utiles pour l'avancement de notre science. La constitution de notre Comité International a été formulée en très peu d'articles au Congrès de La Haye ; quant à la forme, c'est une république d'un type original, puisqu'elle est sans président et se contente, pour toute autorité, d'un simple Secrétaire Général. Et cependant cela marche [1].

Je viens donc vous présenter un rapport sur l'activité du C.I.P.L. Mais, je dois d'abord signaler la perte douloureuse que le Comité Permanent, et la science linguistique tout entière, ont éprouvée par la mort du regretté Alfredo Trombetti. D'autres, plus compétents que moi, ont apprécié ou apprécieront sa valeur et son vaste savoir dans le domaine de la linguistique générale et comparative. Ici, je rends hommage à un ami personnel et surtout à un des promoteurs de nos congrès ; et je suis heureux que le Comité qui s'est formé pour honorer sa mémoire sous la présidence de M. Pavolini, n'ait pas oublié les membres du Comité permanent pour appuyer ses desseins. Les organisateurs du Congrès de La Haye n'oublieront point que lui, qui n'avait jamais franchi la frontière de sa chère Italie, a été un des premiers à accepter leur invitation et à venir braver le climat boréal de la Hollande. Qu'il agrée, avec notre hommage, notre profonde reconnaissance : il y a des liens que la mort ne rompt point.

L'œuvre de La Haye a porté ses fruits. On peut en voir déjà les prémices dans les *Actes du Congrès*, qui ont paru par les bons soins de MM. les Professeurs de Boer, van Ginneken et van Hamel, auxquels j'adresse, au nom du Comité Permanent, un mot de reconnaissance sincère.

Plusieurs commissions ont été formées, et leur œuvre n'est pas restée infructueuse. Mais parlons d'abord de l'activité du Comité Permanent lui-même. Pendant les trois années écoulées, ce Comité s'est intéressé à toutes les questions vitales de la science du langage, comme on verra tout à l'heure. Le *lieu du deuxième congrès* n'ayant pas été fixé à La Haye, Genève fut bientôt élue à la majorité des voix et M. Bally a été désigné à l'unanimité comme Président du Congrès. Les membres du C.I.P.L. consultés m'ont fait connaître les sujets qu'ils désiraient voir traités et j'ai communiqué leurs réponses au Comité d'organisation du deuxième Congrès, avec lequel j'ai eu des échanges d'idées en personne et par écrit à plusieurs reprises. Je garderai le meilleur souvenir de cette collaboration.

Vint ensuite la question de la *fiche internationale*. Le Congrès de La Haye ayant reconnu, sur la proposition de M. S. Puscariu, l'utilité d'un système international de fiche et la nécessité de trouver une méthode aussi uniforme que possible pour la composition des index des ouvrages de linguistique, notre Comité a invité l'Institut de Coopération Intellectuelle à faire à ce sujet une enquête préalable parmi les linguistes.

A la demande de cet Institut, nous lui avons indiqué les noms des linguistes auxquels il pourrait s'adresser. Nous sommes profondément reconnaissants à

1. Ici M. le Secrétaire Général exprime sa reconnaissance à tous les collègues qui, à l'occasion de son 60e anniversaire, lui ont offert le beau volume de mélanges qui porte le titre de *Donum Natalicium*.

M. Luchaire de la peine qu'il s'est donnée pour mener cette enquête à bonne fin. Les *deux premières questions* étaient : 1) quel est le système de fiches dont vous vous servez pour votre travail scientifique personnel ? et 2) quelle est votre opinion sur la possibilité d'adopter pour les recherches linguistiques une fiche internationale ? Des réponses reçues, il résulte que la confection d'un fichier est toujours, par sa nature, quelque chose de personnel. M. Leo Spitzer se montre radicalement sceptique. M. Zauner, plus optimiste, recommande le système décimal, adopté par l'Institut International de Bibliographie de Bruxelles. Mais, en général, on considère, comme peu utile ou irréalisable l'adoption d'un système uniforme de fiches. *Troisième question* : quel système avez-vous adopté pour composer les index de vos publications ? Nous sommes en possession des réponses de MM. Puscariu, Migliorini, Sommer, Hatzidakis, Sommerfelt, Procopovici. Ces messieurs estiment que tout ouvrage devrait comprendre : *a*) une table des matières, *b*) un index analytique, *c*) un index lexicographique, les mots étant groupés par langues, et de plus, éventuellement, un index des figures ou cartes et un index des notices. *Quatrième question* : quelle est votre opinion sur un index général ? De la plupart des réponses il résulte que la seule chose réalisable pour le moment serait la publication régulière d'un index général portant sur les publications d'une ou de plusieurs années. On ne se dissimule pas cependant les grandes difficultés d'une pareille entreprise. « Trouvera-t-on le savant, dit M. Procopovici, qui sacrifierait le temps destiné à son œuvre de création scientifique pour se consacrer à cette œuvre, ayant pour but d'aider les autres dans leur travail ? » M. Zauner suggère d'inviter les auteurs d'ouvrages linguistiques à composer *eux-mêmes* les index de leurs publications et d'envoyer un exemplaire de ces index à un centre de rédaction qui se chargerait de la confection de l'index général.

Autre question : M. Doegen avait proposé d'instituer une « *Internationale Notgemeinschaft* für die Drucklegung der linguistischen Werke ». Il fut décidé qu'on en référerait au prochain congrès. M. Doegen m'a communiqué qu'il n'a rien pu faire, parce qu'aucune décision n'avait été prise et qu'il n'avait pas été chargé officiellement de cette affaire. Je dois noter ici que, comme secrétaire, j'avais demandé les informations nécessaires, qu'on ne m'a pas fait parvenir. Le Comité Permanent a donc fait son possible, mais ses investigations sont restées infructueuses. Cependant, nombre de personnes ont attiré notre attention sur les grandes difficultés financières et administratives d'un tel plan.

La question de la *phonétique expérimentale* donna lieu à beaucoup de difficultés. Comme le rapportent les Actes du Congrès, plusieurs congressistes, s'intéressant spécialement à la phonétique expérimentale, se réunirent, sur la proposition de M. Meillet, en une séance pour discuter quelques questions, notamment celle de la *Revue de Phonétique*. Le résultat de ces pourparlers a été consigné dans la quatrième décision du Congrès, que voici : « Le premier congrès de linguistes réuni à La Haye décide qu'il sera fondée une Revue Internationale de Phonétique. Cette revue aura son siège à Paris et sera dirigée par M. Pernot. » On nomma un Comité de rédaction composé de dix-neuf membres appartenant aux divers pays de l'Europe. Peut-être ce comité était-il un peu trop nombreux et trop dispersé pour pouvoir travailler efficacement. En fait, il n'a jusqu'ici exercé aucune action.

Pour ce qui concerne la revue, M. Pernot m'écrit que sa publication a dû être interrompue, mais qu'elle reparaîtra normalement avec la prochaine année académique. Il s'associera à toute organisation éventuelle, sous la seule réserve que la

Revue de Phonétique continuera à paraître comme organe de l'Institut de Phonétique de Paris.

Entre temps, une *nouvelle Association de phonétique expérimentale* a surgi, qui se réclame du Congrès de La Haye et qui effectivement émane de notre premier congrès. Cette association internationale, sous la présidence de M. Scripture, avec M. Menzerath pour secrétaire, a tenu son premier congrès à Bonn, du 10 au 15 juin 1930. Le secrétaire du C.I.P.L. y fut invité, et le président, M. Scripture, dans une lettre du 8 juillet, exprima son désir que la Société Internationale de Phonétique prît part « in every way » au Congrès de Genève.

Cette association a manifesté son activité en fondant un Comité qui, sous la présidence de mon éminent collègue, M. van Ginneken, organise pour juillet 1932 un congrès de sciences phonétiques à Amsterdam.

Un beau fruit mûr de notre premier Congrès, c'est encore le brillant essor qu'a pris la *phonologie* dans le Cercle Linguistique de Prague. De cet essor témoignent les belles études publiées dans les Travaux du Cercle, le riche programme de la réunion phonologique tenue à Prague, le 18 décembre 1930, dont les travaux ont été consignés dans un volume d'environ quatre cent pages, et, enfin, l'institution d'une commission qui aura comme tâche de préparer une description fonctionnelle et structurale des langues slaves. Comme vous le voyez, Messieurs, l'école de Genève et celle de Prague marchent de pair à ce Congrès et se disputent le privilège d'honorer de la manière la plus digne la mémoire de leur maître Ferdinand de Saussure.

Du 7 au 13 septembre 1930, a siégé à Hambourg le *Congrès International des Américanistes*, auquel M. Franz Boas, membre du Comité Permanent, a pris une part spécialement active. Comme ce congrès s'occupait avant tout des langues américaines en danger d'extinction, sujet qui sous son aspect général avait particulièrement occupé notre premier congrès de La Haye, le Comité Permanent a adressé au Bureau du Congrès de Hambourg une demande instante de bien vouloir encourager et pousser l'enquête de ces langues par tous les moyens possibles, notamment en demandant des subventions au Gouvernement des États-Unis, afin que notre Commission d'Enquête puisse en profiter.

En réponse à cette lettre, M. le Prof. Thilenius, président du Congrès, m'informa que les Américanistes réunis à Hambourg étaient entrés dans nos vues et avaient adopté une résolution répondant entièrement à nos vœux.

Au Congrès International des Orientalistes à Leyde, notre Comité Permanent sera officiellement représenté par M. Meillet.

J'en arrive, Messieurs, à une dernière question qui nous ouvre des perspectives encourageantes. Le premier Congrès, après avoir formulé quatre propositions ayant trait à *l'enquête sur l'état linguistique du monde*, avait désigné une commission chargée d'exécuter ces propositions et qui se tiendrait à la disposition des gouvernements et des enquêteurs pour les aider à donner à l'enquête l'unité nécessaire. La tâche était belle, mais lourde, pour ne pas dire impossible à exécuter. Je ne vous conterai pas, Messieurs, les mille difficultés que M. Meillet et votre humble serviteur ont rencontrées sur leur route. Mais nous sommes arrivés, et grâce à la générosité du gouvernement hollandais, qui mit une somme de trois mille florins à notre disposition, nous avons pu prendre les mesures nécessaires.

La tâche de la Commission était, originairement, d'attendre les initiatives que prendraient les pouvoirs politiques. Car, par l'intervention du Ministre des

Affaires étrangères hollandais, les quatre propositions susdites avaient été, conformément à une résolution du Congrès, dûment soumises aux divers gouvernements. Mais le résultat n'avait pas été encourageant : si mes renseignements sont exacts, un seul gouvernement avait donné un accusé de réception; pour le reste, silence absolu. Par contre, la Société des Nations, à laquelle les propositions avaient été également soumises, chargea l'Institut de Coopération Intellectuelle de s'occuper de la question. Cependant celle-ci proposa une voie qui nous sembla absolument insuffisante. Comme les moissonneurs du bon La Fontaine, nous prîmes donc nous-mêmes nos affaires en mains : la Commission fut élargie, le gouvernement des Pays-Bas nous procura les moyens financiers et le Collège de France les locaux nécessaires, le Gouvernement français offrit une réception et un banquet, et, le 14 juin 1929, se réunirent à Paris les spécialistes suivants représentant, autant que possible, les divers parlers actuels du monde: MM. M. Bartoli (Turin), Marcel Cohen (Paris), Kai Donner (Helsinki), Karl Jaberg (Berne), B. Karlgren (Göteborg), H. Labouret (Paris), D. Lorimer (Londres), A. Meillet (Paris), Karl Meinhof (Hambourg), K. Preuss (Berlin), P. Rivet (Paris), Ph. van Ronkel (Leyde), W. Schmidt (Vienne), Jos. Schrijnen (Nimègue), A. Sommerfelt (Oslo) et V. Važny (Bratislava). Nous avions convoqué également MM. Franz Boas (New-York), Jakovlev (Moscou) et Th. Frings (Leipzig), mais ces messieurs ne purent pas être des nôtres. M. Uhlenbeck avait cru devoir décliner pour motifs de santé une invitation. M. Meillet fut élu président et moi-même secrétaire. C'est ainsi que fut fondée la *Commission d'Enquête Linguistique* (C.E.L.).

J'abuserais, Messieurs, de votre bienveillance en vous faisant un rapport détaillé de nos travaux pendant ces trois jours. Laissez-moi vous dire seulement qu'on dressa un inventaire des parlers les plus menacés d'extinction, dont il est urgent de faire un relevé et une description. Afin d'arriver à une description des langues du monde tant soit peu suffisante, et plus tard à une notation conforme aux exigences de la géographie linguistique, il fallait avant tout composer un questionnaire. M. Marcel Cohen se chargea de cette tâche, avec le secours des membres de la C.E.L. Ce questionnaire a paru depuis quelques semaines et vous pouvez le voir au secrétariat du Congrès. Il forme le premier fascicule des *Publications de la Commission d'Enquête Linguistique*. Sont en préparation et suivront bientôt : d'abord une bibliographie aussi complète que possible des travaux portant sur la théorie de la géographie linguistique, des atlas linguistiques existants ou en cours de préparation et des travaux de géographie linguistique spéciale ; ensuite, une publication des documents existant actuellement sur les langues en danger d'extinction, peu étudiées et mal ou point connues.

Le *questionnaire* est destiné à être répandu le plus possible. Il doit servir à l'enquête de nos explorateurs dans les régions lointaines; mais il peut, traduit, élargi, adapté à des besoins spéciaux, également rendre service à d'autres comités. Il sert déjà dans une large mesure, grâce à l'intervention de M. Tesnière, aux travaux qui aboutiront après de longs et patients efforts à la confection d'un atlas linguistique des pays slaves. Il a été adopté aussi en partie par la Commission de Dialectologie de l'Académie Royale des Pays-Bas. Plus il aura servi, plus l'idéal un peu lointain et vague d'un atlas linguistique du monde entier s'approchera de sa réalisation.

Honneur aux membres du C.E.L., à ceux du C.I.P.L. et aux autres savants

qui ont sollicité leur gouvernement de nous donner une modique subvention annuelle. Parfois, leurs démarches sont restées sans résultat, du moins provisoirement, mais pourtant nous avons déjà reçu des réponses favorables des États suivants : Autriche, Finlande, Grèce, Hollande, Italie, Norvège, Roumanie, Suisse et Tchécoslovaquie [1]. Cela ne veut pas dire, Messieurs, que nous soyons une association vraiment capitaliste. Mais la C.E.L., sous l'égide du C.I.P.L., sera à même de couvrir les frais de la rédaction, de la publication et de la diffusion des travaux préparatoires nécessaires. Notre programme est tout prêt : il ne nous faut qu'un peu plus d'argent pour pouvoir l'exécuter plus complètement, et notamment pour pouvoir aborder l'étude approfondie de quelques-unes des langues les plus menacées, comme celle des Pygmées de l'Afrique centrale, des Négritos des Philippines et du Burushaski en Asie.

Messieurs, j'ai fini. En m'acquittant de mon devoir, j'espère vous avoir donné la conviction que les trois années qui séparent nos deux premiers congrès n'ont pas été stériles, ni pour la science, ni pour le rapprochement des linguistes et des associations de linguistes dans les différents pays. Le C.I.P.L., institué par le Congrès de La Haye, a tâché de s'acquitter courageusement, et dans la mesure du possible, de la tâche qui lui était imposée. Il s'est surtout astreint à garder et à accentuer davantage l'unité acquise. J'espère que vous ne le trouverez pas trop indigne de la confiance dont vous l'avez honoré.

1. La France et la Belgique s'y sont jointes depuis.

PREMIÈRE PARTIE

Questions mises à l'ordre du jour du Congrès, enquêtes, séances plénières.

PREMIÈRE QUESTION

Avez-vous quelque suggestion utile à présenter sur l'organisation du travail linguistique, sa technique, son outillage ? Cette question porte en particulier sur la manière de recueillir, d'enregistrer et de classer les matériaux, sur la terminologie, la bibliographie, les publications à entreprendre, etc.

RÉPONSES REÇUES

1. E.W. SCRIPTURE, *Vienne.*

Experimental phonetics is to be regarded as important for linguistics because it furnishes methods and material of linguistic value. The **International Society of Experimental Phonetics** is to be considered as affiliated with the International Congress; the **Zeitschrift für Experimentalphonetik** is to be recognized as an official organ of the Linguistic Congress to represent experimental linguistics.

2. JÖRGEN FORCHHAMMER, *Munich.*

Die **Phonetische Schrift** bedient sich bekanntlich zweierlei Zeichen : der *Buchstaben* und der *Hilfszeichen*. Jedes von diesen hat seine besondere Aufgabe zu erfüllen.

Die *Buchstaben* sind die gröberen Zeichen. Ihre Aufgabe ist nicht, Einzellaute, wie das dänische a, das russische l und dergl. darzustellen, sondern *Gruppen von Einzellauten*, die mit einander so verwandt sind, dass sie zwanglos als *Abarten desselben Sprachlautes* aufgefasst werden können. So z. B. die unzähligen a-Laute, die l-Laute, die t-Laute, usw. Für diese Gruppen habe ich den Namen *Buchstaben-lautgruppen* vorgeschlagen, weil ihre Laute jeweils mit demselben Buchstaben (a, l, t, usw.) geschrieben werden.

Im Gegensatz zu den Buchstaben sind die *Hilfszeichen* die feineren Zeichen, gewissermassen die Dezimale der Lautschrift. Ihre Aufgabe besteht darin, die durch die Buchstaben grob widergegebenen Laute genauer anzugeben.

Die phonetische Feinschrift kommt durch eine Verbindung dieser beiden Arten von Zeichen zustande. Und zwar muss dabei jedes Zeichen — Buchstabe sowie Hilfszeichen — seine bestimmte Bedeutung haben, die auch beim Zusammenschreiben beider Zeichen ihre Gültigkeit beibehält. Zeichenverbindungen wie å, ö, š usw., dürfen also in einer rationellen Lautschrift nicht für selbständige, von a, o, s, usw. verschiedene Sprachlaute verwendet werden, sondern nur für

besondere Formen der a-, o- oder s-Laute, deren spezielle Bildung dann durch das hinzugefügte Hilfszeichen präzisiert wird.

Aus diesem prinzipiellen Unterschied zwischen Hauptzeichen (Buchstaben) und Hilfszeichen geht hervor, dass die erste Aufgabe, die wir zur Lösung der Transkriptionsfrage in Angriff zu nehmen haben, die *Einteilung des gesamten Lautbestandes in geeignete Buchstabenlautgruppen* sein muss.

PROP. 1. Ich schlage deshalb vor, dass **etwa vorhandene Vorschläge für eine solche Einteilung in Buchstabenlautgruppen dem Kongress vorgelegt und von ihm geprüft werden,** damit wir womöglich schon während dieses Kongresses zu einer befriedigenden Lösung dieser Frage kommen können.

PROP. 2. Für den Fall, dass diese erste Aufgabe vom Kongress zu einer Lösung gebracht wird, schlage ich als zweiten Punkt vor, dass der Kongress **die Wahl geeigneter Buchstaben für die Buchstabenlautgruppen** vornimmt.

PROP. 3. Da eine eingehende Diskussion über die Hilfszeichen in einer so grossen Versammlung sicher zu weit führen würde, schlage ich als dritten Punkt vor, **dass der Kongress eine engere Kommission von Phonetikern ernennt, die sich eingehend mit der allgemeinen Transkriptionsfrage beschäftigt haben.** Diese Kommission sollte damit beauftragt werden, die verschiedenen Lösungsvorschläge zu prüfen und womöglich sich auf einen Vorschlag zu einigen, der dann der Kopenhagener Konferenz oder einer ähnlichen Versammlung von Vertretern der verschiedenen linguistischen Gebiete zur Prüfung vorzulegen wäre, ehe endgültige Vorschläge dem nächsten Linguistenkongress unterbreitet werden.

3. J. MAROUZEAU, *Paris*.

FIXATION ET UNIFICATION DE LA TERMINOLOGIE GRAMMATICALE.

A diverses reprises, le problème de la nomenclature grammaticale a été envisagé dans les différents pays par les savants et les pédagogues. Les incertitudes et les inconséquences de la terminologie en usage sont une gêne pour l'exposé scientifique et pour la pratique de l'enseignement, non seulement dans chaque pays et dans chaque langue, mais aussi dans les échanges internationaux, du fait que beaucoup de termes grammaticaux, communs, sauf de légères différences de forme, à plusieurs des grandes langues de civilisation, présentent de l'une à l'autre de notables différences de sens. Aussi la fixation d'une nomenclature n'est-elle possible et souhaitable que si elle est réalisée avec un maximum d'internationalisation. De là est née l'idée d'instituer une enquête internationale dont le principe a été approuvé par le Congrès de linguistes réüni à la Haye en 1928, et dont l'organisation a été envisagée par l'Institut international de coopération intellectuelle.

En ce qui concerne la question de principe, deux ordres de questions peuvent se poser :

1° Du fait que la terminologie, quelle que soit la langue considérée, est imparfaite ;

2° Du fait que d'une langue à l'autre elle ne présente pas l'uniformité désirable.

*
* *

La terminologie en usage dans une langue déterminée est imparfaite d'abord en

ce sens qu'il n'y a pas d'ordinaire accommodation suffisante du signifiant au signifié.

Sur ce point, certaines personnes demandent que l'on corrige la terminologie traditionnelle en vue de réaliser un idéal qui se formulerait de la manière suivante : un seul mot pour chaque notion, — une seule notion sous chaque mot, — dans chaque cas un mot qui soit une définition de la chose.

Cette nomenclature idéale ne paraît ni réalisable ni souhaitable. Il faudrait, pour la réaliser, se livrer à une révision préalable des notions, et constituer jusque dans le détail une grammaire générale supposée définitive. On peut même dire que c'est parfois un avantage pour une terminologie de n'être pas « parlante », c'est-à-dire de ne pas imposer à l'esprit des conceptions admises pour le présent, mais toujours sujettes à révision. Une terminologie bien faite est moins celle qui prétend exprimer la nature des choses que celle qui par son insuffisance même laisse le champ libre à l'interprétation.

Mais il est un cas où l'on peut améliorer la terminologie, c'est lorsqu'il y a hésitation sur les termes en usage, par exemple lorsque deux mots sont employés pour désigner, tantôt deux notions distinctes, tantôt une seule et même notion ; ainsi en français les couples : *attribut* et *prédicat*, *relatif* et *conjonctif*, *actif* et *transitif*, *objet* et *complément*, *ton* et *accent*, *accentuation* et *intonation*, *mètre* et *pied*, *nom* et *substantif*, etc. ; ou quand les termes employés n'ont pas même valeur d'une langue à l'autre, ainsi pour fr. *prédicat* et all. *Praedicat*, *épithète* et *Epitheton*, angl. *pronoun* et fr. *pronom*, *attribute* et *attribut*, etc...

Pratiquement il y aurait donc à prévoir un travail ainsi défini :

1° Dans chaque langue, dresser un relevé de tous les termes non pas inadéquats, ce qui est un aspect de la question à négliger pour l'instant, mais insuffisamment fixés dans un emploi défini, en tenant compte surtout des cas où deux ou plusieurs termes sont approximativement interchangeables dans deux ou plusieurs emplois.

2° Relever, dans les principales langues d'usage, indépendamment des cas de double emploi, les termes qui, communs à deux ou plusieurs langues, y sont usités dans des emplois notablement différents.

3° Confronter d'une langue à l'autre ces cas de dénominations ambiguës ou contradictoires, afin de réaliser une unification dans le sens désirable.

4. A. DEBRUNNER, *Iéna*, J.B. HOFMANN, *Munich*,
A. SCHMITT, *Rostock*, LEO WEISGERBER, *Rostock*.

Das Wörterbuch der Sprachwissenschaftlichen Terminologie (*WST*).

1. *Voraussetzungen.*

In der Terminologie einer Wissenschaft liegt die Gesamtheit der besonderen Denkmittel vor, die zur Bearbeitung eines Wissensstoffes gewonnen sind. Die Termini umfassen also die bisherigen Ergebnisse der methodischen Arbeit und bilden zugleich die Grundlage für den weiteren Ausbau eines Wissensgebietes. Dabei ist der einzelne Terminus inhaltlich keine absolut gegebene Grösse, sondern besitzt nur eine bestimmte Geltung innerhalb seines Systems.

Die Terminologie kann nichts Abgeschlossenes sein, sondern befindet sich in

stetiger Umbildung. Sie muss aber innerhalb dieser Grenzen zu möglichster Klarheit und Eindeutigkeit gebracht werden, damit sie nicht zur Quelle von Missverständnissen und Irrtümern wird.

Die Sprachwissenschaft verfügt nicht über eine einheitliche Terminologie, sondern ist in doppelter Weise zersplittert:

a) die einzelnen Sonderdisziplinen benötigen gemäss der Verschiedenheit der von ihnen bearbeiteten Sprachen jeweils Sondertermini;

b) die Wissenschaft der verschiedenen Länder benützt nur zum Teil internationale Termini, und selbst diese nicht immer in übereinstimmender Weise; der andere Teil ist der Landessprache entnommen und demnach auch inhaltlich durch die betreffende Sprache mitbestimmt.

Auch innerhalb des gleichen Sprachgebietes und der gleichen Sonderdisziplin ist die Verwendung der Termini nicht einheitlich. Teils mangelt es an Übersicht über die vorhandenen Termini und die auseinanderzuhaltenden Kategorien, teils sind die betreffenden Denkmittel noch nicht klar herausgearbeitet; vielfach fehl auch die Einsicht, wie unentbehrlich eine gesicherte Tradition und eine möglichst weite Gleichmässigkeit in der Terminologie für den Fortschritt der Wissenschaft ist.

II. *Die Aufgaben des WST.*

Das *WST* has die Aufgabe, den Weg zu einer möglichst einheitlichen und klaren Terminologie zu bahnen und die geschichtliche Entwicklung der Terminologie aufzuzeigen. Dabei sind folgende Gesichtspunkte besonders wichtig:

a) die vorhandenen Termini sind zu sammeln, ihr Ursprung und ihre Verwendungsweisen zu untersuchen.

b) es ist eine systematische Übersicht zu schaffen über die begrifflichen Kategorien, die auf den einzelnen Sachgebieten der Forschung auseinandergehalten wurden und werden (z.B. für Aktionsarten, Ablautssystem, usw.). Die Sonderbedingungen der einzelnen Zweige der Sprachforschung müssen dabei ausreichend berücksichtigt werden. Daneben sind die jeweils für ein bestimmtes Sachgebiet gebrauchten Termini zusammenzustellen.

c) Aus der Gegenüberstellung der auseinanderzuhaltenden Kategorien und der verfügbaren Termini ergibt sich die Grundlage für eine Vereinheitlichung im Gebrauch der Terminologie. Damit wird die erforderliche Gleichmässigkeit gesichert und doch die Weiterentwicklung der wissenschaftlichen Denkmittel nicht gehindert.

d) Durch das Aufzeigen der auseinanderzuhaltenden Kategorien wird auch die internationale Angleichung der Termini vorbereitet. Insbesondere ist es möglich, gleichbedeutende Termini verschiedener Sprachen deutlich testzulegen oder den Geltungsbereich der besonderen Termini deutlich zu umgrenzen.

III. *Die Durchführung der Arbeit.*

Zur Erfüllung dieser Aufgaben erscheint es am zweckmässigsten, das *WST* in zwei Teile zu gliedern, einen alphabetischen (Aufgabe II *a*) und einen systematischen (Aufgabe II *b-d*). Da hierbei für verschiedene Spezialgebiete und Sonderdisziplinen in gewissen Punkten getrennte Behandlung erforderlich ist, so muss eine Form gesucht werden, die einen möglichst weiten Rahmen bietet, ohne die baldige Durchführung der einzelnen Teilarbeiten zu hindern.

Für den alphabetischen Teil sind die Vorarbeiten in weitem Umfang schon durchgeführt. Auf Anregung von K. Brugmann und unter lebhafter Förderung von W. Streitberg ist bereits umfangreiches Material gesammelt und auf mehr als 3500 Stichworte verteilt worden. Um den Abschluss der Arbeit zu beschleunigen, ist neuerdings ein Bearbeiter eigens für die Tätigkeit am *WST* freigemacht worden, während verschiedene Gelehrte ihre Mitwirkung zugesagt haben. Es besteht die Absicht, gegebenenfalls unter Ansetzung noch weiterer Arbeitskräfte, die Sammlung des Materials mit möglichster Beschleunigung fortzusetzen, damit nach Ablauf einiger Jahre der alphabetische Teil abgeschlossen vorgelegt werden kann.

Was den Umfang der zu bearbeitenden Literatur betrifft, so muss für den jetzigen Bearbeiterkreis das deutsche Schrifttum die Grundlage bilden. Es wird aber — entsprechend dem bisher schon bei der Sammlung des Materials beobachteten Verfahren — auch das Schrifttum anderer Sprachen in solchem Umfang herangezogen, wie es mit den verfügbaren Kräften und ohne allzu grosse Verzögerung des Abschlusses nur irgend möglich ist. Im Übrigen soll der Rahmen so gehalten werden, dass Ergänzungen aus dem Schrifttum der verschiedenen Sprachen sich leicht an das *WST* anschliessen lassen. In erster Linie wird die Terminologie der allgemeinen Sprachwissenschaft und der Sonderdisziplinen des indogermanischen Sprachbereiches berücksichtigt. Die Sondertermini nicht-indogermanischer Sprachen werden im Bereich des Möglichen herangezogen.

Die Ausführung des systematischen Teiles ist in folgender Weise gedacht: zunächst wird nach Sachgebieten ein Überblick gegeben über die nach dem heutigen Stand unseres Wissens auseinanderzuhaltenden Kategorien. Dann werden die im alphabetischen Teil gesammelten Termini auf die entsprechenden Sachgebiete verteilt und in kleineren Sachgruppen von vielleicht 10-30 Termini gesichtet und mit den aufgewiesenen Kategorien verglichen. Hieran schliessen sich, unter Berücksichtigung der historischen Entwicklung, Vorschläge für die Normierung des Systems.

Diese letztere Arbeit übersteigt das Können eines Einzelnen und wird auch in dem *WST* zunächst nur zum Teil gelöst werden können. Man muss Spezialisten für die einzelnen Gebiete heranziehen, wenn möglich sollen Diskussionen in Zeitschriften usw. über die Vorschläge zu den einzelnen Sachgebieten weitere Klarheit schaffen. Das System muss einheitlich und ausbaufähig bleiben. Die Ergebnisse sind möglichst anschaulich (in Tafeln usw.) niederzulegen, so dass die mit jedem Terminus gemeinte Kategorie genau erkennbar ist. Für die nur innerhalb einzelner Sprachgebiete üblichen Termini müssen jeweils Angehörige dieser Sprachen beteiligt sein.

IV. *Förderung der Arbeit.*

Zur Förderung der terminologischen Arbeiten kann der Linguistenkongress Folgendes tun:

1. Er soll durch die Besprechung der Frage das Interesse an der Sache in allen Ländern verstärken oder wecken.

2. Er soll die anwesenden Sprachforscher veranlassen, von allen schon vorhandenen terminologischen Bestrebungen Kenntnis zu geben und dazu die Aufforderung in ihrer Heimat weiterzugeben.

3. Er soll eine kleine internationale Kommission wählen, deren Aufgabe es sein soll:

a) Alle Nachrichten über terminologische Arbeiten zu sammeln und allen an der Terminologie Arbeitenden mitzuteilen.

b) Die Arbeitenden nach Möglichkeit zu beraten, mit dem Ziel, Doppelarbeit zu verhindern und schnelle und zweckmässige Arbeit zu erreichen.

c) Die Veröffentlichungsmöglichkeiten studieren zu helfen.

d) Dem internationalen Linguistenkongress über den Fortgang der Arbeiten Bericht zu erstatten.

Bei der Bestellung der Kommission ist an die vorhandenen Unternehmungen anzuknüpfen unter Heranziehung verschiedener Länder ; noch mehr aber ist darauf zu sehen, dass sie arbeitsfähig ist und die Arbeiten nicht verlangsamt, sondern beschleunigt.

5. LÉONCE ROUDET, *Nice*.

Questions de terminologie.

On emploie souvent des termes linguistiques sans les définir, ou bien on ne les définit pas avec une précision suffisante. Il n'est donc pas inutile de soumettre à la critique quelques définitions de termes très généraux et très fréquemment employés.

1. **Les procédés linguistiques** sont des moyens d'expression propres au langage humain ; ils permettent, d'une part, de former des mots significatifs nouveaux à l'aide des mots déjà existants, et d'autre part, de marquer la liaison d'un mot signi-ficatif avec les autres mots constitutifs d'une phrase. L'union des mots dans un ordre déterminé, l'emploi de mots auxiliaires, un redoublement (de mots ou de syllabes), un affixe (préfixe, infixe, suffixe ou désinence), une alternance (de timbre, de hauteur, d'intensité ou de durée), sont des procédés linguistiques. Chacun d'eux est à la fois générateur de mots et générateur de phrases : il a une fonction lexicologique et une fonction grammaticale.

Ce que les linguistes de langue française appellent **morphème** n'est autre chose qu'une application particulière d'un procédé linguistique général.

2. Ferdinand de Saussure a introduit dans la linguistique la distinction du **motivé** et de l'**immotivé** et il en a montré l'importance, mais on ne trouve pas, dans le *Cours de Linguistique générale*, une définition explicite de ces termes. On peut proposer la définition suivante, qui semble bien en accord avec la pensée du maître : « Sont motivés tout mot et toute forme qui apparaissent comme résultant de l'emploi d'un procédé linguistique général. Les mots et les formes qui ne pré-sentent pas ce caractère sont immotivés ». Ainsi le mot allemand *Handschuh*, formé par un procédé linguistique, est motivé, tandis que le français *gant* est immotivé. De même, le féminin français *tigresse*, le passif latin *amor*, formés au moyen d'un procédé linguistique, sont motivés, tandis que les féminin français *poule* et le passif latin *fio* sont immotivés, etc.

3. **Les catégories grammaticales** sont les notions exprimées normalement dans une langue donnée au moyen d'un procédé linguistique en fonction gram-maticale. Exceptionnellement *dans les formes immotivées*, les catégories ne s'expriment pas au moyen d'un procédé linguistique, mais par le mot lui-même. Ainsi, dans le féminin français *poule*, dans le passif latin *fio*, la catégorie du *genre* et la catégorie de la *voix* s'expriment sans l'emploi d'aucun procédé linguistique.

Aristote et d'autres philosophes ont établi les catégories de la pensée par un travail, conscient ou inconscient, de sélection et de rationalisation des catégories du langage, mais il est impossible de suivre la marche inverse et de déduire les secondes des premières. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que les grammairiens grecs, disciples d'Aristote et des philosophes, n'ont jamais fait usage de ce terme dans leur analyse du langage.

6. A. W. DE GROOT, *Amsterdam.*

I. Es wäre wertvoll, wenn alle Redaktionen der Fachzeitschriften jedem Beitrag **einen kurzen Auszug in einer der Kongresssprachen** folgen liessen, und diese Auszüge alljährlich in systematischer Anordnung, z.B. im Indogermanischen Jahrbuch und in einigen anderen Jahrbüchern für die nicht-indoeuropäischen Sprachen, publiziert werden könnten.

II. Es wäre wertvoll, wenn man zur **Uebereinstimmung** gelangen könnte, **über die Art der Verfassung von den alphabetischen Registern der Zeitschriftbände**, damit auf die Dauer eine grössere Anzahl von diesen zusammengefasst publiziert werden könnte.

7. PAUL KRETSCHMER, *Vienne.*

Erster Antrag. — Es ist wünschenswert, **dass die lautlichen, morphologischen, syntaktischen und lexikalischen Veränderungen der gesprochenen Sprachen, die sich zu unsern Lebzeiten, also in naher Vergangenheit vollzogen haben und noch in der Gegenwart vollziehen, beobachtet, aufgezeichnet und dadurch dauernd festgehalten werden.** Zu diesem Zweck muss freilich vorher erörtert und beraten werden, auf welche Weise und mit welchen Mitteln solche Beobachtungen zu machen sind.

Auf dem I. Linguistenkongress im Haag wurde mit Recht die Dringlichkeit der Aufgabe betont, Sprachen, denen bereits der Untergang droht, rechtzeitig zu fixieren und so für die Wissenschaft zu retten. Eine ähnliche Dringlichkeit besteht aber auch für die Aufgabe, die Veränderungen der gesprochenen Sprachen, der Dialekte, Umgangssprachen, u.s.w., die in der Gegenwart stattfinden, von uns miterlebt werden und daher unserer Beobachtung zugänglich sind, zu buchen, ehe sie unwiederbringlich für die Wissenschaft verlorengegangen sind. Die Sprachwissenschaft sucht mit Eifer nach allen sprachgeschichtlichen Quellen für eine oft ferne Vergangenheit, aber sie übersieht leicht die Aufgaben, die sie der Gegenwart in dieser Beziehung schuldet. Es knüpft sich zugleich daran die prinzipielle Frage, wie solche sprachlichen Veränderungen, namentlich die lautlichen, vorsichgehen, und weiter, in welcher Weise man den lebendigen Strom der Sprachentwicklung beobachten kann. Es bieten sich da verschiedene Wege. Man kann dieselbe Sprache (womit immer die gesprochene gemeint ist, da die Sache bei Schriftsprachen ja viel einfacher liegt und nicht so dringlich ist) in grösseren Zeitintervallen aufnehmen und dabei die Neuerungen feststellen. Für die Lautveränderungen wären Phonogrammaufnahmen zweckmässig. Zweitens kann man alle spontan gemachten Beobachtungen an eine Zentrale leiten und in einem Archiv niederlegen. Roethe dachte daran, für solche Zwecke besondere Beobachter zu bestellen.

Zweiter Antrag. — Jedem Sprachforscher muss die Lückenhaftigkeit der meisten Grammatiken, besonders primitiver, aber auch vieler anderer Sprachen auffallen. Um diese Unvollständigkeit zu beheben, **sollte durch Fragebogen auf bestimmte Einzelheiten, die in den grossen grammatischen Darstellungen übersehen sind, die Aufmerksamkeit gelenkt und sie für möglichst viele Sprachen der Erde festgestellt werden.** Dazu gehört z. B. der Frageton, die Tonbewegung in den verschiedenen Arten von Fragesätzen, das Kapitel der Personennamengebung, der Ortsnamen, die die Lautsprache begleitenden Geberden, wie die der Bejahung und Verneinung.

8. FRANZ DORNSEIFF, *Greifswald*.

Die Gelegenheit, für die Sprachwissenschaft eine Anzahl von Mitarbeitern zu einem Indexunternehmen zur Verfügung zu haben, sollte man m. E. für eine Zusammenstellung fruchtbar machen, die auf jeder Stufe der Sprachbetrachtung von grösstem Nutzen wäre.

Wohl jeder Philologe hat es beim Lesen und Interpretieren und Sprachdarstellen schon unliebsam empfunden, dass die Beispiele für grammatische und stilistische Erscheinungen nicht leicht greifbar bereitliegen. Schlägt man in Grammatiken nach, wie mager ist alles gegenüber etwa dem verachteten Priscian geworden. Der klassische Philologe steht nicht allein, wenn er sagen muss : schon die Fundstellen für Material zu Spracherscheinungen des eignen Faches muss man sehr allmählich in Kommentaren, Dissertationen, Zeitschriften, Programmen usw. entdecken. Mancher akademische Lehrer meint vielleicht, das sei ganz in der Ordnung, der Anfänger solle nur die syntaktischen und stilistischen Erscheinungen selber allmählich durch eigenes Lesen wahrnehmen. Aber das menschliche Leben ist zu kurz, als dass man es durch absichtliche Schlechthaltung der Verkehrsmittel erschweren dürfte. Und die Sprach-und Literaturwissenschaft bleibt so unendlich umfangreich, dass jede Wegbahnung verdienstlich ist.

Das Vergleichen hat noch immer in jeder Wissenschaft am besten weitergeholfen. In der Sprachwissenschaft ist es in zwei Richtungen wertvoll. Man hat es oft ausgesprochen, und es muss wohl auch jedem einleuchten, dass das Wesen einer sprachlichen Kategorie, sei sie lautlicher, semantischer oder syntaktischer Art, nur an der Muttersprache lebendig empfunden werden kann. Der Deutsche merkt das am besten an Spracherscheinungen, für die es im Deutschen keine Entsprechung gibt, wie etwa das griechische Hendiadyoin, die Attraktion des Relativums, die verschränkten Relativsätze. Wir wissen von unserem Sprachgefühl aus nicht, wie das tut. Sämtliche Philologen sind daher auf den Ausbau der Wissenschaft von ihrer Muttersprache mehr angewiesen, als es für gewöhnlich in die Erscheinung tritt. Der deutsche klassische Philologe wird stets sehr erfreut sein, wenn er deutsche Analogien zu griechischen Spracherscheinungen erfährt, ebenso der französische Kollege über französische Analogien zum Griechischen. Umgekehrt ist der Germanist oder Romanist jeder Nationalität dankbar, wenn er griechische oder lateinische Parallelen leicht findet, oder sollte es sein. Nur, wie die Dinge liegen, ist es schwer sie zu finden.

Es wäre daher erwünscht, wenn man Bücher hätte, in denen nach einem Plan, einem philosophisch unverbindlichen, praktisch brauchbaren « System » der Sprachwissenschaft, über das man sich unschwer einigen könnte, möglichst viele

linguistische Kategorien mit Beispielmaterial aus verschiedenen Sprachen gefüllt würden. Von den Wandlungen im Lautlichen und der Formenbildung über die okkasionellen und usuellen Bezeichnungsverschiebungen bis zu den syntaktischen Schemata. Es schweben mir zwei Unternehmen vor, die sich nur durch Zusammenarbeit verwirklichen lassen :

1. **Bibliographische Hilfsbücher, in denen** — und damit komme ich ganz in die Nähe des Puşcariu'schen Vorschlags im Haag — in denen **die in Zeitschriften, Kommentaren, Dissertationen, Programmen usw. verstreuten und versteckten Beispielnester nachgewiesen wären.** In der Abteilung « Metonymie » würde man da z. B. finden : bei welchen Gelegenheiten wird der Träger durch die Eigenschaft bezeichnet, wie deutsch « er ist eine Berühmtheit, eine Autorität », wo gibt es das in andern Sprachen ? Man denke einmal an philologische Lebensarbeiten wie etwa die von Johannes Vahlen. Wie viel wertvoller, und nicht nur für klass. Philologen wertvoller, könnten diese vielen feinsten Beobachtungen und Belegsammlungen über Sprachgebrauch sein, wenn sie nicht in Beiträgen zu zufälligen, oft entlegenen Autorenstellen vergraben, sondern nach einem Schema geordnet dem Sprachforscher *suo loco* in Erinnerung gebracht würden. Anzustreben wäre also ein grosses Lieferungswerk mit Abteilungen, wie Assimilation in *x* Sprachen usw.

2. Unterwegs könnten dabei schon **Auszüge gemacht werden und beispielsammelnde und -auswählende Bücher entstehen,** wie Vergleichende Lautlehre der fünf Schulsprachen, Vergleichende Wortkunde der fünf Schulsprachen, Vergleichende Stilistik der fünf Schulsprachen. Ich denke dabei an Listen — aber fünf-sprachig ! — in der Art wie BERGMANN, *Der deutsche Wortschatz*, Giessen 1912 ; WASSERZIEHER, *Woher ?* (Einleitungsteil), Berlin 1922 u. ö. ; H. POUTSMA, *Grammar of modern English*, Groningen, 1904-16 ; BRUHN, *Anhang zu Sophokles*, Berlin 1899. Dergleichen wäre bei der wissenschaftlichen Betrachtung des Einzelnen immer förderlich und andrerseits für die Schule in allen Ländern geradezu ein Jungbrunnen. In Deutschland z. B. gibt es das wunderschöne Buch von Rudolf HILDEBRANDT, *Vom Deutschen Sprachunterricht*, 1869 u. ö. Aber mag man noch so sehr beistimmen : solange man nicht Bücher zur Hand hat, die für jede vorkommende Spracherscheinung eine Beispielsammlung von erfreuendem Umfang bietet, ist schwer zu sagen, was ein Lehrer in dieser Richtung tun soll.

Anmerkung. — Für eine Vergleichende Wortkunde bieten sich als Vorführungsmodus die beiden Sehrichtungen : 1. Vom Klang zur Bedeutung (Bedeutungslehre, Semasiologie, Semantik) ; 2. Vom Inhalt zum Ausdruck (Bezeichnungslehre, Onomasiologie, Onomastik). Es ist LUICK, *Germ.-roman. Monatschrift*, 18/1930, 372, beizustimmen, dass beide Richtungen gepflegt werden müssen, « indem man ausprobiert, wie sich die Sache macht ». Aber die Bezeichnungslehre scheint mir sprachpsychologisch meistens fruchtbarer, sie steht erst in den Anfängen, und die Sprachforscher gewöhnen sich nicht leicht an die hier jedesmal erforderliche Umkehrung der Sehrichtung. Ihr wichtigstes Instrument wäre ein « Wortschatz nach Sachgruppen ». Unter die beiden massgebenden Faktoren des Bezeichnungswandels Kraftausdruck und Emphase (vgl. *Antidoron für Jacob Wackernagel*, Göttingen, 1923, 103 ff.) ist das Meiste unterzubringen. Unter Emphase z. B. pars *pro toto*, die meisten Metonymien (sie sind ursprünglich emphatische Teilnennungen) ; Ellipse ; Ironie ; Euphemismus ; Bedeutungsverbesserung ; alle Terminologisierung von einer Gruppe aus, langage des spécialistes et

des initiés; alles Sprechen mit Gänsefüsschen und was daraus Zitierendes, Anspielendes in die Sprachen kommt; die Bedeutungslehnwörter, usw.

9. HANS BAUER, *Halle.*

Es schwebt mir seit langem ein **semantisches** (semasiologisches) **Wörterbuch** vor, in dem für die wichtigsten Begriffe aus den verschiedensten Sprachen (auch dem Argot) die gesicherten Etymologien bzw. die an sich durchsichtigen Benennungen zusammengestellt sind.

Ein solches Wörterbuch könnte, abgesehen von seiner Bedeutung für die allgemeine und vergleichende Psychologie, einmal die nötigen Fingerzeige geben für die Auffindung von Etymologien, besonders abers als Prüfstein dienen für die Beurteilung und Bewertung von Etymologien. Die Ausführung eines derartigen Planes liesse sich natürlich nur durch das Zusammenwirken zahlreicher Gelehrter, wie sie sich bei einem solchen Kongress zusammenfinden, verwirklichen.

10. GIULIANO BONFANTE, *Naples* [1],

TRAVAUX A ENTREPRENDRE.

1. **Grammaire historique de la langue lituanienne.** Il est vraiment déplorable qu'il manque encore une œuvre d'une telle importance pour les études de linguistique. Nous possédons quatre bonnes élaborations du peu qui nous reste des textes prussiens, dont la dernière, celle de TRAUTMANN, est excellente, et nous n'avons pas même une médiocre grammaire historique de cette langue vivante très riche et très importante pour la linguistique. Toutes les autres langues indo-européennes, même les plus humbles, ont leur bonne grammaire historique : le lituanien, qui est la plus archaïque des langues indo-européennes, n'en a pas. Le *Lesebuch* de M. LESKIEN est bon, mais insuffisant.

2. **Dictionnaire étymologique de la langue lituanienne.** On peut faire valoir ici les mêmes arguments que pour la grammaire ; seulement le dictionnaire est encore plus indispensable, car il devrait fournir du matériel de comparaison *sûr* aux linguistes qui étudient les autres branches indo-européennes. La partie lituanienne des dictionnaires étymologiques des autres langues est en général peu bien faite, particulièrement sous le point de vue de l'accent. La faute n'en est naturellement pas aux auteurs de ces dictionnaires étymologiques (grec, latin, sanscrit, gotique, allemand, etc.) mais à la difficulté des études lituaniennes.

3. Il me semble nécessaire de **compléter le dictionnaire étymologique slave de Berneker.** Je l'ai employé maintes fois et je trouve sa méthode et son exécution très bonnes. Il est à souhaiter que, si l'auteur ne le complète pas, un autre savant continue son travail, car le besoin en est grand.

La ressemblance des langues slaves entre elles est telle qu'un dictionnaire slave commun peut pratiquement être utilisé même sans index comme dictionnaire de toutes les langues slaves. Il n'y aura donc presque pas besoin de dictionnaire éty-

1. Le Comité d'organisation soumet aux congressistes les suggestions de MM. Bonfante et Serra. Mais comme elles n'intéressent spécialement que les indo-européanistes et les romanistes, ces propositions ne seront pas mises en discussion en séance plénière.

mologique russe, polonais, serbe, tchèque, etc. Le dictionnaire de MIKLOSISCH est naturellement vieilli.

En tous cas il serait à souhaiter que le nouveau dictionnaire soit ordonné non plus d'après les *Stichwörter* d'une hypothétique langue slave commune reconstruite, mais plutôt selon le vieux bulgare dans sa forme la plus ancienne.

4. La nécessité s'impose d'**un dictionnaire des langues germaniques**, ou, si l'on veut, du germanique commun (urgermanisch) qui nous aide à reconstituer la forme plus ancienne du germanique commun et qui nous fournisse *entièrement* le matériel des différents dialectes germaniques, qui sont très nombreux. Cela devrait être quelque chose dans le genre de celui qu'a fait MEYER-LUEBKE pour les langues romanes. Il existe à présent de bons dictionnaires étymologiques pour quelques dialectes, ainsi celui de FEIST pour le gotique et celui de KLUGE pour l'allemand, mais il manque un dictionnaire d'ensemble. Ce dictionnaire devrait noter non seulement les mots qui *existent* dans les différents dialectes du germanique, mais aussi ceux qui manquent à quelques dialectes et qui se trouvent dans les autres. Il faudrait prendre en considération plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici l'accent et la *Lautverschiebung*.

Dans les dictionnaires de FEIST et de KLUGE (10e éd.) on trouve très peu de renseignements sur ce point, qui est si important non seulement pour la reconstruction de l'indo-européen, mais aussi pour la phonétique germanique. Par exemple il ne faudrait jamais oublier de noter que allem. *Mutter* dérive d'une forme germanique oxytone, tandis que *Bruder* dérive d'une forme paroxytone et ainsi de suite.

11. GIANDOMENICO SERRA, *Cluj* [1].

Il crescente sviluppo e l'importanza sempre maggiore degli studi toponomastici e ausiliari rende ora più facile, più opportuna, necessaria forse, la costituzione di un **Thesaurus toponomasticus orbis romani**, nel quale la storia dei nomi propri territoriali e degli elementi territoriali, da quei nomi designati, traspaia dalla graduata successione delle fasi grafiche d'una stessa voce o dalle varie voci introdotte a designare un dato elemento territoriale : rilevate le une e le altre sulle fonti dall'età romana sino all'alto medioevo (al sec. X) o sino al più tardo medioevo (al sec. XII) per quei nomi che, attestati in secoli posteriori, siano tuttavia riconosciuti tali da rimandare la propria origine ad età romana o di poco posteriore.

Una tale opera da concludersi nella cartografia di un **Atlas geographicus historicus orbis romani**, per l'unità e la continuità evolutiva della lingua comune, per la massa di popoli e di genti, di cui verrebbe a notare le sedi ed a segnare i limiti e la misura dell'attività, per la massa di fatti storici e linguistici di cui verrebbe ad accertare l'esistenza ed a notare il variare delle fasi, per la vastità dello spazio (anche restringendosi essa in un primo tempo alle terre romane dell'Europa) e del tempo (circa 15 secoli) assegnatele, tale da permettere di seguire o di rintracciare la fortuna d'ogni qualsiasi moto d'innovazioni, riuscirebbe a fissare un materiale storico geografico linguistico del più alto valore scientifico, ad offrire agli studi di linguistica e di filologia classica e moderna il più prezioso

1. Voir la note de la page 50.

e valido sussidio, a promuovere nuove e vaste ricerche, a consentire la più larga e quindi più sicura interpretazione dei fenomeni che, se rilevati o da rilevarsi in primo luogo dai linguisti, specializzati negli studi toponomastici, non interessano meno gli altri campi della linguistica, la storia antica e medievale, l'archeologia e l'etnografia, la storia dell'economia sociale e del diritto come di ogni particolare disciplina storica.

Quest'opera per i risultati che aduna e che promuove riuscirebbe ad innalzare il più trionfale monumento alla solidarietà delle stirpi umane e della loro storia, intesa questa nel suo significato più vasto e più profondo : di storia di ogni reale acquisto o conquista umana consegnati alla tradizione perenne della terra conservatrice di storia di ogni fattore che attraverso questa realtà si manifesti o tenda a manifestarsi.

Beninteso che una tanta impresa vuole, deve e solo può essere opera collettiva, affidata all'intesa ed alla collaborazione più intensa fra più delegati di paesi che a quest'opera vogliano contribuire in gara di fervore e di energie.

La mia proposta riprende perciò, per la parte dell'*Atlas*, la proposta del Tallgren (BDR V pp. 1-20) del 1913, affidandosi però, quanto a effettuabilità dell'impresa ed a sicurezza di risultati, sia del Thesaurus che dell'Atlas inseparabili, ad un più ampio e più sincero riconoscimento attuale dell'importanza degli studi toponomastici, alla loro maggiore larghezza attuale di criteri scientifici e di orizzonti storici, alla loro tendenza di compenetrazione e di solidarietà cogli studi affini, per cui il linguista con occhio più vigile e più scaltrito accoglie e rinfranca le suggestioni degli storici d'ogni più disparato campo della storia e nella varietà di voci di forme e di fasi del materiale storico linguistico toponomastico vede ripercosso e riflesso il vario accento della vita, il suo fluire perenne nella mutevole vicenda di forme storiche.

PREMIÈRE SÉANCE PLÉNIÈRE

Sous la présidence de M. J. SCHRIJNEN, le mardi 25 août à 10 h. 30.

Bericht über die Vorschläge zur Organisation der sprachwissenschaftlichen Arbeit,

VON PROF. Dr. A. DEBRUNNER

Der Gesamtbetrieb der Sprachwissenschaft ist kein Geschäftsbetrieb.

In einem Geschäft setzt sich ein kluger erfahrener Mann oder setzen sich einige wenige solche hin und denken über die Mittel nach, wie sie ein ihnen vorschwebendes Gesamtbild des Betriebs in die Wirklichkeit umsetzen können, welche Teilgebiete zuerst in Angriff genommen werden müssen, wie die nötigen Menschen und Geldmittel aufgebracht und wann und wo sie eingesetzt werden sollen.

Der Gesamtbetrieb der Sprachwissenschaft läuft ganz anders ab. Wohl mag hier vereinzelt einmal auf einem beschränkten Gebiet ein einzelner Leiter eines wissenschaftlichen Instituts oder eine wissenschaftlische Körperschaft vor derartige Fragen der Gesamtorganisation gestellt sein. Aber im Ganzen ist es so : wir alle arbeiten irgendwo an dem ungeheuren Bau der Sprachwissenschaft : der eine fängt an,

einen Anbau ganz neuer Art aufzuführen, ein andrer bemüht sich, ein noch kahles Zimmer notdürftig wohnlich zu machen, ein andrer tut die sprichwörtlich gewordenen Kärrnerdienste, um andern den weitern Mauerbau zu ermöglichen, ein andrer will die vielfach geflickten Einzeldächer einreissen und ein einheitliches neues aufsetzen, ein andrer hält sich für berechtigt und fähig, die Grundsteine herauszureissen, das Gebäude dadurch zum Einsturz zu bringen und im Nu einen neuen Prachtbau aufzuführen.

Das Ergebnis dieser vielgestaltigen, vielfach sich entgegenarbeitenden und planlosen Bemühungen ist so, wie es sein muss : Der Bau als Ganzes ist ein Durcheinander von Stilen verschiedener Zeiten, Länder und Einzelpersonen mit einer Menge kleinerer bis sehr grosser Lücken. Drei Dinge mögen uns bei der Betrübnis über dieses Gesamtbild etwas trösten :

1. Das unterste Stockwerk, die historische Sprachbetrachtung, ist heute zwar noch längst nicht überall ausgebaut, aber doch im ganzen so fest gefügt und nach seinen Baugesetzen so gründlich erforscht, dass es allen Stürmen trotzen wird.

2. Die Erkenntnis, dass die Fundamente nachgeprüft, zum mindesten die vielfach unbewussten Grundsätze des Unterbaus ins Bewusstsein erhoben und systematisch durchgedacht werden sollten, ist heute stärker als etwa vor zwanzig oder dreissig Jahren.

Und endlich 3), was uns hier angeht :

Die Einsicht, dass die verschiedenen Arbeiter am Bau sich über den Gesamtplans des Baus, über die Ausfüllung von Lücken, über die nötigen Anbauten, über die Zweckmässigkeit der Werkzeuge verständigen sollten, diese Einsicht ist im Wachsen begriffen. Zeuge davon ist die Einrichtung unsrer Kongresse, Zeugen sind die Fragen, die vom Fortsetzungsausschuss gestellt worden sind, Zeuge ist das stattliche Heft der Antworten darauf.

Freilich wird sich niemand einbilden, wir hätten damit einen Gesamtplan der sprachwissenschaftlichen Arbeit vor uns und es würden uns hier die Wege zur Durchführung eines solchen Gesamtplans gezeigt. Wir erhalten vielmehr nur eine Anzahl zufälliger Vorschläge verschiedenster Art und verschiedensten Reifegrades, und viele Mitforscher, von denen wir sehr Wertvolles zu erwarten hätten, schweigen sich aus.

Was ist bei einer solchen Sachlage die Aufgabe des Berichterstatters ? Gewiss nicht, den fehlenden Gesamtplan aufzustellen und die Verwirklichungsmöglichkeiten für alle Teile nachzuweisen. Vielmehr sehe ich die Aufgabe darin, aus den Vorschlägen diejenigen herauszugreifen, die von unsrer Tagung tatsächlich vorwärts gebracht werden können.

Damit ist aus meinem Bericht zunächst alles ausgeschaltet, was rein persönliche Anregungen sind. Nicht als ob ich diese verachtete. Im Gegenteil : mir ist an wissenschaftlichen Tagungen nicht das, was beschlossen wird, die Hauptsache, sondern die mannigfache Bereicherung, die ich selber aus den wissenschaftlichen Vorträgen und aus dem Meinungsaustausch in Sitzungen und in kleinerem Kreis gewinne, und ich bin gewiss, dass auch diese so vorzüglich vorbereitete Tagung ihnen allen solche Anregung und Belehrung in reichem Masse bringen wird. Vergessen Sie aber bitte auch nicht, das *Heft der Vorschläge* gerade auch nach dieser Seite hin durchzulesen, gerade weil manches davon in den Sitzungen selbst nicht besprochen werden kann.

Was die Vorschläge zu bieten vermögen *ausser* diesen Anregungen zu Handen

der einzelnen Teilnehmer, das herauszustellen wird meine eigentliche Aufgabe sein.

Ich will es in zwei Teile zerlegen : 1) Anregungen zur privaten Zusammenarbeit mehrerer Teilnehmer ; 2) Aufgaben für die Tagung und ihre Organe und Ausschüsse. Dabei liegt für mich der Nachdruck entschieden auf dem zweiten.

I. — Anregungen zur privaten zusammenarbeit mehrerer teilnehmer.

Einige der Vorschläge, die hierher gehören, sind schon vom Vorbereitungsausschuss von der Aussprache ausgeschlossen worden (Anm. zu S. 50 u. 51). Man könnte sich fragen, ob es nicht das Beste gewesen wäre, auch für einige andere Themata Verzicht auf Aussprache zu empfehlen. Ich tue das aus zwei Gründen nicht.

Der erste ist der folgende : der Fortsetzungsausschuss der Linguistentagung kann zwar meines Erachtens solche Arbeiten selbst nicht in die Hand nehmen; aber er kann als Vermittlungsstelle dienen. So komme ich zum

Autrag 1 : Der Fortsetzungsausschuss sammelt die Namen der Gelehrten, die sich für bestimmte Sonderarbeiten mit andern zusammenzutun wünschen, und teilt diese Namen den Interessenten mit. Er veröffentlicht die Namen von Zeit zu Zeit an geeigneten Orten.

Der zweite Grund ist der : viele der Vorschläge des Heftes werden an unsrer Tagung selber und von dem Fortsetzungsausschuss und allfälligen andern Ausschüssen nicht eingehend vorgenommen und entscheidend gefördert werden können. Gerade deshalb aber müssen sie wenigstens nach Möglichkeit der Aufmerksamkeit der Teilnehmer nahe gelegt werden, damit sie nicht im Vorschlagsheft begraben bleiben.

Ich beginne mit dem

1. *Wörterbuch der Sachen und Begriffe.*

Was dazu die Herren Dornseiff (S. 48 ff.) und Bauer (S. 50) sagen, ist wohl etwas zu knapp ausgedrückt. Gemeinsam ist offenbar der Wunsch, von der mechanischen alphabetischen Anordnung der Wörterbücher zu einer sachlichen vorzuschreiten, damit die Vergleichung der Bedeutungsfelder verschiedener Sprachen oder Sprachperioden leichter wird. Also ein Ausfluss des Bedürfnisses, von der Form zum Inhalt zu kommen. Aber was sich die beiden Herren dabei genauer vorstellen, scheint sehr verschieden zu sein. Sonderbehandlungen einzelner Sachgebiete für einzelne Sprachen oder Sprachverbände gibt es schon manche; ich brauche nur an die vielen Arbeiten dieser Art zu erinnern, die vom französischen Sprachatlas angeregt und ermöglicht worden sind. Schwieriger wird die Sache, wenn es sich nicht um « Sachen » im konkreten Sinn, sondern um Abstraktes handelt, wo das Problem nicht mehr « Wörter und Sachen » heisst, sondern « Wörter und Begriffe ». Die Schwierigkeit liegt darin, dass uns diese Begriffe zunächst durch die Wörter selber gegeben sind, und dass wir dieses unsystematische Begriffsgemisch der Sprache in ein System zu fassen suchen müssen und dass dieses System bei jedem Versuch anders ausfallen wird, weil es nicht in der Welt der sinnlichen Gegenstände gegeben ist. Wenn ich recht sehe, sind wir hierin erst so weit, dass vorläufig die an der Frage besonders Interessierten sich von Mund zu Mund und in Zeitschriftenaufsätzen und Büchern über Ziele und Wege dieser Forschungs-

und Darstellungsweise genauer aussprechen müssen. Den Gewinn wird zweifellos die Sprachpsychologie haben.

2. *Beobachtung und Aufzeichnung der sprachlichen Veränderungen der jüngsten Vergangenheit und der Gegenwart.*

Auf diese ungeheuer wichtige Aufgabe weist Herr Kretschmer (S. 47) hin. Schon lange wissen wir, dass z. B. die Lautwandlungen, die wir aus den Schriftdenkmälern einer Sprache für den Lauf der Jahrhunderte ermitteln, furchtbar grobe Feststellungen sind, und wir möchten gern solche Wandlungen miterlebend beobachten. Dem stellt sich aber die Kürze des Menschenlebens und der geringe Umfang unsres sprachlichen Beobachtungsfeldes entgegen. Alle sprachlichen Wandlungen, auch die Lautwandlungen, sind eben in der Hauptsache soziologische Vorgänge, die sich umso schwerer fassen lassen, je langsamer sie sich abspielen und je grösser die Sprachgemeinschaft ist, in der sie vor sich gehen. Darum hat Herr Kretschmer recht, wenn er gemeinsame Arbeit verlangt. Freilich scheint mir hier eine internationale Organisation unzweckmässig zu sein. Die Aufgabe, die gegenwärtige Entwicklung einer bestimmten Nationalsprache in ihrer gesprochenen Form zu beobachten, kann nur von Angehörigen der betreffenden Sprachgemeinschaft selber gelöst werden (von ganz seltenen Ausnahmen abgesehen).

Daher mein

Antrag 2 : Der Kongress ersucht die anwesenden sprachwissenschaftlichen Mitglieder von nationalen Akademien und andern Forschungsgesellschaften, bei ihren Gesellschaften die Organisation der systematischen Beobachtungen der Veränderungen lebender Sprachen anzuregen.

Nicht vergessen darf man dabei, sich der Mitarbeit der Kreise zu versichern, die in den verschiedenen Ländern über die Reinheit der Sprache wachen, wie es in Deutschland der deutsche Sprachverein, in England die Society for Pure English, tut. Die Zwecke solcher Gesellschaften sind zwar nicht sprachwissenschaftlich, aber sie sind für ihre Zwecke darauf angewiesen, die Entwicklungsrichtung der lebendigen Sprache zu beobachten. Das alles zielt in erster Linie darauf ab, den *Tatbestand* der Sprachveränderungen zu ermitteln. Aber *grundsätzlich* wichtige Einblicke in die *Art* dieser Wandlungen lassen sich sicher auch auf schmalerer Basis, d. h. im Bereich der Beobachtungs- und Zeitmöglichkeiten eines einzelnen Forschers erzielen.

3. *Ausfüllung von Lücken der Einzelgrammatiken.*

Von dieser Anregung des Herrn Kretschmer (S. 48) gilt dasselbe wie von der andern. Nur ist mir hier nicht klar, wer die gewünschten Fragebogen aufstellen und verschicken soll, und an wen sie geschickt werden sollen. Einen Weg möchte ich zu bedenken geben : die sprachwissenschaftlichen Zeitschriften werden derartige Rundfragen gern aufnehmen ; nur muss ich auf Grund meiner Erfahrung davor warnen, auf diese Art von Rundfragen zu grosse Hoffnungen zu setzen.

Ich wende mich nun zu den

II. — AUFGABEN FÜR DIE TAGUNG UND IHRE ORGANE.

Diese fallen zuletzt alle unter das Stichwort « Vereinheitlichung ». Gewiss gehört zu einem Sprachwissenschaftler unbedingt eine mächtige Freude an dem

bunten Vielerlei des Sprachlebens. Aber wenn das Vielerlei das Verstehen erschwert oder unmöglich macht, dann ist es auch mit der Freude an der Buntheit vorbei. Soweit derartige Verschiedenheiten innerhalb eines Staates oder einer Sprachgemeinschaft bestehen, kann ihre Beseitigung den nationalen Fachtagungen oder unter Umständen den Unterrichtsministerien überlassen werden. Aber die zahlreichern Unterschiede zwischen den einzelnen Völkern und Sprachgemeinschaften müssen von den Linguistentagungen bekämpft und beseitigt werden.

Ich beginne mit dem Äusserlichsten, mit der

1. *Vereinheitlichung der Schrift.*

Schon die Tagung im Haag hat sich mit dieser Frage befasst (*Actes* S. 79 f.) auf Grund von Vorschlägen der Herren Cohen (*Actes* S. 9 f. 11-13) und Forchhammer (13-15). Das Ergebnis der Besprechung war etwas unklar. So ist die Frage für uns noch offen und wird uns von Herrn Forchhammer von neuem vorgelegt S. 41 f.

Bevor ich seine Vorschläge prüfe, möchte ich eine Bemerkung über den Ausdruck « Transkription » anbringen. Die Kopenhagener Konferenz nennt die phonetisch genaue Schreibung der Laute Transkription; so auch Herr Forchhammer. Dieser Sprachgebrauch ist zu bedauern. Trans-scriptio « Umschrift » bedeutet doch die Umsetzung aus einer Schrift in eine andere, also zunächst die Umsetzung aus einem Alphabet in ein anderes, also das, was die Kopenhagener Konferenz « Transliteration » nennt; man kann es sinngemäss auch anwenden auf die Umsetzung aus einer *historischen* Schrift in eine *phonetische*, nicht aber auf die schriftliche Aufzeichnung von *Gesprochenem*. Es wäre also zweckmässig, sich an den sonstigen Sprachgebrauch anzuschliessen, der tadellos ist, und alle schriftliche Darstellung von Lauten « Lautschrift (écriture phonétique, phonetic notation) », die Wiedergabe eines historischen Alphabets durch Zeichen eines andern Alphabets « Umschrift (transcription, transcription) » zu nennen.

Herr Forchhammer beschäftigt sich nur mit der Lautschrift. Der Weg zur Einigung soll nach ihm drei Stufen haben : 1) die grosse Zahl der tatsächlich gesprochenen Laute soll in Gruppen nahe verwandter Laute zerlegt werden; eine Linguistentagung, womöglich schon die jetzige, soll alle vorhandenen Vorschläge dieser Art prüfen und zwischen ihnen entscheiden. 2) Wenn diese Aufgabe gelöst ist, sollen in derselben Weise den einzelnen Lautgruppen Buchstaben zugeordnet werden. 3) Die unterscheidenden Hilfszeichen, welche die Laute genauer bezeichnen sollen, sollen von einem von der jetzigen Tagung zu ernennenden Ausschuss von Phonetikern beraten und verschiedenen Instanzen, zuletzt der nächsten Linguistentagung vorgelegt werden.

Ich fürchte, das Tempo wird langsamer sein, als Herr Forchhammer glaubt und als wir alle mit ihm wünschen möchten. Ich halte es auch nicht für glücklich, die drei Dinge in drei Etappen den Linguistentagungen vorzulegen. Jede Lautschrif wird doch nach Möglichkeit an das lateinische Alphabet anzuknüpfen haben; der Punkt 2), Wahl der Buchstaben, wird also schon bei der Auswahl und Abgrenzung der Lautgruppen eine wichtige Rolle zu spielen haben, und wenn man auch die Möglichkeit, neue Buchstaben über das lateinische Alphabet hinaus zu schaffen, nicht von vornherein ausschliessen darf, so muss man doch danach trachten, möglichst ohne solche Neuerungen auszukommen. Oder sollte jemand rein konstruktiv zu einem von den vorhandenen, weit verbreiteten abendländischen Alpha-

beten unabhängigen Zeichensystem zu kommen wünschen? Ich würde meinerseits auch Bedenken tragen, eine phonetische Schrift nach 1) und 2), also ohne die Hilfszeichen anzunehmen. So scheint mir das Richtige zu sein, wenn wir die Frage der Lautschrift als ganze, nicht nur die Teilfrage der Hilfszeichen, einem Ausschuss von Phonetikern überweisen.

Antrag 3 : Der Kongress wählt einen Ausschuss von Phonetikern ; dieser soll nach Fühlungnahme mit den Teilnehmern der Kopenhagener Transkriptions Konferenz im Verlauf der Tagung Vorschläge für die endgültige Zusammensetzung eines Ausschusses für Lautschrift machen.

Für viele unter uns, jedenfalls für die Indogermanisten, wird wichtiger als die Frage der Lautschrift die der *Umschrift* sein. Obwohl darüber in dem Vorschlagsheft nichts steht, erlaube ich mir doch, dieses Interesse wieder anzumelden. Soll denn für alle Zeiten das lateinische *y*-Zeichen in denselben indogermanischen Handbüchern im Indo-iranischen das kons. *i*, im Slawischen und Griechischen einen *ü*-Laut, im Lit. ein *i* bezeichnen?

Es wäre gewiss nützlich, wenn auf dieser oder der nächsten Tagung die indogermanische Sektion sich über diese Frage aussprechen würde. Auch eine Verständigung über die Schreibung der rekonstruierten urindogermanischen Laute wäre sehr erwünscht. Der eingearbeitete Fachmann wird mit solchen Schwierigkeiten schon fertig; aber wir Indogermanisten hätten Anlass genug den sowieso nicht leichten Zugang zu unsrer Wissenschaft den Studierenden nicht unnötig zu erschweren.

Antrag 4 : Die Frage der Umschrift fremder Alphabete soll auf der nächsten Tagung behandelt werden.

2. *Die Stellung der Linguistentagung zu experimenteller Phonetik.*

Die Haager Tagung hat die Gründung einer « Revue internationale de phonétique » mit Sitz in Paris und unter Leitung von Herrn Pernot beschlossen und 19 Herren aus 12 Ländern als Redaktionsausschuss bestimmt; auf Antrag des Herrn de Groot wurde ferner beschlossen, die Zeitschrift solle auch ein Beiblatt für experimentelle Phonetik bekommen (*Actes* S. 96). Was aus diesen Beschlüssen geworden ist, hat Ihnen soeben der Herr Generalsekretär mitgeteilt. Schon zu Beginn der Haager Tagung selber wurde privatim die « Internationale Gesellschaft für experimentelle Phonetik » gegründet ; Vorsitzender ist seit dem Anfang Herr Scripture. Die Gesellschaft hat im Juni des letzten Jahres in Bonn ihre erste Tagung abgehalten und möchte nun zu den Linguistentagungen in ein festes Verhältnis treten. Herr Scripture hat daher drei Anträge gestellt (S. 41).

Erstens : die experimentelle Phonetik sei als für die Sprachwissenschaft wichtig anzuerkennen. Dem gegenüber kann darauf hingewiesen werden, dass im Haag zwar anscheinend kein formeller Beschluss dieser Art gefasst worden ist, dass aber Herr Schrijnen in seinem Schlussbericht sagte : « Nous avons adopté sans contredire la valeur de la phonétique expérimentale » (*Actes* S. 97). Tatsächlich ist es eine Selbstverständlichkeit.

Zweiter Vorschlag des Herrn Scripture : Die Linguistentagung soll die Internationale Gesellschaft für experimentelle Phonetik als « befreundete » (affiliated) Gesellschaft anerkennen. Damit wird ein Verhältnis gewünscht, wie es seit mehreren Jahren zwischen unsern sprachwissenschaftlichen Gesellschaften, d.h. der Société de linguistique de Paris, der Indogermanischen Gesellschaft und der

Linguistic Society of America besteht. Ich bitte daher die Tagung, den Vorschlag des Herrn Scripture in der Formulierung meines Antrags anzunehmen.

Antrag 5 : Der Kongress erkennt die « Internationale Gesellschaft für experimentelle Phonetik » als befreundete (« affiliated ») Gesellschaft an und tritt mit ihr in Schriftenaustausch ein.

Dritter Vorschlag des Herrn Scripture : die « Zeitschrift für Experimentalphonetik » soll als offizielles experimentalphonetisches Organ der Linguistentagungen anerkannt werden. Ich empfehle, auf diesen Vorschlag nicht einzugehen. Ich halte es nicht für wünschenswert, dass ein Wettlauf von Zeitschriften nach der Anerkennung durch die Linguistentagungen verursacht würde.

3. *Internationale Einheitszettel* (fiche internationale).

Die Haager Tagung hat die Nützlichkeit eines internationalen Einheitszettels anerkannt. Er beauftragte den Fortsetzungsausschuss, durch die internationale Anstalt für geistige Zusammenarbeit in Paris eine Rundfrage an die Linguisten ergehen zu lassen und deren Ergebnis der jetzigen Tagung vorzulegen. Da sich der Generalsekretär ausführlich über die Frage ausgesprochen hat, kann ich mich damit begnügen, auf meinen *Antrag 6* zu verweisen :

Die Frage des internationalen Einheitszettels soll vom Fortsetzungsausschuss in Verbindung mit dem « Institut International de Coopération intellectuelle » weiter studiert und es soll dem nächsten Kongress darüber berichtet werden.

4. *Die Frage der Vereinheitlichung der sprachlichen Register*

sollte nach dem Wunsch der Haager Tagung in derselben Weise wie die Zettelfrage gefördert werden. Wie das geschehen ist, das haben Sie von Herrn Generalsekretär gehört. Herr de Groot nimmt die Frage wieder auf (S. 47) Der Berichterstatter hat also doppelt die Pflicht, dazu zu sprechen.

Am einfachsten ist die Frage, wie eine Uebereinstimmung in der Gestaltung der Register der *Fachzeitschriften* erreicht werden könnte. Ich bin erstaunt, in den Aussprachen darüber *den* Wunsch nirgends augesprochen zu finden, der der erste sein muss, nämlich dass diejenigen unsrer Fachzeitschriften, die überhaupt keine Register haben, solche einführen möchten : ich denke vor allem an die Zeitschrift « Language » der Linguistic Society of America und an das « Bulletin de la Société de Linguistique de Paris ». Diesen Wunsch möchte ich Ihnen zur dringenden Befürwortung empfehlen [1].

Antrag 7 : Der Kongress ersucht die Herausgeber sprachwissenschaftlicher Zeitschriften, ihren Bänden Register beizugeben, soweit dies nicht schon jetzt geschieht.

Es folgt die Anregung, man möge zu einer *Übereinstimmung* in der *Gestaltung* der Register zu kommen trachten. Ich fürchte, das Bisschen, was in dieser Hinsicht überhaupt erreichbar ist, lohnt die Mühe nicht. Einerseits bestehen schon weitgehende Übereinstimmungen : die *Wort*register der Zeitschriften sind in ihrer Gesamtanlage so ähnlich, dass man wohl zufrieden sein kann. Verschiedenartiger sind die *Sach*register. Aber eine stärkere Angleichung wäre meines Erachtens nur möglich, wenn — in allen Zeitschriften die Register von der gleichen Person hergestellt würden — was natürlich unmöglich ist ! Das hindert natürlich nicht, dass jeder von Ihnen den Herausgebern der Zeitschriften oder den Verfassern der

1. Inzwischen ist ein Gesamtregister für Band I-V von *Language* erschienen [korrekturnote].

Register seine Wünsche nach Verbesserung und Angleichung mitteilt. Für fast aussichtslos halte ich dagegen einen Versuch, die Verfasser von selbständigen Büchern dazu zu bringen, dass sie einheitliche Register beigeben, wie man das im Haag auf Antrag von Herrn Puşcariu (Actes S. 67, 92 f., 96) gewünscht hat.

Hier führt meines Erachtens nur der Weg zum Ziel, dass ein Einzelner oder eine nach gleichen Grundsätzen arbeitende Gruppe zu den erschienenen sprachwissenschaftlichen Schriften in regelmässigen Abständen Register macht, also eine Art Gesamtregister der nicht mit Registern versehenen linguistischen Bücher und Aufsätze oder auch der gesamten sprachwissenschaftlichen Litteratur. Damit bin ich bei dem Endziel angelangt, das offenbar denen vorschwebt, die so eifrig für die Vereinheitlichung der Register eintreten. Nur dass diese es sich so vorstellen : man sorgt dafür, dass alle Bücher und Zeitschriften dieselbe Art von Register bekommen, dann kann man jedes Jahr alle Register fast mechanisch zu einem Gesamtregister vereinigen. Dieser Plan ist m. E. nicht ausführbar. Dagegen für die Art, wie ich mir die Sache denke, sind die Vorbedingungen nicht viel anders als für das Indogermanische Jahrbuch, das nun schon fünfzehn Mal erschienen ist, d. h. es müsste sich ein Leiter finden, der mit einigen Mitarbeitern den Stoff beschafft, und ein Verleger oder eine Gesellschaft, die die Veröffentlichung übernimmt.

5. *Vereinheitlichung der Abkürzungen für Zeitschriften.*

Ich gestatte mir, hier eine Frage einzuschieben, die in dem Vorschlagsheft nicht aufgegriffen ist, die aber m. E. durch unsre Tagung entscheidend gefördert werden kann, nämlich die der Veirenheitlichung der Abkürzungen für Zeitschrift und dgl.

Die internationale Sachverständigentagung für sprachwissenschaftliche Bibliographie, die im März 1928 im Internationalen Institut für geistige Zusammenarbeit in Paris tagte, hat den Wunsch ausgesprochen, die Leiter sprachwissenschaftlicher Bibliographien möchten sich über die Abkürzung der Titel der Periodica verständigen (Idg. Jahrb. 12, 366). Es ist seither m. W. in dieser Richtung nichts geschehen. Aber es ist bestimmt ein Fortschritt zu erwarten, wenn sich unsre Tagung dafür einsetzt.

Freilich muss die Basis der Verständigung beträchtlich verbreitet werden. Die Herausgeber der wenigen sprachwissenschaftlichen *Bibliographien* könnten sich wohl leicht verständigen ; aber das ist nicht so nötig, weil die bibliographischen Werke sowieso ein Verzeichnis der verwendeten Abkürzungen enthalten und enthalten müssen. Aber wir benützen doch alle ausser den *sprachwissenschaftlichen* Bibliographien auch philologische oder historiche usw. und ausser den Bibliographien auch Zeitschriften und sonstige Werke, und es wäre zweifellos eine grosse Annehmlichkeit, wenn es *dort* überall eine anerkannte Norm gäbe, die man sich leicht einprägen und der man sich in eigenen Arbeiten anschliessen könnte.

Das Endziel muss meiner Meinung nach ein internationales Verzeichnis der Abkürzungen für alle Wissenschaftsgebiete sein. Der Weg zu diesem Ziel scheint mir zum Teil sehr leicht zu sein : die Grundlage ist schon vorhanden. Man braucht bloss das « Gesamt-Zeitschriften-Verzeichnis » (Hsg. von Auskunftsbureau der deutschen Bibliotheken ; Berlin 1914) und das « Gesamtverzeichnis der ausländischen Zeitschriften » (ebenso ; Berlin 1929) und allfällige ähnliche Veröffentlichungen anderer Länder vorzunehmen ; dann wären durch einen kleinen inter-

nationalen Ausschuss auf einer Tagung oder durch schriftliche Rundfrage die Grundsätze der Abkürzungsweise im Anschluss an den bisherigen Gebrauch festzulegen, und nachher wären auf demselben Wege diese Grundsätze auf die einzelnen Periodica anzuwenden ; das Ergebnis wäre in einem Buch von mässigem Umfang zu veröffentlichen.

Da es sich also um eine internationale und alle Wissenschaften angehende Frage handelt, ist für die Ausführung des Plans der Internationale Ausschuss für geistige Zusammenarbeit das geeignete Organ. So komme ich zu meinem *Antrag 8 :*

Der Kongress ersucht das « Comité international de Coopération intellectuelle », eine internationale Vereinbarung über die Vereinheitlichung der Abkürzungen für Periodica in die Wege zu leiten.

6. *Sammlung von Inhaltsangaben.*

Herr de Groot wünscht (S. 47), alle Redaktionen der Fachzeitschriften möchten jedem Aufsatz einen kurzen Auszug in einer der Kongresssprachen (d. h. wohl in deutscher oder englischer oder französischen Sprache) folgen lassen und diese Auszüge möchten alljährlich im Idg. Jahrbuch und in andern Jahrbüchern veröffentlicht werden.

Diese Wünsche sind zum Teil heute schon erfüllt. Die Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap unsrer norwegischen Mitforscher hat von Anfang an allen in norwegischer Sprache geschriebenen Aufsätzen ausführliche Zusammenfassungen in einer der genannten Sprachen beigegeben ; ähnlich verhalten sich z. B. viele Slaven und Finnen. So sind die Ergebnisse vieler Aufsätze für die Allgemeinheit der Gelehrten gerettet.

Herr de Groot scheint aber in erster Linie an etwas anderes zu denken. Wir seufzen doch alle unter der Unmöglichkeit, alle Aufsätze zu lesen, in denen etwas für unsre eigenen Studien Wichtiges oder etwas allgemein uns Interessierendes stehen könnte. Es wäre uns daher lieb, wenn wir uns immer durch einen schnellen Blick in eine kurze Inhaltszusammenfassung überzeugen könnten, ob wir einen Aufsatz lesen müssen oder übergehen dürfen oder wo wir ihn für allfällige spätere Benützung aufschreiben müssen. Deshalb hat auf Anregung der erwähnten Pariser Zusammenkunft für sprachwissenschaftliche Bibliographie das Internationale Institut für geistige Zusammenarbeit im Jahre 1929 an die Herausgeber sprachwissenschaftlicher Zeitschriften die Bitte gerichtet, den Aufsätzen kurze Inhaltsangaben beizugeben (*I. F.* 47, 207 f.). Diesem Wunsch sind z.B die *I. F.* und die Zeitschrift *Language* nachgekommen, nicht z. B. die Schriften der Société de Linguistique de Paris. Es kann also nichts schaden, wenn wir den Wunsch kräftig unterstreichen. Natürlich kann nicht schematisch verfahren werden. Ein langes deutlich geordnetes Verzeichnis von Etymologien bedarf keiner Zusammenfassung. In einem Aufsatz von zehn Seiten werden gewöhnlich einige klar abgehobene Ueberschriften von Untertiteln genügen. Das alles muss sowieso den Zeitschriften selber überlassen bleiben. Aber ich lege Wert darauf, dass der Gedanke selber hier vor dem breitesten Forum den einzelnen Verfassern und Herausgebern eindringlich empfohlen wird.

Antrag 9 : Der Kongress bittet die Herausgeber von sprachwissenschaftlichen Zeitschriften, dafür zu sorgen, dass allen Aufsätzen, bei denen es möglich und nötig ist, eine kurze Zusammenfassung des Inhalts beigegeben wird.

Von den weitern Wunsch, die Auszüge möchten in Jahresveröffentlichungen in systematischer Anordnung vereinigt werden, gilt dasselbe, was von dem Gedanken eines Generaljahresregisters gesagt wurde. Das einfachste Verfahren wäre folgendes : das Gerippe einer solchen systematischen Uebersicht der Jahresleistungen in der Sprachwissenschaft besteht ja in Form der Bibliographie des Idg. Jahrbuchs schon ; dieses hat früher bei vielen Arbeiten den bibliographischen Titeln Inhaltsangaben, z. T. im Umfang von mehreren Seiten, beigefügt; das brauchte nur wieder aufgenommen und allgemein durchgeführt zu werden und der Wunsch des Herrn de Groot wäre erfüllt. Aber nun kommt das unüberwindliche Aber : das würde eine sehr starke Erweiterung des Jahrbuchs nötig machen, während leider heute das Jahrbuch vor dem Zwang steht, seinen Umfang immer mehr einzuschränken ! Die Schwierigkeit, Mitarbeiter zu finden, ist manchmal beim Idg. Jahrbuch gross gewesen, aber bisher immer überwunden worden ; aber was nützt das, wenn das Jahrbuch nicht entweder viel mehr Abnehmer oder eine sonstige finanzielle Sicherung hat ? So sehe ich leider keinen Ausweg, um den schönen Traum des Herrn de Groot in Wirklichkeit umzusetzen.

7. *Sammlung von Stoffhinweisen und Stoffmassen für bestimmte Gebiete.*

An das eben Besprochene schliesst sich sachgemäss die Prüfung der Wünsche von Herrn Dornseiff (S. 48 ff.), die sich auf Stoffsammlungen beziehen. Es wäre in der Tat sehr bequem, wenn man ein Hilfsmittel hätte, das es einem ermöglichte, sofort für jede Spracherscheinung lautlicher, formaler, syntaktischer, stilistischer Art die Beispiele in den verschiedensten Sprachen zu finden ; dieses Hilfsmittel könnte eine Bibliographie sein ; diese wäre nach grammatischen Stichworten zu ordnen und müsste auf die oft an abgelegenen Stellen vergrabene Einzelliteratur hinweisen ; noch bequemer wären vergleichende Zusammenstellungen der einzelnen Spracherscheinungen aus möglichst vielen Sprachen.

An diesen Wünschen des Herrn Dornseiff ist mir das äusserst sympathisch, dass sie auf die Beschaffung breiter Stoffmassen gehen, die immer die Grundlage der sprachwissenschaftlichen Forschung bilden oder — bilden sollten. Denn — das ist die traurige Seite der Sache — heuzutage ist das Stoffsammeln besonders unbeliebt. Man baut lieber auf vereinzelte, zufällig erwischte Beispiele ein schönes Gebäude, ohne zu fragen, ob die stoffliche Grundlage es tragen kann. Diese moderne Geisteshaltung ist m. E. die grösste Schwierigkeit für die Verwirklichung der Gedanken des Herrn Dornseiff. Im Uebrigen glaube ich, dass unser Kongress in dieser Sache ausser der Weitergabe und Besprechung der Anregung nichts tun kann. Das wesentliche wäre, dass sich jemand fände, der allein oder mit andern derartige Zusammenstellungen machte, sei es für einzelne Stoffgebiete, sei es von vorn herein nach einem grossen Plan in einem Lieferungswerk. Das letztere ist der Gedanke von Herrn Dornseiff; er denkt anscheinend auch an eine Einigung über das System der grammatischen Einteilung und Terminologie, nach dem das Werk aufgebaut werden sollte. Ich glaube, unsre Tagung kann von sich aus nichts Derartiges organisieren. Denn dazu gehört erstens besonderes Interesse für diese Arbeit, zweitens ausgiebige und eingehende Durcharbeitung des Plans. Zu wünschen ist nur, dass alle, die daran mitzuarbeiten bereit sind, sich an Herrn Dornseiff wenden und mit ihm während unsrer Tagung oder später über Möglichkeiten der Ausführung beraten. Ferner kann nach meinem Antrag 1 der Fortsetzungsausschuss die Zusammenarbeit auf diesem Gebiet vermitteln.

8. *Fragen der Terminologie.*

Dieses Kapitel habe ich absichtlich auf den Schluss verspart, weil es mir aus mehreren Gründen als besonders wichtig erscheint ; erstens nimmt es unter den eingegangenen Vorschlägen einen besonders breiten Raum ein ; es gehören hierher die Ausführungen von Herrn Marouzeau (S. 42), die der Herren Hofmann, Schmitt und Weisgerber (S. 43-46), die ich mitunterzeichnet habe, und die von Herrn Roudet (S. 46). Zweitens sind Fragen der Terminologie schon früher auf sprachwissenschaftlichen Tagungen behandelt worden, weil dafür zwei Dinge wesentlich sind, die bei solchen Versammlungen zutreffen : eine Besprechung unter den Fachleuten der verschiedenen Teilgebiete der Sprachwissenschaft und die Möglichkeit der Einigung der massgebenden Fachleute. Drittens muss gerade die Sprachwissenschaft immer wieder betonen, dass für die Festlegung, Klärung und Weiterentwicklung der wissenschaftlichen Begriffe die Wörter, in denen diese Begriffe ausgedrückt werden, äusserst wichtig, ja oft ausschlaggebend sind. Um nur zwei Beispiele zu erwähnen : manches, was über Lautgesetze in den letzen Jahrzehnten geschrieben worden ist, wäre anders oder gar nicht geschrieben worden, wenn jeder gewusst oder geprüft hätte, was er selber und was andere sich unter « Lautgesetz » vorstellen. Und ein guter Teil der Streitigkeiten um die Definition des Wortes « Satz » liesse sich darauf zurückführen, dass man Wort und Begriff verwechselt. Viertens dürfen wir auch an die Interessen der Schule denken, obschon wahrscheinlich nur wenige von uns nahe Beziehungen zur Schule haben. Die Schule muss für die grammatischen Wörter, die sie benützt, eindeutige und klare Sinnbestimmungen haben, und für die grammatischen Begriffe, die sie braucht, wissenschaftlich einwandfreie und möglichst weitverbreitete Wörter, und es ist gut, wenn die Wissenschaft der Gegenwart sich um diese Fragen kümmert statt sie Lehrern oder Schulbehörden zu überlassen, die doch oft der Wissenschaft ganz entrückt sind oder wissenschaftlich von den Moden und Erkenntnissen von gestern leben.

Bei meinem Bericht über die Fragen der Terminologie muss ich voraussetzen, dass die erwähnten drei Antworten, die sich im gedruckten Vorschlagsheft finden, bekannt sind.

Zunächst möchte ich die verschiedenen Seiten des Problems und die Verschiedenartigkeit der Interessen derjenigen, die sich dazu geäussert haben, hervorheben.

Das erste Bedürfnis, eines, das allen Forschern gemeinsam ist, ist das, zu wissen, wie in einem Buch oder Aufsatz, den man liest, der oder jener Ausdruck gemeint ist. Wie schön wärs, wenn man dafür einfach ein Wörterbuch der sprachwissenschaftlichen Terminologie nachschlagen könnte, um zu erfahren, was der Ausdruck bei jenem Schriftsteller oder zu seiner Zeit oder in seinem Fach bedeutet ! Das wäre gewissermassen das Interesse des Augenblicksnutzens. Aber hoffentlich meldet sich dann gleich auch das historische Interesse : ist der Ausdruck immer so verwendet worden ? wer hat ihn erfunden ? welchen Inhalt hat ihm der Erfinder gegeben ? welche Bedeutungswandlungen hat der Ausdruck durchgemacht ? Das sind alles keine nebensächlichen Fragen. Vielmehr sind die Termini und ihre Wandlungen wichtige Marksteine in der Geschichte unsrer Wissenschaft und in der Geschichte der zugrundeliegenden Geistesbewegungen. Ich nehme das Beispiel der Lautgesetze wieder auf : eine Geschichte des Wortes « Lautgesetz » wäre

geradezu der Spiegel der wechselnden philosophisch-weltanschaulichen Grundlagen der Sprachwissenschaft. Für alle solche Fragen wäre wieder em Wörter uch der sprachwissenschaftlichen Terminologie nützlich. Dieser *geschichtliche* Wandel der Terminologie hat natürlich nicht nur hohes theoretisches *Interesse*, sondern auch erhebliche praktische Mängel für den Benützer der frühern Literatur. Noch schlimmer aber ist die Tatsache, dass auch heute der Gebrauch vieler Termini nicht einheitlich, sondern nach Ländern und Wissenschaftsgebieten, ja oft nach Personen verschieden ist. Darum steht wohl bei den meisten, die den Fragen der Terminologie überhaupt Beachtung schenken, der Wunsch nach einheitlicher Festlegung der Termini im Vordergrund ; sie treffen mit dem Bedürfnis der Schule zusammen.

Aus dieser Analyse ergeben sich zwei Aufgaben : 1) ein Wörterbuch der vorhandenen sprachwissenschaftlichen Termini ; 2) Festlegung einer einheitlichen Terminologie für den künftigen Gebrauch. Die Frage, wie sich diese beiden Aufgaben zu einander verhalten, lasse ich vorerst offen, um zunächst festzustellen, was bisher für beide geschehen ist.

Der Gedanke eines Wörterbuchs der sprachwissenschaftlichen Termini ist meines Wissens zuerst von Karl Brugmann im Jahr 1909 in die Oeffentlichkeit geworfen worden in einem Aufsatz des ersten Bandes der *Germ.-Rom. Monatsschrift* (S. 209-222).. Wie er es sich dachte, das zeigen klar seine Worte auf S. 221 :

« Nun bleibt noch die Frage, wie ein terminologisches Werk, das dem Nichtfachmann den Zugang zu den sprachwissenschaftlichen Werken der Neuzeit erleichtern soll, am zweckmässigsten einzurichten ist. Exoterisch wie auch esoterisch könnte reichen Nutzen stiften eine Darstellung der Geschichte der sprachwissenschaftlichen Terminologie von ihren Anfängen bis zur Gegenwart... Ein solches Buch würde jedoch, auch wenn die Darstellung hinlänglich gemeinverständlich wäre, vermutlich zu viel dessen enthalten, was den Anfänger noch nicht zu interessieren braucht und ihn in etlichem sogar eher verwirren als aufklären konnte, und wäre als Nachschlagewerk, auch wenn ein Register beigegeben würde, nicht bequem genug. Ich empfehle daher zunächst nur die Bearbeitung des Stoffes in der Form eines Wörterbuchs... Auch in einem solchen Werk wären bei manchen Termini Rückblicke auf ihre Verwendung in älteren Zeiten zweckmässig... doch müsste das Hauptgewicht auf den Wortgebrauch in neuer und neuester Zeit gelegt werden. »

Wilhelm Streitberg griff Brugmanns Plan auf und beauftratge einem jungem Gelehrten, W. Schwering, für den von Streitberg herausgegebenen *Grundiss der idg. Sprach- und Altertumskunde* ein solches Buch zu schreiben. Als Schwering im Krieg fiel, trat J. B. Hofmann in München an seine Stelle. Dieser konnte aber die Arbeit wegen anderer Arbeiten, namentlich wegen seiner hauptamtlichen Tätigkeit am Thesaurus linguae Latinae, nicht so rasch fördern, wie es wünschenswert war ; auch verschob sich offenbar das Ziel immer mehr nach dem von Brugmann an erster Stelle genannten, aber vorläufig zurückgeschobenen Plan eines sprach*geschichtlichen* Werks, und damit war eine gewaltige Vermehrung der Arbeit gegeben. Heute ist die Lage folgende : die Hauptarbeit der Sammlung besorgt Alfred Schmitt in Rostock ; in die künftige Ausarbeitung der Artikel sollen sich die Herren Hofmann und Schmitt und als Leiter des Ganzen Leo Weisgerber in Rostock teilen. Das Werk soll vom Verlag Walter de Gruyter

u. C°, in Berlin verlegt werden und einen Bestandteil des genannten Grundrisses bilden, dessen Herausgabe nach dem Tod von Streitberg Ferd. Sommer und ich übernommen haben. Leider ist dieser schöne und aussichtsreiche Plan neuerdings schwer gefährdet, indem die « Notgemeinschaft deutscher Wissenschaft » das zu diesem Zwecke Herrn Schmitt gewährte Stipendium schon vor den schwarzen Tagen des Juli nur noch bis Ende März nächsten Jahres zugesagt hat [1]. Damit stehen wir wieder vor völliger Unsicherheit.

Einen Plan, ähnlich dem *ursprünglichen* Brugmanns, aber ganz ohne die Geschichte der Termini, verfolgt Herr Marouzeau. Darüber schrieb er mir am 7. Mai 1930 Folgendes :

« Mon lexique, commencé en 1912, annoncé en librairie en 1913, interrompu par la guerre et l'après-guerre, repris en 1929, est terminé et pourra paraître cette année même. Rédigé en français, il donne à côté de chaque « Stichwort » sa traduction en allemand et en anglais, et un lexique allemand et anglais pour référence aux articles. Il constitue un manuel de consultation, non une histoire de termes. Il ne prétend pas fixer l'emploi correct des termes, mais seulement noter l'usage habituel. Il comprend seulement les termes habituellement employés, et non pas tous ceux qui ont été proposés par tel linguiste ou telle école. » (Vgl. auch *Rev. Et. Lat.*, 1928, 133). Das Buch ist jetzt im Druck und soll noch dieses Jahr erscheinen.

Man sieht sofort, dass dieses Werk dem deutschen Plan nicht im Wege steht, vielmehr wertvolle Vorarbeit dafür ist.

Ein drittes Werk hat Herr Schklovsky in Leningrad in Arbeit. Nach einer Mitteilung von ihm vom 10. Mai 1930 war es damals bis auf Zusätze fertig und stand vor der Veröffentlichung. Es berücksichtigt die Literatur in 22 indogermanischen Sprachen und gibt keine Geschichte der Termini. Der Text ist russisch, nur der Anfangsteil daneben deutsch. Also auch dieses Werk macht den breiteren deutschen Plan keineswegs überflüssig. Ueber den gegenwärtigen Stand dieser Arbeit konnte ich leider nichts erfahren.

An eine internationale Organisation zur Klärung der Terminologie dachte anscheinend zuerst Herr Meillet. Er schlug dem ersten Linguistenkongress im Haag vor, Gruppen von Spezialisten in verschiedenen Ländern sollten die sprachwissenschaftlichen Termini ihres Landes sammeln und definieren ; das Ergebnis sollte für jede der wichtigsten Sprachen gesondert veröffentlicht und die Zettel der verschiedenen Sprachen von einem Ausschuss verglichen werden. Als Endziel schwebte Herrn Meillet wohl ein vergleichendes terminologisches Wörterbuch vor. (*Actes* S. 16 f.). Die Aussprache im Haag ging nicht genauer auf diesen Plan ein, und ein Beschluss wurde nicht gefasst (vgl. *Actes* S. 81).

Der Gedanke wurde aber nachher vom Internationalen Institut für geistige Zusammenarbeit aufgenommen; dieses entschloss sich zu einer internationalen Umfrage. Aus den Beratungen des Instituts mit Herrn Marouzeau hat sich dieser Plan folgendermassen gestaltet : das Institut wird *nach* unserm Kongress und *nach* dem Erscheinen des Wörterbuchs von Herrn Marouzeau eine Sachverständigentagung für sprachwissenschaftliche Terminologie einberufen, also wohl im nächsten Jahr.

Soviel über die bisherigen Bestrebungen, die Terminologie im Grossen oder im

1. Es ist inzwischen verlängert worden [korrekturnote]

Ganzen in Ordnung zu bringen oder zu buchen. Daneben her gehen viele Versuche, für einzelne Teilgebiete oder einzelne Begriffe die Terminologie festzulegen. Ich will davon nur einige erwähnen.

Vor der idg. Sektion der 49. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Basel im Sept. 1907, die eine grosse Anzahl der damals führenden Indogermanisten vereinigte, sprach Hermann Osthoff über die Termini Formans und formantisch und über die Bezeichnungen « momentane, perfektive, punktuelle Aktionsart ». Es wurde nach ausgiebiger Aussprache beschlossen, man solle nicht Formans und formantisch, sondern Formativ und formativisch sagen und die beiden Hauptaktionsarten einfach als « imperfektisch » und « aoristisch » bezeichnen. So viel ich sehe, ist dieser Beschluss der ersten Autoritäten wirkungslos verhallt.

Einen Einzelversuch machte auf dem Haager Kongress Herr Trubetzkoy (*Actes* S. 17 f. vgl. 81 f.). Er wünschte vom Kongress die Ausdrücke Sprachgruppe, Sprachbund, Sprachfamilie eindeutig festgelegt zu sehen. Doch kam es zu keinem Beschluss.

Aehnliche Vorschläge liegen uns jetzt von Herrn Roudet vor (S. 46). Doch spricht er nicht von autoritativer Festlegung der Termini, sondern will nur « soumettre à la critique quelques définitions de termes très généraux et très fréquemment employés », nämlich der Ausdrücke « procédé linguistique, morphème, le motivé, l'immovité, catégorie grammaticale ».

Endlich darf hier nicht unerwähnt bleiben, dass die erste Tagung der internationalen Gesellschaft für experimentelle Phonetik in Bonn vom Juni 1930 im Anschluss an einen Vortrag von Hugo Stern über « die Notwendigkeit einer einheitlichen Terminologie (Nomenklatur) für die Linguistik und Phonetik » einen Ausschuss für Terminologie gewählt und dessen Fühlungnahme mit unserm Fortsetzungsausschuss gewünscht hat (*Bericht über die 1. Tagung*... S. 29 f. 93 f.).

Damit habe ich dargelegt, was bisher in der Frage der Terminologie geschehen ist. Das musste mit einiger Ausführlichkeit geschehen, damit Sie wissen, auf welcher Grundlage unsre Tagung aufbauen kann. Zugleich aber ergeben sich daraus meine Vorschläge, wie ich glaube, fast von selber, so dass ich nur wenig zur Erläuterung hinzuzufügen brauche.

Am nächsten liegt mir das terminologische Wörterbuch. Wir begrüssen die von den Herren Marouzeau und Schklovsky schon ausgearbeiteten Bücher lebhaft und hoffen, dass sie noch manche Nachfolger finden. Aber wir wünschen uns ein umfangreicheres Werk : es soll vor allem die vorhandenen Termini in allen erreichbaren Sprachen sammeln und ihre ganze Geschichte klarlegen, dann nach Sachgebieten gruppenweise systematisch zu einander in Verbindung bringen ; das wird die zuverlässigste Grundlage sein für eine normative Festlegung der wichtigsten Termini durch internationale Verständigung. Diese Schlussaufgabe liegt heute noch in weitem Feld, wird aber hoffentlich einst eine wichtige Aufgabe unsrer Tagungen sein. Das hindert nicht, dass schon vorher einzelne Ausdrücke besprochen und einheitlich festgelegt werden.

Antrag 10 : Es soll wenn möglich auf jedem künftigen internationalen Linguistenkongress ein linguistischer Terminus oder mehrere durch Vortrag und Aussprache gründlich durchgearbeitet werden mit dem Ziel einer eindeutigen Festlegung der Termini. Die Auswahl der zu behandelnden Termini soll vom Fortsetzungsausschuss im Einvernehmen mit dem Terminologieausschus (s. Antrag 11) vorgenommen werden.

Auch dem geplanten grossen historisch-systematischen terminologischen Wörterbuch können unsre Tagungen eine wesentliche Förderung bieten. Zunächst dadurch, dass sie die Frage nie von der Tagesordnung verschwinden lassen und immer wieder die Gelehrtenwelt aller Länder auf diese dringende Aufgabe hinweisen und um ihre Hilfe werben. Die Hilfe kann in verschiedener Weise geleistet werden: 1) Der Einzelne kann sich zum Sammeln der Termini in einem bestimmten Teilgebiet zur Verfügung stellen, sei es in einem bestimmten Sachgebiet wie z. B. Sprachgeographie, Experimentalphonetik, Aktionsarten und Aspekte, oder in einer den Hauptmitarbeitern schwer oder nicht zugänglichen Sprache wie z. B. Rumänisch, Polnisch, Spanisch, Norwegisch. 2) Auch diejenigen Tagungsteilnehmer, die nicht selbst eine Beteiligung an der Sammelarbeit übernehmen können, müssen es sich zur ernsten Pflicht machen, in ihrer Heimat Kräfte dafür zu finden. 3) Ich vermute, dass es ausser den von mir erwähnten Arbeitern an terminologischen Wörterbüchern noch da und dort Leute gibt, die an ähnlichen Studien oder Sammlungen arbeiten. Es darf aber nicht dem Zufall überlassen bleiben wie bisher, ob die verschiedenen Arbeiter etwas von einander wissen oder nicht und ob sie vielleicht mühsame Doppelarbeit tun. Es muss vielmehr eine Zentralstelle vorhanden sein, die alle Nachrichten über terminologische Arbeiten sammelt und immer wieder für planmässige Zusammenarbeit sorgt. Diese Zentralstelle hätte auch dafür zu sorgen, dass alle Veröffentlichungsmöglichkeiten aufgesucht und ausgenützt werden und dass unsre Tagungen immer über den Fortgang der Arbeiten auf dem Laufenden gehalten werden.

Antrag 11 : Der Kongress wählt einen Ausschuss für Fragen der Terminologie. Der Fortsetzungsausschuss bestimmt aus seiner Mitte ein Mitglied, das dem Terminologieausschuss angehören soll. Der Terminologieausschuss hat folgende Aufgaben :

a) *alle Nachrichten über terminologische Arbeiten zu sammeln und an die Interessenten weiterzuleiten,*

b) *die mit terminologischen Arbeiten Beschäftigten zu beraten,*

c) *die Veröffentlichungsmöglichkeiten aufzusuchen und auszunützen,*

d) *den künftigen Kongressen über den Fortgang der Arbeiten zu berichten.*

Da das Internationale Institut für geistige Zusammenarbeit sich auch schon mit der Frage befasst hat, halte ich es für selbstverständlich, dass eine Verbindung des Terminologieausschusses mit ihm geschaffen wird; in welcher Form, das kann dem Terminologieausschuss überlassen werden.

*
* *

Ich bin am Ende meines Berichtes. Es ist für manchen vielleicht von einer verwirrenden Buntscheckigkeit. Aber ich hoffe, dass sich mit Hilfe meiner formulierten Anträge einige konkrete Aufgaben für unsre Tagung herausschälen. Das führt mich auf eine allgemeine Erwägung, die ich zum Schluss anbringen zu dürfen bitte.

Es ist erst das zweite Mal, dass eine internationale Linguistentagung zusammengetreten ist. Wir haben also noch keine lange Geschichte hinter uns; es fehlt uns eine festgewurzelte Ueberlieferung. So mag mancher gegen die Auswahl der für die allgemeinen Sitzungen zur Besprechung gestellten Fragen dies und jenes einzuwenden haben und noch mehr gegen das Durcheinander der eingelaufenen Antworten auf die Fragen. Nun liegt es den Berichterstattern, den Sitzungsleitern

und den Diskussionsrednern ob, aus der Mannigfaltigkeit das Wichtige und Aussichtsreiche herauszuheben und zu einem Ziel zu führen und so eine erspriessliche Tradition zu schaffen. Die Pessimisten, die meinen, auf internationalen Tagungen werde überhaupt nur leeres Stroh gedroschen, werden schwerlich hier anwesend sein. Aber auch Utopisten, die von internationalen Besprechungen die plötzliche Schaffung einer neuen Welt erwarten und begeistert gefasste Entschliessungen mit entscheidenden Taten verwechseln, werden kaum unter uns sein. Was wir an solchen Tagungen brauchen, das sind Leute, die den klaren Blick für das augenblicklich Mögliche mit dem festen Glauben an die Zukunft verbinden, die aus der Fülle des Gewünschten das auszuwählen verstehen, was an solchen Tagungen wirklich gefördert werden kann und die solchen Zielen mit Freude und zäher Ausdauer zustreben. Jeder Mensch ist ein Wesen für sich; und doch verfehlt er seine Bestimmung, wenn er sich vollkommen auf sich zurückziehen will. Jeder Mensch hat seine eigene Sprache; und doch muss er sie der Gesellschaft, in der er lebt, anpassen, wenn er sich verständigen will. So auch der Gelehrte, der Forscher : jeder echte Forscher erlebt Höhepunkte seiner wissenschaftlichen Befriedigung, wenn er von der Aussenwelt abgeschieden, in stiller Studierstube in persönlichster Einzelarbeit einem Problem nachgehen oder es gar lösen kann; und doch muss auch er, wenn er sich nicht als Drohne in der menschlichen Gesellschaft fühlen will, sich etwa einmal klar zu werden suchen, wie er sich in den Gesamtbetrieb seines Wissenschaftsfachs einordnet und wohin der Weg der Gesamtforschung gehen will oder soll und wie er sich selber an der Zielsetzung und Richtungsgebung beteiligen kann. Das ist der tiefste Sinn auch unsrer Tagungen.

TROISIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE

Sous la présidence de M. J. SCHRIJNEN, le jeudi 27 août à 9 heures.
Secrétaires : MM. ALB. SECHEHAYE et P. BRIQUET.

La discussion est ouverte sur la première question.

M. MEILLET : Certains points du rapport de M. Debrunner ne comportent aucune discussion, mais il y a trois questions qui demandent à être traitées.

1. Le rôle attribué au C. I. P. L. tend à grandir de plus en plus. On augmente ses compétences et il faut prévoir qu'on les augmentera encore. Dès lors la question financière se pose : il faudra donner à ce Comité des moyens d'action. On ne peut guère compter sur les gouvernements et nous n'avons pas de mécènes.

2. Le deuxième point des propositions Debrunner, l'organisation d'observations méthodiques sur les langues vivantes, devrait aussi être discuté.

3. Il en est de même des points 11 et 12 (question de la terminologie).

Ces trois questions devraient être examinées successivement.

SIR RICHARD PAGET insiste sur l'organisation de la recherche linguistique.

Les savants appartenant aux divers domaines, africanistes, américanistes, etc., travaillent trop séparés les uns des autres. Ceux qui s'intéressent à un même ordre de faits, par exemple aux questions de vocabulaire, ne pourraient-ils pas coordonner leurs efforts pour mettre en commun les résultats obtenus dans leurs divers champs de travail ?

M. UHLENBECK appuie Sir R. Paget. Le point le plus important lui paraît être cependant la comparaison méthodique des langues en procédant par groupes.

M. SCHRIJNEN, président, demande qu'on revienne à la proposition de M. Meillet.

En ce qui concerne les finances du C.I.P.L., il peut rassurer l'assemblée. Le règlement prévoit que la caisse sera alimentée par les soldes des congrès; celui de La Haye a été assez considérable. M. Debrunner a prévu, dans ses propositions, l'aide du Comité International de Coopération Intellectuelle et celle d'autres organismes. Les commissions qu'institue le C.I.P.L. pour des travaux spéciaux, pourront aisément suffire à leurs besoins financiers. Le C.I.P.L. n'est qu'un organe supérieur de liaison et il a peu de dépenses.

M. MEILLET sait bien que le C.I.P.L. n'aura pas de difficultés financières tant qu'il pourra compter sur le dévouement et le désintéressement de son Secrétaire général. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les déclarations rassurantes de M. Schrijnen, pour lesquelles il le remercie.

M. TANAKADATE voudrait insister sur le quatrième point des conclusions de M. Debrunner : translittération des alphabets étrangers. Il regrette que l'on soit obligé de renvoyer cette question à un prochain congrès.

Une commission impériale japonaise a décidé, l'an dernier, de travailler à l'unification des systèmes utilisés pour transcrire le japonais en caractères orientaux et, en février 1931, elle a attiré l'attention du Comité de Coopération Intellectuelle de la Société des Nations sur cette question. Sa démarche fut appuyée par M. Lin-Yu-Tang, qui a exposé les efforts qui se poursuivent également en Chine en faveur de la transcription du chinois. Le Comité de Coopération Intellectuelle a reconnu l'intérêt et l'importance de cette question, et l'a renvoyée à l'Institut de Coopération Intellectuelle en le chargeant de poursuivre une enquête déjà commencée en 1931, et de présenter un rapport dans sa prochaine session.

L'adaptation de l'alphabet latin au japonais demande des précautions. Il ne faut pas aller aussi vite qu'en Turquie où le système adopté a manifesté certains défauts à l'usage, alors qu'il était trop tard pour les corriger.

La romanisation des systèmes d'écriture permettrait aux langues extrême-orientales une diffusion plus rapide, tout en aidant à la mutuelle compréhension des peuples et à la paix. Elle permettrait à la pensée du Japon et de la Chine de jouer dans le monde le rôle auquel elle a droit.

M. SCHRIJNEN, président, constate combien il est intéressant de voir que les peuples orientaux s'occupent eux-mêmes d'une question aussi importante.

M. DEBRUNNER souligne que le point 4 de son rapport vise spécialement à l'unification des systèmes phonétiques en ce qui concerne l'indo-européen et les autres langues reconstituées. Il y a là un problème pratique délimité mais d'une extrême importance. On peut, si l'on veut, élargir la question; mais il semble qu'en l'état des choses il soit plus indiqué d'ajourner toute discussion sur ce point:

M. SVERDRUP. Ist ein Wörterbuch der sprachwissenschaftlichen Terminologie möglich? Und wird es zur Zeit auch zweckmässig und nützlich sein?

Um die erste Frage zu beantworten : Ein solches Wörterbuch kann nur ein grosser Geist vollführen. Es bedeutet in Wirklichkeit eine neue gewaltige Prinzipienlehre der Sprachwissenschaft von Dimensionen, die wir nicht übersehen können. Wer unter uns wagt, ein solches Werk zu unternehmen ? Denn es muss betont werden, dass eine mittelmässige Arbeit mehr Schaden als Nutzen tun wird, besonders bei den Anfängern der Sprachwissenschaft.

Und nun, die andere Frage. Wenn jetzt so viel Unsicherheit im Gebrauch der sprachwissenschaftlichen Termini herrscht, kommt es nicht daher, dass die Sprachwissenschaft sich in einer Periode der Gährung und der Neuorientierung befindet und zwar besonders auf dem Gebiete der prinzipiellen Fragen ? Und ich glaube, dass diese Unklarheit im Gebrauch der Termini gewissermassen nicht so bedauernswert ist ; sie zeigt eben, dass man bemüht ist, der Sprachwissenschaft neue Wege anzubahnen.

Uebrigens ist nicht die Unklarheit und Unbestimmtheit im Gebrauch in vielen Fällen eine Sache der Persönlichkeit und des wissenschaftlichen Denkens ? Wer scharf und klar denkt, versteht es auch, sich scharf und klar auszudrücken. Wilhelm Streitberg war mein Lehrer. Ich habe zwei Jahre mit ihm gearbeitet. Ich habe nie einem Lehrer zugehört, der es so wie er verstand, die wissenschaftlichen Begriffe klar zu machen. Scharfes wissenschaftliches Denken paart sich zum klaren Gebrauch der wissenschaftlichen Termini.

Natürlich ist es nicht meine Absicht, ein Wörterbuch der Terminologie völlig abzuraten. Es verhält sich aber mit einem solchen Werk wie mit einem Kunstwerk. Es wird schon kommen, wenn der grosse schaffende Geist da ist.

M. Schrijnen, président, a reçu de M. Scripture, qui n'a pas pu venir au Congrès, une lettre qui renouvelle ses propositions imprimées. Nous pouvons accepter ces propositions telles qu'elles ont été modifiées par M. Debrunner (cinquième point de ses propositions).

M. Uhlenbeck reconnaît, avec M. Sverdrup, qu'il serait prématuré de vouloir créer un dictionnaire de terminologie qui servirait de norme définitive. Mais on peut, dès maintenant, s'entendre sur bien des points. L'orateur donne plusieurs exemples empruntés aux langues américaines et à l'esquimau pour montrer que le manque d'entente rend la lecture de certains livres fort difficile. Ainsi, il y a des langues où la troisième personne se subdivise en trois degrés qu'on a appelés respectivement, troisième, quatrième et cinquième personnes. Mais M. Thalbitzer se sert du terme « quatrième personne » pour désigner en groenlandais le possessif de la troisième réfléchi par opposition au non-réfléchi. Les termes « conjonctif » et « subjonctif » ont été employés pour servir à désigner des distinctions diverses, de telle sorte qu'on ne s'y retrouve plus.

M. Marouzeau. La question de savoir s'il faut ou non faire un dictionnaire de terminologie ne se pose plus. Ce dictionnaire existe, il est sous presse. M. Marouzeau a cru bien faire de l'entreprendre et son initiative s'est rencontrée avec un projet de Streitberg lui-même.

M. Debrunner a fait l'historique des projets des dictionnaires de terminologie, depuis Streitberg et Brugmann. Cet historique n'est pas complet. Entre 1910 et 1914, il y avait plusieurs projets en gestation. Divers comités travaillaient séparé-

ment en divers pays. La guerre a mis fin à leur activité. C'est depuis peu que M. Marouzeau a pu réaliser son projet.

On imagine un lexique qui serait définitif, impératif, idéal. Ce n'est pas celui qu'a fait M. Marouzeau. Il n'a pas voulu fixer l'usage, mais seulement l'enregistrer.

La commission prévue par la proposition de M. Debrunner pourrait prendre pour point de départ de ses travaux les matériaux fournis par le dictionnaire déjà existant et par les autres publications du même ordre, et sa tâche devrait être moins d'arrêter une terminologie idéale, que d'apporter de la clarté et de procéder à une certaine unification internationale sur des points où cela paraît urgent. Ainsi, il conviendrait d'éliminer la double acception anglaise et latine du mot *pronom*, de déterminer les valeurs respectives des termes *prédicat* et *attribut*, etc.

L'orateur s'est mis en relation avec l'Institut de Coopération Intellectuelle, qui s'est déclaré disposé à convoquer un comité de linguistes, afin de travailler à cette unification.

M. MEILLET. La question est élucidée. Il ne s'agit pas de faire le dictionnaire idéal, dont parle M. Sverdrup, mais de faire quelque chose de plus modeste, mais d'utile cependant, comme l'œuvre de M. Marouzeau.

Nous avons à fixer une méthode de travail. Celle que suggère M. Debrunner paraît bonne. Le C. I. P. L. désignera une commission qui ne devra pas être nombreuse. Sa tâche consistera non seulement à dire quels sont les termes employés, mais aussi comment ils le sont, et comment ils l'ont été. On a besoin de connaître l'historique des termes. Les articles qu'elle aura préparés seront soumis à des experts. C'est ainsi qu'a procédé la Société de Philosophie de Paris pour son *Dictionnaire des termes philosophiques*, et avec un grand succès. On procède aussi de la même manière actuellement pour faire un dictionnaire de la langue juridique française.

M. THOMAS rappelle que les Grecs et les Romains n'ignoraient point les discussions sur la terminologie linguistique. Il n'y aurait aucune difficulté à inclure, dans le lexique en question, des termes grecs et latins.

Mais il y a aussi les Indous. Il est très difficile de faire comprendre aux Européens les conceptions grammaticales des anciens Indous. L'orateur en fait l'expérience avec ses étudiants. Et pourtant les Indous, par leurs travaux, ont établi leurs droits à la considération dans ce domaine. Nous ne pouvons les ignorer. Un lexique complet de terminologie devra tenir compte aussi des grammairiens arabes, chinois, japonais.

M. BELIĆ remercie MM. Marouzeau et Meillet pour leurs efforts et leurs propositions. Il voudrait ajouter que nous avons des termes de deux sortes : les uns se rapportant à des objets connus, des catégories bien déterminées, et pour cela assez clairs ; les autres se rapportant à des faits nouveaux, à des catégories nouvellement introduites, et pour cela moins clairs. Ces termes nouveaux étant quelquefois différents, même quand ils se rapportent aux mêmes faits, et souvent identiques, même quand ils se rapportent à des faits divers, un Congrès comme le nôtre doit intervenir en choisissant, avec le consentement général, les meilleurs de ces termes. Le Congrès doit demander aux auteurs qui les créent de les bien définir et d'expliquer, chaque fois, pourquoi ils rejettent les termes déjà existants.

La tâche du Comité de terminologie que ce Congrès créera est double :

1. d'une part, énumérer pour toutes les significations bien fixées, les termes déjà existants et en proposer éventuellement de meilleurs,

2. d'autre part, rassembler les termes nouveaux proposés pour des idées nouvelles, les soumettre à un examen critique et séparer ceux qui sont nécessaires de ceux qui ne le sont pas, pour que le nouveau congrès puisse se faire une idée du choix qu'il en faut faire.

LE PRÉSIDENT remercie M. Kretschmer d'avoir soulevé la question qui fait l'objet du second point des propositions de M. Debrunner. Les changements qui s'opèrent actuellement dans les langues que nous parlons se font pour une large part dans notre subconscient. Il y a là un travail d'observation et d'enregistrement qui doit se faire.

M. DEBRUNNER parle du *Wörterbuch der sprachwissenschaftlichen Terminologie* auquel il travaille avec MM. Hofmann, Schmitt et Weisgerber. Ce dictionnaire sera historique, comme le demande M. Meillet, et s'il propose des solutions, ce seront des suggestions et des conseils, non des ordres. Il faut penser aux moyens à mettre en œuvre pour aboutir dans ce domaine. M. Debrunner rappelle les idées développées à ce sujet dans les propositions. Il fait un appel à tous les congressistes, et particulièrement à ceux qui font des recherches spéciales, pour qu'ils deviennent des collaborateurs du W.S.T. en lui communiquant ce qu'ils trouvent digne d'être signalé dans leurs lectures.

Il souligne l'importance qu'il y a à créer une commission de terminologie qui soit une « Zentralstelle » à laquelle tous ceux qui travaillent dans ce domaine puissent s'adresser, et qui permettra d'éviter qu'on fasse du travail à double.

L'orateur mentionne le livre de M. Wüster : *Sprachnormung in der Elektrotechnik* qui vient de paraître et qui, traitant de la langue auxiliaire internationale, représente déjà un grand travail dans le sens de la fixation des notions linguistiques générales.

M. Schmitt collectionne pour le W.S.T. spécialement la terminologie allemande. Il faut tenir compte des autres langues. La question des terminologies classique, indoue, arabe, etc., dont a parlé M. Thomas, devra être élucidée à son heure.

LE PRÉSIDENT remercie les orateurs et spécialement M. Debrunner. Il se félicite de l'ampleur qu'a prise la discussion et des résultats obtenus. Il propose l'approbation globale des propositions du rapport.

Assentiment général.

DEUXIÈME QUESTION

Quel est, selon vous, le rôle à attribuer, dans le devenir et l'évolution des langues (en particulier dans la constitution des langues unifiées), d'une part aux phénomènes spontanés et à l'inconscient, et de l'autre aux interventions de la volonté et de la réflexion ?
Subsidiairement : Que pensez-vous de l'adoption d'une langue artificielle comme langue auxiliaire ?

RÉPONSES REÇUES

I. Réponses portant sur l'ensemble de la question.

1. LEO JORDAN, *Munich.*

Le rôle des forces inconscientes de l'homme dans l'évolution des langues et l'influence de la conscience sur cette évolution sont incompréhensibles, si on part des mots ou des idées mal définies de *conscience* ou d'*inconscient*.

Car, pour fixer le sens de ces mots par la psychologie pure, il faudrait pouvoir entrer, par la conscience, dans le domaine de l'inconscient de sa propre personne, ce qui est impossible.

Dans la psychologie de M. Freud, le domaine de l'inconscient n'est pas clair non plus et correspond plutôt à ce que nous appelons *mémoire*. Mais inconscient et subconscient font deux : ce qui est subconscient fait partie de notre mémoire, tandis que ce qui est inconscient appartient à ce que nous appelons *instinct*. D'après M. Driesch, l'instinct est un mouvement qui se produit exactement, sans avoir été appris.

D'après M. Hermann Jordan, l'instinct est nécessité.

Le tout est maintenant de comprendre ce que veulent dire *mouvement accompli sans théorie* et *nécessité*.

Dans toutes les langues, il y a beaucoup d'expressions signifiant *nécessité, exactitude*, etc. ; ces mots correspondent à d'autres, tels que *loi*, *règle*, *mode*, *habitude*, etc.

En fait, toutes ces expressions ne sont pas tout à fait claires. Nous disons *loi*. Mais il y a des lois qui ont des exceptions, et il y en a qui n'en ont pas. Les lois de l'astronomie, de la chimie sont (ou paraissent) sans exceptions. Les lois du code et de la phonétique ne sauraient être sans exceptions. Si les lois du code étaient sans exceptions, il n'y aurait forcément pas de code pénal. Si les lois de la phonétique étaient sans exceptions, elles n'existeraient pas, parce que la phonétique ne changerait jamais.

Ainsi, il y a des lois qui sont réellement des lois, et il y en a d'autres qui n'en sont pas.

De même, nous parlons couramment d'une chose *nécessaire*, mais nous pouvons nous y soustraire. Voilà donc une nécessité qui n'est pas nécessaire.

On voit que nos langues manquent de clarté. Elles rendent l'accès de toutes ces questions extrêmement difficiles.

Il faut donc éviter tout nominalisme, dès l'abord, et fixer le sens de *loi* et de *nécessité* d'après nos expériences physiques.

Puis, il faut saisir la différence qui existe entre cette nécessité naturelle et les phénomènes humains.

Enfin, quand on aura compris cette différence, on sera libre de choisir un terme quelconque pour désigner la chose.

En biologie, la chose est absolument claire depuis plus d'un siècle.

CUVIER a dit dans l'introduction du *Règne animal :* « Un ver qui ne connaît pas sa mère, qui ne connaît point la structure de sa prison, en construit cependant une *parfaitement semblable* pour son œuf. »

De même, la toile de l'araignée, la ruche de l'abeille sont « toujours les mêmes » mathématiquement, ainsi qu'un composé chimique ou le mouvement des étoiles. Nous voilà donc au delà des mots, dans le domaine de l'instinct même.

Ce que nous appelons *loi*, *nécessité*, *instinct*, aboutit « toujours à la même chose ». Ce résultat peut être vérifié par la statistique.

Ce qui n'est « pas toujours la même chose » n'est ni nécessité, ni loi. Dire *loi*, *nécessité*, *instinct*, *inconscient* où le résultat n'est pas « toujours la même chose », ce sont des façons de parler absolument illogiques.

Donc, si nous remplaçons les mots *conscience* et *inconscient* par des idées claires, sorties de notre expérience et pouvant toujours être controlées par de nouvelles expériences, nous dirons :

La conscience, c'est le fil plus ou moins clair de notre réflexion.

La subconscience, c'est le réservoir de la conscience, tout ce qui peut devenir conscient par réflexion ou par association.

Mais *l'inconscient*, c'est ce qui *sous aucune condition* ne peut devenir conscient, puisqu'il produit « toujours la même chose ».

La conscience, au contraire, tend à ne pas produire la même chose. Ce qui n'est « pas la même chose », ce qui donc n'est pas banal, pas commun, c'est ce nous appelons *original*. Mais cet original se plie en général assez facilement aux exigences nivellatrices de la société : c'est de là que sort la règle sociale.

La règle se reconnaît à ses exceptions. Malgré cette maxime, M. TARDE a parlé des « lois de l'imitation ». Sont-ce réellement des lois ? N'y a-t-il pas toujours, parmi les hommes, des individus revêches à cette imitation ? Ces révolutionnaires forment des sources d'exceptions. Ils changeront la mode, les modes, s'ils trouvent des imitateurs.

La mode des modes, c'est la façon de parler. En phonétique, toute règle, toute exception est constatable exactement ou presque. Et voilà pourquoi la linguistique devrait être la question centrale de tout problème sociologique, spécialement du problème « loi » ou « règle », qui n'est autre que le problème « conscient » ou « inconscient ».

Or, tout mouvement réussissant sans théorie, produisant donc toujours la même chose est inconscient.

C'est donc évidemment la conscience (le « non inconscient ») qui nécessite la théorie.

Et voilà pourquoi la question posée par le Comité du congrès a été posée avec

une intelligence remarquable, vu qu'il s'agit de la question centrale de toute histoire naturelle, de toute biologie, de toute sociologie, donc aussi de la logique.

La matière la plus claire pour la solution du problème « conscient-inconscient », c'est la phonétique des patois, des dialectes, des langues.

Cette phonétique forme la base de toute linguistique et elle devrait former la base de toute sociologie.

Les écoles de M. MORF et de l'abbé ROUSSELOT ont démontré que les changements phonétiques sont dus principalement aux changements des générations. Toute génération nouvelle modifie ses parlers d'après de nouveaux modèles : ces modèles sont choisis parmi les camarades, les professeurs, les parents, etc.

Où il y a choix, il n'y a pas de loi ; il n'y a que règle ou liberté, vu que « choix » et « loi » sont deux antipodes qui s'excluent par nature, ainsi que les substances qui produisent « toujours la même chose » et les substances dont les résultats varient.

Il a donc été complètement faux de parler de *lois de la phonétique*.

Il n'y a pas de lois en phonétique, il n'y a que des règles puisqu'il y a des exceptions.

Il n'a pas été plus juste de parler de « lois de l'imitation ». Il n'y a que des règles : les exceptions le démontrent.

Cette imitation est-elle consciente ? Les exceptions sont-elles conscientes ? Je crois que les forces inconscientes ont été complètement détruites dans l'homme. L'homme ne fait pas de mouvements qui réussissent sans théorie, excepté les mouvements intérieurs. C'est du reste le résultat auquel aboutit un travail de M. BUMKE sur *l'Inconscient :* il n'y a pas d'inconscient dans l'homme.

La différence dans les fonctions de l'homme (excepté les mouvements intérieurs) n'est donc pas entre « conscient » et « inconscient ».

La différence est formée par les degrés de conscience.

La phonétique dans les patois, même dans les dialectes et les langues, paraît tellement régulière qu'on s'y est trompé et qu'on a dit *loi*.

Cette régularité est due à un état de conscience très restreint.

Les exceptions sont dues (au moins en grande partie) à des réveils de conscience, réveils dont les causes multiples forment l'objet le plus intéressant de la linguistique moderne.

En continuant d'étudier l'évolution des formes, de la syntaxe, du style, on trouvera que les degrés de la conscience se développent de plus en plus vers un état pleinement conscient qui paraît le terme de l'évolution et son idéal.

Il va sans dire que pleine conscience et langue unifiée coïncident.

2. A. PIECHKOVSKI, *Moscou*.

L'intervention de la volonté et de la réflexion dans l'évolution des langues en général et en particulier dans celle des langues unifiées grandira, à mon avis, aux dépens des phénomènes inconscients au fur et à mesure des progrès de la culture de l'esprit.

Les raisons qui m'en convainquent sont les suivantes :

1. La naissance même des langues unifiées : car le processus d'unification s'est toujours et partout combiné avec une attitude plus consciente à l'égard du discours.

2. L'expansion croissante des anciennes langues communes aux dépens des dialectes de la même famille.

3. L'apparition actuellement, dans l'Est de l'Europe, d'un grand nombre de nouvelles langues communes (zyriane, mordvine, khirgize, turkmène et autres), le processus d'unification se déroulant maintenant sous la direction de savants linguistes.

4. Certains phénomènes spéciaux d'évolution des langues unifiées à l'époque actuelle. J'ai en vue l'apparition, dans quelques-unes de ces langues, de nouveaux *composita* du type du Code télégraphique. De quelque façon qu'on considère la nature et l'avenir de ces *composita*, leur apparition témoigne déjà d'une attitude plus consciente à l'égard du processus du discours, attitude arrivant dans ce cas jusqu'à une véritable *invention*.

Cette intervention de la réflexion dans la constitution des langues unifiées me semble, indépendamment de mon point de vue sur les différents modes d'intervention, mériter encouragement, car sans elle l'évolution des langues unifiées se réduirait à quelques concessions minimes et involontaires à la spontanéité du discours, ou bien, si l'on réussit à supprimer ces concessions, serait complètement annulée. Or, si toute langue, y compris les langues unifiées, est appelée à répondre constamment aux exigences changeantes de la pensée, un obstacle artificiel apporté à son évolution serait dommageable à la société. Il faut seulement que cette intervention soit organisée, qu'il se constitue sur la base de la linguistique théorique une branche spéciale de cette science, *la linguistique pratique*, qui doit apprécier objectivement et conformément aux méthodes scientifiques les faits linguistiques du point de vue de leur correspondance aux buts généraux de la parole.

En ce qui concerne la langue artificielle comme langue auxiliaire, j'estime que l'acquisition d'une langue de ce genre par toute l'humanité, spécialement pour les relations internationales, est parfaitement possible et extrêmement désirable.

3. MATTEO BARTOLI, *Turin*.

I. Alla seconda domanda — cioè sulla parte da attribuire all' « incosciente » e sull'intervento della « riflessione » nella « evoluzione dei linguaggi » — si può rispondere brevemente[1] che, a rigore, la riflessione interviene, in vario modo e in varia misura, per *tutte* le innovazioni linguistiche : per le « anormali » e anche, in ultima analisi, per le « normali », per le innovazioni lessicali e anche per le grammaticali ; e in tutti i linguaggi : nei gerghi e negli altri linguaggi artificiali, e anche in quelli che sono creduti « naturali », nei linguaggi internazionali e nei nazionali, nelle lingue e nei dialetti.

Ma in alcuni casi l'intervento della riflessione è più forte e più evidente che in altri. Per esempio, il « volapük » è molto più artificiale che il « latino sine flexione » del nostro Peano. E, alla sua volta, cotesto latino è molto più artificiale o meno « naturale » che quello di Cicerone. E il latino di Cicerone è meno

1. Per maggior chiarezza si veda, ad esempio, ciò che è detto e citato negli *Actes* del I dei nostri congressi (Leida 1929), pp. 30-32 e 105-8, a proposito dei rapporti fra le innovazioni lessicali e le grammaticali, fra le anormali e le normali (e specialmente l'it. *dormi*, da lat. *dormis*), le dialettali e le letterarie.

naturale che il latino delle iscrizioni cristiane anteriori a Costantino. E infine, le innovazioni fonetiche normali, come per es. l'italo-romano *dormi* da *dormis*, sono bensì suggerite, in ultima analisi, da riflessione (nel caso di *dormi*, si partì da contrasti fra latino e umbro) ma in tale modo e misura che sembrano (sembrano, non sono) prodotte da forze fisiche o naturali, da leggi che « agiscono ciecamente ».

II. Venendo ora all'altra questione dello stesso paragrafo (II) — cioè al problema dell'adozione di una lingua artificiale quale lingua ausiliaria — importa rilevare, in primo luogo, il fatto che quel grave problema è stato studiato anche da alcuni storici del linguaggio, come Hugo Schuchardt e Karl Brugmann, per ricordare solo due maestri insigni e di scuole molto diverse. È noto poi che il primo, pur non dimenticando le debite riserve, accolse quell'idea benevolmente, e l'altro la riprovò invece severamente, ed è probabile (secondo il mio parere) che anche in queste indagini l'occhio geniale dello Schuchardt vedesse più a fondo che quello, pure acutissimo, del Brugmann. Comunque, è bene che anche tale problema sia oggi discusso da linguisti di varie scuole e nazioni, e perciò il benemerito Comitato d'organizzazione e di preparazione del nostro Congresso bene ha fatto ad accoglierlo in questo Programma.

4. HANS BAUER, *Halle*.

Der Anteil des *Spontanen* und *Unbewussten* scheint mir zu überwiegen beim Laut- und Bedeutungswandel, auch bei der Ausbildung der Flexion und verschiedenen Erscheinungen der Syntax (z. B. der syntaktischen Verschiebung und den zahlreichen festen Konstruktionen, die sich nur als Folge von Unaufmerksamkeit oder Gedankenlosigkeit verstehen lassen). Der Anteil des Bewussten und Gewollten scheint mir am stärksten bei der Wortwahl (Gebrauch fremder Worte aus Spielerei, als extremster Fall das sprachliche Tabu), weniger stark in der Syntax. Dies im Allgemeinen.

Im Besondern mag z. B. ein Lautwandel, der sich über ein grosses Gebiet erstreckt, nur in einem kleinen Kreis spontan entstanden und auf dem übrigen Gebiet aus besonderen Gründen absichtlich nachgeahmt worden sein. Dies gilt vor allem auch für die Ausgestaltung der historischen Einheitssprachen, wo der Anteil des Bewussten und Gewollten ein relatives Maximum ist.

Ein *absolutes* Maximum würde sich ergeben bei der Einführung einer *künstlichen Hilfssprache*, die ich grundsätzlich für sehr wohl möglich halte. Alle dagegen vorgebrachten Einwände scheinen mir hinfällig. Da bei der fortschreitenden Entwicklung des Verkehrs die Notwendigkeit eines allgemeinen Verständigungsmittels immer dringender wird und da dafür schwerlich eine der vorhandenen Sprachen in Betracht kommt, so wird die von vielen als Chimäre betrachtete künstliche Hilfsprache vielleicht sehr bald Wirklichkeit werden. Der Sprachwissenschaft, die sich bis jetzt ihrem Objekt gegenüber naturgemäss nur erkennend und betrachtend verhalten konnte, böte sich damit eine einzigartige Gelegenheit, praktisch gestaltend ins Sprachleben einzugreifen. Es wäre dies eine so schwere und verantwortungsvolle Aufgabe, dass die Sprachwissenschaft m. E. nicht früh genug beginnen kann, die Frage einer künstlichen Idealsprache nach allen Richtungen zu studieren.

5. OTTO JESPERSEN, *Copenhague.*

I. Dans toutes les langues dites « naturelles » il y a des choses « artificielles », c'est-à-dire introduites consciemment par des individus et adoptées plus ou moins consciemment par d'autres individus, quelquefois même par toute la communauté en question. Les exemples les plus évidents sont peut-être les noms de nouvelles inventions ou de nouveaux produits mis dans le commerce. Dans plusieurs pays, les gouvernements ou les autorités scolaires ont réglé des points, non seulement d'orthographe, mais aussi de grammaire. Plusieurs mouvements nationaux ont inscrit sur leur programme l'affranchissement complet au point de vue linguistique à l'égard d'anciens maîtres qui, de leur côté, avaient trop souvent usé de la force pour supprimer des langues entières.

Étant donnés tous ces faits, il importe que les linguistes étudient à fond les influences « artificielles » sur l'évolution des langues et que, là où cela est possible, ils s'efforcent de conduire et de contrôler les changements conscients des langues pour ne pas les laisser entièrement dans les mains des dilettantes, qui souvent ne sont pas assez familiers avec les faits les plus importants de la linguistique.

II. L'énorme extension que prennent à notre époque toutes sortes de moyens de communication rend le problème de l'intercompréhension linguistique de plus en plus urgent. Les linguistes professionnels ne peuvent plus laisser de côté la question d'une langue internationale auxiliaire dont on pourrait se servir dans tous les cas où les langues nationales ne suffisent pas. Une telle langue doit être construite sur une base scientifique pour qu'elle puisse présenter le maximum de facilité et d'efficacité pratique. Il va de soi que la phonétique et la morphologie doivent être aussi simples et aussi régulières que possible. Pour les morphèmes et pour le vocabulaire il semble nécessaire surtout de tenir compte des éléments déjà assez nombreux qui sont communs à une quantité de langues parlées dans les pays de civilisation européenne et américaine. Il serait impossible, en dehors de cette civilisation, de trouver des moyens linguistiques qui soient facilement accessibles à un très grand nombre de nations.

L'élaboration d'une pareille langue auxiliaire présente une multiplicité de problèmes qui peuvent intéresser les linguistes professionnels et dont la solution peut même porter une nouvelle lumière sur plusieurs points de psychologie linguistique.

II. Réponses portant sur la question subsidiaire.

6. ROBERT JAMES KELLOGG, *Lawrence* (Kansas).

The Bearing of the Constituent Aspects of Living Speech on the Possibility of Establishing and Stabilizing an Artificial Auxiliary Language.

(Résumé.)

I. *The organic form of the artificial language compared with that of the vernacular language.*

The artificial language differs from the vernacular national language in its relations to certain basic or constituent aspects that are always present in every

living spoken language and tend to conserve and stabilize it within the limits of permitted personal variation and gradual change that characterize all living language, namely :

1) *The Linguistic Community* (the nation or other total organized social group of interdependent persons sharing in a common life, culture and language);

2) *The Standard or Leveled Language* (the mutually leveled forms of common speech generally accepted and used by the members of the community);

3) *Linguistic Intercommunication* (the use of speech as a medium or vehicle for the interchange of life — that is, of thoughts, feelings, purposes, knowledge, culture and material goods, and for the direction and control of activities and institutions) ;

4) *The Individual Linguistic Organisms*, or " *Inner Form (Mold or Pattern) of Language* " (the common language as acquired from the community by its members and retained by them in organized form in their individual linguistic consciousnesses) ;

5) *The Linguistic Allegiance* (the devotion to the common language which it normally begets in its individual native speakers).

1. A. *The Linguistic Community* is the permanent basis and environment of the common language, which it creates, conserves and stabilizes as the expression and vehicle of the community as such and of its individual members.

B. The Artificial Language does not originate in or directly rest upon any linguistic community and hence lacks the creating and conserving and vitalizing influences which the community exerts on the common language.

2. A. *The Standard or Leveled Language* constitutes an approximately uniform objective norm of speech which the community imposes on its individual members, and thus unifies, conserves and stabilizes the individual forms of the common language.

B. The Artificial Language has in its primary form as promulgated by its founders a seemingly more precise and fixt standard than has any national or folk-tongue in its standard language, but this standard of the artificial language is not equally attainable by all national groups in actual practice, and has from the outset tendencies to differenciation and change with no effective means of controlling them.

3. A. *Linguistic Intercommunication*, constantly, occurring thruout the linguistic community, tends to level out individual differences and innovations, and thus conserves the essential unity of the standard language while permitting development and change.

B. Intercommunication thru the various artificial languages is meager in volume, mainly academic in character, and has no restraining influence on tendencies to differentiation and innovation.

4. A. *The Linguistic Organisms* of any vernacular language approximately reproduce the standard or leveled language in the individual members of the community as a part of their personality and thus constitute the most potent factor in maintaining the continued existence of the common language.

B. The Artificial Language develops no primary or basic linguistic organisms, and hence lacks their conserving and stabilizing force.

5. A. *The Linguistic Allegiance* to the vernacular language normally becomes an inalienable personal devotion; it is based on the sentimental associations and

emotive appeal attaching to the mother tongue thru its intimate relations to the life of the community and of its individual members.

B. Allegiance to the Artificial Language is directed primarily to the cause of an international auxiliary language, and attaches to the particular artificial language only so long as this seems to have hope of international acceptance; this allegiance is therefore purely voluntary and subject to change; yet the artificial language depends on the continuance of this allegiance and its extension to others for existence and hope of acceptance; allegiance and hope of acceptance thus depend on each other in a vicious circle which jeopardizes the possibility of success.

II. *Is it possible and desirable for an artificial language to win international acceptance ?*

These intrinsic basic differences between the artificial language and living speech raise the question whether an international auxiliary language is possible, and if so, whether an artificial language can be establisht as such an auxiliary tongue.

1. Many living languages have in their time been accepted as international auxiliary languages, and some have become and now are primary international languages; no dead language and no artificial language has ever been so accepted; actual international languages, therefore, have always had the same constituent aspects as the national vernaculars.

2. The failure of any artificial language to win acceptance as an international language cannot rest on unfitness of its materials and mechanism, but seems to be due to : (1) lack of the basic aspects of speech and (2) consequent want of touch with life and (3) the resultant weakness and instability noted above; (4) the unrealized magnitude of the task of establishing an international or world language and (5) the inevitable resultant delay and discouragement; (6) the competition of rival artificial languages; (7) the preemption of the field by the already establisht international languages, which (8) are better equipt and circumstanced to serve as world languages, and (9) have already made many generations of progress toward this goal.

3. It seems probable therefore :

1) that the establishment of an artificial auxiliary language is impossible because of insurmountable pratical difficulties;

2) that the natural development — already far advanced — of one or more world languages out of present international vernacular languages, is both more desirable in itself and promises quicker and surer success;

3) that, if such a consummation comes, it will be a by-product of world cultural movements, of increasing world solidarity and of world-wide communication, and

4) that it can neither be hastened nor delayed by any artificial adoption or disapproval.

It is neither desirable nor probable that such a development — if it occurs — would wipe out different national or racial cultures and languages, which should remain as priceless possessions not only of their own peoples, but of humanity.

7. B. W. SPEEKMAN, *Nimègue.*

Es ist nicht erwünscht eine künstliche Sprache als alllgemeine Hilfssprache anzunehmen. Die beste Lösung dieser Frage wäre, irgend eine bestehende

Sprache durch ein internationales Abkommen als allgemeine Hifssprache festzusetzen. Unter den europäischen Sprachen dürfte das Spanische dazu am meisten geeignet sein.

Obgleich keine einzige künstliche Welthilfssprache bis jetzt allgemein befriedigt hat, was schon zu denken gibt, wird doch die Möglichkeit einer solchen nicht in Abrede gestellt. Sie wird sich aber nur zwischen verhältnismässig engen Grenzen bewegen können, hauptsächlich zu geschäftlischen Zwecken. Als mündliche Verkehrssprache unter Fremden, deren Sprachen weit auseinander liegen, kann sie vielleicht zeitweilig dazu dienen, sich notdürftig gegenseitig verständlich zu machen, es ist aber sehr fraglich, ob dies auf die Dauer möglich bleiben wird. Die Aussprache wird sich in den verschiedenen Ländern immer mehr differenzieren, zumal die Sprache nicht bloss, ja sogar nicht vorwiegend von sehr Gebildeten soll gesprochen werden. Man denke an die Lautsubstitution. Es werden sich in den verschiedenen Ländern neue Wörter und Ausdrücke bilden. Ein natürliches Zentrum, worauf man zurückgreifen kann, fehlt ; ein willkürliches kann das auf die Dauer nicht ersetzen. Für einen eigentlich gesellschaftlichen Verkehr scheinen die Schwierigkeiten unüberwindlich.

Erstens wegen der grossen Verschiedenheit der Ausdrucksweise. Man vergleiche die Sprachproben aus F. N. Finck *Die Haupttypen des Sprachbaus*.

Zweitens wegen der zahllosen idiomatischen Ausdrücke, die man ohne es zu beachten gebraucht, und die jedermann buchstäblich aus seiner Muttersprache in die Welthilfssprache übersetzen wird. So wird für den Gedanken, den der Deutsche ausdrückt mit den Worten « Sich aus dem Staube machen », der Holländer sagen : « Sich aus den Füssen machen », der Franzose : « Seine Beine an seinen Hals nehmen », der Engländer : « Zu seinen Fersen nehmen » vielleicht sogar : « Seinen Stock schneiden », oder « Beinpfand geben », der Spanier : « den Passgang fassen » oder « Füsse ins Staubige setzen », der Italiener : « Es den Beinen geben », u. s. w...

Ähnliche Schwierigkeiten liessen sich vermeiden, wenn durch ein internationales Abkommen der Unterricht in einer bestehenden Sprache überall in den Unterrichtsplan aufgenommen würde. Diese Sprache dürfte nicht die eines Landes sein, das politisch oder ökonomisch eine führende Stellung in der ganzen Welt einnimmt. Es müsste eine europäische Sprache sein mit verhältnismässig einfacher Aussprache, Grammatik und Syntax. Am besten dürfte diesen Anforderungen das Spaniche entsprechen, dessen Wortschatz zudem aus dem Lateinischen stammt, eine Abstammung, die vielfach noch leicht erkenntlich ist. Es hat ein grosses Verbreitungsgebiet und bietet den Schlüssel zu einem Kulturgebiet, was keine künstliche Sprache tut oder tun kann.

Bei der Empfehlung einer künstlichen Hilfssprache macht man gewöhnlich nur aufmerksam auf die Leichtigkeit, dieselbe zu verstehen. Man soll sie aber auch sprechen können. Die dazu nötige Übung und Anstrengung wird kaum geringer sein als die, welche die Erlernung des Spanischen erfordert.

8. FERDINAND HESTERMANN, *Hambourg*.

1. Ich danke der vorbereitenden Leitung des Kongresses für die grosse Aufmerksamkeit in diesen Fragen, die gewiss eine der bedeutendsten der Wissenschaft überhaupt, nicht nur der Sprachwissenschaft ist.

2. Darum ist vor allem achtzuhaben auf die verschiedensten Bedarfe aller

Wissenschaften überhaupt, sowohl der praktischen wie der theoretischen, sowohl der Natur- wie der Geiteswissenschaften.

3. Sowohl die praktischen wie die Naturwissenschaften haben die engste Berührung mit den praktischen Bedarfen des Volkes, dass auch die Belange des Umganges internationaler Art nicht hinterwegen gelassen werden dürfen.

4. Eine Erstellung solch praktischen Hilfsmittels, das allen genannten Belangen gerecht wird, kann nur von wissenschaftlichen Kräften ausgehen, weswegen die Anstrengungen nichtwissenschaftlicher Kräfte nicht absolut massgebend sein können. Im äussersten Falle können die Resultate der Misserfolge uns zur Lehre dienen. Aus diesem Grunde sehe ich meinen Punkt 1 gerechtfertigt.

5. Die praktischen Belange sind bislang zu stark abseits der wissenschaftlichen Erfordernisse behandelt worden. Darum war es höchste Zeit, dass vonseiten der Wissenschaft auch die eigenen Belange aufgezeigt wurden.

6. Schon aus diesen Gründen heraus lehne ich die Absolutivität der Frage ab. Wir brauchen *eine* Weltsprache, die mehr der Praxis, *eine*, die mehr der Theorie dient. Das ist der erste Grund, der die Absolutivität aufhebt.

7. An zweiter Stelle ist das Selbstbewusstsein der Nationen, die der Wissenschaft näherstehen als andere, in den Vordergrund zu rücken, da diese Frage unumgänglich ist. Diese Frage teilt sich zumteil mit jener, die bisher als Weltsprache auf wissenschaftlichen Kongressen zugelassen wurden.

8. Hier hat es bisher verschiedenartige Standpunkte gegeben.

A. Man nannte Französisch, Englisch und Deutsch als Weltsprachen. Hieran schloss sich meist die praktische Auffassung, auch noch diejenige Sprache auf dem Kongress zuzulassen, in deren Land der Kongress statthatte, falls nicht diese Sprache schon eine der drei genannten Weltsprachen war.

B. Man rechnete zu den oben genannten drei Weltsprachen, Französisch, Englisch und Deutsch, auch noch andere, nämlich je eine oder mehrere aus derjenigen Gruppe, die dem Interessengebiet der Vertreter am nächsten standen. Also im Norden Dänisch oder Schwedisch, im Osten Russisch oder eine andere slavische Sprache, im Westen und Süden Italienisch und Spanisch. Nur in Holland wurde auch noch Holländisch zugelassen.

C. Daneben kommt die Frage der im Druck vertretenen Weltsprachen. In Ungarn publiziert man ungarisch, in Finland finnisch, in Japan japanisch, in der Türkei arabisch oder türkisch, so schon in Georgien auch georgisch.

9. Die Frage ist also zunächst die, machen wir einen Unterschied zwischen Lesesprachen und Sprechsprachen oder nicht? Für den ersten Augenblick mag jedem einleuchten, dass das zu tun keinen Sinn hat, da dadurch die Frage im Prinzip nicht gelöst wird, sondern nur hinausgeschoben und ihre Lösung verlangsamt wird. Und darin hat man zumteil gewiss recht.

10. Aber, wie schon in 7 berührt, müssen wir auf nationale Belange eingehen. Freilich liegt gerade darin die Aufgabe eines Internationalen Kongresses. besonders eines Linguisten-Kongresses, die Rangstellung der Nationalitäten vor dem Forum der Wissenschaft zu prüfen.

11. Indem wir dazu übergehen, kritische, wichtige Punkte aufzuzeigen, nach denen diese Frage bereinigt werden könnte, da sie gewiss sehr kritish ist, berühren wir zunächst die beiden äussersten Fragen in den folgenden Punkten 12 und 13.

12. Ganz sicher zuzulassen sind als wissenschaftliche Weltsprachen Französisch, Englisch und Deutsch, wie es auch bisher schon länger geübte Praxis war.

13. Ganz sicher auszuschalten sind Sprachen, die auch in der Praxis keine Bedeutung haben, sondern im gegebenen Falle nur als wissenschaftliche Hilfsmittel zugelassen würden. Als solche sind als unzweifelhaft abzulehnende anzusehen : Japanisch, Ungarisch, Türkisch, Arabisch, Finnisch.

14. Als ganz sicher zuzulassen erscheint mir das Latein. Die landläufig dagegen vorgebrachten Entgegnungen sind aus zwei Gründen hinfällig. *a*) Das Latein war eine lebende Sprache, und ist im Mittelalter als lebende Sprache gebraucht worden, ja sogar bis in die neueste Zeit. Es hat also Geschichte und darum ist sein Wortschatz für die modernste Zeit nicht zu enge. Und *b*) ist ja für die praktischere Notwendigkeit das Englische zugelassen. *c*) Auch bildet das Latein ein starkes Ingrediens des Französischen, Englischen, ja sogar des Deutschen, dass es schon deshalb nicht als abgelehnt oder abzulehnend empfunden werden sollte.

15. Es bleibt also nun noch die Frage, wie sich der Kongress žu jenen Sprachen stellt, die zwischen den zugelastenem in 12 und 14 und den abzulehnenden in 13 verhält. Es sind die Sprachen Holländisch, Dänisch und Schwedisch als germanische, Spanisch, Portugiesisch und Italienisch als romanische, Russisch, vielleicht auch Tschechisch und Polnisch als slavische, dann das Ungarische oder Finnische, falls die Anschauung in diesem Punkte in 13 darüber nicht schlüssig wäre.

16. Aber auch hier sind noch kritische Ausschlagspunkte geltend. Leichtere Sprachen und wichtigere Sprachen mögen den Vortritt vor anderen haben. Unter den romanischen Sprachen ist Spanisch wichtiger und leichter als Italienisch. Unter den germanischen Sprachen ist Dänisch schwerer als Holländisch, beide mögen die gleiche Wichtigkeit beanspruchen. Unter den slavischen Sprachen ist Russisch unstreitig die wichtigste Sprache, aber zugleich auch die schwerste der slavischen und die schwerste, sobald jemand das Deutsche beherrscht.

17. Auch mag noch unterschieden werden zwischen Sprech- oder Vortragssprache (im praktischen Falle Umgangssprache) und der gedruckten oder gelesenen Sprache. Das würde sich auf wissenschaftliche und praktische Zeitschriften je nach Unterschied beziehen.

18. Nachdem man sich so über den Gegenstand selbst verständigt haben mag, gilt die Frage der Propaganda in Angriff zu nehmen. Ich halte das für ebenso massgebend für den Internationalem Linguistenkongress, wie die Klärung des Geganstandes selbst.

19. Als solche Punkte sehe ich an : Der Kongress hat sich zunächst mit den Vertretern der verschiedenen Wissenschaften auseinanderzusetzen, damit geprüft werden kann, inwieweit andere Wissenschaften, die die gleiche Schwierigkeit wie wir empfinden, den von uns resultierend gemachten Prinzipien zu folgen gewillt sind.

20. Auch Staaten, vor allem die Unterrichtsministerien der verschiedenen Staaten sind von unseren Beschlüssen in Kenntnis zu setzen. Eventuell sollen auch sie, wie die in 19 genannten Wissenschaften angehalten werden, der beständigen Kongressleitung Bericht zu geben, in welchem Sinne sie den vom Kongress beschlossenen Prinzipien gegenüberstehen.

21. Höchst wahrscheinlich wäre es auch von Vorteil, den höheren Handelsschulen der ganzen Welt und den verschiedenen Staaten von den gleichen Prinzipien Kenntnis zu geben, damit auch die Praxis, vor allem die des Kaufmanns, nicht übersehen werde.

22. Vielleicht wäre es auch nicht minder wichtig, auch die Postleitungen der einzelnen Länder ebenso zu informieren, wie auch die verschiedenen Eisenbahnbetriebe, damit auch diese sehen, in welchem Ausmaasse die Wissenschaft zu den Fragen der Praxis Stellung nimmt.

23. Vor allem aber halte ich dafür, dass der Kongress die Frage durchaus als die seinige ansieht und als die seinige unter seiner Direktive halten möchte. Denn nur in einem durchaus einheitlichen wissenschaftlichen Direktorium ist eine endgültige Lösung der so komplizierten wie heiklen Frage möglich. Auch möchte ich diesem Direktorium, das vielleicht als engeres innerhalb der Kongressleitung und ebenfalls als dauerndes aufgerichtet werden möge, durchaus nahelegen, zunächst, wie schon in 6 betont, die Absolutivität vollständig ausseracht zu lassen, da nur durch eine Anbahnung zartester Art das Endziel der Einerleiheit gelöst werden kann. Zum letzten schliesse ich persönlich auch vorläufig die Frage aus, auf eine absolute Einheitssprache der Welt überhaupt hinzuzielen, also weder in Literatur noch Volkssprache schlechthin. Es kann sich nur um den Notbedarf handeln, der zu förden ist.

9. ALBERT DAUZAT, *Paris*.

J'estime que le problème de la langue auxiliaire internationale doit se résoudre par une série d'approximations successives, par des décisions nationales et surtout par des actes internationaux permettant de favoriser et de hâter l'internationalisation spontanée et progressive de quelques grandes langues de civilisation, qui s'opère par sélection naturelle.

Cette internationalisation se poursuit à la fois sur le plan géographique et sur le plan social.

Au premier point de vue, l'anglais, qui vient en tête, est en voie de devenir la langue, première ou seconde, de l'Amérique septentrionale et centrale, de l'Océanie, de l'Asie orientale et méridionale, de l'Afrique du sud et de l'est, dominant le Pacifique et l'Océan Indien. Refoulé en Europe, le russe s'impose toujours au nord de l'Asie. Le français devient la langue seconde des pays méditerranéens, de l'Afrique du Nord-Ouest, concurrençant l'anglais comme langue auxiliaire de l'Amérique du Sud. Il est à prévoir que l'allemand reprendra son rôle de langue auxiliaire dans l'Europe Centrale.

Sur le plan social, l'anglais a la primauté pour le commerce. Le français reste la langue commune la plus usitée dans la diplomatie, les salons, parmi les élites intellectuelles. Dans le domaine scientifique, pour remédier à un babélisme croissant des plus fâcheux, je propose un système d'ententes internationales, par l'organe des congrès scientifiques, afin que tous les ouvrages importants de chaque branche soient traduits dans une seule langue (choisie en raison de sa spécialisation), système qui s'étendrait à la littérature et aux arts (par exemple l'anglais pour l'économie politique, l'allemand pour la chimie, le français pour les mathématiques, l'italien pour la musique, etc.). Chaque spécialiste n'aurait donc à apprendre qu'une langue étrangère ; la traduction unique ferait ses frais, alors que les traductions en divers idiomes ne les font pas.

Une langue spécialisée depuis longtemps dans telle ou telle branche de connaissances a acquis sur ce terrain une avance et une supériorité incontestables : elle représente l'instrument d'expression le plus adéquat, le plus perfectionné dont la

science a besoin, en face des outils rudimentaires que constituent les langues artificielles.

10. C. K. OGDEN, *Londres*.

Is an artificial auxiliary language necessary ? Simplified English as an alternative.

English is already the natural or administrative language of over 500.000.000 persons. It has reached an analytic stage which makes it possible to select a simple and regular nucleus of 850 words in which almost everything can be said. No other language is capable of similar simplification — which provides in the most natural way an international language and makes the construction of any artificial system unnecessary.

The theoretical foundations of the analysis were laid in *The Meaning of Meaning* (1923)[1].

The chief principles which have made this radical reduction possible, and for which novelty is claimed (as part of an ' orthological ' approach to general linguistics), are :

1. The elimination of verbs, by the substitution of the 10 main operators and 20 spatial directives which replace them in universal grammar.

The fundamental operations of physics and of the human body (*put*, *take*, *get*, etc.) are non-directional. In an analytic language they have separate names, like the essential directions of geometry (*in*, *out*, *up*, *down*, etc.). Most languages have combined operators and directives as verbs : — insert = *put in*. Analytically, however, the 2.000 main Indo-European verbs can be dispensed with ; and English has at last reached a stage where they can be eliminated by substitution.

2. A systematic theory of definition, eliciting the conjugates of any word under 30 main heads.

Linguists have paid too much attention to theories of definition devised for pre-evolutionary classification systems. What is required to-day is a technique for eliciting the nonhierarchical relationships. By charting radially, we get a panoptic view of the possibilities, so that (for example) with *Dog* at the centre we reach ' puppy ', ' bitch ', ' setter ', ' cur ', ' pack ', ' kennel ' etc., on the circumference, according to the route selected.

3. The projectional interpretation of emotive adjectives in descriptive terms.

Language has tended to project the effects of objects as qualities of the objects themselves in the form of emotive adjectives ; thus things that produce fear or death become ' terrible ', ' lethal ' etc. Analytic interpretation can reduce these fictional qualities.

4. The development of Bentham's theory of Fictions in the treatment of metaphor.

The first systematic attempt to analyse verbal fictions, anticipating the work of Vaihinger and with a more strictly linguistic orientation, was that of Jeremy Bentham (1816). His contribution was entirely neglected, but it provides the basis for a new treatment of all forms of metaphor.

1 The first volumes devoted to the details of the system, *Basic English* and *The Basic Vocabulary*, were published in 1930.

The vocabulary selected can be manipulated with the aid of a few simple rules and the result will be indistinguishable from ordinary idiomatic English. A short additional word-list for any particular science will take the expert to a point where international terminologies are already available.

The most important advantage of the small vocabulary is that it makes the advocacy of spelling reform unnecessary, though any successful step in this direction will still further simplify the learner's task.

11. GIUSEPPE PICCOLI, *Turin*.

Il linguaggio è φύσει (dalla natura), è naturale all'uomo, cioè è un' attività insita nella natura dello spirito umano, per queste ragioni : *a*) perchè l'uomo ha un apparecchio vocale adatto e l'istinto di valersi di questo apparecchio per esprimere i propri pensieri; *b*) perchè non si è trovata tribù che non parli una lingua.

Ma il linguaggio è anche θέσει (per posizione), è convenzionale, perchè la natura non ha stabilito che una data parola debba necessariamente significare una data idea, altrimenti vi sarebbe una sola lingua immutabile.

Di qui ne segue che quanto piú una lingua ausiliaria si fonda sulla classificazione delle idee, tanto più difficile diventa l'effettuazione d'un sistema di lingua ausiliaria specialmente se artificiale « a priori » o « a posteriori » nel senso espresso dal VIII Congrès Universel di Parigi nel 1897.

Ammesso questo, la questione della lingua ausiliaria internazionale si può ridurre a questi due problemi principali :

1. Riduzione della grammatica alla minima espressione.
2. Raccolta dei vocaboli internazionali che vivono nelle parlate delle principali nazioni europee.

A questo proposito René Descartes nel 1629 scriveva :

« Ce ne sera pas merueille que les esprits vulgaires apprennent en moins de six heures à composer dans cette langue auec l'aide du dictionnaire... Je tiens que cette langue est possible, & qu'on peut trouuer la science de qui elle dépend, par le moyen de laquelle les paysans pourroient mieux iuger de la vérité des choses, que ne font maintenant les philosophes ». (Lettera a Marsenne del 20 novembre 1629).

Come primo esperimento pratico, che in parte risponde al pensiero di Descartes, possono essere qui ricordati il *Volapük* (1879) e l'*Esperanto* (1887). A queste prime lingue ausiliarie universali seguirono tanti e tanti altri sistemi di lingue affini, che si moltiplicarono fino ai giorni nostri.

Da tutti questi lodevoli tentativi, che mirano a dare alla società moderna « una moneta del pensiero » che valga per tutti gli uomini tuttora divisi per diversità di lingua, si delineano due indirizzi interlinguistici principali :

1. Ritorno al latino, ma profondamente alterato.
2. Adozione di vocaboli già internazionali.

Già Jacob Grimm 1860, Max Müller nel 1899, Michel Bréal nel 1901, Hugo Schuchardt nel 1904 ed altri linguisti sostenevano la tesi d'una lingua ausiliaria internazionale basata sul latino, quando la scoperta ad Hannover dei manoscritti di Leibniz, pubblicati dal Prof. L. Couturat, *Opuscules et fragments inédits de Leibniz*, Paris 1903, coronò le aspirazioni per il ritorno ad un latino internazionale.

Gottfried Wilhelm Leibniz, fondandosi su metodi analoghi a quello del « Calcolo logico », nel 1678 proponeva lo schema seguente :

« Grammatica rationalis tradenda est, ad latinam (linguam) applicata.

Nominum casus semper eliminari possunt, substitutis in eorum locum particulis..... ut patet ex linguis in quibus nullæ sunt nominum inflexiones.

Discrimen inter substantivum et adiectivum negligi potest.

Videtur pluralis inutilis in lingua rationali ; (in grammatica rationali) careri etiam potest abstractis nominibus ». (LEIBNIZ, *De Grammatica rationali.*)

Giuseppe Peano, della E. Università di Torino, comprese il pensiero del Leibniz, e dal 1903 cominciò a pubblicare vari suoi lavori in latino senza le flessioni della grammatica.

Infatti, le parole latine conservano la forma più semplice, e cioè : l'ablativo per i nomi, l'imperativo per i verbi, ecc.

1. È regola in questa lingua adottare ogni vocabolo comune all'inglese, francese, spagnuolo, italiano, portoghese, tedesco moderno, russo, e tutte le voci latine con derivati inglesi.

2. Tutte le voci, che esistono in latino, hanno la forma del puro tema latino.

3. Il suffisso *-s* indica il plurale [1].

Infine, per quanto riguarda alla raccolta dei vocaboli già internazionali, basterà qui ricordare che essi arrivano attualmente a circa 14000, come ci attesta il *Vocabulario commune* citato.

Concludendo, se il linguaggio e φύσει nel senso che il *nomen* deve corrispondere in sè stesso alla natura della cosa nominata ed è θέσει, in quanto i nomi sono affatto arbitrari, perchè non v'è alcun bisogno di una relazione qualsiasi tra *nomina et res* nominate, ritengo che ora si possano prendere in esame i principi e i metodi che dal secolo XVII al secolo XX si succedono allo scopo di risolvere il nostro problema. È il caso di ripetere con Dante :

Messo t'ho innanzi ; ormai per te ti ciba.

12. E. SAPIR, *Chicago.*

THE CASE FOR CONSTRUCTED INTERNATIONAL LANGUAGE.
(Résumé.)

It is very important not to confuse the function of an auxiliary international language with that of a national language normally acquired in childhood. The latter serves as the complete symbol of the emotionally integrated and locally oriented personality. The former has the psychologically less far-reaching but, in the modern world, exceedingly useful function of providing the individual with a fit symbol of solidarity with the international world on those planes of interest which have a true international significance.

There is rapidly growing a real international community which is largely debarred from recognizing itself for what it potentially is by the absence of a fit symbol of expression. This community is based on transnational functions of an economic, technological, scientific and ideological nature. It is more or less parallel to the ecclesiastical and scholarly European medieval community that used Latin

1. G. PEANO, *Vocabulario Commune*, Cavoretto-Torino, 1915.

as a medium of expression far more successfully than it could have any otherlanguage.

The multiplication of national languages today means a tremendous waste in commercial transactions, adds enormously to the difficulties of travel, is responsible for the extreme cumbersomeness of international political negotiations, and has brought about something like an impasse in the scientific world. The usefulness of exchange professors is more questionable than courtesy allows us to admit. Radio and talking film are ready to bind the peoples of the world together with a common speech that transcends the limited usefulness of national languages, but the present status of human civilization will not allow them to do so.

The educational problem of teaching a variety of separate techniques for the expression of essentially the same meanings is becoming increasingly serious in the modern world. An unnecessary burden is being laid on smaller European nationalities and Oriental peoples in the development of world civilization. The feeling is growing that there is too much to learn that is basically significant for a grasp of the modern world for so much energy to be spent on acquiring irrationally varying symbolisms, none of which can be mastered satisfactorily.

To meet such conditions in the modern world, a highly efficient and maximally simple international language needs to be developed.

A soundly constructed auxiliary language has great advantages. It combines an international function with the elimination of conflicting national claims. It capitalizes for common purposes the stock of words and grammatical techniques which lie scattered about in the more important of the national languages of Europe. It has intellectual value as a help to logical thinking, and as a spur to an analysis which transcends the largely unconscious implications of particular national languages. It encourages in the individual a creative and experimental attitude in the handling of linguistic material.

The term " artificial " does not do psychological nor historical justice to such constructed languages as those in current use. They are artificial in no profounder sense than that in which the technique of an opera singer is " artificial " as compared with the more unconscious technique of a folk-singer.

The current psychological argument as to the supposedly nonvital character of a constructed international language is hardly more than a figure of speech. In learning such a language, for example Esperanto or Interlingua, one builds a new set of habits on the basis of the old linguistic ones. This is precisely what one does when one learns another language as an adult. It is quite a mistake to suppose that an English speaking person's command of French or German is psychologically in the least equivalent to a Frenchman's or a German's command of his native language. All that is managed, in the great majority of cases, is a fairly adequate control of the external features of the foreign language. This incomplete control has, however, the immense advantage of putting the native speaker and the foreigner on a footing of approximate mutual understanding, which is sufficient for the purpose desired.

A constructed international language should be looked at as a system of communication suited to certain difficult situations arising in the sophisticated modern world — a system of signs consciously modified and regularized yet psychologically based on the more unconscious folk-systems of communication, precisely as mathematical, scientific and technological symbolisms are both international in scope and based on differing and less systematized folk usages.

The fear of the splitting up of an international language into mutually unintelligible dialects is not corroborated by actual experience. The constructed languages in use are so simple phonetically that even with considerable latitude of individual pronunciation no ambiguities of moment are likely to arise. National languages are far more ramified dialectically than a constructed international language would be.

One should carefully refrain from injecting into a discussion of the international language question any of those romantic concepts in regard to language as an " organism " which have already done so much harm in the study of linguistic processes. It is particulary we linguists who stand in danger of making a fetish of the materials of our study. The romanticism of the past should never bind the hand or daunt the will of the future,

13. A. WALLENSKÖLD, *Helsingfors*.

1° Une langue internationale devient nécessaire à cause de la concurrence des nombreuses langues de quelque importance. Une langue internationale serait surtout désirable pour les congrès internationaux.

2° Cette langue internationale ne peut être qu'une langue artificielle, vu que la jalousie naturelle des nations ne permettra pas l'adoption d'une langue vivante. En outre, la grammaire d'une langue artificielle peut être réduite à un minimum.

3° Si la nécessité d'une langue internationale artificielle est reconnue, qu'on nomme une commission, composée de savants (tels que O. Jespersen) favorables à l'idée d'une telle langue, qui présentera au Congrès suivant un rapport sur la meilleure façon de réaliser l'adoption universelle d'une langue artificielle.

14. STATEMENT BY THE INTERNATIONAL AUXILIARY LANGUAGE ASSOCIATION.

The International Auxiliary Language Association in the United States Incorporated (a private organization familiarly known as IALA), carries on, as one of its main activities, research along three lines : educational, sociological and linguistic.

The aim of the linguistic research is to furnish material which will aid in the development of an international language suited to the functions which it should perform.

At the invitation of IALA and convened by Prof. O. Jespersen, a Meeting of Linguistic Research was held in Geneva March-April, 1930.

For the first time, eminent protagonists of diverse constructed idioms and distinguished philologists from European and American Universities met together not to discuss claims of superiority for any particular auxiliary language but for the purpose of finding ways in which to collaborate toward a common goal. The philologists elaborated a comprehensive plan for linguistic research, based on the suggestions sent by Professors K. Asakawa of Yale University and R. H. Fife of Columbia University. All participants agreed thas it is reasonable to hope that the carrying out of the plan might be a potent factor in bringing about ultimate accord in respect to a definitive form of international language.

The research is planned in three circles :

1. *Foundations of Language*, logical and psychological, an approach to the

international language problem. A more philosophical study, according to a scheme drawn up by Professors Sapir and Collinson.

2. *Comparative Studies* of four national languages (English, French, German, Russian) and four international languages. An objective examination of the structure of the selected languages, both with regard to details and to the languages as wholes.

3. *Preparation for Synthesis*. A comprehensive survey and criticism of the results of the first two cycles of research with a view to finding data for a synthetic scheme of a definitive language for international use.

The projected research of the first and second circles includes studies in language structure and vocabulary. The former are to be pursued first and are to serve a material for further labors, namely the working out of a generalised or universal conceptual grammar, and of outlines of structure, both of which might be used as a basis for general language study and as a norm for the structure of an international language.

The research has been begun and is proceeding under the direction of Professor E. Sapir. The work will proceed to completion if sufficient funds are secured.

IALA has no intention of developing a new language. It believes that after its research is finished, an independent body of experts should be entrusted with the task of recommending the form of the ultimate international language. It desires only to do its share in preparing for such a possible body material which will be relevant and worthy. It believes that in the evolution of languages unconscious and conscious processes have gone and must continue to go hand in hand, and that we are living in an age when creative consciousness can take hold more and more in the welding for beneficient purposes of the diverse symbolisms produced by both those processes.

15. E. VON WAHL, *Reval*.

Am Schluss der Frage II steht : Que pensez-vous de l'adoption d'une langue artificielle comme langue auxiliaire ?

Die wichtigsten Teifragen dieses Komplexes sing folgendè :

1. *Ist eine künstliche Hilfssprache wünschenswert ?*

2. *Warum eine künstliche und nicht eine der lebenden oder toten Kultursprachen ?*

Diese Fragen sind schon von Altmeister Prof. Jespersen erschöpfend behandelt worden (*An International Language*, London, George Allen & Unwin Ltd.).

Die für die Sprachwissenschaft wichtigste ist die Frage :

3. *Ist es möglich eine künstliche Sprache zu individuellem autonomem Leben zu bringen ?*

Ueber 200-jährige Versuche der Schaffung und 50 Jahre praktischer Anwendung künstlicher Sprachen hahen erwiesen, dass

a) es nicht gelungen ist, rein künstliche Sprachsysteme zum freien Gebrauch zu entwickeln. Sie sind bestenfalls an Code gebunden.

b) Schematische Vereinfachungen von einzelnen Natursprachen haben sich bisher nicht durchsetzen können, sei es, dass sie zu einseitig, sei es als verstümmelt wirkten.

c) Dagegen ist es einer kleinen Zahl solcher Versuche, die sich auf das national europäische Sprachgut stützen, gelungen, ein gewisses Eigenleben zu erringen, am meistein bei dem zwar unvollkomneren aber am längsten gehandhabten System, dem Esperanto, besonders seit es in einigen Mischehen die häusliche Verkehrssprache geworden ist. Damit ist aber faktisch Beweis für die Möglichkeit dieses Phänomens erbracht.

4. *Welches sind die Bedingungen die zu diesem Process notwendig sind?*

a) Besonderer Enthusiasmus der Pioniere (Esperanto, Ido, Occidental). Jedoch cheint werbender Enthusiasmus allein nicht genügend (Beispiel Volapük, das den schnellsten Aufstieg und den schnellsten Sturz erlebte).

b) Es muss auch an den Eigenschaften der Sprache liegen, und zwar, abgesehen von der heute bereits in allen Systemen erreichten Leichtigkeit, Regelmässigkeit und Neubildungstähigkeit, dass gewisse Gemeinsamkeiten einer Sprachgruppe hervorgehoben und das Heterogene durch logisch einfache Bildung überbrückt wird (Esperanto — gemein-europäische Stämme bei schematischer Grammatik; Ido — nach mathematischer Logik reformiertes Esperanto; Occidental — europäischer Aufbau bis in die Affixe und natürlicher Anblick). Die Sprache müsste also eine leitende Idee verkörpern und eine fascinierende Form haben.

Es können somit mehrere verschiedene künstliche Sprachen sich gleichzeitig parallel zu einem selbständigen Leben entwickeln.

5. *Welche von diesen oder welche neue zukünftige Sprache soll nun die internationale Hilfssprache werden?*

Augenscheinlich die, welche sich für diesen speciellen Zweck am besten eignet. Also

a) bequem im alltäglichen Gebrauch, einfach, regelmässig im Aufbau, den Bedürfnissen und Sprachgewohnheiten derjenigen Völker angepasst, die sie am meisten gebrauchen sollen, d. h. der Völker des abendländischen Kulturkreises,

b) brauchbar für alle höheren Kulturbedürfnisse, Wissenschaft, Kunst, Technik, Philosophie, Religion, kommerzielle und wirtschaftliche Bedürfnisse, Diplomatie, Presse, Kongresse, Universitäten, etc.

Dazu muss sie auf den international bekannten Kulturwörten aufgebaut sein, die in ihr als natürliche autonome Eigenbildungen enthalten sind, um auch den Nicht-Occidentalen sowie den aufstrebenden proletarischen Volksmassen verständlich zu sein, denen diese Kulturwörter fehlen. Alle neueren Projekte streben diesem Ideale zu.

6. *Die schwierigste Frage dürfte die der allgemeinen Einführung sein.*

Sie ist weniger eine wissenschaftliche als eine politische Frage. Drei Wege scheinen denkbar:

a) Die Wahl und Annahme einer bestimmten Sprache durch eine autoritäre internationale Organisation (Völkerbund, Paneuropäische Union, etc.) auf Empfehlung der Wissenschaft (Association des académies, Sprachkongresse, u.s.w.).

b) Die durch eine grosse enthusiastische Volksmenge getragene Bewegung zwingt die Regierungen, dem Volksbegehren nachzugeben, wie weiland Konstantin der Grosse den Christen.

c) Einführung durch Dekret einer kommunistischen oder fascistischen Cenrale, falls nach einem neuen Weltkrieg die allgemein einsetzende Anarchie

zu einem kommunistischen Welt-Soviet-Bund oder fascistischer Diktatur führt.

Die Fälle *b*) und *c*), die zur Zeit wahrscheinlichsten, gewähren dem Zufall einen zu grossen Spielraum und können für den Fortbestand und die Kontinuität der Europäischen Kultur von katastrophaler Bedeutung werden.

Infolgedessen ist eine der dringendsten Aufgaben der Wissenschaft sich mit dem Fragekomplex dieses bald reissend aktuell werdenden Problems zu beschäftigen, um die Bewegung in ihrer Kontrolle behalten zu können, ehe sie von den sich überstürzenden Ereignissen überholt und ausgeschaltet wird.

16. C. W. VON SYDOW, *Lund*.

Il serait sans doute possible et utile d'adopter une langue artificielle comme langue internationale auxiliaire.

La possibilité de la pratique orale et écrite d'une langue artificielle est démontrée avec évidence par l'usage qu'on a déjà fait de quelques langues auxiliaires de cette sorte. Les différentes habitudes de prononciation propres aux diverses nations n'ont créé aucune difficulté sérieuse.

La grande utilité d'une langue auxiliaire aisée à manier est aussi manifeste. Tous ceux qui ont quelque peu l'expérience des congrès internationaux savent combien il est difficile, même à un homme de science, de bien suivre les conférences et les discussions dans une langue autre que celle à laquelle il est accoutumé. Combien de contributions précieuses sont perdues dans les discussions simplement parce que ceux qui devraient et qui pourraient les faire ne connaissent pas suffisamment la langue usitée pour pouvoir exprimer leurs pensées! La chose serait beaucoup simplifiée si l'on avait une langue intermédiaire neutre facile, adoptée par tout le monde, et que tous sauraient également bien — et également mal!

Résoudre le problème d'une langue auxiliaire en choisissant une des grandes langues de civilisation pour ce rôle d'intermédiaire c'est, à mon avis, tout à fait impossible. D'une part une telle solution se heurterait à de grandes difficultés dues à la rivalité des grands peuples civilisés et aux susceptibilités nationales. D'autre part, des inconvénients d'un autre genre se présenteraient. Il n'est pas trop difficile d'apprendre une langue tant bien que mal pour l'usage quotidien ; l'anglais surtout est facile à cet égard. Seulement les conférences faites devant des congrès internationaux et la rédaction de travaux scientifiques exigent une connaissance si approfondie de cette langue, de ses tournures idiomatiques, de ses synonymes, etc., que seuls les anglistes peuvent venir à bout d'une telle tâche. Mais que feront tous les autres savants ? Ils n'ont pas le temps d'apprendre si bien la langue et ils sont ainsi obligés d'avoir recours aux services chèrement payés du traducteur. Le cas d'une langue intermédiaire artificielle, au contraire, est tout différent. N'importe qui peut s'approprier à fond une telle langue avec facilité et dans un délai de temps bien minime.

Cependant on doit exiger d'une telle langue auxiliaire qu'elle soit compréhensible sans études préalables pour toute personne cultivée. Cette exigence ne peut être remplie que si la langue est aussi indépendante que possible de l'arbitraire personnel et en même temps au plus haut degré internationale quant à son vocabulaire et à sa structure grammaticale ; en d'autres termes, il faut en premier lieu que la langue se fonde sur les mots internationaux communs à toutes les

langues européennes, ainsi que sur les principes en usage dans ces mêmes langues en ce qui concerne la formation des mots. Là où des vocables complètement internationaux font défaut, le vocabulaire doit être complété par des mots ayant la plus grande internationalité possible et s'harmonisant au plus haut degré avec le reste du vocabulaire international. Il faut aussi que la flexion et la syntaxe se rattachent autant que possible à ce qui est réellement commun aux langues européennes ramené à la plus grande simplicité. Il est évident que la création d'une telle langue exige des connaissances linguistiques; en effet, on a besoin ici d'une discipline linguistique spéciale — l'interlinguistique. Tels sont les principes dont se sont inspirés très consciemment ceux qui ont proposé avec plus ou moins de succès diverses langues artificielles, telles que l'occidental, l'interlingua, le romanal, le novial et d'autres.

Pour ma part j'ai étudié plusieurs de ces langues et j'ai pu constater que, par exemple, l'on peut très bien se servir de l'occidental dans la correspondance avec des personnes cultivées quelconques sans avoir à craindre d'être mal compris. Je comprends, bien entendu, toutes les grandes langues de notre civilisation et je les parle plus ou moins bien, mais quand je reçois des lettres de savants anglais sur des questions scientifiques, je préfère leur répondre en occidental qu'ils comprennent à peu près aussi bien que l'anglais, et que moi, je puis écrire avec beaucoup moins de fautes que l'anglais, dont je ne possède pas les finesses idiomatiques et les synonymes, en dépit d'un séjour assez prolongé dans des pays de langue anglaise. Ainsi je peux juger, par ma propre expérience, du caractère pratique d'une langue artificielle réellement internationale. Cependant je ne considère pas l'occidental comme la seule et définitive solution du problème, mais laisse volontiers la question ouverte.

17. CHARLES BALLY, *Genève.*

Il faut distinguer les conditions qui facilitent la compréhension du parler d'autrui et celles qui permettent l'utilisation aisée de la langue pour la pensée personnelle. Il semble que, de plus en plus, les interlinguistes s'attachent aux premières aux dépens des secondes; la compréhension instantanée sans préparation passe pour une norme suffisante.

Cette tendance est liée à une autre, qui se fait jour progressivement : on veut rapprocher le plus possible la langue artificielle des langues naturelles. Mais une langue naturelle est... naturellement irrégulière, d'où complication plus grande dans la structure de la langue artificielle, et surtout difficulté accrue pour ceux dont la langue maternelle diffère du type « naturel » pris comme base. Or tous les systèmes récents se fondent sur le type « européen »; il n'est pas prouvé que ce soit l'idéal pour les non-européens.

Une conciliation des deux groupes de conditions s'impose : non seulement la simplicité de la grammaire doit être absolue, mais il faut éviter toute surcharge de la mémoire occasionnée par la formation des mots; ainsi il n'est pas rationnel de devoir choisir arbitrairement entre plusieurs suffixes pour des mots d'une même catégorie, par exemple les noms d'action ou de qualité.

En somme, qu'on limite l'effort de mémoire aux racines, et que l'effort de combinaison (grammaire et lexique) soit réduit au strict minimum.

Il va sans dire que la régularité de la graphie doit être absolue. S'ingénier à

donner aux mots un aspect « naturel » aboutit à créer un grand nombre de difficultés gratuites. N'introduisons pas le spectre de l'orthographe dans des langues qui ont le bonheur de ne pas obéir à une tradition.

18. HENRI FREI, *Bellegarde (Ain)*.

I.

Une langue internationale doit-elle emprunter aux langues nationales leurs éléments traditionnels ou leurs éléments avancés ?

Toute langue présente un certain dosage d'éléments traditionnels, légués par le passé, et d'éléments avancés, qui regardent vers l'avenir.

La comparaison des langues internationales existantes avec le langage d'avant-garde montre que, sur des points importants de la grammaire, celles-ci restent en deçà de l'idéal poursuivi par celui-là (exemples tirés du novial, de l'occidental et du français).

Une langue internationale étant destinée, dans l'esprit de son créateur et de ses adeptes, à servir d'instrument principalement pour la civilisation internationale de demain, il est logique d'admettre qu'une telle langue, bâtie à l'aide des matériaux fournis par les langues nationales, devrait emprunter à celles-ci non pas leurs éléments traditionnels, condamnés à disparaître tôt ou tard, mais leurs éléments avancés.

II.

Modes de formation des langues communes :

1. Par la propagation d'un idiome aux dépens des autres :
   Ex. le latin par rapport aux autres dialectes italiques ; le francien par rapport aux autres dialectes français.
2. Par l'amalgame d'éléments empruntés aux idiomes à coordonner :
   a) D'une manière plus ou moins empirique ou inconsciente :
   Ex. le pidgin, les sabirs, les parlers créoles.
   b) D'une manière plus ou moins systématique et consciente :
   Ex. le landsmaal norvégien ;
   le kouo-ü chinois [1] ;
   les langues artificielles internationales.

Ce dernier mode de formation répond, au contraire des deux premiers, au caractère rationaliste d'une époque où la volonté réfléchie cherche à avoir prise sur des institutions traditionnelles qui lui avaient échappé jusqu'à présent, comme c'est le cas pour le langage.

III.

Arguments en faveur d'une pasigraphie :

1. Tendance moderne vers la visualisation du signe :
   Ex. épopée orale > roman moderne ;
   crieur public > journal ;

1. Le mouvement vers une unification plus ou moins consciente des dialectes chinois existe depuis longtemps. Il est désigné plus exactement et plus généralement, dès 1910, par le terme de Kouo-ü, « langue nationale » ; il s'agit de l'unification artificielle de la prononciation des dialectes en une

boniment des camelots > affiches, réclame visuelle ;
sonneries électriques > signaux de couleur.
etc. > etc.

2. Les procédés sémiologiques qui s'adressent à l'œil (couleurs, formes et mouvements) semblent être plus internationaux que ceux qui visent l'oreille ; en outre, ils évoluent beaucoup moins vite (panchronie).

Deux types de pasigraphie :

1. Le type logico-mathématique, dont la Caractéristique universelle de Leibniz est le prototype ;

2. Le type empirique, qui consisterait à combiner les procédés déjà existants (chiffres, symboles mathématiques, signaux d'horaires, etc.).

DEUXIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE

Sous la présidence de M. A. MEILLET, le mercredi 26 août à 9 heures.

Secrétaires : MM. ALB. SECHEHAYE, LÉO JORDAN.

REPORT OF PROF. Dr. O. JESPERSEN (FIRST PART)

First I must express my profound gratitude to the organizers of this Congress for giving us an opportunity to discuss these problems. That they seem extremely important to a great many linguists from many countries will already appear from the number of answers printed in the pamphlet of " Propositions " which is in your hands. The Comittee has been kind enough to confide to me the task of " rapporteur " on these questions, and as I take it for granted that everybody here present has already read the extremely interesting and also extremely varied answers sent in before the Congress, it will be possible for me to be very brief and thus to leave comparatively much time to the discussion which is to follow my introductory speech.

If I am not mistaken, our linguistic congresses differ in this respect from some other scientific congresses that we do not confine ourselves to merely theoretical discussions, but also want to occupy ourselves with problems of a more practical character. This was seen at the Hague when we took up the question how to secure the investigation of languages and dialects in danger of dying out, and how to approach various Governments with a view to furthering such investigation. Now the question before us today in its two aspects, primary and subsidiary, is eminently a practical one with important bearings on the life not only of philologists, but of every civilized being. You will therefore excuse me if I lay more stress on practical than on theoretical considerations.

With regard to the first question I think everybody will agree with me when I say that scholars nowadays are more apt than those of a former generation to attach importance to the influence of human conscience and volition on the development of languages.

It is true that very much in language has come about without conscious

langue commune. La source d'information la plus commode et la plus sûre est à ma connaissance le petit travail de M. FU-LI(E)U : *Les mouvements de la langue nationale en Chine*, Paris, éd. Belles-Lettres.

interference on the part of individuals : no single individual and no body of individuals ever sat down deliberately to frame the endings by which the different cases or tenses are expressed or to settle the rules of word-order. Nevertheless consciousness, deliberate choice, plays a great part even in the so-called natural languages. New inventions, new fabrics, new tooth-pastes, etc., have to be named, and individuals are responsible for the new names, the vitality of which depends more on the vitality of the product than on the framers' linguistic knowledge or the conformity of the name with the rules of the language from which the elements have been drawn. The same is true with regard to new scientific terms : every growing science needs new terms, whether these concern new notions of atomic structure, new-discovered chemical substances or animal species or new conceptions of psychological activity. Obvious examples in this assembly are the new more or less felicitous terms with which phonologists are delighting us, *morphoneme*, etc.

Purists in many countries have endeavoured and to some extent been successful in supplanting foreign words by new coinages ; well-known examples are German *Fahrkarte*, *Kraftbrühe*, *Kraftwagen*, *Fernsprecher*, etc.

We see conscious modifications of living languages from totally different motives when, for instance, the German numeral *zwo*, which was marked in dictionaries some twenty years ago as completely obsolete, has now been successfully revived to obviate the extremely frequent mistakes arising over the telephone from the similarity in sound of *zwei* and *drei*. Other examples of the same kind may be seen in my paper *Nature and Art in Language* (American Speech, December, 1929).

Pronunciation has, perhaps, been exempt from conscious interference to a greater extent than most other linguistic things, but in future this may no longer be true, because the growing importance of radio makes it imperative that some standard pronunciation should be carried through, at any rate for purposes of broadcasting. Therefore we see that in England — I do not know if anything similar has been attempted in other countries — but in England a Committee presided over by late Poet Laureate Robert Bridges and containing in its mids, eminent phoneticians as well as such a well-known writer as Mr. Bernard Shawt have issued a list of pronunciations recommended to announcers and others in broadcasting. These recommendations have been criticized, but are sure to exert some influence, and the movement will probably not stop with this first weak beginning, for a unified and everywhere comprehended pronunciation seems to be of vital importance to the future development of talking films. The German " Bühnenaussprache " is not wholly of " natural " growth, either. And Mr. Henri Frei in his answer to this Congress (p. 93) justly reminds us of the successful action in China to create a unified standard pronunciation.

In many countries governments, academies or school authorities have regulated spellings and to some extent also syntax ; with regard to the latter I may mention that in my own country, Denmark, the minister of education in 1900 permitted all schools to use the old singulars in verbs with plural subject, which few authors had dared to write consistently, though the spoken language had carried through the change long ago. Among orthographic changes accomplished by authority none has been more thoroughgoing than the recent Turkish adoption of the Latin instead of the Arabic alphabet. It is well-known that a similar change is advocated

by an increasing number of people in other countries, in Japan, in China and with regard to some of the languages spoken in the Russian Soviet-federation.

The turbulent period in which we are living has also seen the rise to independence of not a few States, whose national languages were either barely tolerated or violently suppressed in former times. This opens up a great many complicated problems when what has till now been chiefly a peasants' dialect is raised to the dignity of a recognized literary and official language. Not only the spelling has to be settled, but in many cases forms of words and points of grammar too must be decided upon by a deliberate choice if chaos and anarchy are to be avoided.

Now, as this is so — and I have been able to sketch only part of what has been and is being done — it seems to me to be one of the most important, and at the same time, most fascinating studies for linguists to examine how in various countries a deliberate and conscious influence has been exerted on the development of language and thus to see what can actually be done in that direction. As a particularly interesting and instructive field of study I should recommend linguistic conditions in Norway, because there we see a struggle, at times even a violent struggle, between two languages, now both of them recognized officially and used in literary works of great value, the so-called *riksmål*, which has retained more of the formerly used Danish literary language, and *landsmål*, originally "artificially" constructed by Ivar Aasen on the basis of some popular dialects. The latter has influenced the *riksmål* to such an extent that the language written by the two great poets Ibsen and Bjørnson, whod ied in 1906 and 1910, must already be considered wholly antiquated. It will be interesting to watch the extremely rapid linguistic development in Norway.

But it is my firm conviction that scholars should not confine themselves to being mere passive lookers-on, but should take an active share, each in his own country, in what is going on to modify and, if possible improve linguistic conditions. Too much is left in the hands of ignorant amateurs — it is a well-known fact that there is no field of human knowledge where the man in the street thinks he is more entitled to have an opinion without scientific study than his own mother-tongue : when a question arises as to how a word is to be spelled or pronounced or inflected or used, he has a ready-made answer, which as often as not is simply a mistaken recollection of what he was taught at school, often by ignorant schoolmasters. Those trained in serious investigation of languages and their development should not keep aloof from such discussions, but should utilize their knowledge to the benefit of their own language — otherwise there is a danger that it will be deteriorated by the conscious influence of others who do not possess sufficient knowledge to be guides in these matters.

M. UHLENBECK. La conscience intervient même dans les créations des langues dites primitives. Cela se fait sous forme d'interdiction, de tabou, comme l'a écrit depuis longtemps M. Meillet, et comme M. Jespersen l'a rappelé. Il s'agit là de l'intervention d'individus ou de petits groupes. Les mêmes faits ont été observés dans l'Archipel Indien. Mais on voit aussi l'initiative consciente jouer un rôle positif pour créer des mots, ou donner à des mots anciens de nouveaux sens. Ainsi, il est remarquable que les Algonquins préfèrent, plutôt que d'emprunter des mots étrangers, forger des termes selon leur mentalité propre et les procédés de leur

langue. Ainsi différentes tribus algonquines n'empruntent pas l'anglais « horse » mais disent : *à-la-place-du-chien*, ou *chien-gros-comme-un-élan* ou encore *toujours-un-sabot*. Il va sans dire que les interventions conscientes sont plus nombreuses chez les peuples civilisés.

M. LINDROTH. Man unterscheidet überall, bei der psychologischen Beurteilung sprachlicher Vorgänge, *bewusst* und *unbewusst* (français *conscient-inconscient*), und man misst diesem Unterschied eine beträchtliche reelle Bedeutung bei. Gewiss mit Recht. Man findet aber auch auf demselben Gebiete viele andere Bezeichnungen : *absichtlich-unabsichtlich* ; *gewollte* Erscheinungen ; *Reflexion, Aufmerksamkeit* ; französisch : *intention, volonté, volontaire, réflexion, prémédité*, u. s. w. (englisch *conscious, intentional*, u. s. w.). Dabei hat man aber m. E. verschiedene Dinge durcheinandergeworfen.

Bewusst (*conscient*) ist — natürlich — das Gegenteil von *unbewusst* (*inconscient*), aber darum lange nicht identisch mit *absichtlich* (*intentionnel*). Ueberall begegnet man aber wenigstens in semasiologischen und syntaktischen Arbeiten unterschiedslosen, sogar festen Kombinationen wie *bewusst und absichtlich* (oder dessen Gegenteil), *das Bewusste und Gewollte* (H. Bauer in unseren « Propositions »), *la volonté et la réflexion* ; man findet sogar Formulierungen wie diese : « *l'élément artificiel, c'est-à-dire la conscience !* » Bei gewissen derartigen Verbindungen könnte man eine Unterscheidung vermuten ; *aber man macht sie eben nicht*. Das zeigen genauere Untersuchungen. Ich könnte daher Prof. Jordan beistimmen, wenn er — gleichfalls in unseren Propositions — die Vorstellungen « conscience » und « inconscient » für « mal définies » erklärt.

Ich meine, mich in guter Uebereinstimmung sowohl mit dem gewöhnlichen Sprachgebrauch, wie auch mit guter Psychologie zu befinden, wenn ich folgende Begriffsbestimmungen aufstelle : *Bewusstsein* (*conscience*) bedeutet dass *ich weiss was ich eben mache* ; das Gegenteil ist das *Unbewusste* (*inconscience*), gewissermassen auch das *Unterbewusste* (*subconscience*). *Absicht, intention, wollen* und dgl. besagen dagegen, dass man im voraus etwas vorbereitet hat (*prémédité*). Der terminologische Unterschied lässt sich wenigstens in den mir bekannten Sprachen durchführen.

Man könnte nun zweierlei einwenden.

1. Die Unterscheidung um die es sich hier handelt, sei nur eine *Grad*unterscheidung, und man könne fast nie feststellen, wo auf der Skala sich ein eben beobachteter Vorgang befinde. Dies mag wahr sein. Eben deshalb habe ich gar nichts gegen die vielen « mehr oder weniger (bewusst u. s. w.) », « zum Teil », « das *volle* Licht des Bewusstseins » und dgl. einzuwenden. Im Gegenteil, ich finde sie notwendig. Aber dies berechtigt uns doch nicht dazu, Wörter mit verschiedener, im Prinzip klar abgegrenzter Bedeutung unterschiedslos zu vermengen.

2. Die drei Grade (Stufen), die ich also anstatt der zwei ausdrücklich benennen möchte — oder besser : denen ich eine *Möglichkeit* des Unterscheidens durch eine *reinliche* Terminologie verschaffen möchte —, würden keine Bedeutung in der Praxis erhalten. Dagegen würde ich behaupten, dass eine Zweiteilung in unsrem Fall in der Tat zu grob ist, und dass sie uns deshalb bisher die Augen für Unterschiede verschlossen hat, die zu ihrem Recht kommen müssen. Ich nehme nur *ein* Beispiel : man bezeichnet vielfach die Bilder, Wörter in übertragener Bedeutung, als « absichtlich » zu Stande gekommen, sobald man an ihre Spontaneität nicht glaubt. Aber gewiss gibt es auch Bilder, die bewusst aber *unabsicht-*

BIBLIOTHÈQUE ROYALE ALBERT Ier

lich entstanden sind. Und solches gilt gewiss nicht nur von den Bildern. Ueberhaupt darf man sagen, dass besonders der heutige Kulturmensch beim Sprechen vielfach auf sich achtet : *conscience, attention* (was vielleicht nicht mit dem ersten identisch zu sein braucht), aber noch nicht *intention*. Das kann dann unmöglich gleichgültig sein, ob man diesen Unterschied auch bezeichnen kann. Die Zweiteilung mag ansprechend sein, sie darf aber nicht einen festen, real gut begründeten Sprachgebrauch, noch weniger aber die Tatsachen se lber, vergewaltigen.

Sir Richard Paget. If language is considered not as a question of words and parts of speech but as a system of symbolising human thought, it is seen to be still entirely unsystematic and barbarous. It is a wild growth, of which we try to make the best use we can.

If language is to be made systematic, how shall we guide it aright ?

I suggest :

1. That we apply ourselves to discover the fundamental principles of its symbolism, and the method by which the movements of our mouths have come to bear meaning.

2. That we then decide on the ideal system of symbolism to be adopted.

3. That we finally establish an authority — on the analogy of the B.B.C. advisory Committee — to guide the future growth of language.

But the time is not yet ripe, for the necessary facts are not available, and linguistics does not yet concern itself enough with the first principles of the symbolism of human speech.

M. Jordan. D'après O. Bumke (*Das Unterbewusstsein*, 1926, p. 59), il est impossible de parler de l'inconscient quant aux actions de l'homme. Toutes les actions de l'homme (et la parole en fait partie) sont plus ou moins conscientes. Il faut réserver le terme et l'idée d'inconscient à la nature et à l'instinct.

M. Porzig. Il est important de savoir quels sont les motifs qui entrent en ligne de compte dans les innovations. Ce ne sont pas toujours les raisons d'ordre pratique, ou celles que l'on évoque, qui sont déterminantes. Ainsi, dans les créations des « Sprachreiniger » allemands, il n'y a pas rien qu'une question de nationalisme, mais aussi une question de goût, une tendance à se mettre en harmonie avec les caractères généraux de la langue.

« Zwo » qui remplace « zwei » dans l'appel des numéros au téléphone prête sans doute à moins de confusions, mais c'est aussi une façon de parler qui rappelle le langage militaire et qui a une valeur évocatrice. Une intervention arbitraire ne peut aboutir s'il n'y a pas derrière elle des forces qui l'appuient.

REPORT OF PROF. Dr. O. JESPERSEN (second Part).

I next come to the second question : what to think about the possibilities of an artificially constructed language for international purposes? The answers given in the *Propositions* show that opinions are still very much divided among professional linguists, but they also show conclusively that the opposition to the idea of a constructed language is now much weaker and much less extensive

than when first Volapük and later Esperanto were met with an almost universal outcry of protest on the part of philologists and linguists. Few scholars will now subscribe to the verdict of Brugmann and Leskien, who scorned the idea in itself and pooh-poohed Esperanto in particular. At that time Schuchardt was about the only known linguist who defended artificial languages; a little later Baudouin de Courtenay and myself entered the lists, but now not only are a great many scientific linguists numbered among the advocates of the idea *in abstracto,* but some are even active and work at the realization of the idea in practical life.

Professor Speekman thinks that the difficulties will be insurmountable on account of the differences between human ways of expression, as examplified in Finck's *Haupttypen*. But would not the same difficulties be in the way of Spanish, which he advises us to take as an international language? And how would that choice obviate the tendency which he thinks fatal, of translating idiomatic phrases literally? The Englishman would translate " take to his heels " into Spanish as easily as into an artificial language — nay I venture to say that in the latter the danger is really less, because any beginner is at the outset warned that he cannot translate literally into such a language, but has first to re-think his thought in the simplest possible manner. The whole atmosphere of a constructed language is such that even moderately intelligent heads will soon come to find it as something distinct from what they are accustomed to in their mother-tongue and thus will feel no temptation to transfer idiomatic expressions to it : they will even come to look upon the soberness of expression to which it accustoms one, as a positive advantage.

Some of the apprehensions shared by the opponents of the idea of a constructed international language are simply due to ignorance of what has already been achieved by esperantists and others. Thus with regard to pronunciation : all modern international languages have such simple sound-systems that their pronunciation can easily be learned by everybody, no matter what his native language is : when there are, for instance, only five vowels, i, e, a, o, u as in Esperanto, Ido, Novial (Occidental is somewhat more complicated in this as well as in other respects), the margin of correctness is so wide that no misunderstanding can possibly arise even if one speaker pronounces *a* with the thin Copenhagen vowel of *bade* and another with the deep French vowel of *âme*. Those subtle nuances of vowel and consonant phonemes which present the chief difficulty whenever one wants to acquire a perfect pronunciation of a foreign language are simply non-existent in an artificial language, or rather, they are not relevant. Hundreds of conversations have already been carried through in artificial languages, and the more these are used in oral communication between people of different nationalities, the greater will be the tendency to avoid such peculiarities as counteract a rapid and sure comprehension ; we must remember also that it is nowadays very easy indeed to fix a neutral or standard pronunciation by means of the gramophone. Nor can I see why the pronunciation of such a language should tend to rapid differentiation more than any natural language does : no one is deterred from speaking English by considering the possibility or probability that in the course of a hundred years it will split up into the mutually inintelligible languages British and American : but why should the danger be greaterwith Esperanto or Novial?

This side of the question is closely connected with the whole mental attitude

which is necessarily different according as one has to deal with a national or a constructed language. This has been very well described by Professor Sapir when he says that the latter has " the psychologically less far-reaching but, in the modern world, exceedingly useful function of providing the individual with a fit symbol of solidarity with the international world on those planes of interest which have a true international significance ". The growing necessity of international communication and understanding will more and more make the world feel the tremendous waste occasioned by the multiplicity of cultural languages. It is no use thinking of a deliberate choice of one of the existing languages, for national jealousies are rife nowadays, and no one nation would tolerate the enthronement of any other language than its own. Even more impossible would be the selection of one language for one science, another for another, and so on, for sciences are no more than other branches of human activities cut off from one another in airtight compartments : a chemist must be able to speak and correspond with physicists, mathematicians and biologists : they must all have one common ground on which to meet — not to mention the needs of the commercial and technical world, of politicians, tourists and other useful members of mankind, who would not be helped a bit by such an arrangement.

I have mentioned national jealousy as one essential reason why it is out of the question deliberately to choose one of the existing languages for use among people of all nations; this may be termed the political reason, which amounts to the disinclination to give one nation an enormous privilege over all the others. But there is another reason, which might be termed the pedagogical reason ; all existing languages are so extremely difficult that it involves immense exertion to master them completely. The advocates of a constructed international language therefore never tire of emphasizing how much easier it is to be at home in a language which has no involved rules and in which there are no exceptions to the few rules there are — a language, moreover, in which one need not be in constant fear, when framing a seemingly natural sentence, of running up against the verdict of the native : " No, this is never said : I don't know why, there may be no reason for it, but the fact is that it is wrong. "

Now the question might be asked : could we not take one of the existing languages but modify it so as to make it much more easy for foreigners ? As a matter of fact two totally different methods have been proposed by scholars of repute who think that English might be simplified, either through a phonetic or half-phonetic spelling (Zachrisson) or through a reduction of the vocabulary (Ogden). It would carry me too far if I were here to give my reasons why I think neither scheme practicable for an international auxiliary language.

The upshot of all that I have said is that our civilization has come to such a critical pass that it is an absolute necessity for the world to have a common language for all international purposes : it is absolutely necessary that there must be one such language, not two or more : it is impossible to choose one of the existing national languages, and it does not improve matters if we take one of these and try to tamper with it in order to simplify it one way or the other. The inevitable conclusion is that the civilized world is bound to adopt a constructed language as an auxiliary international language, and to adopt it very soon, too.

The question I want to put to you, then, is this : can professional philologists and linguists remain indifferent to this problem of world-wide importance ? Is it

really justifiable on our part to sit still in our secluded studies and be mere onlookers while this important question may be settled by amateurs or by linguistically incompetent statesmen? As M. de Wahl points out, there is really some danger of a fascistic or sovietic government taking the matter in hand and settling it in an unsatisfactory way by an authoritative decree; even if it is an exaggeration to say that this might be a catastrophe to European culture, the situation is serious enough.

This is not the place to discuss the merits or demerits of the various international languages proposed, Esperanto, Ido, etc. The choice between them cannot be decided offhand from a casual glance at grammars or specimens; they are in this respect like human beings that some of the most valuable qualities are first discovered after some years' acquaintance. The subject requires protracted serious study, and that is what I should advise each of you to undertake. I can assure you from personal experience that such a study pays in the long run. I should not have been able to do what little I have done in the way of general linguistics, not even in English syntax, had it not been for my close study of international languages. I know Esperanto and some of the earlier projects; I practised Ido for some years, but eventually found it less satisfactory than it had appeared to me at first and gave up the hope of making it good enough by gradual small modifications. When Occidental came up, I saw that in spite of some specious advantages it had some serious drawbacks, and then I spent several weary months constructing something that was meant to combine some of the good things found separately in each of the previous systems. I cannot here, of course, be an advocate of my own language, which I have called Novial; but I may be allowed to point out very briefly a few of the problems that confront those who want to construct such a language on the basis of the great European languages.

The vowels offer few difficulties, they must have the continental values. Such a word as *culture* could be pronounced neither in the English nor in the French way (kʌltʃə, kylty·r), but (kultur) as in German, Italian, Spanish, the Scandinavian languages, possibly with a vowel added to the *r*. But the consonants are not so easy to deal with. Should the letter *c* be retained, and if so, should we pronounce it before *i*, e.g. in *civil*, in the French-English-Scandinavian way as (s), or as in German-Polish as (ts), or as in Italian (tʃ), or as in Spanish (þ)? Esperanto uses it as (ts), but then like Polish allows the letter with the same value even before *a*, *o*, *u*. Next, should the different " parts of speech " have each their separate endings, *-o* for substantives, *-a* for adjectives, *-e* for adverbs, etc., as in Esperanto, but in no national language? Many of the " roots " which must necessarily enter the language, are found in two or more forms in the languages from which we draw, e.g. *divide* with *d* and *division* with *s*, French *construire*, German *konstruieren* by the side of *construction*, *konstruktion*, French *discuter*, *rédiger*, German *diskutieren*, *redigieren*, as against *discussion*, *rédacteur*, *rédaction* and *diskussion*, *redakteur*, *redaktion*, etc. Should we in all such cases select one of these stems and form all derivatives regularly from the same stem even if the resulting forms are found in no natural language, or should we in all or certain of these cases allow two root-forms and try to find some not too complicated rule to guide users of the language, thus preferring so-called naturalness to regularity? Then there are hundreds of problems when it comes to fix the meanings to be given to the words, subtle distinctions of synonyms, etc. Should *reflect* be permitted

in the two senses, as a mirror and as human mind reflects? Should *intelligence* and *intellect* be distinguished, and how? Should we have one word for what is thrown together in French *conscience* and English *conscience* or should we distinguish as German *bewusstsein* and *gewissen*; cf. the two English adjectives *conscious* and *conscientious*? I can only sketch a few of the problems, which are very numerous, and some of them are very delicate indeed — and I shall wisely abstain from even hinting at the way in which I myself think they should be solved.

Very much work, and very good, conscientious work too, has been done by the initiators of proposed international languages; the world owes a great debt of gratitude to the enthusiasm and disinterested devotion of such men as the Polish eye doctor Zamenhof, the French philosopher Couturat, the Esthonian engineer de Wahl, to mention only three of those who have worked in this field. Their points of view and their qualifications have been different, and therefore their results have been different. And that is one of the reasons why trained expert philologists should take up the matter, because they are sure to see some things which the amateurs, able and diligent and even ingenious as they have sometimes been, have overlooked. I am sure that when professional linguists take up this study seriously, they will come to feel, as I myself have come to feel, the greatest respect for what has been done by these non linguists; but at the same time they will realize that the task is enormous and that there is still very much to do, which requires extensive practical and theoretical knowledge of languages and insight into the essence of language.

This is what the American association I.A.L.A., the " International Auxiliary Language Association " has understood, and besides some experiments of a purely pedagogical order it has taken the initiative of very extensive and very profound investigations into theoretical linguistic problems of a character not hitherto undertaken to that extent and in that spirit. It is especially Professors Sapir of Chicago and Collinson of Liverpool who have given much time and much thought to these researches; only parts of their work have been printed, but it is not too early to say that what they have done and are doing has a very high standard and is very valuable indeed, even apart from the question of its utility in the ultimate elaboration of an auxiliary language for international communication.

Now, let me sum up. The upshot of what I have wished to say today is a very warm appeal to all philologists and linguists to give much thought and study to the part which conscious thought and conscious endeavour play in the so-called natural languages, and to take up active work with regard to their own mother-tongue; and then, by the side of that, to study the problem of a constructed international language and to be active, very active, in that field too. I am sure that both you and the world will benefit by such active work.

Le Président souligne que c'est la première fois que des savants se réunissent pour traiter en toute objectivité cette question de la langue artificielle.

Les rivalités et les discussions entre les différents projets de langue auxiliaire n'ont pas abouti, mais elles ont posé le problème. Après toutes ces tentatives il faut en venir à la considération théorique. C'est ce qu'a bien compris la " International Auxiliary Language Association ".

W. E. COLLINSON made the following points :

1. If philologists would attend an International Language Congress they could see for themselves representatives of over 25 different tongues conversing freely, transacting business smoothly, singing songs, listening to lectures and even to drama in the International Language. They would cease to ask what *can be* and observe what *is*.

2. Interlinguists admit the existence of some divergences in pronunciation and phrasing, though there are many cases where the speaker's nationality cannot be discovered. The " latitude of intelligibility " is not appreciably different from that in the mother-tongue, but the " latitude of correctness " in an international language may be much wider, e. g. it will probably be a matter of indifference whether one says : *to me is permitted*, *I am permitted* or *one permits me* as there is much less fixity of convention.

3. Mr. Speekman's idioms are rendered into simpler modes of expression. Thus *to take to one's heels* is replaced by *to run away*, *hurry away*, *go away quickly*. Experience shows that even uneducated learners become careful in avoiding certain national speech-habits, especially when the teacher specifically warns them.

4. A considerable uniformity of usage is ensured once a tradition has been firmly established. This takes time and is greatly helped a) by the provision of full dictionaries in which the words are defined in the international language itself so that the whole forms a self-contained system of expressions, differentiated with reference to each other, b) by the growth of a literature written by authors whom the adepts of the international language regard with respect, c) by the emergence of a number of fixed formulae and phrases suitable for use in public meetings and soon acquired by all who attend international conferences and d) by the self-discipline of the members of the international language community who set aside individual preferences in the furtherance of the common cause.

5. Professional linguists would find a number of interesting problems within the international language movement, e.g. where an international language is the language of the home and the mother-tongue of the children of certain mixed marriages. They could assist in the elaboration of an international vocabulary in various branches of science (cf. E. WÜSTER, *Internationale Sprachnormung in der Technik*, Berlin 1931).

M. DARKO. Die einwandfreie Durchsetzung einer internationalen Welthilfssprache würde erst dann gelingen, wenn es möglich wäre, die nationalen Triebkräfte, die fortwährend zur Differenzierung anleiten, so weit abzustumpfen, dass sie der einheitlichen Tradition der internationalen Weltsprache nichts schaden können. Denn die Differenzierung der internationalen Weltsprache droht nicht nur hinsichtlich der Aussprache, sondern auch in der Grammatik und Syntax, wie es das Beispiel der romanischen Sprachen zeigt, die aus der gemeinsamen Quelle des Vulgärlateins hervorgehend so viele grammatische und syntaktische Diskrepanzen aufweisen. Um diesen Schwierigkeiten vorzubeugen, sollte man zuerst eine wirklich lebenskräftige internationale Kultur schaffen, ein ungeheueres Ziel, dessen Erreichen in absehbarer Zeit kaum zu denken ist.

Wenn also das Erreichen dieses Zieles so ferne zu liegen scheint, will ich daraus nicht den Schluss ziehen, dass es eitel und wertlos wäre, sich mit diesem Problem

zu befassen. Herr Professor Jespersen hat sehr richtig betont, dass die Ausarbeitung einer Welthilfssprache über mehrere Punkte der linguistischen Psychologie neues Licht verbreiten kann. Wenn kein anderes Ergebnis der Erforschung dieses Problems sich bieten würde, als eine tiefere Einsicht in die allgemeine Psychologie der Sprachen und das bessere Verständnis der sprachlichen Vorgänge, schon dies allein würde genügen, um die Mühe und Sorge dafür zu rechtfertigen.

Deshalb bin ich der Ansicht, dass es wünschenswert ist, das Problem der internationalen Hilfssprache zum Objekt einer streng wissenschaftlichen Forschung zu machen, ungeachtet dessen, ob es praktisch zum Ziele führen wird, oder nicht.

Herr SPEEKMAN fängt mit der Bemerkung an, er habe das Gefühl, als müsse er eine fast verlorene Schlacht dennoch gewinnen. Eine künstliche Hilfssprache hält er nicht für unmöglich, zweifelt aber an ihrem einheitlichen Fortbestand, zumal ein Mittelpunkt fehlt, auf den man immer wieder zurückgreifen könnte. Auf die Schwierigkeit, die er in den idiomatischen Ausdrücken sieht, hatte Prof. Jespersen geantwortet, dass man solche natürlich vermeiden müsse. Das hält er für vielleicht möglich für Linguisten, diese brauchten aber am wenigsten eine Hilfssprache, wie das die jetzige Versammlung beweise, wo jeder mehr oder weniger das in den vier Kongresssprachen Vorgebrachte verstehe. Notwendig sei sie vor allem für Nichtlinguisten, da diese ihre eigene Sprache Wort für Wort in die künstliche, die ja keine idiomatischen Ausdrücke habe, übersetzen würden. Hieraus müsse aber notwendigerweise Missverständnis hervorgehen. Als Beispiel bringt er einen holländischen Ausdruck, um sich nach dem Befinden des Angeredeten zu erkundigen, der auf deutsch lauten würde : " Wie fahren Sie ? " französisch : « comment naviguez-vous ? » u.s.w.

Bei der Erörterung der vorliegenden Frage hebe man gewöhnlich nur die Leichtigkeit hervor, eine künstliche Sprache zu verstehen. Mit Prof. Bally (Propositions v. p. 92) weist er darauf hin, dass man aber auch selbst etwas schreiben oder sagen wolle. Zu einer solchen Beherrschung der künstlichen Sprache werde kaum weniger Zeit erforderlich sein als zur Erlernung einer leichteren bestehenden Sprache.

Latino sine flexione sei für Nichtlatinisten ziemlich schwer, für Lateinkundige, wenigstens zum Sprechen, nahezu unmöglich.

Die Bestrebungen der I.A.L.A. seien höchst wissenschaftlich und könnten der Sprachwissenschaft wichtige Dienste erweisen. Bevor man aber damit zum Ziel gelangt sei, werde es wenigstens 40 Jahre dauern ; wir brauchten die Hilfssprache aber jetzt. Zudem werde die darauf erbaute Sprache nur für philosophisch-linguistisch geschulte Köpfe zu erlernen sein.

Er empfiehlt daher, eine bestehende Sprache durch ein internationales Abkommen als Welthilfssprache festzusetzen. Dazu eigne sich aus den S. der « Propositions » angegebenen Gründen am meisten das Spanische, das ausserdem weder aus ökonomischen noch aus politischen Gründen für andere Nationen unannehmbar sein dürfte. Dass der geborene Spanier dadurch vor dem Nichtspanier einen Vorsprung habe, sei wahr, aber wegen der geringen politischen und ökonomischen Bedeutung Spaniens nicht schlimm.

M. FUNKE revient à la première question et voudrait une division plus complète que celle que propose M. Lindroth.

Il y a, d'une part, *l'inconscient*, et d'autre part, *l'intentionnel*. Ce dernier se subdivise en intentionnel agissant en dehors d'un plan (*ohne Plan*), et en intentionnel agissant d'après un plan (*mit Plan*). Les langues nationales ont été créées par des actes intentionnels mais sans méthode ; c'est la première espèce. Les langues artificielles sont créées également par des actes intentionnels mais selon une méthode ; c'est la seconde espèce.

En ce qui concerne la question subsidiaire, il importe avant tout que l'on reconnaisse le grand intérêt scientifique qui s'y attache. L'I.A.L.A. a le grand mérite de poursuivre son travail en contact étroit avec la science. Il faut l'encourager à persister sur cette voie. M. Dornseiff, dans sa proposition en réponse à la première question (v. p. 48), demande qu'on collectionne des exemples de faits identiques ou analogues empruntés à divers idiomes. C'est un travail de ce genre que l'I.A.L.A. a entrepris quand, en vue d'établir une sorte de grammaire normative, elle a tracé le programme d'une vaste enquête portant sur les principales langues vivantes. M. Dornseiff devrait entrer en relation avec les savants qui procèdent à cette enquête.

Sir Richard Paget. I cannot agree with Prof. Jespersen in his advocacy of an international language based on European speech.

There is already in existence a universal international language namely the instinctive Sign language, by which deaf mutes of one race can without difficulty communicate with others of entirely different race.

With the Chairman's permission I will sign the first verse of " God save the King" (the speaker " signed " the words, as he spoke them).

Professor Daniel Jones has suggested that Sign-language might be the ideal international language, if a suitable notation could be devised with which to record it. Such a notation — used for recording bodily movement in dancing — actually exists. I suggest that before any universal international language is put forward, linguists should study this international sign-language and learn from it the principles by which it and, as I suggest, speech also symbolises human thought.

Finally it seems to me fundamentally wrong to base an international auxiliary language on European language and to ignore the languages of the rest of the world. The international language should be equally related to all.

M. Briquet. On a proposé l'adoption d'une langue vivante comme idiome international : l'espagnol ou l'anglais sous la forme simplifiée du Basic-Englisch. M. Briquet signale une tentative du même genre, c'est le *Latin-Moderno* ou *Veneto perfezionato* de M. Faccioli. Il lit quelques vers dans cette langue.

M. R. de Saussure. A la question : *Que pensez-vous d'une langue internationale ?* je réponds avec Ernest Naville qu'à des hommes dont les relations internationales deviennent tous les jours plus nombreuses et plus rapides il devient tous les jours plus urgent de donner le moyen de se comprendre.

Seule la langue artificielle peut satisfaire aux conditions de neutralité et de simplicité, et l'expérience de l'Esperanto montre la possibilité d'une telle solution, tant au point de vue de la langue parlée que de la langue écrite.

Quant aux principes directeurs à observer dans l'élaboration d'une langue auxiliaire artificielle, on peut les résumer comme suit :

1. Alphabet latin sans signes diacritiques. Univocité des lettres. Régularité de la graphie.

2. Simplicité de la grammaire par l'univocité des désinences.

3. Régularité (absolue) de la structure et internationalité (relative) du vocabulaire, c'est-à-dire internationalité des éléments invariables (radicaux et affixes), mais formation régulière des mots dérivés, ou composés, en appliquant les principes de nécessité et de suffisance (loi du moindre effort) et la loi de renversement (*survoler* == *voler sur*).

Exemples de régularisation de la structure :

PRÉPOSITIONS ET ADVERBES ORIENTATIFS.

anter, *poster* ; — *super*, *infer* ; — *dexter*, *sinster* ; — *exter*, *inter* ; — *center*, *cirker* ; — *konter*, *later*, *proxer*, *preter*, *vicer*, *opoziter*.

On peut employer parallèlement les deux formes *anter* et *antre*, *poster* et *postre*, etc., pour distinguer un lieu extérieur à l'objet d'avec un lieu qui en fait partie ; ex. : *super la monto* (au-dessus de la montagne) et *supre de la monto* (en haut de la montagne).

MOTS ALTERNATIFS.

or.. or.. (ou.. ou..);	nor.. nor.. (ni.. ni..),
sor.. sor.. (soit.. soit..);	kor.. kor.. (est-ce que.. est ce que..),
lor.. lor.. (tantôt.. tantôt);	jor.. jor.. (peut-être.. peut-être..).

MOTS COMPARATIFS.

de degré :			*de quantité* :		
pli..	ki.. (plus..	que..),	pliente..	ki (ente).. (davantage..	que..),
ti..	ki.. (aussi..	que..),	tiente..	ki (ente).. (autant..	que..),
min..	ki.. (moins..	que..),	minente..	ki (ente).. (moins..	que..).

NUMÉRATION.

Chiffres arabes. Système arabe décimal, sous la forme albanaise, qui est la plus régulière et qui est aussi celle de l'Esperanto, ex. : 2371 = *dumil tricent sepdek un*.

Il ne faut pas trop sacrifier à la compréhension immédiate des textes écrits, car la recherche excessive du « naturel » dans une langue artificielle est incompatible avec la régularité de sa structure et rend l'usage de la langue plus difficile.

M. MIGLIORINI. On doit comparer les conditions de vie d'une langue internationale non pas à celles des langues nationales dans leur usage national, mais à celles des langues *nationales* dans leur usage *international*. Cela écarte le danger d'une évolution divergente.

Ces conditions, ainsi que les conditions d'ordre sociologique en général, doivent être soigneusement considérées.

Ainsi l'étude théorique des différentes tentatives de langue internationale doit être intégrée par la considération de l'usage plus ou moins large qui en a été fait : l'Esperanto, qui a quarante années de vie, et l'ébauche incomplète d'un solitaire ont une importance bien différente.

A Genève, à l'Universala Esperanto Asocio (rue de la Tour de l'Ile, 1), existe la bibliothèque la plus vaste sur la langue internationale.

M. UHLENBECK se déclare complètement d'accord avec les thèses de M. Jespersen et espère que le Congrès les approuvera.

M. MEILLET termine la séance en remerciant lui aussi M. Jespersen du rapport qu'il a présenté. Il signale l'importance du débat auquel on vient d'assister et dans lequel des linguistes ont pour la première fois posé solennellement le problème de la langue auxiliaire pour l'examiner avec toute la sérénité de la science.

Il insiste sur l'intérêt considérable qui s'attache au travail entrepris par l'I.A.L.A. dans le même esprit et il ne pense pas que ces débats comportent d'autre conclusion.

SIXIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE

le samedi 29 août.

Débat complémentaire.

En fin de séance, vers 10 h. 1/2, M. Meillet prend la présidence pour donner la parole à des orateurs qui ont demandé à être encore entendus sur la question de la langue auxiliaire.

M. SPEEKMAN. Aus den Unterredungen mit mehreren Kongressmitgliedern hat Dr. Speekman zu seiner Freude bemerkt, dass die Schlacht keineswegs verloren sei. Mehrere fragten ihn, weshalb er das Englische nicht vorschlage. Ausser den bekannten politischen und ökonomischen Gründen sei dafür die in der Natur der englischen Aussprache gelegene Schwerverständlichkeit des Englischen ausschlaggebend gewesen. Er schlägt daher nochmals die Wahl des Spanischen vor. Sollte man eine künstliche Hilfssprache wünschen, so befürworte er, trotz der Mängel, das Esperanto, da man sonst eine Arbeit von dreissig Jahren von neuem anfangen müsse. Er bittet daher um Abstimmung über folgenden Antrag, den er dem Präsidium unterbreitet habe :

« Da über die Notwendigkeit einer Welthilfssprache wohl keine Meinungsverschiedenheit besteht, möge der Kongress sich darüber aussprechen :

« 1. Ob als solche eine bereits bestehende oder eine künstliche Sprache gewählt werden soll.

« 2. Welche bereits bestehende oder welche künstliche Sprache er dazu am meisten geeignet glaubt. »

Freilich sei die Sache damit noch nicht fertig, er glaubt aber, dass von keiner Versammlung in der Welt ein solcher Vorschlag mit mehr Aussicht auf Erfolg an die Regierungen übermittelt werden könne, als von einer internationalen Linguistenversammlung.

M. CROSS fait la recommandation suivante : « Que l'on crée, de toutes pièces ou en modifiant une langue artificielle déjà créée, une nouvelle langue internationale qui posséderait une proportion juste et bien distribuée de mots, racines ou radi-

caux empruntés non seulement au latin, au germanique et au slave, mais aussi, dans une certaine mesure, au sémitique, au chinois et au japonais.

Cette langue mériterait le titre de *langue internationale* ».

M. MEILLET constate qu'il est impossible de prendre des décisions sur les propositions qui viennent d'être faites et demande qu'on s'en tienne aux conclusions de la séance du mercredi.

L'assemblée approuve cette manière de voir [1].

1. M. Tallgren, qui avait également demandé la parole, n'a pas pu la prendre faute de temps. Les idées qu'il avait l'intention de défendre ont été exposées par lui dans les *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, 1932, sous le titre : La langue internationale auxiliaire. Réflexions opposées au *novial* de M. Jespersen.

TROISIÈME QUESTION

Les systèmes phonologiques envisagés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la structure générale de la langue.

RÉPONSES REÇUES

1. Fürst N. TRUBETZKOY, *Vienne.*

Die Beschreibung der phonologischen Systeme aller Sprachen der Welt ist dringend notwendig. Diese Beschreibung kann aber nur dann erfolgreich sein, wenn sie möglichst einheitlich durchgeführt und international organisiert ist. Daher ist die Schaffung einer « Internationalen Phonologischen Arbeitsgemeinschaft » unbedingt notwendig.

Die Phonologie befasst sich nicht mit den Sprachlauten als physikalischen, physiologischen oder psychophysiologischen Erscheinungen, sondern mit den Phonemen, d. i. mit den sich in den Sprachlauten realisierenden, im Sprachbewusstsein lebenden Lautabsichten. Nur solche Lautunterschiede, die in einer gegebenen Sprache zur Bedeutungsdifferenzierung verwendet werden können, haben phonologische Gültigkeit, denn nur solche sind vom Standpunkte des betreffenden Sprachsystems absichtlich. Das phonologische System einer Sprache ist der Inbegriff der Lautabsichten, die in der betreffenden Sprache eine bedeutungsdifferenzierende Funktion ausüben. Die Betrachtung solcher phonologischer Systeme zeigt, dass ihre einzelnen Glieder zueinander in recht mannigfaltigen Beziehungen stehen : einige von ihnen sind miteinander durch gewisse gemeinsame Merkmale enger als mit den anderen verbunden. Es ergibt sich daraus, dass die phonologischen Systeme einzelner Sprachen immer eine gewisse individuelle Struktur aufweisen. Die bisherige Forschung hat gezeigt, dass die Zahl der möglichen Strukturtypen der phonologischen Systeme nicht unbeschränkt ist, dass gewisse Kombinationen niemals vorkommen, gewisse andere dagegen immer mit denselben Bedingungen verbunden sind. Mit anderen Worten, die bisherige Forschung zwingt, das Vorhandensein gewisser Gesetze der Struktur der phonologischen Systeme anzuerkennen. Die Phonologie begnügt sich nicht mit der Feststellung des Phonemeninventars einer bestimmten Sprache und der Klarlegung der Struktur des Phonemensystems, — sie erforscht auch die in der betreffenden Sprache zulässigen und tatsächlich vorkommenden Kombinationen und Verbindungen der einzelnen Phoneme miteinander, die relative Häufigkeit des Vorkommens solcher Kombinationen und den Grad ihrer Ausnützung für semantische Zwecke. Diese Erforschung, bei der verschiedene Methoden (darunter auch die statistische) angewendet werden müssen, deckt die individuelle Eigenart der erforschten Sprache auf. Dabei stellt sich aber heraus, dass auch in dieser Hinsicht die Zahl der möglichen Typen keine unbeschränkte ist, und dass es auch hier gewisse allgemeine Gesetze gibt, die bei dem Vergleiche der verschiedenen Sprachen

ermittelt werden können. Da die Phonologie, wie gesagt, die bedeutungsdifferenzierenden Lautabsichten untersucht (wobei immer nur die « intellektuelle Bedeutung » gemeint ist), so ergibt sich die Gliederung der Phonologie aus den Arten der sprachlich ausgedrückten Bedeutungen. Auf die allgemeine oder lexikalische Phonologie folgt die morphologische Phonologie oder kurzweg Morphonologie, die die morphologische Verwendung der phonologischen Mittel untersucht, darauf folgt die syntaktische Phonologie, die die phonologischen Erscheinungen mit syntaktischer Funktion erforscht. Das oben über das Bestreben nach Festlegung allgemeiner Gesetze Gesagte gilt für alle Teile der Phonologie.

Der phonologische Standpunkt kann auch auf das Leben der Sprachen in Raum und Zeit angewandt werden. Die geographische Verbreitung gewisser phonologischer Merkmale oder gewisser Strukturtypen kann nicht bloss innerhalb der Grenzen einer einzelnen Sprache, sondern auch innerhalb der Grenzen vielsprachiger geographischer Gebiete erforscht werden. Diese Forschung führt zu sehr interessanten und wichtigen Ergebnissen. Es stellt sich heraus, dass die Verbreitungsgrenzen der phonologischen Merkmale und Strukturtypen sehr oft die Sprachgrenzen durchkreuzen, dass geographisch benachbarte aber genetisch nicht zusammenhängende Sprachen sehr oft zu demselben phonologischen Strukturtypus gehören. Was die Anwendung des phonologischen Standpunktes auf die Lautgeschichte betrifft, so führt sie zu einer Betrachtungsweise, die von der bisherigen ziemlich stark abweicht. Da die Beschaffenheit eines Phonems mit seiner Stellung im phonologischen System unzertrennbar verbunden ist, so ist die Veränderung eines Phonems gleichzeitig eine Veränderung in der Struktur des phonologischen Systems, und die Veränderung der Struktur des Systems gleichzeitig eine Veränderung der Beschaffenheit der Phoneme. Darum ist die Lautgeschichte, wenn man sie vom phonologischen Standpunkt aus betrachtet, immer eine Umgliederung des phonologischen Systems. Das bewirkt eine neue, ganzheitliche Einstellung der Lautgeschichte, die zu der früheren, atomistischen Einstellung in schroffstem Gegensatze steht. Dadurch wird die Lautgeschichte sinnvoll, während sie beim alten atomistischen Standpunkte eigentlich als etwas Sinnloses erschien. Und da der Begriff « Phonem » als Lautabsicht und bedeutungsdifferenzierendes Mittel schon das Moment der Zielstrebigkeit in sich schliesst, so muss bei der Betrachtung der Lautgeschichte vom phonologischen Standpunkte das teleologische Moment zur Geltung gelangen, was bei der früheren, phonetisch eingestellten Betrachtungsweise unmöglich war. Auch die Rekonstruierung der Ursprachen oder erschlossener Entwicklungsstufen erhält bei phonologischer Betrachtung eine ganz neue Richtung. Die Erkenntnis, dass die phonologischen Systeme der empirisch vorhandenen Sprachen immer nach bestimmten Strukturgesetzen gebaut sind, zwingt uns auch für ältere, theoretisch erschlossene Entwicklungsstufen nur solche Kombinationen anzunehmen, die den allgemeinen phonologischen Strukturgesetzen nicht widersprechen. Der Willkür des Forschers werden dadurch gewisse Schranken gesetzt, aber die rekonstruierten Lautsysteme gewinnen dabei an Wahrscheinlichkeit. Besondere und hochinteressante, aber noch ganz unerforschte Probleme tauchen bei der Verbindung der räumlichen und zeitlichen Betrachtung des Lebens der Sprachen auf.

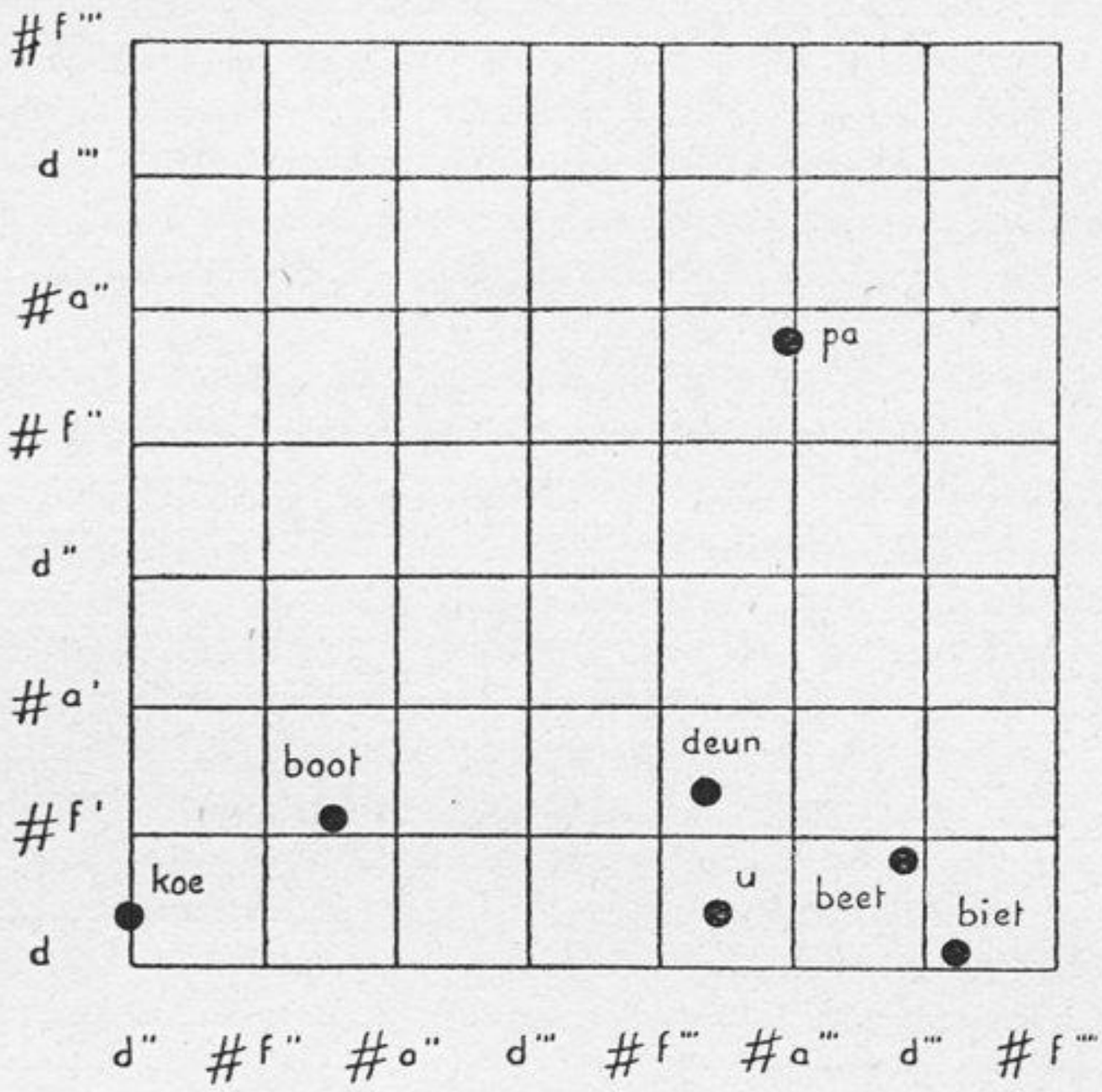
Wenn der phonologische Standpunkt sowohl bei der räumlichen, wie bei der zeitlichen Betrachtung des Sprachlebens neue Wege bahnt, so tut er das auch bei der dritten möglichen Betrachtungsweise des Sprachlebens, nämlich bei der

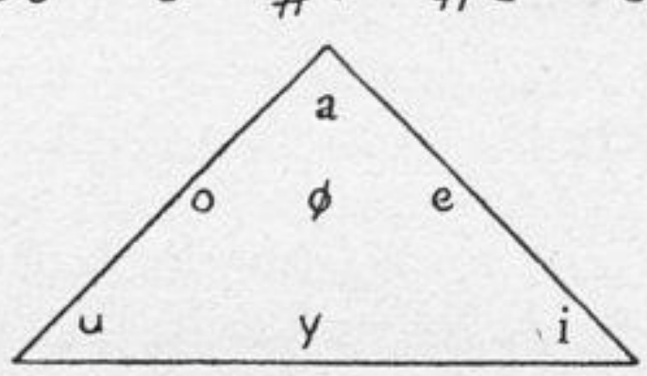
Beobachtung der besonderen sozialen Funktionen der Sprache. Insbesondere kommen hiebei die Erforschung der Literatursprachen und der Dichtkunst als solcher in Betracht. Die Art und Weise, wie das phonologische System der Literatursprache sich von den phonologischen Systemen der einzelnen Dialekte und der Sprache des « gemeinen Volkes » unterscheidet, lässt das teleologische, das zielstrebige Moment der phonologischen Seite der menschlichen Sprache besonders deutlich erscheinen. Was die Dichtkunst betrifft, so erhalten viele Probleme, die man bei der atomistisch-phonetischen Betrachtung entweder gar nicht oder notorisch falsch zu lösen versuchte, bei phonologischer Betrachtung eine einleuchtende Lösung.

Eine ganz besondere und neue Beleuchtung bekommt vom phonologischen Standpunkte das Problem der Beziehung zwischen Sprache und Schrift. Ein praktisches Schriftsystem bezweckt nicht die Wiedergabe aller tatsächlich gesprochenen Laute, sondern nur derjenigen Gegensätze, die einen phonologischen Wert haben. Man schreibt nicht das, was man wirklich ausspricht, sondern das, was man zu sprechen meint oder zu sprechen beabsichtigt. Daraus ergeben sich erstens gewisse methodologische Folgen bei der Erforschung toter schriftlich überlieferter Sprachen. Da, wo man aus der Analyse der Beschaffenheit eines Alphabetes die Beschaffenheit des Lautsystems einer toten Sprache erschliessen soll, darf man nicht — wie das bisher oft geschah — aus dem Schriftsystem direkte Schlüsse auf den phonetischen Wert der einzelnen Sprachlaute ziehen wollen ; die Diskrepanz zwischen dem überlieferten Schriftsystem und dem theoretisch erschlossenen Lautsystem darf nicht durch die angebliche Mangelhaftigkeit oder Unvollkommenheit des Alphabets erklärt werden, wie das so oft geschieht : man muss sich immer daran erinnern, dass die Schrift nicht das phonetische, sondern immer nur das phonologische System der Sprache wiedergibt, und dass das phonologische System sich nicht mit dem phonetischen deckt. Auch die Schlüsse, die man aus der Orthographie bzw. aus den Schreibfehlern der alten Inschriften und Handschriften für die Lautgeschichte verschiedener Sprachen gezogen hat, müssen vom phonologischen Standpunkte gründlich revidiert werden. Aber ausser diesen rein wissenschaftlichen Problemen, die im Lichte der Phonologie in ganz neuer Gestalt auftreten, erweist sich der phonologische Standpunkt auch in einer Reihe von praktischen Problemen sehr fruchtbar. Hierher gehört vor allem das Problem der Schaffung von praktischen Alphabeten für Sprachen, die bisher kein Schrifttum gehabt haben. Es ist bemerkenswert, dass viele Sprachforscher eben durch dieses praktische Problem zur Phonologie gekommen sind. Eng verwandt damit ist natürlich das Problem der zweckmässigen Reform schon existierender, aber ihrem Zwecke wenig entsprechender Alphabete. Ein weiteres, ebenfalls praktisches Problem, das wieder durch den phonologischen Standpunkt geklärt und gefördert werden kann, ist das Problem der Stenographie bzw. der Reform stenographischer Systeme. Endlich stellt auch der Elementarunterricht an den Sprachforscher eine Reihe von Fragen, die in ihrem systematischen Zusammenhange nur bei konsequenter Anwendung des phonologischen Standpunktes gelöst werden können.

Wie man aus dieser flüchtigen Uebersicht ersieht, bringt die phonologische Betrachtung der lautlichen Seite der menschlichen Sprache eine tiefgreifende Reform in mehrere wichtige Teile der Sprachwissenschaft mit sich. Dabei ist die Phonologie einerseits eine streng empirische Wissenschaft, andererseits aber ist sie

A. W. DE GROOT. 1. *System der hellen Vokale im Niederländischen. Dreieck mit Gipfel.*

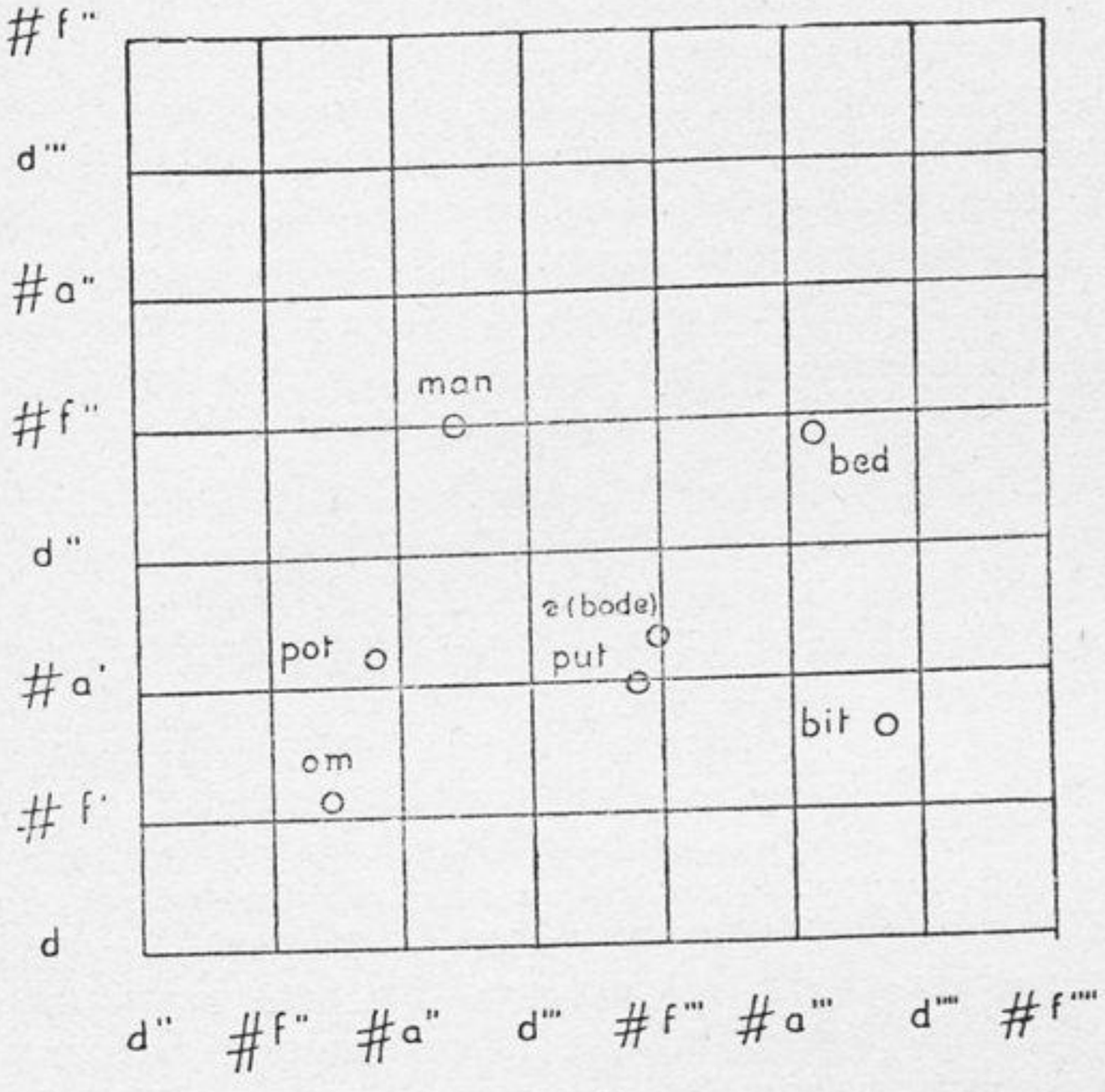


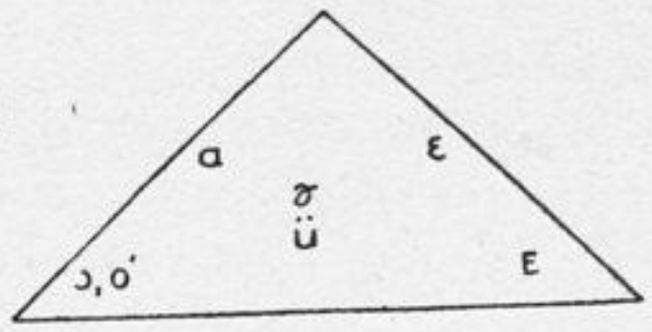


bestrebt, allgemeine Gesetze zu entdecken, wobei die von ihr entdeckten Gesetze eine viel grössere Tragweite und einen viel allgemeineren Charakter besitzen, als jene, die die frühere Sprachwissenschaft zu formulieren versuchte. Die zwei Seiten der phonologischen Betrachtung, die den konkreten individuellen Sprachen und die den allgemeinen Gesetzen zugewandte, sind so eng miteinander verbunden, dass man sie voneinander gar nicht trennen kann. Die allgemeinen phonologischen Gesetze sind nur empirische Verallgemeinerungen und können daher nur auf Grund der phonologischen Betrachtung womöglich aller Sprachen der Welt aufgestellt werden. Andererseits kann aber die individuelle Eigenart des phonologischen Systems einer einzelnen Sprache als solche nur dann richtig erkannt werden, wenn man aus diesem System alles ausschaltet, was auf allgemeinen phonologischen Gesetzen beruht — und das setzt die Kenntnis dieser Gesetze voraus. Die phonologische Beschreibung der einzelnen Sprachen muss immer in Verbindung mit dem Vergleiche von anderen vorgenommen werden, mit anderen Worten, die phonologische Betrachtung aller Sprachen der Welt muss parallel und im Einklang durchgeführt werden. Daher wird die Frage der Organisierung der phonologischen Arbeit zu einer Lebensfrage der Phonologie.

Die phonologische Konferenz, die im Dezember 1930 in Prag abgehalten

A. W. DE GROOT. 2. *System der dumpfen Vokale im Niederländischen : Dreieck ohne Gipfel.*





wurde, und deren Arbeiten den Mitgliedern des zweiten Internationalen Linguistenkongresses bekannt sein dürften, beschloss eine Internationale Phonologische Arbeitsgemeinschaft zu gründen, deren Aufgabe eben in der Erleichterung der phonologischen Arbeit durch gegenseitige Informationen und Beratung bestehen soll. Dieselbe phonologische Konferenz hat auch mich bevollmächtigt, für die genannte Arbeitsgemeinschaft die moralische Unterstützung des II. Internationalen Linguistenkongresses zu erbitten. Ich erlaube mir daher die obige These im Namen der genannten Konferenz dem II. Internationalen Linguistenkongresse zu unterbreiten.

2. A. W. DE GROOT, *Amsterdam.*

I. Für die phonologische Beschreibung einer Sprache sind neben andern auch *experimentelle Angaben* zu verwerten. Nur auf diese Weise ist Einheitlichkeit der Beschreibung verschiedener Sprachen zu erreichen. Auch sind nur auf diese Weise gewisse Grundfragen, z. B. diejenige, ob gegebenenfalls ein Vokaldreieck mit oder

ohne Gipfel vorliegt, endgültig zu lösen. Ein Beispiel bietet das Niederländische, wo das von mir (nach den Angaben Eykmans) verfasste Schema für die hellen Vokale unzweideutig ein Dreieck mit Gipfel (siehe Tabelle 1), für die dumpfen ein Dreieck ohne Gipfel (siehe Tabelle 2) aufweist. Auf die vielen sich an diese Schemata anknüpfenden Fragen gehe ich hier selbstverständlich nicht ein.

II. Es wäre zweckmässig, die *Methode und Terminologie der allgemeinen Rythmus- und Versbaulehre*, sowie den Zusammenhang der Rythmus- und Versbausysteme einerseits und der phonologischen Systeme andererseits, in das Programm des nächstfolgenden Kongresses aufzunehmen.

3. HANS BAUER, *Halle*.

Hier möchte ich, (wenn auch vielleicht nicht genau im Sinne der Fragestellung) hinweisen auf die *Fruchtbarkeit des Phonem-Begriffs für das Verständnis des arabischen Vokalismus*. Die drei konstitutiven Vokale des Arabischen (a, i, u) sind Phoneme, deren Lautcharakter im Wesentlichen durch die benachbarten Konsonanten bestimmt wird.

4. M. SERGE KARCEVSKI, *Genève*.

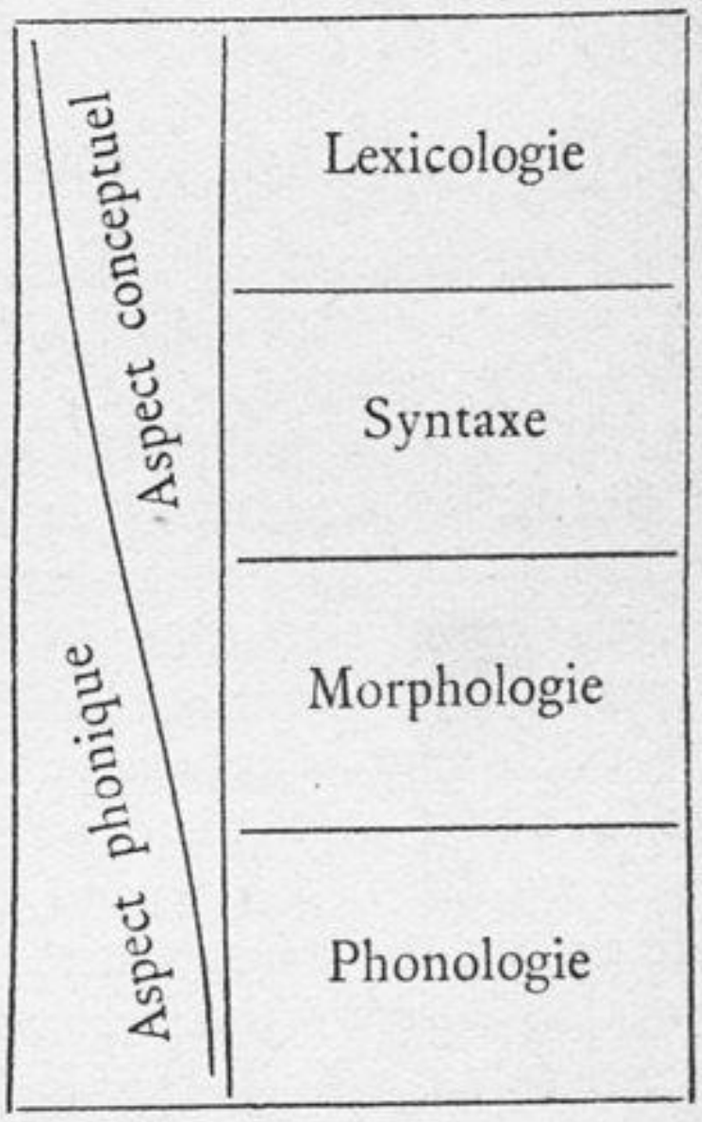
Un système linguistique est un mécanisme fonctionnant en vue d'établir une correspondance entre la marche de la différenciation dans le domaine de la pensée, d'une part, et dans celui du son de l'autre : deux domaines extérieurs à la langue. *Ce fonctionnement comporte quatre étapes ou plans de transmission chacun régi par son propre principe d'organisation déterminant les rapports entre l'aspect phonique et l'aspect conceptuel de la langue, à cette étape de transmission*. Relié à la fois, à ce qui le précède et à ce qui le suit, chaque plan se subdivise en deux ordres de rapports. Ces huit ordres « s'emboîtent » (Alb. Sechehaye) l'un dans l'autre, en partant du plus concret qui est l'ordre des phonèmes (rapports qualitatifs) pour aboutir au plus abstrait qui est celui des rapports « quantitatifs » sur la ligne de la phrase. Tous les rapports linguistiques sont, de près ou de loin, dominés par le caractère *linéaire* du signifiant (F. de Saussure, Alb. Sechehaye).

Le principe du plan lexicologique est la *phrase* (ne pas confondre avec la proposition !). Fonction du dialogue, unité de communication actualisée, la phrase ne peut pas avoir de structure grammaticale propre, mais elle possède une structure phonique particulière qui est son *intonation*. Ce plan connaît deux espèces de différenciation : I, « quantitative » : distinction entre *tout* (phrase), *partie* et *enclave* ; I, « qualitative » : *a*) rapports d'équipollence : 1° *symétrie*, 2° *identité* ; *b*) rapports de non-équipollence : 3° *asymétrie*, 4° *gradation* ; d'où résultent quatre espèces de « membres de phrase » (« unités de sens ») à intonation différente. Les unités de ce plan tendent à se lexicaliser et à devenir des blocs indécomposables.

Dans le plan syntaxique, les rapports *logiques* tendent à s'établir à l'intérieur de l'unité de communication. Il en résulte deux étapes de différenciation successives : I, rapports *asyntagmatiques* : *a*) *coordination* (réversibilité des termes) *b*), *subordination* (irréversibilité des termes) et *c*) *incise* (zéro des deux premières) ; II, rapports *syntagmatiques* (déterminé/déterminant, TT′) : *a*) *accord* (réflexion des valeurs formelles du T par le T′), *b*) *rection* (modification des valeurs formelles du T′ sous

l'influence du T) et *c*) *adjonction* (zéro des deux premiers, p. ex. les rapports de l'adverbe à son verbe). Les rapports syntagmatiques peuvent être prédicatifs (= proposition).

Dans le plan morphologique, la première différenciation procède à la distinction entre le *général* et le *concret* à l'intérieur de chaque terme du syntagme. Il en résulte l'opposition entre les valeurs *formelles* et les valeurs *sémantiques*, les premières encadrant les dernières et les distribuant entre les catégories grammaticales (« parties du discours »). La seconde différenciation vise la ligne phonique : les unités morphologiques (et syntaxiques) deviennent significatives en vertu de leur position respective sur cette ligne (préfixe-radical-suffixe-désinence ; ordre des mots, etc.).



Dans le plan phonologique, les deux différenciations aboutissent à la constitution des *syllabes* et des *phonèmes*. Il s'agit de disposer sur la ligne phonique les propriétés telles que le timbre, la durée, l'intensité et le ton. La langue y parvient en divisant la ligne phonique en unités qualitatives de timbres différents (*phonèmes*) et en « superposant » à chacune de ces unités les différences quantitatives de durée, d'intensité et de ton. Ainsi le phonème possède virtuellement toutes les propriétés phoniques, cependant la durée, l'intensité et le ton ne peuvent se réaliser que dans la *syllabe* en tant que partie du mot et en fonction des plans de la langue.

De toutes les unités structurales sémiologiques le *mot* est la plus importante ainsi que la plus complexe. Le mot est une suite de phonèmes, mais il est aussi un groupement organisé de syllabes ; il est une suite de morphèmes, mais aussi une combinaison structurale de valeurs formelles et sémantiques ; il est en outre un terme de syntagme, il peut aussi être un élément des rapports asyntagmatiques, un membre de phrase et même une phrase. Mais il reste toujours un concept rivé à un complexe de sons, une unité à deux faces.

Il va de soi que l'importance et les particularités structurelles de chaque plan varieront d'une langue à l'autre.

Il faudrait maintenant refaire le chemin parcouru, dans le sens inverse, en s'arrêtant à chaque instant pour se demander lesquelles des quatre propriétés phoniques sont utilisées dans chaque plan, et de quelle manière, en tenant naturellement compte de la distinction entre les procédés productifs et improductifs. Point de réponse unique, valable pour toutes les langues. Dans telle langue, il y aura des phénomènes phoniques propres p. ex. au plan morphologique (alternances) ou bien servant à la différenciation syntaxique (sandhi), etc. ; dans telle autre, il n'y en aura point. Cependant il y aura partout des phénomènes de caractère général, ne desservant ni la grammaire, ni la dérivation, ni la phrase et n'existant qu'en fonction de la syllabe. Ce seront ceux-là qui constitueront proprement le plan phonologique.

La langue fonctionne en vue de la transmission de la pensée par l'intermédiaire du son et non pour la transmission du son par la pensée, nous devons

par conséquent admettre qu'il peut y avoir une phonologie de la phrase, une phonologie syntaxique, une phonologie du mot, une phonologie morphologique et enfin la phonologique tout court (sans parler de la phonologie sémantique). Leur importance et leur caractère varieront d'une langue à l'autre.

5. CHARLES BALLY, *Genève.*

SPÉCIMENS DE CONCORDANCE ENTRE LA STRUCTURE GRAMMATICALE ET LE SYSTÈME PHONOLOGIQUE.

Français.

Parmi les caractères généraux du français moderne, deux tendances apparaissent : le français est soumis au régime analytique (antiflexionnel) et d'autre part il favorise le signe simple, arbitraire. Ces deux tendances agissent en sens opposé, et ont leur corrélatif dans le système phonologique.

A) Le français est analytique ; il a éliminé la majorité des désinences latines et les a remplacées par des mots grammaticaux indépendants du sémantème ; les radicaux des mots latins tendent à devenir des autonomes : cf. *lup*(*-us, -i, -o, -orum*, etc.) et français *loup*(*s*) ; dans les syntagmes, séquence progressive :

1. Les morphèmes remplaçant les désinences précèdent leur sémantème au lieu d'être fixés à la finale : cf. **le** *loup*, **du** *loup*, etc. **je** *souffre*, **qu'***il entre !*, etc.

2. De deux signes lexicaux, c'est le déterminant (*t'*) qui suit le déterminé (*t*): cf. *la terre est ronde, la terre tourne, trahir un ami, obéir à son maître, chapeau gris, pot à lait*, etc.

Contre-partie phonologique. — L'ordonnance progressive (*tt'*) crée un rythme à la fois psychique et matériel ; le sémantème est pensé avec plus d'intensité que le morphème, le déterminant avec plus d'intensité que le déterminé ; ils sont donc prononcés avec plus de force ; le rythme du français est oxyton ; il l'est dans les groupes (*la terre est* **ronde**, *pot à* **lait**, etc.), dans les mots (*habit, moisson*, etc.), et jusque dans la syllabe ; car c'est la voyelle qui porte l'accent syllabique ; or elle termine normalement la syllabe ; *un-beau-pe-tit-cha-peau-gris-fon-cé*. C'est pour cela que le français n'a pas de diphtongues décroissantes (*oi*, *au* etc.), qu'il a des voyelles nasales au lieu de voyelles + consonnes nasales, que les voyelles longues le sont très peu, etc.

B) Le français préfère le signe arbitraire, c'est-à-dire simple, au signe motivé ou complexe. Il étiquette les idées au lieu de les définir ou de les décrire : cf. *pendule* et allemand *Wanduhr, assommer* et allemand *totschlagen*. Il « dénote » au lieu de « connoter » ; son idéal est la clarté (au sens cartésien du mot, cf. GOBLOT, *Traité de Logique*, p. 100). Ce qui n'est pas simple tend à le devenir : les complexes se condensent et s'agglutinent. Ainsi les mots qui étaient en voie de devenir autonomes s'asservissent aux morphèmes qui les précèdent : impossible de dire *Chien ami d'homme*, pas plus qu'en latin *can-amic-homin*. Les composés sont peu en faveur et se distinguent mal des groupes syntaxiques (*pot à lait, parler français*, etc.). Les composés savants ne s'analysent pas spontanément, les radicaux étant étrangers et la séquence *t't* : cf. *viticulture, anthropophage* et all. *Weinbau, Menschenfresser*. Les suffixaux, plus simples et plus abstraits, sont préférés aux composés (cf. *arrosoir* et all. *Giesskanne*). Les suffixaux et préfixaux eux-mêmes ne se forment pas très librement (ex. : difficulté de créer des adverbes en *-ment*,

courtement, etc.). Les rapports grammaticaux sont en général simples et abstraits ; souvent l'ordre des mots suffit à les marquer (« Le soldat tue son ennemi » et all. « Der Soldat tötet seinen Feind », *nommer général*, all. zum *General ernennen*, etc.). Les ligaments grammaticaux sont peu lexicalisés (cf. « la bataille *de* Leipzig, *de* l'Alma » et all. « die Schlacht *bei* Leipzig, *an* der Alma », « *de* la fenêtre » et « *vom* Fenster *hinaus* », etc.).

Contre-partie phonologique. — Simplicité : voyelles et consonnes sont simples, nettes, bien délimitées dans la chaîne ; pas de phonèmes complexes (diphtongues, mi-occlusives comme *ts*, *tch*), pas de consonnes aspirées, etc. Le système phonologique se fait, lui aussi, complice de la condensation syntagmatique : les groupes portent un seul accent terminal qui diminue l'individualité des éléments ; dans le mot, l'accent (oxyton) frappe rarement la racine (la partie motivante). La fusion des éléments est favorisée aussi par l'hiatus, très doux, par l'élision, pratiquée largement. Enfin et surtout la coupe des syllabes ne coïncide que par hasard avec la limite des éléments significatifs : cf. *C'es-t affreux*, *tro-p heureux*, *mo-n ami*, *i-noui*, *dé-sorganiser*, etc.

N.B. — Le régime esquissé ici s'applique au français usuel non émotif. Il est tenu en échec par deux facteurs : l'action de l'affectivité et l'introduction d'emprunts savants, surtout latins. L'affectivité crée un rythme baryton, à la fois grammatical et phonologique ; ex. : « Magnifique, ce tableau ! » Les emprunts tirés du latin ont beaucoup de syllabes fermées (*extraction*, *suggestion*, etc.).

Allemand.

L'allemand présente deux caractères opposés à ceux que nous avons attribués ci-dessus au français. Il est beaucoup plus synthétique et flexionnel ; en revanche il motive abondamment les signes, qui sont, de ce fait, à la fois complexes et nettement analysables. Ces deux tendances produisent des effets contradictoires et ont leur corrélatif dans la structure phonologique.

A) L'allemand maintient encore la flexion désinentielle. La séquence syntagmatique est, dans une large mesure, du type régressif (*t't*) : (Ich sehe) dass du *krank* bist ; ein *grauer* Hut ; *fünf Meter* lang, *einen Freund* verraten, *Milch*topf, *aus*trinken, *Lehr*-er, *tun*-lich. L'apophonie vocalique joue un grand rôle en grammaire : *Gast-Gäste*, *binden-band-bände-gebunden*, etc.

Contre-partie phonologique. — Le rythme de l'allemand est, dans l'ensemble, baryton : *Grau* ist alle Theorie, ich bin *krank* gewesen, dass du *krank* bist, *Milch*topf, *Leh*rer, *Ga*bel. La syllabe est le plus souvent fermée : *ein-hüb-scher-dun-kel-grau-er-Hut*. Les diphtongues sont parties intégrantes du système : *tauchen*, *täuschen*, *leiden* ; les longues sont plus longues qu'en français.

B) L'allemand motive abondamment les signes. Si le français aime la clarté, il aime, lui, la précision, ou mieux *les* précisions ; il montre les choses dans le détail (cf. *Erdteil* et *continent*, *Wanduhr* et *pendule*), les faits dans le devenir (*totschlagen* et *assommer*, *sich krank arbeiten* et *se surmener*). Le français a peine à rendre les nuances marquées par *an-*, *aus-*, *er-füllen*, *be-*, *ver-*, *zer-*, *an-*, *aus-*, *abschneiden*, etc. Ces complexes sont d'ailleurs, bien que cohérents, d'une analyse transparente. L'allemand les distingue jusqu'à admettre la séparation des éléments, si rare en français. Cf. *aus-ge-trunken*, *trink dein Bier aus !* Les composés foisonnent ; les suffixaux s'en distinguent souvent mal (*liebe-voll*, *liebens-würdig*, etc.). Les rap-

ports grammaticaux sont fortement lexicalisés : *zum Jüngling heranwachsen, von Anfang an, um die Stadt herum.*

Contre-partie phonologique. — Abondance de phonèmes complexes : diphtongues, mi-occlusives (*ts, pf*), aspirées, groupes usuels (*cht, chp, chr, chl : stehen*, etc.). Les consonnes simples oscillent entre plusieurs types (cf. *p* et *b*) et se délimitent mal dans la chaîne.

En allemand, l'accent motive : il repose sur le déterminant (racine, préfixe, premier élément de composé : tr*i*nken; *aus*trinken, *Milch*topf). La syllabe motive aussi, car elle coïncide normalement avec les limites des éléments significatifs ; à l'initiale de mot et de sous-unité, présence fréquente de *h* et de l'occlusive laryngale (') : *ein Haus, daher, ein 'Adler, Wert-'urteil, er-'öffnen* ; les consonnes finales sont réduites à leur implosion, cf. la prononciation de *ein Bad* (*Bat/*) et de fr. (*ils*) *battent* (*ba/t*). Inversement toute infraction à ces règles indique agglutination : *herein*, et non *her-'ein*.

Latin.

Le latin a un rythme à sommet interne plus proche de la fin que du commencement : P. ex. le verbe, qui relie le sujet à l'objet se place de préférence en fin de phrase, de sorte que le déterminant n'est ni final, ni initial. Ex. : *Romani Carthaginem deleverunt, Caesar summa ope bellum gerit.* Cf. E. RICHTER, *Zur Entwicklung der romanischen Wortstellung aus der lateinischen*, pp. 7 et 81.

Or, à ce rythme, qu'on pourrait appeler pénultième, correspond la place de l'accent de mot à l'époque historique : *Romani, Carthaginem* (*Carthago*) *deleverunt animus*, mais *animorum, condidi*, mais *condidistis*, etc.

L'accent de syllabe y est conforme aussi. La syllabe latine admet normalement une fermante et une seule après le sommet vocalique (la seconde partie d'une diphtongue et d'une longue compte rythmiquement pour une fermante). Ex. *certus, altus, gestus, aptus, aurum, pūrus*. Dans *auctor*, *c* est presque amui, de même que *n* dans *monstrum* (cf. *mostellaria*) ; des formes telles que *arctus, sumptus*, etc., tendent vers *artus, sumtus ; torstus* est devenu *tostus, fulgmen fulmen, quinctus quintus, torcsi torsi, caussa causa, aksla āla, scantsla scāla, dicsco disco, porcsco posco*, etc. etc.

6. ALBERT SECHEHAYE, *Genève*.

Si l'on veut étudier les rapports du système phonologique avec les autres parties du système de la langue, *il y a sans doute intérêt à rechercher quelles sont les ressemblances et les différences que l'on peut constater entre le phonème ou le système des phonèmes d'une part et le signe ou les systèmes de signes d'autre part*. Nous proposons ici quelques vues sur cet important sujet.

1. La base de cette comparaison nous paraît être fournie par la proportion suivante : *Le phonème acoustique est au phonème articulé comme le signifiant est au signifié.*

En effet, chacun se forme les images motrices des phonèmes qu'il emploie par une interprétation individuelle des phonèmes qu'il perçoit, exactement comme chacun se fait une idée de ce que signifient les mots en les entendant employer. Nous nous plaçons ici sur le terrain de la *langue*, c'est-à-dire que nous considérons tous les éléments en présence : signifiant et signifié, son et articulation,

comme des idées types, distincte; de leurs réalisations occasionnelles qui sont de la *parole* ; mais nous insistons sur ce fait que le signifiant et le son sont pour le sujet parlant et entendant des choses données qu'il suffit d'observer, tandis que le signifié et l'articulation sont le produit d'une interprétation. Nous posons donc un parallélisme évident entre ces deux rapports.

2. Cette vue fixe une certaine communauté de nature entre ces deux unités d'ordres divers qui concourent à constituer le système de la langue : le phonème et le signe. Elle marque aussi une grande différence. En effet l'interprétation articulatoire du phonème se fait entièrement en fonction de son aspect acoustique ; elle ne contient rien d'arbitraire. L'interprétation du signe ne se fait pas en fonction du signifiant, qui est en principe, à son égard, arbitraire et immotivé, mais en fonction du contexte et de la situation.

3. C'est parce que le phonème se fixe par une interprétation d'un son sous forme d'image motrice que le système des phonèmes est fondé sur un certain nombre de différenciations d'ordre articulatoire : voyelles d'arrière ou d'avant, lèvres arrondies ou retirées, consonnes sourdes ou sonores, mouillées ou non mouillées, etc. Dans l'ensemble des idées verbales, on constate aussi une certaine tendance à un classement idéologique : classes de substantifs, noms génériques et noms spécifiques, termes d'identification, termes corrélatifs, synonymes, antonymes, etc. Si les résultats ne sont pas comparables dans les deux domaines, c'est que l'on a affaire du côté des phonèmes à un problème relativement simple et reposant sur peu de données, tandis que du côté des signes, c'est tout le contraire. Nous ne parlons pas du système grammatical, qui, lui, est certainement créé par interprétation.

4. La communauté de nature qui unit l'image motrice du phonème à l'aspect significatif du signe apparaît dans l'évolution de la langue. L'évolution des sons est en général soumise à des conditions articulatoires (assimilation, différenciation, phénomènes progressifs dans les mouvements des organes de la bouche). L'évolution du lexique ou du système grammatical est commandé de son côté par des facteurs psychiques qui intéressent le signe en tant que moyen d'expression plutôt qu'en tant que forme matérielle.

5. Nous rappelons ici seulement pour mémoire un parallélisme sur lequel d'autres ont insisté. Le phonème n'existe pas isolément, pas plus que le signe ; ils sont faits tous deux pour être combinés. Ferdinand de Saussure a signalé le premier ce fait capital que le phonème, comme le signe de langue, existe à la fois sur les deux axes associatif et syntagmatique (v. *Cours de Ling. Gén.*, 2e éd., p. 180). Si le signe est une fonction possible dans la phrase, le phonème est une fonction possible dans la syllabe, dans le radical, dans le mot ou dans les combinaisons de mots selon les exigences de la langue. Il y a donc une « grammaire des phonèmes » comme une « grammaire des signes » et dans ces deux grammaires on pourra trouver les manifestations des mêmes tendances générales.

6. Tout fait régulier dans la « grammaire des signes », ou syntaxe, comporte la combinaison d'éléments phoniques immotivés avec une forme abstraite motivée. *Dominī*, *dominō*, *servī*, etc., sont en latin des formes arbitraires. Mais si *dominō* est le datif du génitif *dominī*, il est logique que *servō* soit le datif de *servī*. La forme abstraite de ce phénomène est naturelle. Or, il y a aussi dans la grammaire des phonèmes des faits réguliers, c'est-à-dire motivés ; seulement, conformément à ce qui a été dit plus haut, ils le sont entièrement, ils ne comportent aucun

facteur arbitraire. Ainsi il est régulier qu'à l'opposition : *ils viennent* (viɛn) — *il vient* (viɛ̃) corresponde en français l'opposition *donner* (dɔne), *le don* (dɔ̃).

De même qu'il y a des irrégularités dans un système de syntaxe, il peut y en avoir dans la grammaire des phonèmes. C'est ce qu'a exposé M. Sapir (*Sound patterns*, Language, I, juin 1925). Dans les deux cas l'habitude d'associer certaines choses l'emporte sur les rapports naturels de ces choses. En français, par exemple, on fait entrer dans le même cadre des couples réguliers comme : *marcher* et l'impératif *marche ; avancer, avance* et des couples irréguliers comme *savoir, sache ; aller, va*. C'est ainsi qu'en phonologie *iɛ* et *iɛ̃*, *ɔ* et *ɔ̃* mais aussi *i* et *ɛ̃*, *y* et *œ̃* sont des couples parallèles malgré le déplacement de l'articulation de la voyelle nasale. Comparez *donner, don ; finir, fin ; brune, brun*, etc.

Les associations sur lesquelles reposent ces correspondances irrégulières et les autres subsistent aussi longtemps que la règle syntaxique ou phonologique est vivante. Mais elles peuvent se dénouer et laisser chaque élément à lui-même, à moins qu'il ne contracte des associations nouvelles. Dans les deux domaines l'évolution se produit par des interventions de l'esprit qui fait entrer la matière donnée dans de nouveaux classements en utilisant les éléments de régularité que fournit la vie.

8. La grande ressemblance entre le système phonologique et le système syntaxique, c'est que l'un et l'autre — bien que plus ou moins motivés et par conséquent naturels — ne sont pas nécessaires. Dans les deux cas on a affaire à la réalisation provisoire d'un possible auquel d'autres possibles peuvent toujours se substituer.

CINQUIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE

Sous la présidence de M. P. KRETSCHMER, le vendredi 28 août à 9 h. 1/4.

Secrétaires : MM. ALB. SECHEHAYE, ANT. GRÉGOIRE.

Au début de la séance la parole est donnée à *M. de Siqueira-Coutinho*, qui propose qu'en souvenir du Congrès de Genève, une plaque de marbre, honorant la mémoire de Ferdinand de Saussure soit apposée en un lieu approprié et remise aux autorités universitaires genevoises.

La proposition, accueillie avec approbation, est renvoyée au C.I.P.L. pour préavis.

BERICHT VON PROF. Dr. N. TRUBETZKOY.

Dass zwischen den Lautintentionen oder Lautabsichten (Phonemen) und den in Wirklichkeit ausgesprochenen Lauten ein grosser Unterschied besteht, das ist schon lange erkannt worden. Die meisten Sprachforscher sind aber an dieser Tatsache einfach vorübergegangen. Nur ganz wenige haben von der Auseinanderhaltung der Phoneme und der Laute in ihren Arbeiten gelegentlich Gebrauch

gemacht. Systematisch durchgeführt und ausgearbeitet wurde dieser Gedanke nur in der Schule Baudouin de Courtenay's, diese Schule stand aber bis zur allerjüngsten Zeit, d.h. ungefähr bis zum Weltkriege, abseits von der Hauptmagistrale der Sprachwissenschaft. Erst in der Nachkriegszeit macht sich ein Umschwung fühlbar. Von verschiedenen Seiten kommen die Sprachforscher selbstständig zur Einsicht, dass die Untersuchung der Lautabsichten oder Lautbegriffe für die Linguistik vielleicht wichtiger als die Untersuchung physiologischer Artikulationsvorgänge und physikalisch-akustischer Lautwerte ist. Man kommt zur grundsätzlichen Scheidung von zwei Disziplinen: der Phonetik und der Phonologie.

Die Phonologie befasst sich mit Phonemen, d.h. mit den in der betreffenden Sprache zur Bedeutungsunterscheidung verwendeten Lautabsichten oder, noch allgemeiner ausgedrückt, Lautbegriffen. Ein Laut enthält immer einen ganzen Komplex von phonetischen Merkmalen und der Phonetiker muss alle diese Merkmale untersuchen. Für die Bedeutungsunterscheidung werden jedoch in jeder Sprache nicht alle, sondern nur wenige Merkmale des betreffenden Lautes verwendet, die übrigen bleiben in dieser Hinsicht irrelevant. Die Phonologie interessiert sich nur für die von allen für die Bedeutungsunterscheidung irrelevanten Merkmalen abstrahierten Lautbegriffe. Sie untersucht ihren Gehalt und ihre gegenseitigen Beziehungen. Dass diese Lautbegriffe beim Sprechen sich in Lautabsichten verwandeln, die sich in objektiv wahrnehmbaren Lauten realisieren, und dass diese Laute naturgemäss ausser den phonologisch gültigen auch noch viele phonologisch irrelevante Merkmale enthalten, alles das weiss der Phonologe, er überlässt aber die Untersuchung dieser Laute oder phonetischen Realisierungen dem Phonetiker, der dazu ganz andere Methoden braucht. Der Phonologe weiss auch, dass ein und dasselbe Phonem sich je nach seiner Stellung und je nach anderen äusseren Bedingungen verschieden realisieren kann, dass manchmal ein Phonem durch eine Lautverbindung und manchmal eine Phonemverbindung durch einen einheitlichen Laut realisiert werden kann. Das ist ihm aber nur ein Beweis dafür, wie verschieden der Gegenstand der Phonologie vom Gegenstand der Phonetik ist: Der Phonetiker will solche Lautunterschiede entdecken, die der gewöhnliche, seine Muttersprache redende Mensch gar nicht bemerkt. Der Phonologe will dagegen nur jene Unterschiede erforschen, die jeder Mensch in seiner Muttersprache bemerken muss, weil diese Lautunterschiede die Bedeutung der Wörter und Sätze differenzieren. Der Phonetiker will sozusagen in die Sprachorgane eindringen und ihre Arbeit in den kleinsten Details untersuchen, so wie man die Arbeit eines Mechanismus untersucht. Der Phonologe will dagegen in das Sprachbewusstsein eindringen und den Gehalt der einzelnen Lautbegriffe, aus denen die Wörter und Sätze der gegebenen Sprache bestehen, erforschen.

Diesen tiefen Gegensatz zwischen dem phonetischen und dem phonologischen Standpunkte kann man nicht stark genug betonen. Der Phonologe darf nie an die experimentelle Phonetik appellieren oder in ihr seine Zuflucht suchen. Die Phonetik kann alle Merkmale eines Lautes aufdecken, kann aber nicht bestimmen, welche von diesen Merkmalen für die Bedeutungsunterscheidung relevant sind. Daher möchte ich vor der von Prof. A. W. de Groot empfohlenen Uebertragung der Ergebnisse experimentalphonetischer Untersuchungen der Vokale in den Bereich der Phonologie (s. S. 113) entschieden warnen. Ein System von Lautbegriffen ist etwas grundsätzlich anderes als eine Tabelle, wo die Abstände der Unter- und Oberformanten nach genauen Messungen angegeben sind. Prof.

Hans Bauer bemerkt mit Recht (s. S. 114), dass die drei Vokalphoneme des Arabischen je nach der phonetischen Umgebung verschieden realisiert werden. Untersuchen wir den arabischen Vokalismus mit experimentalphonetischen Methoden, wie A. W. de Groot es will, so müssen wir für jede Vokalnuance die Unter- und Oberformanten ausmessen und sie alle auf die Formantentabelle auftragen. Wir würden nicht drei, sondern eine viel grössere Anzahl von Punkten erhalten, und wer weiss, ob diese Punkte sich zu einem Dreiek oder zu einem Viereck verbinden würden. Vom phonetischen Standpunkte würde dies eine graphische Darstellung des arabischen Vokalismus sein. Vom phonologischen Standpunkte aber wäre dieses Bild entschieden falsch. Denn das phonologische System des Arabischen kennt nur drei Vokalphoneme. Wenden wir uns aber zur arabischen Nationalschrift, so finden wir, dass diese in dieser Hinsicht genau den phonologischen Tatbestand wiederpiegelt : sie besitzt nur drei Vokalzeichen. Dieser Fall ist nicht isoliert. Aus der Analyse eines guten nationalen Schriftsystems, das für die betreffende Sprache geschaffen wurde und sich praktisch bewährt hat, kann die Phonologie unendlich mehr lernen als aus genauen experimentalphonetischen Messungen und Untersuchungen. Denn das, was ein gutes praktisches Alphabet wiedergeben will und muss, sind nicht die Laute, sondern nur die bedeutungsdifferenzierenden Lautbegriffe der betreffenden Sprache d.h. eben derselbe Gegenstand, den die Phonologie zu untersuchen hat. Aber, wenn eine gute praktische Nationalschrift der Phonologie wertvolle Dienste leisten kann, so auch umgekehrt: die Schaffung einer solchen Schrift wird durch die Phonologie sehr erleichtert. Gegenwärtig sind sehr viele Sprachen im Begriff ihre Schriftsysteme zu reformieren, ihre alten nationalen Alphabete zu latinisieren ; für viele bisher schriftlose Völker werden jetzt praktische Alphabete neu eingeführt. Betrachten wir dabei die Fachliteratur über diesen Gegenstand, so sehen wir, dass die an dieser Arbeit beteiligten Faktoren sich nicht von phonetischen, sondern ausschliesslich von phonologischen Erwägungen leiten lassen. Als Musterbeispiel für die Bedeutung der Phonologie bei der Schaffung eines praktischen Alphabets kann die heutige japanische nationale Lateinschrift dienen. Bei der Transkription japanischer Namen und Wörter bedienten sich bis jetzt die Europäer und Amerikaner einer lateinischen Transkription (des sogenannten « Hepburn'schen Systems »), die nur den phonetischen Wert der Laute wiedergab, ohne die phonologische Seite der Sprache zu beachten. Als nun die Japaner selbst ihre alte Nationalschrift durch eine praktische Lateinschrift ersetzen wollten, erwies sich, dass das phonetisch orientierte hepburnsche System für das japanische Sprachbewusstsein unannehmbar ist. Gewisse Lautunterschiede, die in diesem System bezeichnet waren, erwiesen sich als irrelevant. Im Japanischen kommt « ts » nur vor « u » vor, « t » dagegen nur vor « a », « o », « e » ; daher befinden sich « ts » und « t » immer in verschiedener Lautumgebung und können nicht allein die Bedeutung differenzieren : daher werden sie auch vom japanischen Sprachbewusstsein nicht auseinandergehalten und müssen auch in der praktischen Schrift durch dasselbe Zeichen bezeichnet werden ebenso wie im Deutschen das palatale « k » und das velare « k » durch ein einziges Zeichen bezeichnet werden.

Der Unterschied zwischen Phonetik und Phonologie besteht nicht nur darin, dass ihre Gegenstände anders geartet sind und entsprechend auch ihre Arbeitsmethoden verschieden sein müssen — sondern auch in der ganzen Einstellung zum Gegenstand. Die Phonetik ist notwendigerweise isolierend und atomistisch.

Ein Laut der menschlichen Rede kann als solcher (für sich allein), isoliert phonetisch untersucht werden, — ohne jede Rücksichtnahme auf die anderen Laute derselben Sprache. In der Phonologie ist ein derartiges Verfahren unmöglich. Da der Gegenstand der Phonologie die bedeutungsdifferenzierenden Lautbegriffe sind, so wird ein Phonem niemals isoliert, sondern immer als Gegenstück zu anderen Phonemen desselben Systems untersucht. Eigentlich untersucht der Phonologe in erster Linie die Arten der Lautgegensätze, die in der betreffenden Sprache Bedeutungsunterschiede hervorrufen können. Der phonologische Gehalt eines Phonems ergibt sich aus der Art der Lautgegensätze, an denen dieses Phonem teilnimmt — also aus seiner Beziehung zu anderen Phonemen desselben Systems, d.h. aus seiner Stellung im phonologischen Lautsystem. Und dieser Umstand schafft einen tiefen Gegensatz zwischen der methodologischen Einstellung der Phonetik und der Phonologie : die atomistisch eingestellte Phonetik untersucht isolierte Laute und Lauterscheinungen, die ganzheitlich eingestellte Phonologie geht vom phonologischen System als einer Ganzheit aus, die nun eingegliedert werden soll.

Es kommt oft vor, dass ein Lautgegensatz nur in gewissen Stellungen Bedeutungsunterschiede bewirkt. In solchen Fällen muss man zugeben, dass der Gehalt derselben Phoneme in verschiedenen Stellungen sich ändert. Der Phonologe muss nicht nur den Gehalt aller Phoneme in allen Stellungen, sondern auch alle möglichen Phonemverbindungen untersuchen und sie nach ihrem Vorkommen und ihrer Funktion prüfen.

So ergibt sich eine gewisse Analogie zwischen Phonologie und Grammatik. Da das Phonem schliesslich ein konventionelles Zeichen ist, aus dem die Wörter zusammengesetzt werden, so ist das phonologische System ein Zeichensystem, und der Phonologe untersucht den Gehalt, die gegenseitigen Beziehungen der Zeichen dieses Systems, ihre zulässigen Kombinationen. Aber ebenso verfährt ja der Grammatiker mit den Formen, die ja auch nichts anderes als Zeichen für gewisse formale Kategorien sind. Freilich besteht hier auch ein grosser innerer Unterschied. Aber die äussere Analogie ist unverkennbar, und daher hat A. Sechehaye ganz Recht, wenn er die Phonologie als eine « grammaire de phonèmes » bezeichnet (s. S. 119). Das ist ein fruchtbarer Gedanke, der noch weiter ausgebildet werden kann und m. E. nicht nur für die Methode der Phonologie, sondern auch für die der Grammatik wertwoll sein kann.

Die Phoneme dienen zur Bedeutungsunterscheidung. Dies berechtigt uns nachzuforschen, welche Arten von Bedeutungsunterschieden durch die Phonemgegensätze bewirkt werden. Es stellt sich heraus, dass in vielen Sprachen gewisse phonologische Gegensätze nur zur Unterscheidung formaler Bedeutungen gebraucht werden. Es gibt auch Phonemverbindungen mit morphologischer Funktion, z.B. solche, die im Rahmen einer Wurzel ausgeschlossen sind und nur bei der Verbindung einer Wurzel mit einem Affix auftreten können, sodass sie die morphologische Naht bezeichnen usw. Kurzum, es gibt eine Reihe phonologischer Erscheinungen, die für morphologische Zwecke dienen. Es gibt aber auch solche, die für syntaktische Zwecke dienen, die z.B. die Wortgrenze markieren oder ein Wort hervorheben helfen. So ist z.B. im Tschechischen der Akzent für die Differenzierung der Wortbedeutung irrelevant, da er in allen Wörtern immer auf der ersten Silbe ruht. Bei syntaktischer Wortverbindung aber gibt der Akzent erstens die Wortgrenze an und dient zweitens zur Hervorhebung jenes Wortes, auf dem

der Nachdruck liegt. Endlich gibt es phonologische Erscheinungen, die zur Unterscheidung gewisser Satzarten gebraucht werden, z.B. die Intonation. Somit schmiegt sich das phonologische System eng an den grammatischen Bau der Sprache an, und mit Recht verlangt S. Karcevski (s. S. 114-116) eine Gliederung der Phonologie in eine allgemeine, eine Wortphonologie, eine morphologische, eine syntaktische und eine lexikale Phonologie.

Man darf aber nicht glauben, dass die phonologische Betrachtung der Lautlehre ausschliesslich für die synchronische oder für die deskriptive Sprachwissenschaft wichtig ist. Im Gegenteil, sie kann auch bei der diachronischen oder historischen Sprachbetrachtung wertwolle Dienste leisten. Denn sie ist ein Teil jener neuen strukturalen Linguistik, die nach W. Mathesius' treffendem Ausdruck (s. S. 145) eine Synthese der humboldtschen und der boppschen Richtung der Sprachwissenschaft bewirken soll. Die herrschende phonetisch eingestellte Lautgeschichte musste naturgemäss isolierend verfahren. Es wurde die Geschichte der einzelnen Laute, nicht die des Lautsystems, geschrieben. Manche Handbücher gaben sogar die Geschichte der einzelnen Laute in alphabetischer Ordnung. Ein phonologisch eingestellter Lauthistoriker fasst dagegen die Lautentwicklung als eine Umgliederung des phonologischen Systems auf. Bei jeder Lautveränderung fragt er sich, was dabei mit dem phonologischen System geschehen ist. Bei konsequenter Anwendung dieses Grundsatzes bekommt die Lautgeschichte ein ganz neues, manchmal ganz unerwartetes Aussehen. Man erblickt die innere Logik der Lautveränderuug, ihren Sinn — was ohne Berücksichtigung der Phonologie selten erreicht werden kann.

Aber, wenn das phonologische System ein sinnvolles Ganzes ist, wenn es sich so eng an den grammatischen Bau der Sprache anschmiegt und dabei so deutlich die Eigenart jeder Sprache hervortreten lässt — so ist man berechtigt zu fragen, ob es einen notwendigen Zusammenhang zwischen dem grammatischen und phonologischen Bau einer Sprache gibt. Diese Frage wurde von dem Organisationskomite unseres Kongresses auf die Tagesordnung gestellt. Ch. Bally hat sie beantwortet, indem er am Beispiele des Französischen, Deutschen und Lateinischen den Nachweis des Zusammenhanges zwischen der lautlichen und begrifflichen Seite der Sprache skizzierte (s. S. 116-118). Seine geistreichen und scharfsinnigen Ausführungen sind sehr interessant. Ich möchte hier aber nur die methodologische Seite hervorheben. Vor allem zeigen Bally's Ausführungen, dass derartige Untersuchungen eine Vergleichung mehrerer Sprachen voraussetzen — dabei nicht eine genetische Vergleichung, sondern eine typologische. Dann fragt sich aber, ob die Ergebnisse nicht von der Auswahl der zum Vergleich herangezogenen Sprachen abhängen. Bally hat das Französische charakterisieren können, weil er es mit dem Deutschen und dem Lateinischen zusammengestellt hat. Wie wäre es aber, wenn er statt des Deutschen das Italienische, oder gar eine nichtindogermanische Sprache, etwa das Japanische, zum Vergleich herangezogen hätte? Sicher würde die Charakteristik des Französischen dann in mancher Hinsicht anders ausfallen. Wenn aber die Lösung des Problems vom Zusammenhang zwischen der lautlichen und der begrifflichen Seite der Sprache eine Vergleichung mit anderen Sprachen voraussetzt, und die Auswahl der verglichenen Sprachen die Lösung beeinflusst, dann kann eine objektive Lösung dieses Problems nur bei der Vergleichung der betreffenden Sprache mit allen Sprachen der Welt gefunden werden. Diese wird aber erst dann möglich sein, wenn einerseits die grammati-

schen, andererseits die phonologischen Systeme aller Sprachen der Welt erforscht, beschrieben und nach typologischen Grundsätzen eingeteilt sein werden.

Und hier gelange ich zu den Gedanken, die ich in meiner Antwort auf die Rundfrage des Organisationskomites unseres Kongresses ausgeführt habe (s. S.). Während die grammatischen Systeme der Welt bereits ziemlich ausführlich beschrieben sind, sind wir über die verschiedenen phonologischen Systeme der Welt unendlich weniger informiert. Die ausführliche Erforschung, Beschreibung und typologische Einteilung dieser Systeme ist eine der aktuellsten und dringendsten Aufgaben der modernen Sprachwissenschaft. Ich habe in meiner Antwort auf die Rundfrage des Organisationskomites die Bedeutung und Tragweite einer solchen phonologischen Erforschung der Sprachen der Welt auseinandergesetzt. Diese Arbeit kann aber nur dann erfolgreich sein, wenn sie international organisiert ist. Zu diesem Zwecke hat die internationale phonologische Konferenz, die im vorigen Jahre in Prag stattfand, beschlossen, eine « Internationale Phonologische Arbeitsgemeinschaft » zu gründen. Diese Arbeitsgemeinschaft bittet nun den zweiten Internationalem Linguistenkongress, ihr seine moralische Unterstützung zu verleihen. Wir fordern jene Kongressmitglieder, die sich für Phonologie interessieren, auf, unserer Arbeitsgemeinschaft beizutreten und stellen den Antrag : *Das C.I.P.L. möge zur Internationalen Phonologischen Arbeitsgemeinschaft in freundschaftliche und offiziöse Beziehungen treten.*

Le Président fait remarquer combien le problème phonologique ainsi posé est nouveau. Les principes de la phonologie apportent de la lumière sur bien des points de l'histoire des sons. C'est ainsi qu'on a des phénomènes phonétiques de deux sortes : un son s'assimile à un son déjà existant ou un son se transforme dans certaines conditions en un son nouveau. La somme des phonèmes en est diminuée ou augmentée : c'est un fait phonologique. Les assimilations sont une sorte d'homonymie phonétique ; la résistance à ce mouvement d'assimilation qui provoque un mouvement en sens contraire est aussi un principe d'explication. Par exemple, la mutation consonantique germanique, qu'on a généralement essayé d'expliquer par un substrat hypothétique, est susceptible au point de vue phonologique d'être expliquée autrement. Le changement de *bh* en *b* est le plus ancien et c'est pour éviter l'homonymie avec ce *b* provenant de *bh* que l'ancien *b* est devenu *p*, tandis que l'ancien *p* de son côté « fuyait » pour ainsi dire devant le *b* et devenait *ph*, *f*. On peut signaler d'autres exemples encore.

M. Jespersen salue avec joie ce mouvement phonologique ; mais il convient selon lui de mettre au point la part d'originalité que l'on peut reconnaître à la nouvelle théorie. La méthode proposée, si l'on veut se garder des exagérations, a pour principal mérite de systématiser une conception de la phonétique que l'on connaissait déjà et dont il a été tenu compte dans une certaine mesure.

Ce sont les néogrammairiens qui ont pratiqué une phonétique rigide et mécanique, où la qualité seule des sons était prise en considération. L'école de Sweet, à laquelle M. Jespersen appartient, n'a pas ignoré qu'en phonétique on doit tenir compte aussi du rôle de signification attaché au phonème. Cela a été fait en maintes circonstances et M. Jespersen disait lui-même, il y a 27 ans, dans ses *Phonetische Grundfragen* : « Immer mehr drängt sich mir die Betrachtung auf, dass in der Sprache Äusseres und Inneres, Laut und Bedeutung, in der allereng-

sten Beziehung zueinander stehen, und dass es ein grober Fehlgriff ist, der einen Seite ein genaues Studium zu widmen, ohne auf die andere Rücksicht zu nehmen. Sehr vieles in der Lautlehre einer Sprache kann man weder verstehen noch darstellen, ohne auf die Bedeutungslehre einzugehen. » Dans son *Lehrbuch der Phonetik*, quantité et accent ont été étudiés en fonction de la signification. Un chapitre en est intitulé « Nationale Systematik », ce qui n'est rien d'autre que le système phonologique. La notion de « Sprachoekonomie » est aussi un facteur important dans tous les domaines.

Une question de terminologie se pose : le terme de *phonème* a une signification claire ; mais on ne peut pas en dire tout à fait autant de *morphème* et de *sémantème*, encore moins de *morphonème*.

M. Jespersen termine en disant que la phonétique et la phonologie doivent être distinguées, mais non pas séparées (wir müssen Phonetik und Phonologie scheiden, aber nicht trennen) : le phonéticien doit être phonologue, et le phonologue doit être phonéticien.

M. Palmer. During the past year I made a considerable study of the subject under discussion, and embodied the results of this study in a monograph entitled : *The Principles of Romanization*. In this I demonstrated the threefold function of the Roman alphabet, viz. 1) to serve as an orthography proper, 2) to serve as a transliteration of names, etc., in languages not using the Roman alphabet, 3) to serve as a phonetic notation. I noted with interest that Karlgren had reached independently the same conclusion in his work on the problem of Chinese Romanization.

In this same monograph I pointed out that research on phenomena of pronunciation takes two different forms. One of these (this may be called " phonetics " or " phonetics proper ") deals with the ultimate sounds of speech irrespective of the languages in which they may occur. These units may be termed " monophones ". The other form of research (this may be called " phonology ") deals with the phenomena of speech-sounds, their combinations and susceptibilities in a given language. These units are sometimes " monophones " but are more frequently found to be what I term " metaphones " of which there are five classes viz.

1. Two or more sounds mutually interchangeable according to the nature of neighbouring sounds. These are the " phonemes " as defined by Jones. I call these " contactual phonemes ".

2. Two or more sounds mutually interchangeable for no particular reason (e.g. l and r in Japanese). These I term " free phonemes ".

3. Two or more sounds mutually interchangeable according to the dialect. Jones has termed these " diaphones ".

4. Two or more sounds mutually interchangeable according to the degree of stress or prominence given to the syllable; e.g. English *can* may be [*kæn*] or [*kən*]. These I term " dynamophones ".

5. A sound (monophone or metaphone) together with all its ancestral forms, in other terms " diachronic units ". For these the term " phonogene " has been suggested.

M. Meillet veut d'abord remercier M. Trubetzkoy de son admirable exposé. Il a marqué que l'intérêt du linguiste doit se porter essentiellement sur ce qui sert à la

signification. Il nous délivre d'une espèce de cauchemar qui pesait sur nous ; dans les études de dialectologie on s'efforce de noter toutes les nuances de prononciation, même les plus délicates, on obtient des textes difficiles à lire et difficiles à imprimer. Si l'on peut retenir seulement ce qui a une valeur, on profitera pour la clarté et pour la commodité. La valeur d'une théorie se mesure souvent à ses conséquences pratiques.

Cependant il convient de ne pas être injuste envers les historiens de la langue. Il suffit d'ouvrir le *Grundriss* de Brugmann, pour voir que celui-ci n'a pas été un pur atomiste ne considérant jamais que le phonème absolument vide. Brugmann ne met pas sur le même pied toutes les oppositions phonétiques, il distingue ce qui importe de ce qui n'importe pas.

Mais il faut simplifier. Ainsi nous avons deux *e* en français, le *e* ouvert et le *e* fermé, nous n'en avons pas un troisième, un *e* moyen, quoi que disent certains phonéticiens. L'*e* moyen est un accident qui arrive quand la syllabe n'est pas accentuée. Il ne faut pas ignorer ces accidents, mais les mettre sur leur plan.

M. Doroszewski a participé avec plaisir aux travaux de Prague, mais il fait des réserves. Il distingue la thèse principale de la phonologie des conséquences que l'on en tire. Les conséquences abondent, tandis que la thèse est plutôt chancelante et assez mal précisée.

On a représenté l'opposition du son et du « phonème » de deux façons. Baudouin de Courtenay insiste sur la différence qu'il y a entre le son lui-même et la représentation du son. D'autre part, on oppose aussi le son en tant que son au son en tant qu'unité distinctive et fonctionnelle. La première opposition repose en partie sur un malentendu. La notion de la « Lautabsicht » conduit sur une pente psychologiste dangereuse et aboutit facilement à la confusion.

M. Doroszewski, lui aussi, conteste que la phonétique réduise son champ d'action à l'étude « atomistique » des sons. Elle a compris depuis longtemps l'interdépendance de ceux-ci. On a souvent parlé de la base d'articulation notamment propre à chaque langue. Cela est déjà une manière synthétique de considérer les phonèmes (« ganzheitliche Einstellung »). Les auteurs des manuels reconnus comme les plus savants ont fait une large part aux phénomènes de combinaison des sons et aux actions et réactions qu'ils exercent les uns sur les autres.

Le « phonème », au sens d'unité phonétique distinctive, n'est pas — quoi qu'on en dise — quelque chose d'absolument stable et qui contraste d'une façon absolue avec le flottement des sons. Il y a des « phonèmes » qui flottent et c'est souvent par là que se fait leur évolution. Les exemples seraient faciles à citer.

M. Doroszewski souligne qu'à la conférence de Prague les représentants de la phonologie insistaient sur l'insuffisance de la notion du phonème compris comme unité distinctive ; ils trouvaient nécessaire d'ajouter à cette notion celle de la « représentation du son » opposée au son même. La communication que M. Trubetzkoy vient de faire à la séance plénière du Congrès de Genève se base essentiellement sur la notion du phonème-unité distinctive. La notion fondamentale de la phonologie n'a-t-elle pas un peu évolué ? Cette évolution devra continuer avant que les idées soient mises au point.

M. Tanakadate. I cannot fully express my feeling of gratitude and joy on hearing the development and progress in the new science of phonology which

M. Trubetzkoy has so ably expounded. Its importance in establishing a system of transcription into alphabetical writing from other kind of writing such as Chinese or Japanese cannot be overestimated. To the latter I have given my best attention for the last forty-five years.

Yesterday morning I had the honour to communicate to the plenary meeting the resolution of the Committee on Intellectual Cooperation of the League of Nations. In that resolution I meant to put the clause " along the lines of broad phonetics or phonology ". The drafting committee, however, thought that that would be rather too technical for such a committee as that on intellectual cooperation, and I had to be contented with the expression " in conformity with the nature of each language. "

It is most fortunate that this meeting of eminent authorities from all parts of the civilized world has come to approve that principle of phonology which represents the inner structure of any national language at this opportune moment. As a member of the official comittee on the standardization of the Japanese orthography, I congratulate myself on thinking that this meeting will save a number of discussions which might take some years.

With regard to Prof. Jespersen's remark on the economic aspect of the question, I may mention some statistical comparison which I made on the Hepburn system and the Japanese system. Counting all the letters in 16 pages of a journal I go the result that the Japanese system will save 3,14 °/₀ of letters, while another pamphlet gave 3,42 °/₀. As to grammar, which is of psychological economy, the Hepburn system has to divide the declension of verbs into three categories which is contained in one single rule in the Japanese system. Similar advantages are observed in euphonic changes in building compound words, as you will see in the reprint of my small paper in French which is at your disposal [1].

In pursuing the study of phonemes and phonology, this meeting will make a very great contribution toward transcription of different kinds of writings in different parts of the world and will become a most efficient exponent in promoting mutual understanding among mankind, which is the essential basis of universal brotherhood.

M. Uhlenbeck. Il reste un point de terminologie à fixer. On oppose volontiers *phonologie* à *grammaire*, mais la phonologie est un des aspects de la grammaire. Il ne faut donc employer le terme de *grammaire* que dans un sens général et dans son sein il faut opposer la *phonologie* à la *morphologie* et à la *syntaxe*.

A propos du concept de « phonème » M. Uhlenbeck demande à M. Trubetzkoy son opinion sur quelques cas douteux dans les langues algonquines (Cri, Ojibway, Blackfoot, etc.).

M. Trubetzkoy remercie les confrères qui ont présenté des observations sur ses thèses. Il répond au reproche qui lui a été fait de les avoir présentées comme quelque chose d'entièrement neuf. Cela n'a pas été dans son intention et il a pris soin de le dire. L'idée existait déjà, mais jusqu'à présent on n'avait pas su reconnaître l'importance du principe phonologique et en tirer toutes les conséquences.

1. *Recommandation des caractères romains pour l'écriture nationale du Japon*. Extrait du Bulletin nº XLVI de la Société franco-japonaise de Paris, octobre-décembre 1920.

Il est loin d'oublier la valeur des enseignements de phonéticiens tels que M. Jespersen. Mais il convient de séparer nettement l'étude purement phonétique des atomes du langage de l'étude du phénomème à la fois phonétique et linguistique.

Il répond à M. Palmer que les distinctions qu'il établit sont reconnues et qu'il ne s'agit que d'une question de terminologie.

A propos de ce qu'a dit M. Doroszewski, il reconnaît que Baudoin de Courtenay s'est mal exprimé, mais tout le monde a bien compris ce qu'il entendait.

La parole est encore donnée à M. HERMANN pour une courte déclaration concernant la phonologie, mais se rattachant au débat engagé dans la deuxième section à la suite de la lecture de son travail « Die Lautgesetze ».

M. Hermann dit en substance : « Die Phonologie begeht einen methodischen Fehler, wenn sie annimmt, dass manche Lautveränderungen notwendigerweise eintreten. Sie arbeitet dabei nur mit den Bedingungen für den Sprachwandel, während eine Veränderung in der Sprache nur eintreten kann, wenn unter gewissen Bedingungen, in dem Sprechenden oder in der Umwelt, die Seelenkräfte des Denkens, Fühlens und Wollens wirksam werden. »

QUATRIÈME QUESTION

La famille indo-européenne considérée dans ses rapports avec d'autres familles de langues.

SIXIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE

Sous la présidence de M. M. Bartoli (Turin), le samedi 29 août à 9 heures.
Secrétaires : MM. Alb. Sechehaye et E. Cross.

La famille indo-européenne considérée dans ses rapports avec le groupe chamito-sémitique.

RAPPORT DE M. LE PROF. A. CUNY

C'est un périlleux honneur que m'ont fait MM. Bally et Sechehaye quand ils m'ont prié d'exposer quelle idée on peut actuellement se faire de rapports généalogiques éventuels entre l'ensemble des langues indo-européennes et les langues du groupe chamito-sémitique tel que l'a défini, par ex., M. M. Cohen dans les *Langues du Monde*. J'essaierai pourtant de préciser cette idée le plus brièvement et le plus clairement qu'il me sera possible. Mais auparavant, et après avoir rappelé tout ce que je dois à l'enseignement et aux innombrables publications de M. A. Meillet ainsi qu'au *Mémoire* de F. de Saussure et au *Grundriss* de K. Brugmann, il est naturel que je salue les grands noms de Graziadio Isaja Ascoli et de Hermann Möller qui, les premiers avec von Raumer, ont posé la question de façon scientifique.

D'autres savants, Mgr Schrijnen et M. H. Pedersen, ont donné à cette thèse l'appui de leur haute autorité, le premier en attirant l'attention sur ce qui subsiste des préfixes indo-européens, le second, en particulier dans un article de la *Kuhn's Zeitschrift* (1908) qui ne peut pas être resté inaperçu, et par sa théorie des « nostratische Sprachen ».

Il me semble que tout le monde sera d'accord sur le principe suivant : une parenté de langues ne se démontre que par l'identité, au moins partielle, des complexes phonétiques dont ces langues se servent pour exprimer tels ou tels concepts particuliers, mais surtout telle ou telle catégorie grammaticale. Plus la parenté est proche, plus grand est, naturellement, le nombre des complexes phonétiques identifiables d'une langue à l'autre. Les faits de cette nature, c'est chose connue [1], se sont révélés extrêmement nombreux entre les diverses langues indo-européennes dès qu'on eut acquis en Europe une connaissance suffisante du sanskrit. Toutefois, les identités à la fois matérielles et formelles, reconnues en

1. Voir p. ex. Meillet, *La méthode comparative*, Oslo, 1925, pp. 1-11.

foule sur ce domaine, n'empêchent pas que le sanskrit, le grec, l'italique, le germanique, le slave, etc., soient, aussitôt que nous les connaissons, déjà fortement différenciés. M. Meillet, par exemple, enseigne que le baltique, si voisin du slave, en est pourtant assez distinct pour qu'une communauté balto-slave demeure très douteuse [1].

On fait les mêmes observations sur le domaine chamito-sémitique : les langues sémitiques sont à la fois très pareilles les unes aux autres et très différentes entre elles. Pour le chamitique, la seule langue que nous en connaissions sous forme vraiment ancienne, le vieil égyptien, est assez voisine du sémitique pour qu'on ait voulu l'y faire entrer purement et simplement, bien qu'il soit très divergent, surtout au point de vue du vocabulaire, mais même à celui de la morphologie. Dans ces deux cas comme dans d'autres, on a été amené a poser une langue commune. C'est encore ce que font ceux qui pensent que l'indo-européen et le chamito-sémitique sont eux-mêmes apparentés.

Le principe étant donc : rendre sensible l'identité matérielle des moyens d'expression, rappelons que ce qui caractérise avant tout une langue, c'est sa morphologie. Le vocabulaire, la phraséologie et la phonétique n'ont en effet qu'une importance accessoire. Quant à la phonétique, il faut rappeler que c'est seulement quand on a repéré, en très grand nombre, des identités dans le vocabulaire, et d'autres identités, fût-ce en nombre restreint, dans la morphologie, qu'on est conduit à confronter un à un les phonèmes de deux langues dont on entrevoit la parenté, et à se faire une idée précise des systèmes, consonantique et vocalique, de l'idiome antérieur. Les ressemblances et dissemblances dans le matériel phonétique ne peuvent pas fournir d'argument décisif. Toutefois, ce genre d'argument pourrait être utilisé en vue d'une conclusion affirmative dans le cas qui nous occupe : car l'existence parallèle, en chamito-sémitique, des consonnes dites « emphatiques » et celle des « sonores aspirées » en indo-européen, et de même, l'existence parallèle des phonèmes « laryngaux » dans le premier groupe et celle des différents *ə* dans le second, pourraient être légitimement invoquées en faveur de la parenté des deux groupes. Pour ce qui est de la « phrase », comme l'allure en est assez différente suivant les familles de langues, il est frappant qu'en sémitique ancien, du moins en akkadien et en hébreu, la phrase nominale et la phrase verbale soient employées tout à fait comme dans les langues indo-européennes anciennes. C'est un fait que les LXX et saint Jérôme n'ont éprouvé de ce chef aucune difficulté à faire passer en grec et en latin le texte des écritures juives : la traduction grecque et latine est presque toujours le calque exact de la « phrase » hébraïque. On peut se demander, en conséquence, si la phraséologie du vieil-égyptien ou celle de l'arabe, même classique, ne trahit pas l'influence d'un substrat difficile au reste à déterminer.

Abstraction faite de la phonétique et de la phraséologie, le vocabulaire pur et simple ne fournit pas, lui non plus, de faits dirimants. Ceci accordé, il faut bien reconnaître que, lorsque les rapprochements plausibles se présentent en masse, comme c'est le cas dans le *Vergleichendes idg.-semit. Wörterbuch* de H. Möller

1. L'accord du baltique et du slave portant plutôt sur les conservations que sur les innovations (Bartoli, *Rivista di filologia*, IX, 1931, p. 208, n. 2).

(1911) ou dans ses *Laryngalen* (1917), il ressort de là une forte présomption de commune origine. Rappelons ici les faits les plus caractéristiques déjà utilisés ailleurs. Il est remarquable p. ex., que presque toutes les combinaisons du monosyllabe **wa-*[1] « tisser » avec des élargissements suffixes : *ə, g, dh, y, bh* (pour les citer sous forme indo-européenne), existent aussi en sémitique (avec, en plus, le préfixe *ḥa* = indo-europ. *a*). De même, si l'on rapproche sém. comm. **paṭaḥa, *palṭaḥa*[2], etc. de l'indo-européen **peta-, *pleta-* (gr. πετά-ννυμι, etc., lat. *patēre*, lat. *pla-n-ta*, gr. πλατ-ύ-ς, etc., etc.), il est à noter que non seulement le double sens de « s'ouvrir, ouvrir » et de « s'étendre, étendre » existe à la fois en chamito-sémitique et en indo-européen, exprimé par des complexes phonétiques identiques ou peu s'en faut, mais que — chose plus significative, — la « racine quadrilitère » **p-l-d/ṭ-ḥ*, se retrouve aussi bien en sémitique qu'en indo-européen, cf. πλατύς skr. *pṛthúḥ* (lit. *platùs*), forme radicale **p-l-d-ḥ*, et ar. class. *falṭaḥa*, forme radicale **p-l-ṭ-ḥ*. Ici, il est vrai, il ne s'agit encore que de « thèmes » et de « racines »; mais, dans des cas exceptionnels de conservation, on retrouve une identité parfaite (ou peu s'en faut), entre des « mots » occupant une aire plus ou moins grande sur les deux domaines, ainsi indo-europ. **k₁éru-* (got. *hairus*, etc.), ar. class. *šaʒfuⁿ*, etc., et indo-europ. **bhāg₁hu-* (germ. comm. **bōγuz*, gr. πῆχυς, skr. *bāhúḥ*, etc.), v. *Donum natalicium Schrijnen*, pp. 327-332.

On a déjà franchi les limites de la lexicologie banale quand on aborde ce qu'on pourrait appeler les catégories sémantiques, les « noms de nombre » par ex. ou les « noms de parenté ». En particulier, on a reconnu depuis longtemps que les mots signifiant « six », « sept », et de même les mots signifiant « père », « mère », reposent dans les deux groupes envisagés, sur les monosyllabes identiques[3]. A l'intérieur de ces catégories sémantiques, on a reconnu, depuis, d'autres points de contact entre l'indo-européen et le chamito-sémitique. De plus, dans les « noms d'animaux, d'instruments », et quelques autres, l'indo-européen et le chamito-sémitique ont en commun un morphème à consonne labiale. Enfin le *-u* final des noms et adjectifs sémitiques est sans doute la même chose que l'*-o-* des thèmes vocaliques indo-européens, tandis que l'*-i* du génitif sémitique rappelle le génitif italo-celtique en *-ī* des mêmes thèmes et le cas adverbial du sanskrit : *navī-kṛtaḥ*, etc. (Wackernagel, *Mélanges de Saussure*, p. 126, cf. Brugmann, *Grundriss*, ²II, 568 et suiv.). Ici, nous sommes au seuil de la morphologie proprement dite.

A plus forte raison, reconnaîtra-t-on la valeur probante des identités dans l'expression des « catégories », non plus sémantiques, mais « grammaticales ». Dans un opuscule intitulé *Du genre grammatical en sémitique*[4], pp. 81-85, Mgr Feghali et moi avons soumis au jugement des savants l'identification plausible du féminin chamito-sémitique et du neutre indo-européen. Comme tout le monde ne reconnaît pas cette identité et que, suivant la coutume, indo-européanisants et sémitisants tirent à eux toute la couverture, on n'insistera pas. Mais on fera remarquer que la présomption favorable est toujours dans le même sens et que nous ne sommes pas en conflit avec M. Meillet, qui pense que le féminin est de date indo-européenne proprement dite. Il en serait de même en chamito-sémitique.

1. *Et. Prégr.*, pp. 339-341.
2. *Et. Prégr.*, pp. 440-441.
3. *Et. Prégr.*, chap. I, sections 1 et 2.
4. 1924.

Pour la « catégorie du nombre », en revanche, il n'y a plus, semble-t-il, d'hésitation possible, du moins en ce qui concerne le « duel ». Bien qu'en général les formes du duel manifestent une tendance marquée à tomber de bonne heure en oubli, il a été possible de reconnaître[1] *cinq* identités dans les indices de ce nombre, *deux* pour le nom : indo-européen *ē*/*ō*, *-oi-*, chamito-sémit. *-ā^x*, *-a^{x}i*, *trois* pour le verbe, la plus remarquable étant celle du v.-égypt. *-n-y* « (de) nous deux », cf. sémit. *-nă* « (de) nous » et indo-europ. **nō* (accusatif-datif-génitif). Nous sommes ici en pleine morphologie et pourtant nous constatons des moyens identiques de formation (voir ci-dessous : les pronoms).

Ceci est également vrai de l'*s* dit « mobile » en indo-européen (gr. στέγω, lat. *tegō*, v. isl. *þak*, etc.). Les recherches de Mgr Schrijnen (à partir de son *Étude* de 1891), et de MM. Siebs et Schröder ont montré qu'il s'agit d'un ancien « préfixe » indo-européen (cf. Möller, *SI*, p. 140 et 244, *Wtb.*, p. 211), qui, sur ce domaine, a perdu toute valeur significative, mais qui est resté un procédé vivant de formation des thèmes verbaux en assyrien, en syriaque, en minéen et en vieil-égyptien, le sens obtenu par là étant celui d'un « factitif » (« causatif ») oblitéré le plus souvent, il faut l'avouer. Il est donc raisonnable de confronter (comme l'a fait p. ex. H. Möller dans son *Wörterbuch*, 1911, p. xv), le thème du parfait indo-européen (sing. actif 1 et 3 : **woid-a*, **woid-e*, skr. *cakára*, *cakâra*, gr. δέδρομα, δέδρομε, got. *hlaf*, etc.), avec celui de l'aoriste (imparfait) du sémitique : 3 sing. masc. (*ya*)-*qtulu*, (*ya*)-*drumu*, avec vocalisme *i* dans certains verbes, par exemple (*ya*)-*riþu* (chose indifférente puisque *i* et *u* peuvent également bien répondre à *o* indo-européen, et puisque le parfait indo-européen n'est qu'un présent à désinences spéciales, le présent proprement dit pouvant de son côté présenter le vocalisme *o*, Meillet, *MSL*, t. XIX, 1915, pp. 181-192).

Par ailleurs, les études sur les catégories du genre et du nombre ont fait voir que le pronom, en chamito-sémitique, commande le verbe. Jusqu'à présent, cette troisième « catégorie grammaticale », celle du pronom, n'a pas été étudiée pour elle-même. Il est donc à propos de s'arrêter un peu plus longuement sur les « pronoms » dits « personnels » et sur les identités qu'on peut reconnaître ici sur les deux domaines.

Le cas le plus net est celui du pronom de deuxième personne (qu'il soit indépendant dans la phrase ou bien incorporé à une forme verbale, Möller, *SI.*, pp. 49-52).

En chamito-sémitique les pronoms sont, on le sait, ou bien autonomes ou bien suffixés à une forme nominale, ou enfin, quand il s'agit d'une forme verbale, tantôt préfixés, tantôt suffixés dans cette forme.

Or il est admis (v. Brockelmann, *Grundriss*) que dans le pronom sémitique de deuxième comme dans celui de première personne, l'élément initial *'an-* est un préfixe et que, dans ar. class. masc. *'an-ta*, fém. *'an-ti* ; akkad. *atta*, fém. *atti* ; hébr. *'attā*, fém. *'att*, etc. (cf. les pluriels correspondants : ar. class. *'antum*, fém. *'antinna*[2], duel ἐπὶ κοινοῦ *'antumā*, ajouter : sing. masc. v.-égypt. T-*w* « tu », fém. T-*n*, T-*m*[3] « tu », pluriel masc. T-*n* (suffixe ; pr. sing. deuxième pers. v.-égypt. -T

1. *La Catégorie du Duel dans les langues indo-européennes et chamito-sémitiques*, Bruxelles, 1930.
2. L'aram. *'antēn* et l'hébr. *'attēn* supposent **'antina*. L'éthiopien *'antén* reste indifférent entre *i* et *u*.
3. *Pyramides*, v. Zimmern, *Gramm.*, p. 68 (et pour le sémitique, p. 105).

féminin, -T-*n* « [de] vous », duel -T-*n*-*y*), le seul élément « radical » étant **ta* (sém. comm. *-ta*), fém. **ti* (sémit. commun *-tī̆*), rapprocher encore galla *áti* « tu », bilin *intī̆* « vous ».

De même dans les formes verbales, *au parfait*, on a, p. ex. en arabe classique : masc. sing. *-ta*, fém. sing. *-ti*, et au pluriel : mascul. akkad. *-tunu*, hébr. *-tĕm*, ar. class. *-tum*, aram. *-tōn* ; au duel : ar. class. *-tumā* (MM. Zimmern et Brockelmann posent pour le pluriel : masc. *-tun*, fém. *-tin* ; l'une et l'autre désinence peut répondre à l'indo-européen *-ton* resté plutôt que devenu duel, mais devenu pluriel dans hittite *datten*, *datteni* « vous prenez » (et ses composés) ; *ekutten*, *ekutteni* « vous buvez », etc.). Dans ces pluriels (ou duels, peu importe ici), il s'agit de formations très anciennes dont le point de départ est évidemment le **ta* (sém. comm. *ta-*, cf. v. égypt. T) du singulier. Phonétiquement, en effet un **ta* doit aboutir à indo-europ. **te-* qui est bien à la base du pronom de deuxième personne sing. sur ce domaine. On a fait remarquer (Petersen, *Language*, VI, p. 187 suiv.), que presque toutes les formes de l'accusatif et du génitif reposent sur un **tewe* ∾ **two* (armén. *k'o*), lequel existe à côté de **tĕ* (M. Petersen n'a pas négligé le hittite). Ceci rappelle, on le voit, le « réfléchi » : accusatif-génitif **sewe* ∾ **swĕ*, lequel existe à côté de **sĕ*. M. Petersen note que ce n'est pas par voie phonétique qu'on peut tirer **tĕ*, **sĕ*, de **twĕ*, **swĕ* malgré **sek*$_1$*s*, **swek*$_1$*s*, « six » où M. H. Pedersen reconnaît maintenant que *-w-* est un infixe [1]. Dans *-we* il faut sans doute voir une addition réalisée ou non (*ad libitum* à l'origine) sur **te-* (ou sur **se*), quand le sujet parlant voulait non seulement signaler la deuxième personne, mais entendait en même temps l'opposer à la première personne ou au « réfléchi » de l'une ou de l'autre, cf. ἡμέ-τερος, *nos-ter* « nôtre » mais en même temps « non vôtre et non leur », nuance d'opposition dont se passent très bien la plupart des langues [2]. Quoi qu'il en soit, sans qu'on puisse en douter, les éléments **tĕ* (**sĕ*, **mĕ*) sont bien, pour l'indo-européen, les plus anciens en date. Ce sont eux qui se retrouvent à la base des datifs : **te-bhi* (**se-bhi*, cf. **me-g*$_1$*hi*) et des accusatifs-génitifs-datifs atones **toi* (**soi*, **moi*). Ainsi dégagé comme élément primordial, **te-* ne peut qu'être identifié au **ta* du chamito-sémitique (*'an-ta*, etc., v. ci-dessus), cf. finnois *te* « vous », sing. *sinä* de **tinä* « toi », hongr. *të* « toi », *ti* « vous », où l'on voit cet élément avec la valeur du pluriel comme dans l'aoriste sémitique **ta-qtul-ū*, cf. indo-europ. **-te* (gr. ἐφέρε-τε skr. *ábhara-ta*, lat. *fer-te*, etc.).

Car ce n'est pas seulement dans le *parfait* sémitique qu'il se rencontre pour symboliser la deuxième personne : on le retrouve dans *l'aoriste* (imparfait), au singulier, mais aussi au pluriel et au duel (ici avec les additions *-ū* et *-ā* propres à ces derniers nombres). On a donc : akkad., ar. class. *ta-*, éthiop. syr. *te-*, aram. bibl., hébr. *ti-* (Herm. Möller rappelait que, le vieil-égyptien mis à part, le même *t-* préfixe de deuxième personne est aussi chamitique, cf. dans l'*ancienne flexion* égyptienne le -T-*n* du pluriel et le -T-*n*-*y* du duel). Or, en indo-européen presque toutes les deuxièmes personnes présentent une désinence qui débute par *t-* (ou par *Ṭ*, c'est-à-dire *dh-* alternant avec *t-*) : parfait actif deuxième sing. *-tha* (skr. *-tha*) en alternance avec *-dha* (gr. -θα dans οἶσθα p. ex. contre skr.

1. Pour la première personne génitif **me-ne*, d'où zd. *mana*, v. p. *manā*, v. sl. *mene*, mais skr. *mama*, v. A. Meillet, *Bulletin de l'École anglaise des LOV*, VI, 435-437.

2. Pour le *-ne* de *me-ne*, on pourrait au contraire en rapprocher l'*-n-* de la flexion archaïque des neutres hétéroclites, **yekw*$_2$*-n-*, p. ex. skr. *yaknḥ*, lat. *iecin*(*oris*), gr. ἧπα-τος < **yēkw*$_2$*n̥-tos*, etc., etc.

véttha), désinence secondaire médio-passive *-*thēs* (skr. -*thāḥ*, got. -*dēs*) alternant avec *-*dhēs* dans gr. ἐλύθης, etc. (?) ; deuxième duel actif primaire *-*thes* (skr. -*thaḥ*, lat. -*tis*, pluralisé), médio-passif **thai* (skr. [-*e*]-*the*), deuxième duel actif primaire *-*ton* (skr. -*tam*, gr. -τον), secondaire *-*tā*(*n*), skr. -*tām*, gr. dor. -τᾱ̃ν, att. -τηv, médio-passif *-*thān* (skr. [-*ē*]-*thām*) ; de même deuxième pluriel actif primaire *-*the* (skr. *bháratha*, gr. φέρετε, etc.), deuxième pluriel actif secondaire -*te* (skr. *ábharata*, gr. ἐφέρετε, etc.), dont il a été question plus haut. Et, tout particulièrement, -*ton* s'identifie au chamito-sémitique *-*t-n* (sém. comm. -*tun* et -*tin* ; c'est également avec -*n* que M. Meillet restitue le prototype de gr. -τον, skr. -*tam*, hittite -*ten*, -*teni*), cf. ci-dessus deuxième pl. akkad. -*tunu*, etc., et duel ar. class. -*tum-ā*, etc.

La situation est la même pour les formes du pluriel et du duel dans le pronom de la premiere personne. En ce qui concerne l'indo-européen, la forme *n_s-*sme* (cf. hitt. *anz-aš*) a été depuis longtemps (Amelung 1871, complété par F. de Saussure 1879) analysée correctement en *n_s + **sme*, et *n_s reconnu comme étant le degré *zéro* de **nŏs* qui fonctionne à la fois (du moins **nos* atone) comme accusatif, génitif et datif, le -*s* ne faisant pas partie de la « racine [1] » ainsi qu'on le voit par l'accusatif-génitif-datif duel **nō* (gr. νώ, v.-sl. *na*, zd. *na*, cf. skr. *nau*). Ici, le vieil-égyptien présente une forme pronominale suffixe de duel qui est -*n*-*y* [2]. Comme dans cette langue -*y* est l'indice propre du duel, il va de soi qu'on doit identifier -*n*- au *na*- sémitique de première personne de pluriel (dans l'*aoriste*), au *na*- initial de **naḥnu*, « nous » (v. Zimmern, *Gr.*, p. 105 et cf. berbère *nu-kni*, *ibid.*, p. 57), ar. class. *naḥnu*, etc., enfin au suffixe pronominal -*na* (ar. class. voc. *'abū-nā* « πάτερ ἡμῶν » mais aussi nominatif) dans les substantifs, enfin -*nā* du *parfait* (ar. class. *qatal-nā*, cf. -*na* en éthiopien, etc.), (Zimmern, *Gr.*, pp. 69 et 95), soit en définitive, un élément pronominal chamito-sémitique **na* « nous » identique à l'élément *n_e ∾ *n_o ∾ *n_s qui se retrouve à la base des formes du même pronom en indo-européen.

Quant au singulier, comme la première personne est, en sémitique commun *'*an-'a* avec le même préfixe que *'*an-ta* (cf. ar. class. éthiop. *'ana*, syr. *'enå*, etc., également chamitique : bilin, etc. *an*, galla *ani*, etc.), l'élément proprement « radical » -*'a* s'identifie à l'*'e*- initial de l'indo-européen *'*eg*$_1$(*h*)*on*, *'*ēg*$_1$*hon*, *'*egō* (skr. *ahám*, v. perse *adam*, zd. *azəm* ; v.-sl. *azŭ* ; lat. *ego*, gr. ἐγώ, etc.). Suivant la règle, au degré *zéro*, cet élément se réduit à ' (généralement noté *ə*) qui reste consonne après une voyelle et se fond avec elle en une longue d'intonation rude (cf. lit. *sukù*, etc.), c'est l'origine de la finale de première personne des présents thématiques : **bhérō* p. ex. : gâth. *barā*, skr. *bhárā-mi*, gr, φέρω, lat. *ferō*, got. *baíra*, v.-irl. (*as*)-*biur* par opposition avec la première personne des présents athématiques : -*mi* : skr. *émi*, gr. εἶμι, gr. πίφρημι, skr. *bíbharmi*, etc., où la désinence rappelle le pronom atone **moi* dont elle peut être regardée comme le degré *zéro*. D'après H. Möller, l'élément pronominal chamito-sémitique *-*'a* (indo-europ. *'*e*, ') se retrouve aussi dans l'-*á*- intérieur des premières personnes verbales du chamitique oriental, p. ex. : bilin, quara, etc. *wās-á-*(*kú*) « j'entends » en opposition avec *wās-yá-*(*kū*) « tu entends », etc.

Reste le pronom de troisième personne. A l'origine, il n'y en avait pas d'indé-

1. On pourrait donc tout aussi bien interpréter **$n_s$me* (lesb. ἄμμε, etc.) par **n_s-sme*.
2. Dans des complexes nominaux du type de ar. *'abūnā*, skr. *pitā́ nah*, etc.

pendant (sauf aux cas obliques) ainsi que le montre l'indo-européen (et le dravidien). Mais il n'est pas déraisonnable de penser que, si ce qu'on appelle « réfléchi » en indo-européen, renvoyait tout d'abord indifféremment à l'une quelconque des trois personnes, la restriction de son emploi à la troisième personne s'est réalisée de très bonne heure en chamitique et en sémitique, comme cela s'est produit dans certaines langues indo-européennes même anciennes, en latin p. ex., cette langue s'opposant ici au grec, puisque chez Homère et en attique, on a des traces indirectes de l'ancien emploi : ὅς (c'est-à-dire **swos*) présentant encore le même sens que plus tard ἐμός, σός, etc., avec un sujet grammatical de première ou de deuxième personne, *a fortiori* quand il était lui-même de troisième personne [1]. Au reste, Torp et Brugmann (*Gr. Gr.*[4] ; 478-9) ont reconnu un gén. dat. **soi* troisième p. anaphorique (οἷ, v. p. *šaiy*, iran. *sai*) ; qu'il s'apparente ou non au « réfléchi », il est identique à **s-* chamito-sémitique. En vieil-égyptien on a : troisième pers. masc. *ś-w*, fém. *ś-y*, ce qui passe pour avoir succédé à : troisième pers. masc. **f-w*, fém. *ś-y*, cf. ar. class. (masc.) *huwa*, hébr. *hū*, etc. A l'intérieur du sémitique, il est bien connu que le pronom à initiale *s-* ne se trouve qu'en akkadien (et en sudarabique : mehri, soqotri, etc.), tandis que le pronom à initiale *h-* est à la fois sémitique occidental et arabe, cf. akkad. pronom suffixe *-šu*, *-š*, et, indépendant (démonstratif) *šū'atu*, fém. *ši'ati* « is, ille », « ea, illa ». Or, le chamito-sémitique **ś(a)* peut répondre directement à la « racine » du « réfléchi » indo-européen dans **se-we*, **se-bhi*, etc., et en tout cas à celle de l'anaphorique [2], **soi* « ei, eius », v. ci-dessus. Le féminin akkadien *šī* (cf. le démonstratif *ši'ati*) se superpose de son côté au fém. skr. *syā́* « celle-ci », vha. *siu* pronom féminin de troisième pers., etc. L'élément *ś* (indo-européen *se-*) se retrouve encore à la base des troisièmes personnes du duel et du pluriel en chamito-sémitique, cf. pour le mehri, singulier : *se* ; pluriel *sen* (Brockelmann, *Précis*, p. 118, Zimmern, *Gr.*, p. 65), akkadien : pluriel *-šunu*, *-šun* suffixé aux substantifs, et dans les verbes, *-šunu*, etc. (masculin), *-šina*, etc. (féminin), v. Zimmern, p. 68 ; v.-égypt. *-ś-n*, *-s-n*, berbère (zwawa) mascul. *-sen*, etc., fémin. *-sent*, etc. (cf. aussi bišari *-sn-a*, galla *-sāni*). L'identification du chamito-sémitique **ša* et de l'indo-européen **se* (gr. ἕ, lat. *sĕ*, got. *si-k*, etc. cf. ἑέ < **sewe*) est donc admissible. Quant au pluriel (sans doute ancien duel *-s^{i}/$_{un}$*, il serait *-son* en indo-européen et n'est pas attesté avec cette nuance consonantique ; en revanche, la forme alternante du berbère : masc. acc. *-Ten*, fém. acc. *-Ten-t* est issu d'un *-ṯ^{i}/$_{un}$* qui répond directement au *-ton* indo-européen de la troisième personne duel actif des temps primaires (quelquefois aussi secondaires, v. Meillet, *Revue de philologie*, 1927, p. 193-198).

C'est encore à la troisième personne que nous trouvons en sémitique, dans l'*aoriste* (imparfait) : *ya-qtulu* (singulier masc., mais cf. plur. *yaqtulū* et duel *yaqtulā*) un élément pronominal préfixé **ya-* (ar. class. *ya-*, éthiopien *ye-*, hébr. et aram. bibl. *yi-*, etc.), qui rappelle vivement le « relatif » indo-européen **y^{e}/$_{o}$-* (skr, *yáḥ*, gr. ὅς, etc.). Celui-ci est sans doute un ancien démonstratif, cf. lat. *is*, *id*, got. *is*, *ita*, v. sl. *jĭ*, etc. Au féminin, l'élément pronominal préfixé est

1. Ainsi qu'à l'ordinaire, l'évolution aurait été plus rapide, et morphologiquement moins riche en chamito-sémitique qu'en indo-européen. Cf. la flexion nominale et la flexion verbale. Le « réfléchi » du dravidien se comportait d'abord comme celui de l'indo-européen (d'après Tuttle).

2. Il est à noter que cet anaphorique comme le « réfléchi » s'emploie à tous les *genres*, neutre y compris, v. Brugmann-Thumb, *Gr. Gr.*, p. 479.

en sémitique, *ta-* lequel vaut *tā-* en syllabe fermée, cf. le démonstratif fém. ar. class. *-tā* ainsi que le thème féminin indo-européen **tā-* (en dehors du nominatif singulier où l'on a fém. **sā* comme masc. **so, *sos*).

En ce qui concerne les éléments pronominaux *suffixés* [1] dans les formes verbales, on se voit ainsi ramené à la théorie de Schleicher et d'Ascoli. En effet, il est évident que, sur le domaine chamito-sémitique, les désinences (qu'elles soient ou non suffixées), ne sont que des éléments pronominaux en rapport avec les pronoms personnels vivants. La conséquence est que, si cette grande famille est apparentée à l'indo-européen, il faudra en revenir à l'ancienne théorie réhabilitée par H. Möller dès 1906.

On pourrait relever encore d'autres identités entre l'indo-européen et le chamito-sémitique : les deux langues emploient également les alternances vocaliques à des fins grammaticales et, au fond, l'apophonie sémitique *ă* ∾ *i/u* ∾ *zéro* n'est pas différente de l'apophonie indo-européenne *ĕ* ∾ *ŏ* ∾ *zéro*, ainsi que l'a montré H. Möller dans la *K.Z.*, t. 42 (1908). Il est donc à souhaiter que l'attitude mentale observée à l'égard de ces recherches depuis environ soixante-dix ans se modifie et fasse place à une attention, sinon bienveillante, du moins franchement impartiale, et non plus hostile ou délibérément agnostique.

Le Président remercie M. Cuny en quelques mots, et donne la parole à M. Sauvageot.

Le problème de la parenté des langues indo-européennes et des langues ouraliennes.

RAPPORT DE M. LE PROF. A. SAUVAGEOT

Il y aura bientôt quatre-vingts ans que les savants se sont préoccupés de savoir si les langues finno-ougriennes ou plutôt ouraliennes se rattachent par quelque lien de parenté aux langues indo-européennes.

Sans remonter aux réflexions d'Anderson et de Thomsen, qui avaient provoqué les observations de Budenz, on peut constater que cette question a été posée d'une manière plus pressante par Wiklund et Passonen dans leurs travaux d'avant la guerre. Depuis, l'école des linguistes rangée autour du maître finlandais Setälä semble avoir adopté dans cette question une attitude de « neutralité bienveillante ». Tandis qu'on repoussait l'idée d'une parenté même lointaine avec les langues altaïques, on s'est montré dans l'ensemble assez favorable à admettre que l'ouralien et l'indo-européen remonteraient à une commune origine.

Les raisons de cette attitude ne sont pas faciles à déterminer. En effet, personne ne s'est soucié d'examiner la question à fond. Quand on veut essayer de se rendre compte du travail qui a été produit dans ce sens, on s'aperçoit qu'on ne se trouve que devant des suggestions plus ou moins vagues, présentées d'ailleurs comme telles par leurs propres auteurs. On a l'impression que ce problème n'a été envisagé que comme un simple jeu de l'esprit et par des savants qui y trouvaient pour ainsi dire une sorte de divertissement à des travaux trop sérieux ou trop ardus.

1. En chamito-sémitique ils peuvent également être *préfixés*.

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que l'on en soit resté aux généralités les plus vagues.

Les présomptions alléguées en faveur d'une hypothèse d'après laquelle l'indo-européen et l'ouralien seraient apparentés sont peu nombreuses et d'une valeur inégale.

On a d'abord relevé quelques suffixes qui se ressemblent de part et d'autre. Ainsi, l'accusatif ouralien est en *-m*, tout comme l'accusatif indo-européen. Le suffixe de l'ablatif ouralien est en *-t*, ce qui évoque celui de l'indo-européen en *-d*. Ensuite, on a constaté que certains thèmes pronominaux commençaient par les mêmes consonnes (la nasale labiale du pronom de la première personne, la gutturale de l'interrogatif, etc.). Enfin, et c'est ce qui au fond a le plus intrigué les chercheurs, on a découvert un certain nombre de mots ouraliens qui, par leur forme autant que par leur sens, paraissent coïncider avec les radicaux correspondants restitués pour l'indo-européen commun par la grammaire comparée. Ces mots, il est difficile de les expliquer comme étant des emprunts anciens à l'indo-européen, voire au proto-indo-européen. Ils expriment des notions tellement primordiales qu'il semble presque absurde de supposer un emprunt. Et pourtant, il est singulier que leur nombre soit si limité, que la presque totalité d'entre eux soient des substantifs et non des verbes.

La singularité de ces faits n'a pas échappé à ceux des indo-européanistes qui ont examiné la question. József Schmidt a dénoncé que leur valeur probante était des plus contestables. Nous ne reprendrons pas ici son argumentation, puisque notre éminent confrère Jacobsohn l'a faite sienne, dans son ouvrage *Arier und Ugrofinnen*.

Les indo-européanistes ont accoutumé de déterminer la parenté linguistique par la constatation de « tests » significatifs. Le fait qu'un vestige très particulier, reste d'une structure originale, subsiste dans un idiome, décèle à leurs yeux sa filiation. Si le français continue à opposer *est* à *sont*, c'est qu'il prolonge l'opposition *est/sunt* que le latin avait lui-même héritée d'une phase plus archaïque de l'indo-européen. A peine est-il besoin de dire que personne n'a pu, jusqu'à ce jour, découvrir un vestige de ce type, grâce auquel on pourrait établir quelque rapport généalogique entre l'indo-européen et l'ouralien.

N'ayant à comparer entre elles que des langues généalogiquement très homogènes, caractérisées en outre par une structure éminemment singulière, les indo-européanistes se trouvent désemparés dès qu'ils abordent la comparaison avec un groupe linguistique où les règles de leur méthode habituelle ne s'appliquent plus ou bien ne donnent que des résultats incertains. Il n'est donc pas étonnant qu'ils se soient montrés plus sceptiques que leurs confrères finno-ougristes dans la question de savoir si l'on peut supposer une parenté originelle entre indo-européen et ouralien.

Ce qui a contribué à rendre le problème presque insoluble, c'est qu'il a été jusqu'ici impossible de proposer des lois de correspondance phonétique. L'ouralien oppose au consonantisme si systématisé de l'indo-européen une multitude de sons dont on voit mal la provenance. Comment interpréter les chuintantes et les sifflantes qui caractérisent le phonétisme ouralien ?

Les faits de structure ne sont pas moins divergents. Tandis que le consonantisme ouralien est dominé par l' « alternance consonantique », l'indo-européen présente des consonnes d'une stabilité remarquable. Un mot ouralien est défini quand

on a indiqué ses deux thèmes consonantiques, l'un comportant un degré fort, l'autre le degré faible de consonantisme intervocalique. Le consonantisme ouralien est donc caractérisé par un *rapport de degrés*, non par une forme à définition unique.

L'inverse se produit pour ce qui est du vocalisme. La voyelle radicale d'un mot ouralien déteint sur les voyelles des suffixes et des désinences. C'est ce qu'on appelle *l'harmonie vocalique,* phénomène dont les origines remontent certainement au proto-ouralien. Rien de tel en indo-européen, où le vocalisme radical est déterminé par les suffixations et les désinences.

Quelle que soit la signification que l'on attribue aux faits de structure, dans la détermination de la parenté linguistique, force est de constater que les deux structures ouralienne et indo-européenne s'opposent formellement quant à leurs traits fondamentaux.

D'autres malentendus sont venus ajouter à la confusion. On a prétendu analyser les radicaux restitués par la grammaire comparée ouralienne avec la même rigueur que celle appliquée à la définition des racines indo-européennes. Naturellement, on a constaté que les restitutions ainsi opérées ne correspondaient plus. L'exemple le plus typique est fourni par le mot désignant l'eau. Jacobsohn a facilement prouvé qu'un thème ouralien **βete/βede* ne répondait pas à la définition précise du nom de l'eau en indo-européen. Mais une pareille démonstration ne prouve qu'une chose, c'est que le mot ouralien en question n'est pas un mot indo-européen. Exiger qu'il réponde point par point aux détails de structure du mot indo-européen, cela revient en effet à vouloir que l'ouralien commun soit de l'indo-européen. Or les savants qui ont prétendu découvrir une parenté entre l'indo-européen et l'ouralien n'ont jamais eu l'idée d'émettre une théorie aussi absurde. Il est par trop évident qu'une certaine distance sépare le mot ouralien des thèmes indo-européens. Mais cette circonstance suffit-elle à faire rejeter le rapprochement en question ? On peut supposer que la parenté entre l'ouralien et le groupe indo-européen est telle que ces deux familles de langues sont issues d'une même souche commune, dont la structure n'aurait été ni celle de l'ouralien, ni celle de l'indo-européen. Faut-il dire que c'est précisément cette dernière hypothèse qui paraît de beaucoup la plus plausible ?

Dans ce cas, on serait en droit d'admettre que les thèmes indo-européens n'ont acquis leurs caractéristiques actuelles que bien plus tard, à une époque où l'ouralien s'était déjà séparé depuis longtemps du tronc commun.

Un autre aspect du problème est le suivant : ceux des savants qui ont voulu apparenter à l'indo-européen les langues ouraliennes l'ont surtout fait dans l'idée de porter par là le coup de grâce à l'hypothèse ouralo-altaïque. Et pourtant, Wiklund n'a-t-il pas signalé dès le début que certains des rapprochements qu'il proposait s'étendaient jusqu'au turc et au mongol ? Vouloir confronter directement l'indo-européen et l'ouralien, c'est, dans l'hypothèse d'une parenté ouralo-altaïque, commettre une faute de méthode. Autant comparer le français à l'indien ou au grec en sautant l'italique.

L'avenir du problème qui nous occupe dépend de deux facteurs. Si la preuve est faite que les langues ouralo-altaïques sont parentes entre elles, c'est l'ouralo-altaïque commun qu'il conviendra de comparer à l'indo-européen. Mais cette dernière entité elle-même doit être conçue comme une variable en ce sens que nous commençons seulement à entrevoir l'état archaïque de l'indo-européen. Or, il est

trop clair que c'est le proto-indo-européen qui a pu être apparenté à la langue mère de l'ouralien ou éventuellement de l'ouralo-altaïque.

Une parenté remontant dans un passé aussi reculé n'est pas facile à établir. Il faut espérer que les indo-européanistes, en restituant le proto-indo-européen, fourniront des faits nouveaux sur lesquels cette hypothèse pourra se fonder, sinon se démontrer. Déjà les théoriciens de l'indo-européen dégagent peu à peu sous les traits plus récents les linéaments de l'indo-européen archaïque. Il est possible que la langue qu'ils définiront se rapproche, par sa structure, de ce que nous croyons être à l'origine des langues ouralo-altaïques. Dans ce cas, le problème de la parenté de l'indo-européen et de l'ouralien est surtout un problème de l'avenir et non plus une question susceptible d'être résolue dès maintenant.

M. KURYLOWICZ demande pourquoi M. Sauvageot n'a pas signalé le trait le plus frappant : le déplacement de l'accent dans la flexion du nom que l'on constate en finnois, et qui est tout à fait analogue à celui qu'offrent les substantifs monosyllabes en grec.

M. MEILLET. M. Cuny nous a apporté des opinions précises ; il a affirmé qu'il devait exister une parenté entre l'indo-européen et le groupe chamito-sémitique. M. Sauvageot nous a dit que le problème qu'il a abordé ne pourrait au contraire être posé et résolu que dans un avenir plus ou moins lointain. Mais il reste de son exposé qu'il croit à l'unité de l'ouralien (c'est-à-dire finno-ougrien plus samoyède) et du groupe altaïque.

C'est déjà là une grande unité qui se reconstitue et en face de laquelle on peut mettre la grande unité ario-sémitique. Donc, si nous n'avons pas encore la démonstration de l'unité linguistique de la race blanche, nous avons dans son sein de grosses masses déjà cohérentes. Rappelons que si l'on n'a pas pu démontrer encore un rapport entre les langues asianiques et les langues indo-européennes, des maîtres, comme Thomson, ont établi que le rapprochement était possible. Il en est de même pour les langues caucasiques : il est assez évident qu'elles ont certaines ressemblances avec l'indo-européen et avec le sémitique. Ne devons-nous pas conclure de tout cela avec M. Sauvageot qu'on peut beaucoup attendre de l'avenir ?

Si, d'autre part, nous comparons ces langues avec celles d'autres races, les langues extrême-orientales par exemple, nous constatons au contraire une opposition marquée. Une langue chamito-sémitique a pu être empruntée par les nègres ainsi que Mlle Homburger a essayé de le prouver.

Ce n'est pas à dire que l'on pourra jamais établir la grammaire comparée de tous les groupes linguistiques plus larges que l'on constatera. Les diverses langues apparentées ne nous offrent plus assez d'anomalies communes. C'est sur les irrégularités, sur les survivances constatées dans les diverses langues de la famille indo-européenne que repose l'édifice de sa grammaire comparée.

M. OEHL est d'accord avec M. Sauvageot pour dire qu'un mot comme le samoyède ostiak *kum*, *kume*, etc., vogoule *Xum* « homme » n'est pas utilisable. Trombetti a démontré qu'on rencontre partout le couple oppositionnel *kama* « homme », *kana* « femme ». Il faut prendre garde de ne pas utiliser, pour établir

des rapports généalogiques, des termes empruntés à la vie familière, qui sont des créations naturelles et qui surgissent partout les mêmes.

On peut en dire autant des termes pour « père » et « mère » en indo-européen et en sémitique. Leur analogie ne prouve rien. Ce sont les syllabes expressives élémentaires qui n'appartiennent à aucune langue en particulier.

En outre, pourquoi dans ces questions ne fait-on pas davantage appel aux contributions de l'ethnographie ? Le Père Schmidt a montré qu'il s'agit de la culture des peuples nomades bergers, qu'il faut distinguer de la culture des peuples où règne le matriarcat. A l'unité des langues de race blanche indiquée par M. Meillet correspond une unité ethnographique.

Le Président remercie M. Oehl d'avoir rappelé ici la mémoire du regretté Trombetti.

M. Cuny. Les noms pour « père » et « mère » en indo-européen et en sémitique ne présentent pas seulement des syllabes radicales communes, mais aussi des éléments formatifs communs. Ce sont ceux-ci qui importent.

M. Tagliavini. M. Cuny en nous parlant de la parenté de l'indo-européen et des langues chamito-sémitiques, nous a donné une très grande confiance dans le résultat de ces recherches. M. Sauvageot, au contraire, est resté très sceptique en ce qui concerne la démonstration d'une communauté d'origine entre l'indo-européen et les langues ouraliennes. La cause en est, d'après M. Tagliavini, que la première thèse est beaucoup moins difficile que la seconde. D'abord plusieurs langues chamito-sémitiques sont connues à une époque très ancienne, tandis que les langues finno-ougriennes ne nous offrent que des documents récents. Ensuite, les langues sémitiques sont assez homogènes, les langues finno-ougriennes, au contraire, très différenciées.

Tout de même, à côté de plusieurs emprunts aux langues indo-européennes (spécialement à l'arien et à l'iranien), le finno-ougrien a des mots très anciens et ouraliens communs (c'est-à-dire finno-ougrien + samoyède) qui sont difficilement explicables.

Il y a trois possibilités :

1. Emprunt (mais alors très ancien, si l'on ne veut pas admettre que le même mot soit entré indépendamment dans diverses langues déjà différenciées).

2. « Elementarverwandschaft » comme M. Oehl le pense (mais il reste à établir le pourquoi, la raison du choix du mot).

3. Parenté généalogique. Les recherches dans ce sens doivent être continuées avec toute la prudence nécessaire et en demandant au finno-ougrien lui-même les données nécessaires pour reconstituer les formes plus anciennes qui manquent.

M. Sauvageot répond à M. Kurylowicz que, s'il a négligé de parler du déplacement de l'accent dans la flexion des substantifs, c'est que l'analogie n'existe que si l'on considère le finnois seul, et encore en supposant des conditions d'accentuation impossibles à vérifier. En ouralien cela ne marche plus du tout.

Il estime qu'on a abusé des rapprochements de mots. Mais de là à rejeter toute comparaison d'ordre lexical, il y a une marge. Les rapprochements lexicaux peuvent être légitimes s'ils s'insèrent dans un ensemble cohérent de lois de correspondances

phonétiques nettement définies. Les exemples allégués par M. Oehl d'après Trombetti ne veulent rien dire en effet, car on opère avec des fragments de mots arbitrairement découpés. La situation est différente si l'on ne tient compte que de mots présentant une réelle unité phonétique et morphologique. Si la comparaison d'un mot ouralien *komo* « homme » avec lat. *homo* lui paraît peu probante, c'est qu'on ne connaît pas suffisamment d'exemples posant la correspondance our. *K*, ind.-eur-*gh*.

M. VAN GINNEKEN regrette que l'on n'ait pas parlé des langues caucasiques. On ne résoudra pas les deux questions posées aujourd'hui si l'on ne considère pas aussi la question de la parenté de l'indo-européen avec ces langues. Entre ces deux groupes de langues certains mots, comme ceux qui signifient « été » et « hiver », prêtent déjà à des comparaisons rigoureuses. Tel mot recueilli dans le Zeeland (*tintel* « ortie ») est un mot géorgien. Et il y en a des quantités. Il serait possible d'établir des règles de correspondances phonétiques.

LE PRÉSIDENT remercie les rapporteurs et tous ceux qui ont pris part à la discussion et lève la séance.

CINQUIÈME QUESTION

Les enquêtes dialectologiques.

QUATRIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE

Sous la présidence de M. L. GAUCHAT (Zurich), le jeudi 27 août à 11 h. 30.

Persönliche Beobachtungen und Erfahrungen bei meinen Aufnahmen für den Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz.

VORTRAG VON HERRN P. SCHEUERMEIER [1]

(Inhaltsangabe.)

Ueber Zeit, Ausdehnung und Orte der Aufnahmen vgl. Jaberg-Jud, *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument* (Einführungsband zum AIS.).

I. — *Praktische Erfahrungen.*

Von der Wahl des Ortes.

Das Fragebuch.

Auf der Suche nach Gewährsleuten.

Art der Gewährsleute.

Vom Verlauf der Aufnahme.

II. — *Vom relativen Wert des in Mundartaufnahmen gewonnenen Materials.*

Phonetische und lexikologische Schwankungen in der Antwort. Woher kommen sie ?

Durch die Psyche des Aufnehmenden bedingte Schwankungen in der Transkription.

Normalisierende und impressionistische Art des Transkribierens.

Grenzen unserer Darstellungsmittel.

Prinzipielle Erkenntnis : Feststellung des Gegensatzes zwischen Sprechen als persönlicher Ausdruck des Individuums (le langage) und Sprache als Verständigungsmittel der Gesellschaft (la langue).

M. le Dr PESSLER remercie l'orateur et rend hommage en quelques mots au magnifique travail qui s'accomplit sous la direction de MM. Jud et Jaberg.

1. Paru *in extenso* en français dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, tome XXXIII, pp. 93 sv.

DEUXIÈME PARTIE

Séances de sections.

SECTION I

LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

Premier Président : M. J. Vendryes.

Mardi, 25 août.

Première séance, 15-16 h. 30.

Président : M. J. Vendryes.

Secrétaire : M. P. Costandinidi.

1. — COMMUNICATION DE M. V. MATHESIUS [1]

La place de la linguistique fonctionnelle et structurale dans le développement général des études linguistiques.

A partir du commencement du XIXe siècle on peut constater deux courants parallèles dans les recherches linguistiques. L'un d'eux, qu'on peut désigner par le nom de Franz Bopp, c'est la linguistique historique employant la méthode comparative pour la solution des problèmes génétiques et aboutissant enfin aux méthodes rigoureuses de l'école néogrammairienne. L'autre, désigné par le nom de Wilhelm de Humboldt, s'occupe de problèmes statiques et emploie la méthode comparative pour arriver à une analyse plus profonde des faits linguistiques. Les deux courants ont leurs mérites propres et leurs propres points faibles. Si la linguistique Boppienne se distingue par des méthodes précises, elle montre souvent une tendance fatale à isoler les faits linguistiques qui ne peuvent être compris que dans leur complexité naturelle. Si la linguistique Humboldtienne se distingue par une appréciation plus fine des faits compliqués de la langue et une conscience plus vive de leur interdépendance synchronique, elle ne réussit pas à élaborer des méthodes d'analyse définitives. Ce qui doit donner à la linguistique fonctionnelle et structurale, remontant dans ses origines aux idées de Ferdinand de Saussure à l'Ouest et à celles de Jean Baudouin de Courtenay à l'Est, sa place

1. Cf. *Časopis pro moderni filologii*, 18 (Prague, 1931-32), 1-7.

dans le développement général de la linguistique, c'est la possibilité qui lui est propre de réunir la rigueur méthodique de l'école Boppienne à la fraîcheur de vue et à la notion de l'interdépendance des faits grammaticaux de l'école Humboldtienne.

M. W. Doroszewski croit que la définition du phonème est à modifier. Baudouin de Courtenay partait d'une distinction entre le son (sans définition) et le phonème. Le son n'existe que comme activité du sujet parlant. Il est insoutenable d'opposer le son à la représentation du son. Le phonème est la notion née par suite de la fusion psychique des mouvements articulatoires et des impressions acoustiques d'après F. de Saussure, chez lequel cependant cette notion se trouve incomplète.

M. J. Van Ginneken. Baudouin de Courtenay s'est servi pour le phonème du terme *notion du son*, en opposition à *son* tout court. Il est clair que par *son* il entendait la représentation du son concret, et par *notion du son* l'idée d'un son plus ou moins abstrait. Or, quoique M. N. Trubetzkoy au commencement ne se soit pas exprimé distinctement, je crois ne pas trahir sa pensée en disant que la phonologie nouvelle considère le phonème comme une idée plus ou moins abstraite du son. Autre chose est une idée, autre chose une représentation. Prenant l'exemple d'un cheval, nous avons d'abord une représentation concrète d'un seul animal, ensuite une idée générale qui embrasse une somme de représentations de chevaux plus ou moins semblables, abstraction faite de leurs qualités accidentelles. Il en est ainsi en ce qui concerne le son *a* ou le son *o*. Or, la phonétique a pour but de rechercher la nature de ces représentations et leurs réalisations tant articulatoires qu'acoustiques ; l'objet de la phonologie, d'autre part, est de rechercher la nature tout idéale, différentielle du phonème, c'est-à-dire de l'idée du son, dont nous entendons la réalisation articulatoire en parlant et dont nous reconnaissons la réalisation acoustique en écoutant. Le phonème ou l'idée du son n'embrasse donc pas seulement les représentations articulatoires, mais aussi les représentations acoustiques et l'association de ces deux représentations. En somme, le problème est extrêmement simple, et il est regrettable qu'on n'y ait pas songé plus tôt ; comme toujours, quand il s'agit de répandre une idée nouvelle, il nous faut un Christophe Colomb.

M. N. Trubetzkoy ajoute que lorsque Baudouin de Courtenay parle de phonème il n'entend pas le son unique, mais l'idée exprimée par ce son. Le son est d'ordre physiologique, le phonème d'ordre psychologique.

M. Ch. Bally. M. W. Doroszewski a insisté sur la définition du phonème, qui, d'après F. de Saussure, serait la somme des impressions articulatoires et des impressions acoustiques. Dans le passage cité, F. de Saussure ne définit pas le phonème, mais, par une faute de rédaction, il a en vue le son. Au cours de l'ouvrage du Maître, nous nous rendons compte de la véritable définition du phonème : un son qui a une fonction dans la langue, fonction déterminée essentiellement par son caractère différentiel.

M. V. Mathesius ajoute qu'il n'a pas voulu faire l'histoire détaillée de ces définitions et se déclare d'accord avec M. N. Trubetzkoy.

2. — COMMUNICATION DE M. W. DOROSZEWSKI [1]

Sociologie et Linguistique.
(Durkheim et de Saussure)

La méthode sociologique en linguistique a pour base fondamentale la thèse selon laquelle « la langue est un fait social, une institution sociale ».

1. Cf. *Journal de Psychologie*, XXXe année (1933), p. 82.

La thèse en question, pour autant qu'elle sert de principe de méthode, a un sens spécial, durkheimien et saussurien à la fois. « Langue » en tant qu'« unique et véritable objet de la linguistique » est une conception de Saussure, « fait social » en tant qu'objet spécifique de la sociologie est une conception de Durkheim.

Entre les idées de Durkheim et celles de Saussure il y a un parallélisme frappant et qui mérite d'être étudié.

Le « fait social » de Durkheim est « extérieur à l'individu », il existe « en dehors des consciences individuelles » et il est doué « d'une puissance impérative et coercitive » en vertu de laquelle il s'impose à l'individu. Ce qui constitue le « fait social » par excellence, c'est une « représentation collective » différant foncièrement de toute « représentation individuelle » et ayant pour substrat la « conscience collective » d'un milieu social.

La « langue » de Saussure est essentiellement extérieure à l'individu, ses lois s'imposent aux individus « par la contrainte de l'usage collectif », la linguistique s'occupe de rapports et de systèmes « tels qu'ils sont conçus par la même conscience collective ».

Durkheim et de Saussure ont la même méthode de chercher des définitions préalables de l'objet étudié et les deux, en dépit de cette tendance, se contentent de caractériser par de multiples formules les notions qui leur servent de base au lieu d'en donner des définitions au sens strict de ce mot.

Durkheim et de Saussure recourent tous les deux à une espèce de déductivisme préférant expliquer les éléments par le tout — préalablement défini — qu'inversement.

L'opposition postulée par Durkheim du « social » à l' « individuel » aboutit à des contradictions pareilles à celles auxquelles conduit l'opposition saussurienne de la « langue » à la « parole », la « langue » de Saussure ayant tous les caractères du « fait social » de Durkheim.

Il y a aussi analogie entre quelques-unes des idées positives de Durkheim et quelques-unes des formules de Saussure.

M. A. Meillet, qui a été l'élève de F. de Saussure à Paris et le collaborateur de Durkheim, exprime la conviction que, pour le fond, la doctrine de Saussure a été constituée indépendamment de Durkheim. Chez ce dernier, la coercition était un critère du fait social et non un caractère essentiel. Quant à la définition de la langue comme un fait social, elle n'a rien de métaphysique ; elle exprime simplement le fait que, dans une communauté donnée, on doit, pour être compris, employer d'une certaine manière les moyens que le langage met à votre disposition.

M. V. Mathesius. Il y a d'autres indices de la parenté entre F. de Saussure et les sociologues. Ainsi la distinction nette des problèmes synchronique et diachronique ou statique et dynamique était connue en sociologie depuis longtemps, alors que pour la linguistique il s'agissait de quelque chose de nouveau.

M. W. Doroszewski. Les idées de F. de Saussure étaient de provenance extra-linguistique.

M. A. Meillet. J'ai l'impression du contraire.

M. W. Doroszewski. Il s'agissait essentiellement de confronter la doctrine de Durkheim et celle de Saussure pour faire voir les ressemblances frappantes entre ces deux doctrines. La probabilité d'une influence directe de Durkheim sur de Saussure paraît très grande. On a l'impression que ce dernier n'aurait pas établi entre la langue et la parole un départ théorique aussi absolu que celui qu'il a postulé dans le *Cours de linguistique générale*, s'il n'avait pas été influencé par l'idée de l'opposition absolue du social et de

l'individuel prêchée par Durkheim. Quant à la notion de la contrainte, à laquelle recourent Durkheim et de Saussure, elle est très générale, peut être comprise de façons diverses et ne se justifie pas toujours dans le détail.

DEUXIÈME SÉANCE, 17-18 h. 30.
Président : M. W.-E. COLLINSON.
Secrétaire : M. R. FOHALLE.

1. — COMMUNICATION DE M. L. JORDAN [1]

La linguistique et la logique.

« Toute définition faite à propos d'un mot est vaine » (de Saussure). Dans l'antiquité, on croyait pouvoir se passer d'une telle caution pour mettre sa pensée en ordre. La logique reposait simplement sur la grammaire doctrinaire.

Mais au XIXe siècle, la linguistique objective (donc non-doctrinaire) trouva que les langues ne se développent pas du tout par des soucis d'ordre.

La conséquence de cette découverte fut le divorce de la logique et de la grammaire. Car on ne vit pas que, si la grammaire doctrinaire ne garantit pas l'ordre de la pensée *directement*, — la linguistique garantirait cet ordre *indirectement*. En effet, sa critique des désordres dans la formation de nos idées pourrait très bien servir d'avertissement à tous ceux qui voudraient penser sans désordre.

Cette critique de la formation de nos idées est sortie de l'étude des choses et des termes et de leurs rapports mutuels. C'est une étude qui n'est claire que si l'on distingue strictement l' « abstrait » du « concret », ainsi que le font, par exemple, les Chinois et les Japonais. Car ces peuples ont appris par leur écriture idéographique qu'il y a des phénomènes exprimables par l'image, donc « concrets », — et d'autres qui ne sont exprimables que par quelques symboles, donc « abstraits ».

Ainsi, les phénomènes se divisent en « choses », qui, comme idées sont *concrètes*, — et en « rapports de choses », qui, comme idées sont *abstraits* [2]. Ces rapports de choses ne peuvent être conçus clairement, si on ne part pas de leur source, c'est-à-dire des *choses*.

Si on part de la pensée dite *libre* ou *pure*, sans contrôler les choses au préalable, il est clair que tous les phénomènes paraîtront — ou bien concrets — ou bien abstraits — ce qui est le caractère de l'allégorie. La logique sortie de la linguistique enseignera donc à éviter ce désordre, en ne laissant pas la pensée précéder la réalité, ni l'abstrait le concret ; en ne laissant pas dégénérer l'idée, ni par le mélange de l'abstrait et du concret (allégorie), ni par le quiproquo d'une idée placée pour une autre (symbole), ni par la confusion d'une partie et du tout (fétiche), ni par l'invention d'un rapport fictif (totem), ni par des préjugés de valeur (péjoration et mélioration) [3].

1. Publiée dans le *Journal de Psychologie* (XXXe année, 1933, p. 45) et sous une forme plus étendue dans le livre *Schule der Abstraktion und der Dialektik*, München (Reinhardt), 1932.

2. Voir aussi *Konkret und Abstrakt* (*Tijdschrift voor Wijsbegeerte*, Haarlem (1930, 264-300).

3. J'ai étudié les rapports de la linguistique et de la logique plus amplement dans: *Ueber die Beziehungen der Linguistik zur Logik und der Handelssprachkunde zur Wirtschaftswissenschaft* (Messing, *Zur Wirtschaftslinguistik*, Rotterdam 1931, 48-122).

M. C.-H. DE GOEJE fait observer que certaines langues de l'Amérique du Sud ne connaissent aucun sujet propre; dans ces langues, le verbe est impersonnel et il n'existe pas de mot pour « je ». Ce fait corrobore une des thèses de M. Jordan.

M. L. JORDAN se réjouit de l'intérêt que l'on porte aujourd'hui à l'union de la linguistique et de la logique, union dans laquelle il voit l'avenir de la science.

2. — COMMUNICATION DE M. G. DEVOTO [1]

L'attenzione come fattore linguistico.

La scuola di Ginevra ha portato dei contributi fondamentali al progresso della linguistica sia con lo studio degli elementi affettivi del linguaggio o stilistica per opera di C. Bally, sia con lo studio degli elementi logici per opera di C. A. Sechehaye. Essa ha mostrato che non soltanto i fatti esterni ma anche i presupposti psichici interni devono essere messi in luce per fare la descrizione o la storia di una lingua: sopratutto per quanto riguarda vocabolario e sintassi.

Scopo di questa comunicazione è ricercare sotto che forma si possono isolare e definire fattori interni analoghi per le manifestazioni linguistiche inferiori come morfologia e fonetica. Elementi fonetici e morfologici si allineano nella parola e nella frase senza costruzione logica o eco di affetti: e tuttavia sono presenti in modo variabile a un'attività psichica incosciente che provvisoriamente chiamo attenzione. Essa si manifesta in modo indiretto con l'accentuazione di alcuni elementi, con la subordinazione di altri, con fatti di differenziazione e con fatti di adattamento, sia all'interno di un « état de langue », sia nella successione da una fase a un'altra ; essa può essere rintracciata in ricerche sincroniche come in quelle diacroniche.

Segue l'esemplificazione (accento latino, mutazione consonantica germanica, ecc.).

M. BARTOLI prende la parola per precisare una notizia comunicata dal collega G. Devoto a proposito dell'innovazione del tipo *rosso* da lat. *russus -um*, cioè di *o* chiuso da *u* breve, tonico e atono. Come si vede nella raccolta delle iscrizioni cristiane di E. Diehl (1931), le voci del tipo *rosso* sono irradiate lentamente dalla Gallia transalpina, proprie tutt'intorno : nell'Iberia e nell'Italia centrale, nelle Venezie e nella Rezia, nella Germania romana e nella Britannia.

B.-A. TERRACINI osserva in primo luogo che l'anormalità di un innovazione è indizio insufficiente di sostrato, in quanto anche innovazioni normalissime sono dovute a sostrati ; in linea generale nota poi che nella indagine linguistica il fatto estetico va staccato da quello affettivo, o da quello dell'attenzione, perchè esso non può mai essere diacronico.

1. Essa sarà pubblicata in forma più ampia in un lavoro attualmente in preparazione dal titolo : *L'individuo e la lingua.*

Mercredi, 26 août, 11 h. 30-12 h. 30.
Président : M. E. BENVENISTE.
Secrétaire : Mlle M. LIPS.

3. — COMMUNICATION DE Mlle EL. RICHTER [1]

Die Einheitlichkeit der Hervorhebungsabsicht und die Mannigfaltigkeit ihrer Auswirkungen (mit Lichtbildern).

Um die Wirkungen der Hervorhebungsabsicht zu erforschen, muss der Sprechvorgang an der Wurzel erfasst werden, bei der *Atmung*. Von den vier uns bekannten Atmungsvorgängen kommen für die Sprache nur die zwei obersten in Betracht : der reflektorische, der aus dem Kopfmark innerviert wird, und der willkürliche, der Rindenprozess. Es ist lang erwiesen, dass jeder psychische Vorgang auf die Atemkurve wirkt. Bedingte Reflexe sind nicht nur der Tonfall, der sich in Jahrtausende alter Ueberlieferung fortpflanzt und neben der begrifflichen Mitteilung — und unabhängig von ihr — eine zweite vollständige Mitteilung ergibt, sondern auch die experimentell beobachteten Veränderungen der Atemkurve bei der Erwartung, der ruhigen und der gespannten Aufmerksamkeit. Folglich ist grundsätzlich anzunehmen, dass die Atemkurve sich bei jedem Gedankengang verändert, sobald eine Teilvorstellung die Aufmerksamkeit voll auf sich zieht. Kommt es zur *Ausführung* einer Mitteilungsabsicht, so treten zu den reflektorischen Vorgängen die Rindenprozesse. Diese Ausführung kann nicht anders vor sich gehen als durch Muskelspannungen (bzw. Entspannung). Die Muskelspannung muss dort stärker sein, wohin die Aufmerksamkeit zielt. Der Teil der Gesamtvorstellung, auf den die Aufmerksamkeit zielt, ist das — zunächst subjektiv — Wichtige der Mitteilung. Dem psychisch Wichtigeren entspricht physiologisch die grössere Muskelspannung. So wird es hervorgehoben. Der Sprecher hat unmittelbar, der Hörer mittelbar die Rückempfindung dieser Muskelspannungen, die die Vorstellung eines Wollens auslöst. So wird die Aufmerksamkeit des Hörers auf den hervorgehobenen Punkt gelenkt. Um wie viel mehr wird sich die Aufmerksamkeit in Muskelspannung umsetzen, wenn der Sprecher — in sachlicher Ueberlegung, — auf den Hörer Rücksicht nehmend, in bewusster Hervorhebungsabsicht seine Rede anordnet. Für die Auswirkung der Hervorhebungsabsicht bleibt es sich im grossen Ganzen gleich, ob sie bemerkt oder unbemerkt [2] vor sich geht. Es gibt nur eine einzige Ursache : die Hervorhebungsabsicht ; sie hat nur einerlei Wirkung : Muskelspannungen. Aber die Muskelspannungen erstrecken sich auf die Beeinflussung des Atemstromes (-stosses) — Lautheit oder Leisheit, — auf die Einstellung der Stimmlippen, des Kehldeckels usw. — Höhe und Tiefe, — auf die Haltung der Organstellungen — Nachdruck und Vernachlässigung. Die eine und einzige causa movens, die Hervorhebungsabsicht, kann also auf viererlei Weise wahrgenommen werden, aber niemals ist die eine Wirkung rein von den andern zu trennen. Es gibt keine Höhenunterschiede, bei denen der Atemstoss unbeeinflusst

1. Vorbereitender Aufsatz zu einem geplanten Buch.
2. Rindenprozesse sind Bewusstseinsvorgänge, aber sie können unbemerkt vor sich gehen (nicht unbewusst !).

bliebe, keine Länge ohne Ton- und Kraftunterschiede usw., da ja der Sprechapparat keine einheitliche Leistung hervorbringen kann. Die überaus mannigfaltigen Muskelspannungen, die die Hervorhebungsabsicht ausführen, wirken in verschiedenartigsten Zusammensetzungen, sodass wir von einer Chemie der Hervorhebungswirkung sprechen können. Nachdem die Einteilung in Sprachen mit musikalischem *oder* mit dynamischem *oder* mit quantitierendem Akzent fallen gelassen wurde, ist es eine Hauptaufgabe der Sprachwissenschaft, diese Chemie zu analysieren. Die Mannigfaltigkeit der Zusammensetzungsmöglichkeiten verursacht die grossen Verschiedenheiten der akustischen Eindrücke, die die Ausführung der Hervorhebungsabsicht bewirken kann. Die Organspannungen können gleichgerichtet sein, z. B mit grösserer Stärke verbindet sich höherer Ton, so im Deutschen (Kurvenbeispiel I : Ein Haus — Ein Haus) oder auch nicht (Kurvenbeispiel II : ệ in *impossible*, emphatisch gesprochen, so dass der Hauptakzent auf dem ɔ liegt).

Es hängt von der akustischen Veranlagung der Sprachgenossen ab, ob sie den Tonhöhenunterschied mehr empfinden als den Stärkenunterschied usw. Welcher Teil der Hervorhebungsarbeit apperzipiert und beim eignen Sprechen wieder hervorgebracht wird, ist ein Hauptteil des phonologischen Charakters einer Sprache. Die eigenartige Auswahl beim Zusammenwirken der Muskelspannungen gehört zu den grundlegenden Funktionen einer Sprache. Den Hauptinhalt der Sprachgeschichte bildet die Darstellung der Art, wie die Zusammensetzung der Organspannungen sich ändert, selbstverständlich nur insoweit es sich um psychophysiologische Vorgänge handelt. Alles « rein Psychische » : Bedeutungswandel, Systemzwang im weitesten Sinn, bleibt davon unberührt, auch die Ermüdungserscheinungen wie Ungleichung, die Trägheitserscheinungen wie nachwirkende Angleichung, Nachahmung infolge ethnischer oder sozialer Einflüsse ua.

Von den zahllosen Veränderungstypen sei hier einer näher betrachtet, der auf Vermehrung, bzw. Verminderung der Atemstärke beruht. Es zeigt sich, dass bestimmte Gruppen sprachlicher Vorgänge kennzeichnend sind für zunehmenden — starken Atemstoss, andere für abnehmenden — schwachen.

Bei starkem Atemdruck, der eine Silbe kräftig heraushebt, wird die Umgebung vernachlässigt; die Nebensilben gruppieren sich um die Hauptsilbe, der Akzent wirkt zentralisierend. In vor- und nachakzentischen Silben gehen Schallgipfel verloren. Daher Verlust des Anlautes, des Auslautes, Synkopierung. Jedes Wort steht für sich. Bei schwachem Druck dagegen bleiben die einzelnen Silben gleichwertig, die Wörter verbinden sich zu Wortgruppen, so dass ihre An- und Auslaute aufeinander wirken (Sandhi). Schallgipfel werden eingefügt (Samprasāraṇa). Die Vernachlässigung der Silben bei starkem Druck führt zu Schwundstufe, zum Ablaut; die Gleichwertigkeit der Silben bei schwachem Druck zu Umlaut, Vokalharmonie, Vorausnahme der Lautung (aprv. *saup*). Bei starkem Druck nehmen gedeckte Silben zu, zwischen neuen Konsonantengruppen entstehen Uebergangslaute. Bei schwachem Druck nehmen freie Silben zu, zwischen Vokalen entstehen Uebergangslaute. Bei zunehmendem Druck schwinden stimmhafte Schliesser im Auslaut, die stimmlosen Verschlusslaute zwischen Vokalen werden stimmhaft bis zu gänzlichem Schwund oder aspiriert oder Engenlaute, die Akzentvokale können diphthongieren, die Konsonanten sind kurz. Bei schwachem Druck bleiben inlautende Konsonanten und stimmhafte im Auslaut unverändert, Diphthonge monophthongieren, lange Konsonanten sind beliebt.

Gleichzeitig beobachten wir nicht Synkope und Sandhi, Ablaut und Umlaut,

Diphthongierung und Monophthongierung. Wohl aber bewahrt die Sprache Ergebnisse verschiedener Entwicklungsstufen, die wie geologische Schichten zu uns sprechen.

In keiner Sprache wird grundsätzlich das Wichtige vernachlässigt, im abnehmenden Atemstrom, im Tiefton mitgeteilt, das Unwichtige dagegen an guter Taktstelle usw. Wo nach der hergebrachten phonologischen Erfassung einer Sprache dies der Fall zu sein scheint, liegt es uns ob, dem wahren Bedeutungsrhythmus nachzuspüren. Denn der jeweilige Hervorhebungstypus muss sich mit der Hervorhebungsabsicht decken. Widerspricht die Wortstellung dem Bedeutungsrhythmus, so ist eben der Tonfall oder der Atemdruck anders, als es zu dieser Wortstellung ursprünglich gepasst hat. Mit jeder Veränderung der Hervorhebungsabsicht muss sich der Hervorhebungstypus verändern. Die letzte, innerste Erkenntnis aller sprachgeschichtlichen Untersuchung läuft also auf die Frage hinaus: Warum verändert sich die Hervorhebungsabsicht ?

Die Hervorhebungsabsicht muss sich notwendigerweise verändern, wenn die in einer Sprache vorhandenen Hervorhebungstypen durch allzu lange Ueberlieferung zu verbraucht, zu verflacht, zu gewohnheitsmässig, also zu wirkungslos geworden sind, so dass sie dem augenblicklichen Ausdrucksbedürfnis des Sprechers nicht mehr genügen. Er sucht dann neue Mittel, die Hervorhebung wirkungsvoll zu gestalten. Dadurch ergeben sich neue Verbindungen. Bleibt die Wortstellung (die grammatische Ueberlieferung) fest, so wird der Akzent anders gelegt, er wird beweglich. Das heutige Französisch zeigt solche Uebergänge (Kurvenbeispiele, ua. eine nach freier Deklamation von Mounet-Sully von Landry aufgenommene, also rund die Sprechweise von vor 40 Jahren). Hiermit verändert sich die Satzmelodie, der Silbenrhythmus, die Lautung. Trifft ein verstärkter Druck auf eine Lautung, so kann z. B. der Verschlusslaut zur Aspirierung kommen (Kurvenbeispiele aus dem Französischen). Verstärkter Druck kann auf verschiedene Weise zur Diphthongierung führen, und zwar bei sogenannten « langen » Vokalen, — bei abklingendem Abglitt — wird die Ausweichung in den Abglitt fallen, bei sogenannten « kurzen », — bei abbrechendem Abglitt — in den Anglitt. Vgl. lat. *ę* zu frz. *ei*, lat. *ę* zu frz. *ie*.

Es ist festzuhalten, dass 1) nie eine Auswirkung bis an ihre letzten Enden kommt, 2) dass jede Sprache Ergebnisse der verschiedensten Phasen aufweist, 3) dass eine Lautungsverschiebung einen akustischen Eindruck hervorbringt, der auf anderem Wege nachgeahmt werden kann, 4) dass das Hervorhebungsbedürfnis selbst mannigfaltigen Beeinflussungen unterliegt, so besonders den sozialen Verhältnissen. In aufgeregten Zeiten wird affektischer Vortrag richtunggebend. Vornehm nachlässige Sprache verschleift, der Volksredner unterstreicht. Die sprachliche Ueberlieferung wird anders gestaltet, jenachdem die konservative Oberschicht der Gesellschaft massgebend ist oder die jungen Stürmer, die Masse sich nach den Gebildeten richten mag oder die Gebildeten sich bei den unteren und untersten Schichten volkstümlich beliebt machen wollen usw. Endlich ist es wichtig festzuhalten, dass die erste ursprachliche Aeusserung genau so vor sich gegangen sein muss wie die letzte höchste künstlerische Sprachgestaltung. Es ist nicht anders denkbar, als dass das Hervorhebungsbedürfnis einen Hauptanteil an den sprachlichen Veränderungen hat, denn es gibt kein Zwischenglied zwischen ihm und der innersten Feder des ganzen Sprechapparates, der Mitteilungsabsicht.

M. J. MAROUZEAU. Croyez-vous vraiment que l'intensité expressive qui apparaît en français est en train de créer des consonnes aspirées ? On sait que le français aspire exceptionnellement des consonnes occlusives, comme *p* dans *impossible*, avec une intention expressive. Pourra-t-il, par voie de généralisation, arriver à un système de consonnes aspirées ?

Mlle RICHTER répond qu'il est impossible de prévoir l'avenir en matière linguistique. Elle ne croit pas qu'on prononce en français des aspirées avec l'intention d'être expressif. Dans la parole émotive, même nous autres linguistes nous innervons sans nous en rendre compte. Cependant, tout changement commence par être expressif pour devenir usuel, avec le temps.

Jeudi, 27 août.

PREMIÈRE SÉANCE, 15-16 h. 30.

Président : M. V. MATHESIUS.

Secrétaire : M. G. PICCOLI.

1. — COMMUNICATION DE M. V. BRØNDAL[1]

L'autonomie de la syntaxe.

I. Problèmes du rapport des différentes parties de la grammaire : phonétique, morphologie, syntaxe (cf. la contribution de l'auteur aux *Mélanges Jespersen*, 1930). Celui du rapport des deux dernières reste entier et capital.

II. Il faut séparer nettement *Morphologie* (ou théorie de la fonction des formes) et *Syntaxe* (ou théorie de la phrase). La première étudie par exemple les cas, les parties du discours, la composition ; la dernière s'occupe des propositions et de leurs membres (et sous-membres).

A. Morphologie.

Ni les cas (nominatif, etc., illatif, etc.) ni les mots (noms et verbes, prépositions et adverbes ; noms-verbes, etc.) ne comportent une fonction syntaxique absolument nécessaire, constante et unique. Une définition syntaxique d'un élément morphologique est donc exclue. On constate d'ailleurs en morphologie (système de cas, de mots), etc. des variations considérables de langue à langue et surtout de type de langue à type de langue auxquelles rien ne correspond en syntaxe (cf. le résumé français de notre *Ordklasserne*, Copenhague, 1928).

B. Syntaxe.

Il n'y a pas de type de phrases (exclamative, interrogative ; subordonnée) ni de membres de phrase (ou de sous-membres) qui exigent d'une façon nécessaire et constante, un élément morphologique déterminé. Il s'ensuit que les définitions à base morphologique (adnominal, etc. ; substantivé, etc.) ne sont pas admissibles en syntaxe. Les éléments de la syntaxe (types de phrases, de membres et de sous-membres) présentent d'ailleurs une uniformité, une constance que la morphologie ne connaît pas.

III. Possibilité, conséquences et avantages de la distinction proposée.

1. Cf. *Journal de Psychologie*, XXXe année (1933), p. 217.

M. Alb. Sechehaye. M. Brøndal reproche aux éléments morphologiques d'avoir souvent plusieurs valeurs syntaxiques et il en conclut qu'ils n'appartiennent pas à la syntaxe. Autant vaudrait reprocher aux mots d'avoir de multiples significations et en conclure qu'ils ne servent pas à exprimer les idées. Ces homonymies sont un fait général et normal dans la langue. Sans prétendre apporter une solution définitive au problème des rapports entre les formes des mots et la syntaxe, j'attire l'attention sur trois distinctions importantes : 1° Il ne faut pas confondre la phrase, unité psychologique de parole, avec les facteurs qui entrent en jeu dans la structure d'une phrase grammaticale normale et qui appartiennent à la langue. 2° Il faut distinguer en syntaxe ce qui est du ressort de la logique de ce qui est psychologique et imaginatif ; les éléments logiques dans la structure de la phrase sont vus à travers des formes imaginatives qui sont plus primitives, qui les contiennent intuitivement et dont elles se dégagent plus ou moins. 3° Il y a des faits de syntaxe étroite dont les radicaux des mots sont le centre et des faits de syntaxe large, qui comportent des ordonnances plus libres et qui existent en fonction de la phrase ; en moyenne, il y a plus d'imagination dans la syntaxe étroite, et plus de logique dans la syntaxe large. — A la lumière de ces distinctions, les facteurs structurels de la phrase grammaticale paraissent comme un tout gradué entre deux pôles : d'une part le mot, la syntaxe étroite, l'imagination ; d'autre part la phrase, la syntaxe large, la logique.

O. Jespersen thanked Mr. Brøndal for the interesting lecture and rejoiced to see how great similarity there was in many respects between some of the distinctions made by Mr. Br. and those made in his own *Philosophy of Grammar*. There two series were established, between :

α	β
Substantive	Primary
Adjective	Secondary
Adverb	Tertiary.

Any member of the α series may be used in a sentence as either primary, secondary or tertiary ; *stone* is primary when it is subject or object, secondary in *stone-wall*,, and *that way* is tertiary without becoming an adverb in *don't do it that way*. With regard to sentences it is best to distinguish between articulate sentences (*I thank you*), semi-articulate sentences (*thank you*) and inarticulate sentences (*thanks*), the last corresponding to Mr. Karcevski's phrases, but these do not stand outside grammar proper.

M. A. Belić. Je suis complètement de l'avis de M. Brøndal. Je me réjouis de pouvoir constater qu'en opérant sur un autre domaine je suis parvenu aux mêmes résultats. Mais il me semble qu'il voulait dire que si l'on veut apprécier les faits syntaxiques, on peut le faire en partant des catégories syntaxiques. Chaque fois que j'ai voulu éclairer les significations des formes verbales en serbo-croate, j'ai dû les mettre dans les catégories syntaxiques pour les comprendre. Pour cette raison, j'ai dû faire une différence entre un indicatif syntaxique et un indicatif morphologique, etc. Il est vrai que les formes morphologiques ont leur signification dans la phrase ; mais elles y prennent aussi des sens nouveaux en recevant des fonctions nouvelles. Si on veut les comprendre, on le peut seulement d'après les fonctions de la phrase où elles sont nées.

M. S. Karcevski. Les domaines de la syntaxe et de la morphologie sont intimement liés entre eux. La morphologie n'est que la projection sur la ligne phonique des rapports « syntaxiques » et autres, et il est naturel que plusieurs valeurs formelles ou sémantiques puissent être projetées sur un même endroit et qu'il en résulte un « morphème » chargé de plusieurs fonctions. Car les premiers rapports sont purement spirituels, tandis que la ligne phonique est une *ligne*, partant quelque chose de matériel. N'oublions pas non plus que dans un système sémiologique vivant, dynamique et qui n'est pas une simple nomenclature, chaque signe doit être capable d'avoir $n + 1$ fonctions et qu'inver-

sement une même situation doit pouvoir s'exprimer par $n + 1$ signes. La synonymie et l'homonymie sont deux principes réglant le fonctionnement de *tous* les faits sémiologiques.

2. — COMMUNICATION DE M. A. DEBRUNNER[1]

Das Gefühl für grammatische Gesetze.

Zweck des Vortrags : nicht theoretische Erörterungen, sondern Versuch, einige auf den ersten Blick verschiedene Spracherscheinungen des heutigen Deutschen als Auswirkung eines ziemlich allgemeinen Gesetzes zu erfassen, das man in Analogie zu den algebraischen Klammern das « Klammergesetz » nennen kann. Das Gesetz soll namentlich mit Hilfe der Verstösse dagegen ermittelt werden.

I. *Einteilung der Klammern nach ihrem grammatischen Umfang.*

1) Satzklammern im eigentlichen Sinn gibt es nicht.
2) Satzteilklammern : « eine Forderung (des Rechts und der Ehre) ».
3) Wortklammern : « mit (Lust und Liebe) ».
4) Wortteilklammern : gestattet bei Kompositionsteilen : « (Vor- und Nach)-teile », nicht gestattet bei Suffixen und Flexionsendungen : « (Anmerk- und Verbesser-)ungen ».

II. *Die Stellung des ausgeklammerten Gliedes.*

Richtig : 1) « Vor- und Nachteile » $= (a + b)\,c$.
2) « Mit Lust und Liebe » $= a\,(b + c)$.
3) « In guten und bösen Tagen » $= a\,(b + c)\,d$.
Falsch : 4) « Der Hausherr und Vater des Kindes », gemeint als $a\,(b + cd)$, aber empfunden als $a\,(b + c)\,d$.
5) « Ihre Mitglieder { bevorzugte / und / zeichnete } man { aus ».

III. *Die Gestaltung des Ausgeklammerten.*

Grundsatz : Die Auflösung der sprachlichen Klammer nach algebraischer Regel muss einen grammatisch richtigen und dem Sinn entsprechenden Text ergeben.
Fehler : 1) Das Ausgeklammerte gehört nicht zu allen Teilen der Klammer : « sein Lehrer der Philosophie und Literaturhistoriker R. H. ».
2) Die Auflösung ergibt grammatisch Falsches : « im Kultus und der religiösen Rede ».
3) Das Ausgeklammerte ist formal gemeinsam, aber funktionell verschieden : « die Entwicklung und Vorzüge der Feuerbestattung ».

IV. *Die Gestaltung des Eingeklammerten.*

Sonderfälle von Fehlern :
1) Von zwei Genitiven in der Klammer ist der eine nicht als Genitiv gekenn-

1. Cf. *Indogermanische Forschungen*, 50, 1932, 177-203.

zeichnet : « nach Aussage des Verhafteten und dessen Gattin », « der Vortrag einfacher und Kunstgesänge ».

2) Die beiden Teile in der Klammer bezeichnen verschiedene Personen oder Dinge (hier versagt die Analogie der algebraischen Klammer !) : « meinem lieben Sohn und guten Bruder ».

V. *Die sprachlichen Mittel der Verbindung der Glieder in der Klammer.*

VI. *Die Zahl der Glieder in der Klammer.*

Häufiger Fehlertypus : « alle Wälder, Gewässer und das Erdinnere » : 1 a, b und 2 statt 1(a und b) und 2.

VII. *Sonstige sprachliche Verwendungen des Klammersymbols.*

Uebertragung des Gesetzesbegriffs von den grammatischen Gesetzen auf die Lautgesetze.

TH. SIEBS : Die gesamte Klammerbildung kann eigentlich nur unter dem Gesichtspunkt der gesprochenen Sprache erfasst und beurteilt werden. Sie erweist sich dann als eine unzulängliche schriftliche (papierene) Wiedergabe der für die lebendige Rede wichtigen Ausdrucksmittel des Zeitmasses (Tempo), der Stärkebetonung (Stärkeakzent) und des Tonfalls (Modulation). So gefasst hat die Klammer nur die Bedeutung eines unzulänglichen Abschluss- oder Verbindungszeichens und verdient im Vergleich zu den Mitteln der gesprochenen Sprache nur geringe Beachtung, geschweige einen Vergleich mit der mathematischen Klammer. Auch ist die Klammer doch ein erst spät eingeführtes Zeichen, dem — wie allen Interpunktionszeichen — wohl kein sprachwissenschaftlicher Wert beizumessen ist, es sei denn, dass sie vorerst phonetisch bestimmt werde, und eine solche Bestimmung wird stets unzulänglich sein.

Der REF. erwidert, die Bedeutung des Unterschieds zwischen der gesprochenen und der geschriebenen Sprache sei ihm wohl bekannt und auch von ihm an einer (nicht vorgelesenen) Stelle erwähnt ; der Unterschied ist aber nur für wenige der behandelten Klammerarten wichtig.

DEUXIÈME SÉANCE, 17-18 h. 30.

Présidente : Mlle EL. RICHTER.
Secrétaire : M. R. FOHALLE.

1. — COMMUNICATION DE M. H.-J. POS[1]

La synonymie dans la langue et dans le langage.

A. 1) Sont synonymes les mots d'une langue ayant une signification à peu près identique. Difficulté dans l'application de cette définition. La synonymie établit d'une façon explicite les différences de signification que les synonymes sont censés avoir.

1. Cf. *Recherches philosophiques* (p. p. A, Spaier), Paris (Boivin), tome II, 1933. *Contribution à une théorie générale des synonymes.*

B. 2) Il importe de se demander comment la fréquence des synonymes d'une langue se répartit :

a) sur les parties du discours,
b) sur les formes grammaticales,
c) sur les groupes de notions à exprimer.

3) L'examen de ce dernier point dans nos langues montre que la synonymie est particulièrement dense dans le domaine des objets naturels de l'entourage de l'homme pour autant que cet entourage est pour lui d'un intérêt vital et dans tout le domaine des sentiments, des appréciations et des valeurs. — Exemples.

4) Essai de comprendre l'unité des groupes énumérés et de l'illustrer par comparaison avec le domaine où les synonymes manquent ou se réduisent de plus en plus. — Exemples.

5) La fonction explicative des synonymes apparaît là où les définitions exactes font défaut (domaine intuitif).

6) La comparaison de la synonymie dans plusieurs langues établit la distinction entre les synonymes idiomatiques et les synonymes universels. — Exemples.

C. 7) Les synonymes se présentent autrement dans le langage que dans la langue. Ou bien leur distinction y prend une importance exagérée ou bien elle s'y efface entièrement.

8) L'importance exagérée de la distinction des synonymes amène à l'opposition exclusive, l'oubli de leur valeur distinctive à la confusion.

9) Oubli de la distinction et oubli de l'affinité de sens causés par l'accumulation de synonymes dans le discours pour des motifs d'expressivité ou d'éloquence, par le désir de varier l'expression, etc.

10) L'emploi momentané de synonymes, si dangeureux qu'il soit pour leur valeur sémantique objective, n'altère pas toujours cette dernière. Mais ici aussi l'influence du langage amène parfois un changement définitif dans la langue elle-même.

M. F. Boillot se demande s'il y a vraiment des synonymes. Il n'accepte pas la définition qui les considère comme des mots de sens *semblable*, parce que cette expression est difficile à limiter ; les termes que l'on tiendrait pour synonymes lui paraîtraient arbitrairement choisis dans une série continue. Mais si l'on prétend que les synonymes sont des mots de sens *identique*, la question se pose : existe-t-il des termes de signification absolument identique? M. Boillot voudrait de bons exemples ; il cite quelques cas où il y a équivalence apparente, mais où il note une différence d'affectivité ou d'emploi littéraire ; dès lors, il se demande si le terme de synonyme employé dans le langage courant signifie quelque chose, au point de vue linguistique.

M. Pos cite deux termes néerlandais entre lesquels il n'y a qu'une différence d'origine et il note que les dictionnaires de synonymes, qui s'efforcent pourtant de découvrir la distinction entre les termes synonymes, ne la trouvent pas toujours; il attribue une valeur à cette tradition des dictionnaires. Cependant, ceux-ci observent que dans aucune langue il n'y a de synonymes parfaits ; c'est donc une question de perspective.

M. Boillot préfère dire que c'est une question d'acuité relative entre les individus.

M. J. Mukařovsky est d'accord avec M. Pos sur l'importance qu'il faut accorder au problème de la synonymie, mais veut rester sur le seul domaine linguistique : les rapports entre la chose et le mot sont nombreux; aussi, dès le moment où l'on commence à dénommer les choses, il existe la possibilité d'une série synonymique qui n'est jamais close.

M. S. Karcevski. La synonymie et l'homonymie ne sont que deux faces d'un même phénomène. Il ne peut pas y avoir de synonymes absolus, c'est-à-dire deux signes pouvant se remplacer l'un l'autre dans *toutes* les situations, car il n'y a pas deux situations absolument identiques. Mais il n'existe pas non plus de situations absolument individuelles, car alors le signe ne vivrait qu'un instant, et la langue en tant que système de signes deviendrait impossible. Quand nous « confondons » deux situations en faisant abstraction de ce qui les distingue, nous rendons interchangeables les signes correspondants : c'est la synonymie. Quand nous les rapprochons sans perdre de vue ce qui les sépare, nous transposons l'un des deux signes, et l'élément commun sert de *tertium comparationis*, jetant un pont par-dessus ce qui sépare ces situations. Le signe devenant synonyme d'un autre signe devient en même temps son propre homonyme, car sa valeur se dédouble : outre la situation qui était la sienne, il désigne une nouvelle situation. L'homonymie dynamique, c'est la transposition ; l'homonymie statique, c'est la coexistence des homophones. La synonymie et l'homonymie sont le propre de tous les signes d'un système sémiologique vivant et qui n'est pas une simple nomenclature ; elles caractérisent, à des degrés différents, et la sémantique et la grammaire et la phonologie, car chaque signifiant peut avoir plusieurs fonctions (signifiés) et chaque signifié peut s'exprimer par plusieurs signes.

M. M. Niedermann remarque qu'il existe des mots de sens absolument identique, mais non des mots d'un emploi absolument identique ; exemples : *mort*, *décès*, *trépas*. Il souligne le principe que la langue ne tolère pas le luxe ; à la longue, elle supprime les synonymes par élimination ou par différenciation.

M. L. Jordan signale que dans certaines langues de l'Extrême-Orient il existe une véritable homonymie, dans ce sens qu'une syllabe a de nombreuses significations, mais que la combinaison de deux syllabes donne un sens unique et fixé.

M. Pos rappelle qu'il voulait trouver un domaine où la synonymie fût circonscrite. Il s'est efforcé de montrer qu'elle se développe surtout dans ce qui a rapport avec la vie essentielle de l'homme ; or, il n'a pas été combattu sur ce point. Il souligne donc le principe primordial : il y a une nécessité pour la synonymie.

2. — COMMUNICATION DE M. W. BRANDENSTEIN

Die Hypothesenbildung in der etymologischen Forschung.

Wenn wir lat. *ruber* mit griech. ἐρυθρός « etymologisch » vergleichen, so behaupten wir damit, dass die beiden Wörter einer gemeinsamen Ursprache entstammen ; weiters, dass sich jedes dieser beiden Wörter von einem idg. **rudhrós* her in bestimmter Weise entwickelt hat. In dieser Etymologie liegen also Behauptungen über sprachgeschichtliche Ereignisse vor, die nur erschlossen sind, und zwar zu dem Zwecke, um die unleugbare Beziehung zwischen jenen beiden Wörten begreiflich zu machen. Die etymologische Erklärung des lat. *ruber* usw. ist demnach eine Hypothese, nach deren Wahrscheinlichkeitsgrad gefragt werden muss [1].

Es gibt verschiedene Grade von Wahrscheinlichkeit; wir sprechen von « wahrscheinlich, möglich, unwahrscheinlich » ; daher müssen wir bei jeder sprachgeschichtlichen Behauptung nach dem Grade der Wahrscheinlichkeit

1. Das Merkmal « wahrscheinlich » kommt der Behauptung der Sprachverwandtschaft zu, ist nur eine Bewertung dieses Urteils. Der durch dieses geschilderte Tatbestand hingegen kann nur bestehen oder nicht bestehen.

fragen, bevor wir uns ihr anschliessen können. Besonders nötig wird eine solche Abschätzung, wenn uns verschiedene Erklärungen eines Wortes vorgelegt werden, und wir nun entscheiden müssen, welche von den miteinander konkurierenden Hypothesen die bessere, die wahrscheinlichere ist.

Wenn die Wahrscheinlichkeitsrechnung den Grad der Wahrscheinlichkeit durch den Bruch $\frac{g}{m}$ angibt [in Worten : günstige Fälle dividiert durch die möglichen (d. i. günstigen + ungünstigen) Fälle], so denkt der Mathematiker aus pädagogischen Gründen zunächst an das Glücksspiel ; wenn ich frage : wie wahrscheinlich ist es, dass ein Spieler mit einem Würfel « sechs » wirft (oder : geworfen hat), so kann ich sagen : es sind beim Würfelspiel sechs gleichartige Fälle möglich, dass nämlich jede der Zahlen von eins bis sechs erscheint; aber für meine Annahme des Sechserwurfes ist nur ein Fall (von jenen sechs möglichen) entsprechend, günstig.

Man könnte nun den Einwand machen, dass man den Wahrscheinlichkeitsgrad einer sprachgeschichtlichen Hypothese gewöhnlich nicht zahlenmässig angeben kann. Indes kann man Zahlen schätzungsweise einsetzen und variieren, was interessante Beobachtungen zulässt. Eine solche wahrscheinlichkeitstheoretische Diskussion wurde an einigen Beispielen[1] der historischen Sprachvergleichung durchgeführt, sozusagen als Illustration dafür, dass die Gesetze der Wahrscheinlichkeitstheorie auch auf historische Wissenschaften anwendbar sind.

Jede Etymologie muss dreifach gestützt werden ; sie muss lautlich einwandfrei sein, sie muss den Gesetzen der Wortbildung entsprechen, und auch eine Gleichheit (oder zum mindesten einen Zusammenhang) in der Bedeutung aufweisen (Kretschmer). Der Wahrscheinlichkeitsgrad einer Etymologie ist demnach das Produkt von drei Teilwahrscheinlichkeiten [2].

Wenn wir nun annehmen, dass uns eine Etymologie vorgelegt wird, in der der Wert des lautlichen, formalen und bedeutungsmässigen Kriteriums je $\frac{3}{4}$ sei, so haben wir eine Gesamtwahrscheinlichkeit

$$W = \frac{3}{4} \cdot \frac{3}{4} \cdot \frac{3}{4} = \frac{27}{64}$$, d. i. ungefähr 42 Prozent ($< \frac{1}{2}$!!),

mit anderen Worten : der Grad der Wahrscheinlichkeit ist bereits unter 50 Prozent, unter ein Halb gesunken ! Daraus kann man den Schluss ziehen, dass die Teilwahrscheinlichkeiten ausserordentlich hoch sein müssen, damit die Gesamtwahrscheinlichkeit einer Etymologie mehr als ein Halb beträgt.

Nehmen wir einen anderen Fall. Die Gleichung lat. *deus* griech. θεός wird auch in neuerer Zeit immer wieder aufgestellt, obwohl die schwersten lautlichen Bedenken dagegen geäussert werden (lat. *d* entspricht nirgends einem griech. θ usw.). Sicherlich kann ein Lautgesetz durch eine andere Kraft « durchbrochen » werden ; wenn man dies aber annimmt, dann muss sie auch angegeben und wahrscheinlich gemacht werden (z. B. Dissimilation). Aber räumen wir einem

1. Es konnte sich nur um eine sehr bescheidene Auswahl handeln. Den gesamten erkenntnistheoretischen Komplex habe ich in meiner demnächst erscheinenden Schrift *Erkenntnislehre der vergleichenden Sprachwissenschaft* behandelt.

2. Der Nachweis, dass es ein Produkt ist, steht in jedem mathematischen Lehrbuch für Mittelschulen (Abschnitt : Kombinatorik).

Verfechter jener Gleichung einmal ein, dass hier eine noch unerkannte Kraft gewirkt hat. Trotzdem müssen wir den Wahrscheinlichkeitswert der lautlichen Entsprechung sehr niedrig ansetzen, weil sich eben jene Kraft so selten zeigt und es daher an und für sich wenig wahrscheinlich ist, dass sie sich gerade hier zeige. Wenn wir dann den Wert der lautlichen Entsprechung mit $\frac{1}{10}$ ansetzen, dann sind wir ohnehin sehr entgegenkommend. Die Kriterien der Bedeutung und des formalen Aufbaues verdienen entschieden, mit « sicher », also mit 1 klassifiziert zu werden. Wie steht es nun mit unserer Wahrscheinlichkeitsrechnung?

$$W = 1 . 1 . \frac{1}{10} = \frac{1}{10}.$$

Aus diesem Ergebnis kann man die Lehre ziehen, dass die Schwäche einer einzigen der genannten drei Stützen ausreicht, um eine Etymologie recht unwahrscheinlich zu machen. Dies zeigt aber auch, dass die Deutung von Ortsnamen wesentlich schwieriger und unsicherer ist. Denn bei Ortsnamen kann man das Kriterium der Bedeutung nicht überprüfen, weil man sie ja nicht kennt, vielmehr erst durch die «Deutung » erfahren will. Da wir aber einen Ersatz für das Bedeutungskriterium in der « Realprobe » haben, können wir trotzdem Deutungen wagen [1].

Der Versuch, eine unbekannte Sprache etymologisch durch eine andere zu deuten, muss daher von vornherein scheitern. Denn ein Wahrscheinlichkeitsansatz ergibt als Produkt der Teilwahrscheinlichkeiten (der drei « Stützen ») im günstigsten Falle (wenn völlige lautliche und formale Uebereinstimmung herrscht) :

$$W = 1 . 1 . \frac{1}{x} = \frac{1}{x},$$

d. h., der Wert dieser Etymologie hängt lediglich davon ab, wie es mit der Bedeutungsgleichung steht. Und gerade die kenne ich nicht. Es ist demnach gänzlich sinnlos, eine unbekannte Sprache aus einer anderen zu deuten. Dazu kommt, dass man ausrechnen kann, wie wahrscheinlich zufällige Isoglossen sind. Die Zahl solcher Isoglossen müsste nämlich sehr hoch sein, wenn man genötigt werden soll, als Ursache eine Verwandtschaft anzunehmen.

Wenn ich den Ortsnamen « Triest » als illyrisch bestimme u. zw. wegen der Endung seiner urkundlichen Form *Tergeste*, so muss ich noch einen weiteren Faktor berücksichtigen. Ich kann nämlich zugeben, dass jene Deutung recht « plausibel » sei, einen grossen Erklärungswert habe ; ich muss jedoch fragen : ist es denn an und für sich wahrscheinlich, dass in jener Gegend ein Name aus dem Illyrischen gedeutet werden kann ? Der Wert dieser « apriorischen » oder « vorgängigen » Wahrscheinlichkeit muss ebenfalls in meine Rechnung einkalkuliert werden. Dies führt aber zu recht interessanten Konsequenzen. So wurde vor nicht langer Zeit der Versuch gemacht, eine Reihe von mitteleuropäischen Ortsnamen aus dem Drawidischen zu deuten. Nehme ich nun an, dass eine solche drawidische Deutung den Namen ausgezeichnet erklärt [2], viel besser als

1. Die entscheidende Bedeutung der Realprobe hat m. W. erst J. Schnetz, Herausgeber der *ZONF*, hervorgehoben und an zahlreichen Beispielen immer wieder gezeigt.

2. So wurde der Tiroler Bergname *Die Munde* aus draw. *mundam* (« Schädel ») hergeleitet

andere Versuche, so muss ich doch festhalten, dass ich a priori gar keinen Anhaltspunkt habe, dass sich die Drawider an der Ortsnamengebung in Mitteleuropa beteiligt hätten[1]. Die vorgängige Wahrscheinlichkeit ist demnach = 0 ! Selbst wenn ich nun den Erklärungswert der Drawiderhypothese höchstmöglich annehme (= 1), so lautet dennoch der Gesamtwert dieser Erklärung :

$$W = 1.\ 0 = 0,$$

d. h., sie ist gänzlich unwahrscheinlich, unrichtig, unwahr. Es ist demnach nicht notwendig, sie sachlich zu widerlegen, da sie *a priori* unrichtig ist, und daher *a posteriori* nicht wahrscheinlicher werden kann. Was tot ist, kann durch keine Medizin lebendig gemacht werden.

Hypothesen der geschilderten Art sind zumeist intuitive Einfälle, die mit einem Schlage alle Erklärungsschwierigkeiten lösen. Sie wirken auf ihren Urheber wie eine Erlösung. Ihre hervorragende Erklärungsfähigkeit wirkt sich psychologisch als « Aha-erlebnis » aus, dessen überwältigende gefühlsmässige Stärke so gross ist, dass diese Intensität — unberechtigter Weise — geradezu als Wahrheitskriterium aufgefasst wird. Wie überhaupt das emotionale Denken die grösste Erkenntnisgefahr beinhaltet.

Benützte Literatur und Abkürzungen :

F. Hillebrand, *Zur Lehre von der Hypothesenbildung* (Wiener Sbb, Phil.-hist. Kl. Bd. CXXXIV, Abh. 6).

P. Kretschmer, *Sprache* (*Einleitung in die Altertumswissenschaft* 1/6), 3. Aufl., Leipzig 1923.

P. S. Laplace, *Essai philosophique sur les probabilités* (Einleitung zur « Théorie analytique des probabilités », Paris 1812).

ZONF = *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, München.

Vendredi, 28 août, 11 h. 30-12 h. 30.

Présidente : Mlle El. Richter.

Secrétaire : M. R. Fohalle.

3. — COMMUNICATION DE M. A. GRÉGOIRE[2]

L'apprentissage de la parole pendant les deux premières années de l'enfance.

L'auteur de la communication annoncée sous ce titre a fait des observations sur deux enfants élevés au même foyer. Son but n'est pas d'exposer ces observations, qu'il se propose de publier prochainement. Il préfère s'inspirer de l'esprit qui anime ce Congrès, dans le programme duquel une large part a été accordée, avec raison, aux questions de méthode. Or, celles-ci, en ce qui concerne l'étude de la première éducation linguistique, ne semblent pas toujours préoccuper les

(vgl. « Bergkopf »), was recht plausibel klingt. Die Deutung aus dem Romanischen (< *montana*) ist an sich vielleicht weniger einleuchtend.

1. Geschichte, Vorgeschichte, Archäologie usw. !

2. Cf. *Journal de Psychologie*, XXXe année (1933), p. 375.

chercheurs. Cependant elles ont plus d'une fois donné lieu à des conseils précieux. Il y a près de 30 ans, M. M. Grammont insistait sur la nécessité de multiplier les observations relatives à l'initiation de l'enfant, afin de bien saisir la nature des divers phénomènes. Par malheur, les remarques faites par exemple sur la première année de l'enfance se réduisent à bien peu de chose. Il semble qu'une sorte de dédain s'attache aux débuts de l'apprentissage de la parole. De l'indigence de documents il ne peut résulter que l'obligation de se contenter d'interprétations superficielles, du genre de celles qu'émettait F. Schultze en 1880. M. Grammont s'est gaussé de l'attribution des phénomènes à l'action du dieu hasard; mais appeler *Lallen* ou gazouillis le premier langage de l'enfant, est-ce donner une explication plus fructueuse ? Si l'on veut comprendre le plus exactement possible le travail fourni par l'enfant, il convient de suivre celui-ci avec une méticuleuse attention, non pas seulement dans l'intention de noter tout ce qu'il profère, mais avec le désir de connaître les circonstances qui ont provoqué ou modifié les paroles entendues. Un grand nombre de questions méritent d'être étudiées de plus près qu'elles ne l'ont été, sur faits et gestes, si l'on peut dire, par exemple la nature des groupes *ərə*, *ər:ə*, l'apparition des premières explosives, l'influence du travail de la dentition, les phases successives à distinguer dans le premier langage de l'enfant, les degrés divers de l'imitation, le jeu des influences phonétiques, etc.

M. E. Cross pose à M. Grégoire une question de syntaxe ; il cite une phrase d'un enfant américain. M. Grégoire exprime son opinion sur cette phrase et M. Boillot prend part à la discussion. Il en résulte que le problème est très complexe. M. Boillot voudrait que l'observation pure et simple fût remplacée par l'expérimentation, mais M. Grégoire signale le danger de cette méthode.

Mlle Richter ayant demandé s'il ne faut voir qu'un simple passage d'air dans la prononciation d'un groupe tel que *ər:ə* chez l'enfant, M. Grégoire observe que ce groupe correspond à un sentiment de bien-être, de bonne humeur; dans le cas de sentiments moins doux, l'enfant produit des phonèmes vraiment curieux par leur difficulté.

M. Boillot se demande si certains mouvements du pharynx ne peuvent pas causer un plaisir physiologique, comparable à celui du chat qui ronronne.

M. K. Sandfeld croit qu'au cours de la premièreétape, c'est un pur jeu chez l'enfant : celui-ci se plaît à essayer ses organes comme un musicien essaie ses instruments.

M. Grégoire reconnaît que cette observation est juste dans une partie des cas, mais souligne que dans d'autres cas la production du phonème ou du groupe de phonèmes est due à une sensation. Il a observé des enfants qui essaient des modulations sur la seule voyelle *a* ou sur un groupe de sons; ces « phrases » résultent de l'imitation de ce qu'entend l'enfant et elles n'ont aucune signification.

M. Boillot se demande s'il ne faut pas aussi invoquer, outre le besoin et le plaisir, une force naturelle qui s'impose à l'enfant. M. Grégoire admet, en effet, que l'enfant vit par la parole.

M. Sandfeld souligne encore que, dans la première étape, il s'agit d'un jeu spontané qui n'est nullement dû à l'imitation.

SECTION II

PHONÉTIQUE

Premier Président : M. J. VAN GINNEKEN.

Mardi, 25 août.

PREMIÈRE SÉANCE, 15-16 h. 30.

Président : M. ED. HERMANN.
Secrétaire : M. P. AEBISCHER.

1. — COMMUNICATION DE M. A. W. DE GROOT.

Zur Grundlegung der allgemeinen Versbaulehre [1]

(mit Lichtbildern)

Der Vortragende macht den Versuch, (1) das Verhältnis der Verslehre zur Sprachwissenschaft und zu den übrigen Wissenschaften zu bestimmen; (2) die Verslehre einzuteilen; (3) die Objekte der formellen Verslehre näher zu bestimmen. Es wird nachzuweisen versucht, dass diese Objekte : Rhythmus, Korrespondenz, Koordination, für alle Sprachen und Zeiten dieselben sind, dass sie aber formell verschieden realisiert sein können : die Funktionen dieser Elemente (Rhythmuserlebnis, Wiedererkennung, usw., Gestaltbildung) sind im Prinzip immer dieselben, die motorisch-akustischen Formen sind oft verschieden. Die jeweilige Art der motorisch-akustischen Realisierung hängt ab von : (1) den Gesetzen der guten, prägnanten Gestalten; (2) den Interdependenzgesetzen der einzelnen motorisch-akustischen Qualitäten (vgl. Travaux de Prague 4, 128-132); (3) der Willkür des Dichters; (4) dem Inhalt des Gedichts; (5) den Sitten der Kulturgruppe, zu der der Dichter gehört (u. a. den Sprechgewohnheiten, « la parole »), und ihren Sprachkonventionen (« la langue » im engeren Sinne). Es hängt aber umgekehrt die Form der phonologischen Elemente einer Sprache teilweise von derjenigen der aesthetischen Elemente derselben Sprache ab.

Die Verslehre oder Aesthetik der Poesie unterscheidet sich von der Aesthetik der Prosa nur dadurch, dass sie sich mit einer bestimmten Gruppe von Sprachdokumenten beschäftigt, den sog. Gedichten. Nach dem Sprachgebrauch ist ein Gedicht ein Sprachdokument, das vom Anfang bis zum Ende aus kontinuierlich und stark korrespondierenden Silbenreihen besteht; diese Silbenreihen nennt man « Verse ». Nicht der Rhythmus bildet, wie Heusler annimmt, das Wesen des Verses. Es gibt Prosa, welche rhythmischer ist als manche Verse; im Niederländischen gibt es metrische Prosanovellen Roosdorps, welche ganz aus sog. Jamben bestehen; auch lässt sich mit Hilfe einer Definition des Verses, welche sich auf den

1. A paru sous une forme plus étendue dans les *Archives néerlandaises de phonétique expérimentale*.

Rhythmus stützt, gegebenenfalls nicht feststellen, was ein Vers, was einHalbvers ist.

Die Sprachwissenschaft umfasst die Phonologie oder arbiträre Symbolik der Sprache, die Physiognomik oder Lehre der nicht-arbiträren Ausdrucksbewegungen und Laut- und Bildbewegungen des Sprechens, die Aesthetik des Sprechens und der Sprache. Sie kreuzt sich also mit der Lehre der arbiträren sozialen Konventionen, mit der Lehre vom natürlichen Ausdruck und vom intuitiven Verstehen und mit der Aesthetik.

Für die Aesthetik der Sprache (im weiteren Sinne : la langue und la parole) ist es wichtig im Prinzip, die « formelle » Aesthetik scharf von der « inhaltlichen » zu trennen; es gibt eine Schönheit durch die Form allein (z. B. die Schönheit einer Landschaft oder eines geometrischen Ornaments) und Schönheit durch Zusammenwirken von Form und Inhalt. Die formelle Verslehre bildet unbedingt die Grundlage für die inhaltliche. Sie hat es mit nur drei Objekten, d. h. mit drei aesthetisch-funktionellen Formelementen, zu tun : dem Rhythmus (im Sinne von Wechsel der Intensität der Körperbewegungen und der Perzeptionsbewegungen in Perioden von etwa 3/4 Sekunden (vgl. des Verf. *Der Rhythmus* in Neophilologus, 1932), der Korrespondenz (im Sinne von funktioneller Wiederholung) und der Koordination (im Sinne von formellfunktionellem Zusammenhang). Die betreffenden Funktionen sind oekonomische und aesthetische.

Diese drei Elemente sind potentiell, d. h. als Tendenzen in jedem Sprechakt vorhanden. Ihre Realisierung im Vers kann quantitativ sehr verschieden sein, manchmal bleibt sie fast ganz latent. Auch qualitativ gibt es in der Realisierung eine grosse Verschiedenheit. Am meisten charakteristisch für die Form eines Gedichts ist die Art der motorisch-akustischen Realisierung des Rhythmus, der Korrespondenz aufeinanderfolgender Verse und der Koordination der konstituierenden Teile der einzelnen Verse.

Was diese Realisierungen betrifft, ist der *Unterschied zwischen Hebungen und Senkungen* des Rhythmus im Sprechvers wohl immer entweder ein reiner Dauerunterschied oder ein Unterschied der energetischen Komplexqualität (vgl. *Travaux de Prague* 4, 1931, 127-128; *Neophilologus* 1932, 177-185). Die jeweilige Art der Realisierung dieses Unterschieds hängt hauptsächlich von der jeweiligen Art des Wortakzents und dem Charakter des Vokalsystems der betreffenden Sprache ab und umgekehrt.

Auch die *Korrespondenz von Versen* wird durch ganz verschiedene motorisch-akustische Mittel erreicht; auch hier ist es die Aufgabe der Verslehre, den Zusammenhang der jeweilig angewandten Mittel mit der Eigenart der Sprach- und Sprechelemente des Dichters, mit dem Inhalt des Gedichts usw. aufzudecken und die hier vorhandenen Gesetzmässigkeiten festzustellen. Schon rein quantitativ gibt es erhebliche Unterschiede : reimlose Verse z. B. weisen im allgemeinen eine viel weniger starke Korrespondenz auf als Reimverse derselben Sprache. Wichtiger noch sind die qualitativen Unterschiede. In einigen Sprachen spielt Uebereinstimmung der *Zahl der konstituierenden Teile* der einzelnen Verse eine grössere Rolle als in andern. Von welchen Versteilen die Zahl in dieser Hinsicht wichtig ist, hängt hauptsächlich davon ab, welche Elemente der betreffenden Sprache motorisch-akustisch ziemlich selbständig sind und einander gegenüber geringe Intensitätsunterschiede aufweisen : Wörter im ältesten Latein und im Chinesischen : Silben im Chinesischen und im Französischen; Perioden oder Hebungen des Rhythmus und syntaktisch zusammenhängende Wortgruppen in den meisten

Sprachen. In einigen Sprachen ist Uebereinstimmung des *Anfangs*, in andern Uebereinstimmung des *Endes* der einzelnen Verse besonders wichtig; in diesen Sprachen ist oft in analoger Weise auch der Koordinationstypus des Satzes, des Worts und der Silbe fallend oder steigend (in der Geschichte der idg. Sprachen zeigt sich eine Tendenz, den fallenden Koordinationstypus durch einen steigenden zu ersetzen). In einigen Sprachen sind, in Uebereinstimmung mit dem Charakter der betreffenden Kultur, neben motorisch-akustischen auch visuelle Faktoren von Wichtigkeit, namentlich in China und im heutigen West-Europa. In den verschiedenen Sprachen ist die Wichtigkeit der verschiedenen Lautqualitäten (Dauer, Tempo, Lautstärke, Komplexqualität, usw.) sehr verschieden. Der jeweilige Zustand hängt hauptsächlich davon ab, welche Qualitäten in der betreffenden Sprache phonologisch, besonders im Vokalsystem, von Wichtigkeit sind : Dauer und Tempo in Sprachen mit reinen Daueruntersch ieden zwischen Vokalen (im Griech. und Lat. z. B. hat der Hexameter fast immer den Schluss - ∪∪ - ⏑); Lautstärke in den modernen germanischen Sprachen (Reimsilben korrespondieren meistens auch durch Uebereinstimmung der Lautstärke); Tonverlauf im Chinesischen; Timbre, besonders Vokalfarbe, in Sprachen ohne reine Daueruntersch iede im Vokalsystem, z. B. im heutigen Niederländischen (im Endreim).

Auch der Zusammenhang der Versteile wird auf sehr verschiedene Weisen erreicht; auch hier liegt meistens ein enger Zusammenhang mit der phonetischen und phonologischen Struktur der betreffenden Sprache vor. Neben syntaktischem Zusammmenhang der Wörter ist für den Zusammenhang des Verses meistens eine kontinuierliche Korrespondenz der konstituierenden Teile wichtig; in dieser Hinsicht haben meistens diejenigen Elemente die grösste Wichtigkeit, deren Anzahl für die Korrespondenz aufeinanderfolgender Verse wichtig ist. Oft liegt einer Reihe von Versen je eine einheitliche Bewegung zugrunde (metrisches oder rhythmisches Thema), welche sogar für alle Verse desselben Gedichts dieselbe sein kann. Endlich ist für die gute Struktur eines Verses ein Intensitätsgipfel fast unentbehrlich : Stelle und Realisierung dieses Gipfels pflegen je nach der phonetischen und phonologischen Struktur der Sprache verschieden zu sein. Vorzugsweise am Anfang lag er wohl in der älteren germanischen Poesie, vorzugsweise am Ende in der jüngeren germanischen und romanischen. Der saturnische Vers hat gerne lange Wörter am Ende, der vergilianische Hexameter schliesst gerne mit einem Daktylus, d. h. mit einem relativ schnellen Silbentempo. Die Komplexqualität der letzen Hebung ist wichtig im modernen germanischen, russischen, italienischen Vers.

Zusammenfassend kann man sagen : es ist die Hauptaufgabe der formellen Verslehre, die Gesetzmässigkeiten festzustellen im Zusammenhang zwischen der Realisierung von Rhythmus, Korrespondenz und Koordination einerseits, und der phonologischen und phonetischen Struktur der verschiedenen Sprachen andererseits.

M. R. Jakobson se déclare d'accord avec les idées émises par l'orateur et en fait voir les avantages. Il pense qu'il serait utile de distinguer trois séries d'éléments qui souvent sont étudiés seuls par ceux qui s'occupent de rythmique. Il montre ces trois séries d'éléments dans la versification russe et polonaise en particulier. Il remarque, à propos de quelques affirmations de M. de Groot, que le vers chinois est basé non sur la mélodie, mais sur la quantité.

M. Ja. Mukařovsky voit le grand mérite de l'explication de M. de Groot en ce qu'il considère le vers dans son entier avant d'en étudier l'organisation intérieure. Il fait remarquer que ce sont des théoriciens russes, Tomaševsky entre autres, qui ont montré quelle était la différence entre vers et prose. Il insiste sur le grand mérite de l'orateur d'avoir fait ressortir la valeur de la fin — ou du commencement — du vers, qui caractérise le vers comme un tout.

M. de Groot fait voir que M. Jakobson et lui n'emploient pas le mot rythme dans le même sens; il présente quelques objections quant aux définitions des théoriciens russes cités par M. Mukařovsky.

Réplique de ce dernier.

2. — COMMUNICATION DE M. S. KARCEVSKI

L'intonation de la phrase.

1. Tandis que la proposition est une structure grammaticale, la *phrase* est une unité de communication actualisée, et pour toute caractéristique linguistique elle ne possède que son intonation. *C'est précisément l'intonation qui fait la phrase.*

2. *La phrase est fonction du dialogue.* L'intonation actualise les valeurs sémiologiques virtuelles dont la phrase se compose et confère par là à leur ensemble une existence individuelle qui reflète la *situation*, c'est-à-dire les rapports entre la personne parlante et son interlocuteur.

3. L'intonation est une tension, orientée vers le terme final de la communication et répartie d'une manière inégale entre les deux termes de celle-ci.

4. L'intonation « intellectuelle », par ses modifications, oppose l'énonciation à la question, indique le terme final de la phrase et procède à la division de celle-ci en « membres de phrase », c'est-à-dire unités de sens disposées dans une certaine perspective suivant leur importance momentanée.

5. Le caractère de l'intonation est *progressif*, c'est-à-dire qu'elle annonce, par des modifications dans la répartition de la tension, soit le terme final de la phrase *cadence*), soit le rattachement d'un nouveau membre de phrase (*anti-cadence*), mais elle ne dit rien sur ce qui précède.

6. L'intonation distingue quatre espèces de rapports entre les membres de phrase : A *symétrie* (bipartition de la phrase), B *dissymétrie* (intercalation d'une incise), C *identité* (énumération) et D *gradation* (p. ex. l'enchaînement de plusieurs subordonnées).

7. *L'intonation n'a rien à voir avec la grammaire*, et les unités qu'elle délimite (« phrases » ou « membres de phrase ») peuvent aussi bien coïncider que ne pas coïncider avec les unités syntaxiques, puisque les principes de division sont dans les deux cas tout à fait différents.

8. Les faits d'intonation sont pourtant des faits sémiologiques, et, comme tels, soumis au principe du dualisme asymétrique auquel doit obéir tout signe linguistique fonctionnant, c'est-à-dire qu'ils sont disposés au point d'intersection de la ligne homonymique et de la ligne synonymique et qu'ils peuvent « glisser » le long de l'une et de l'autre.

DEUXIÈME SÉANCE, 17-18 h. 30.

Président : M. J. VAN GINNEKEN.

1. — COMMUNICATION DE M. A. DURAFFOUR [1]

Une loi phonétique nouvelle relative aux variations de l'accent d'intensité, d'après quelques parlers romans et surtout franco-provençaux.

On envisagera (I) le cas d'une syllabe finale inaccentuée, contenant un élément vocalique simple, et (II) celui d'une diphtongue en syllabe accentuée.

En figurant par des cercles de superficie différente les différences d'intensité, on peut écrire :

Saint-Pierre-de-Chartreuse (Isère) :

« jette ta boule » *trą̄ tą̆ bo̊llą̆* (1)

« une boule blanche » *iną̆ bo̊lla blāsti* (2)

Vaux (Ain) :

« de bonnes têtes » *dę̆ bŭnę̆ tę̀tę̆*

Ces faits, pour n'en pas invoquer d'autres, montrent que la valeur d'intensité d'une voyelle inaccentuée est essentiellement différente, suivant que cette voyelle se trouve en finale absolue (1) ou à l'intérieur d'un groupe, et spécialement devant une syllabe intense (2). Dans le premier cas, la voyelle a une intensité faible qui tend de plus en plus à l'amuissement de cette voyelle ; dans le deuxième, cette même voyelle a une intensité relativement forte qui peut s'accroître au point de dépasser celle de la voyelle normalement accentuée du mot dont elle fait partie.

Le plus souvent, les parlers ne conservent pas cette distinction délicate : ils généralisent l'une ou l'autre des deux formes. C'est ainsi que dans la vallée de l'Isère on ne connaît qu'une forme de « boule » : *bo̊llą̆* (soit l'état 2), au nord de Saint-Pierre seulement *bŏlla* (l'état 1), mais, avec une voyelle accentuée longue, p. ex. *tę̀ta*, toujours o. Au nord de Vaux, dans le Revermont, on a toujours *avę̀lę̀* ° ° ° « abeille », et même *brò* (pour *burò* « beurre »).

Ces déplacements d'accent, allant jusqu'à la perte de l'accentuée primitive, sont très fréquents en franco-provençal : ils se trouvent dans le Val Soana, à Usseglio, en Savoie, et dans une partie notable (surtout à l'O.) de la Suisse romande, jusque dans le Jura français.

Le principe du phénomène est le suivant : en vertu d'un processus *idéo-dynamique*, l'effort expiratoire à réaliser sur la syllabe intense, au moment où s'émet la syllabe normalement inaccentuée qui précède, provoque un renforcement de cette dernière syllabe ; et, si l'accentuée normale est de faible aperture (*i*, *ü*, *u*), elle peut être absorbée : cf. savoyard *spa* « soupe », *farna* « farine ».

La voyelle de la syllabe finale inaccentuée, en finale directe, tend à l'amuisse-

1. Cf. l'ouvrage *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux, d'après le parler de Vaux-en-Bugey* (*Ain*), Grenoble, 1932.

ment par suite de la dépression mécanique consécutive à l'effort demandé par l'intense.

Une conséquence singulière de ce double processus est la suivante. A Eydoche (Isère), une finale *a*, dans *kavala* « jument », se nasalise en finale directe, mais se maintient en syllabe intérieure. On a, dans le premier cas : *kavalã* (1), dans le deuxième : *la kavala du vzẽ* (2) « la jument du voisin ». L'explication du phénomène est la suivante : dans le cas (1), la forte expiration demandée par la syllabe intense vide la bouche de son contenu d'air, et le voile du palais retombe par inertie. Mais dans le cas de (2) le courant d'air phonatoire est entretenu, avec peu de variations, pendant toute la durée du groupe expiratoire, et il maintient le voile du palais relevé.

Ce phénomène phonétique a eu des conséquences morphologiques. A Serrières (Saône-et-Loire), à Certoux (Haute-Savoie), à Prélenfrey (Isère), à Chenens (Fribourg), dans les Abruzzes, un adjectif féminin a deux formes : l'une avec *a* quand il est épithète, l'autre avec *e* ou sans désinence quand il est prédicat (finale).

Des phénomènes semblables à ceux-là ont été signalés aussi en provençal moderne par J. Ronjat.

II. La loi « phonologique » (au sens où M. Grammont emploie ce mot) s'applique aux diphtongues.

Le fait apparaît avec évidence dans les exemples suivants :

Vaux (Ain) :	« le pied »	*lo pi̯a* (1)
	« le pied droit »	*lo pyadrai̯* (2)
	« un peu »	*ō pi̯a* (1)
	« à peu près »	*a pwa pré* (2).

Des phénomènes tout à fait semblables peuvent être constatés dans toute la cluse d'Ambérieu-Culoz, et de Culoz jusqu'à Genève ; au sud de Vaux, à Proveyzieux, près Grenoble, à Prélenfrey, etc.

La diphtongue décroissante devant un silence, « bascule », passe à l'état croissant lorsqu'elle est intérieure de groupe : la perspective de l'effort articulatoire à réaliser sur la syllabe intense qui suit a provoqué, comme dans le cas examiné dans notre première partie, un accroissement d'intensité de l'élément vocalique faible de la diphtongue primitive.

Le même fait a dû se produire — mais les traces en sont plus rares et moins nettes — dans les cas de *ai* et de *au*, normalement issues de *ẽ* et de *õ* accentuées libres.

Un balancement d'accent semblable s'est produit, ou a dû se produire, à des degrés divers en franco-provençal et en français dans deux autres cas : celui où une diphtongue décroissante était suivie d'une autre syllabe, même non-intense, — en particulier d'une syllabe féminine, ou de consonnes contenant un indice de pluralité. Là encore, c'est la perspective d'un effort articulatoire qui a agi sur la diphtongue. Ces phénomènes sont donc du même ordre que le précédent.

L'intérêt des lignes qui précèdent dépasse les faits linguistiques qui y sont visés, et même les faits « français » qui y sont étroitement attachés, et les faits rhétiques auxquels elles font songer. Le principe de l'évolution phonétique qui y est exposée étant d'ordre psychologique, ils doivent se présenter ailleurs. Et nous les avons effectivement rencontrés : en grec moderne par exemple. Il appartient aux autres linguistes de rechercher dans leurs domaines respectifs les phénomènes de même nature.

2. — COMMUNICATION DE M. A. DAUZAT

Les régressions phonétiques en français et dans les patois gallo-romans.

La question brièvement traitée ici se rattache à un problème d'ordre plus général, mis à l'ordre du jour du congrès : le rôle à attribuer aux interventions de la volonté et de la réflexion dans l'évolution du langage. Nous cantonnant sur le terrain phonétique, nous envisagerons un ensemble de phénomènes, conscients ou subconscients, propagés par imitation ou par contagion mentale.

L'évolution phonétique offre, on le sait, nombre d'irrégularités. Un grand nombre de celles-ci s'expliquent par les régressions.

La régression consiste en un retour à un état phonétique antérieur (en moyen français, *e* devant *r* final ou suivi d'une consonne passa à *a*, pour revenir à *e* dans la plupart des mots). Le phénomène peut gagner des séries voisines (*guérir*) ou devenues homophones (*asperge*, *gerbe* ; formes médiévales anciennes : *guarir*, *asparge*, *jarbe*, où l'*a* est originaire) : ce sont des régressions analogiques ou fausses régressions (formes hypercorrectes).

Ce phénomène suppose la coexistence d'un langage directeur et d'un parler populaire plus ou moins apparenté. Nombre d'évolutions populaires sont inconnues à la langue directrice, ou y sont enrayées par les facteurs de conservation sociale : écoles, grammairiens, académies, salons, etc. La langue populaire tend, plus ou moins suivant les époques, à se rapprocher de la langue directrice, à « corriger » la prononciation.

La régression laisse généralement des résidus qui ont échappé à son action (p. ex. *larme*, *lézard*, *sarcelle*... dans la série précitée). Mais, dans certains cas, la série phonétique entière peut être refaite.

Les conditions de succès, pour la régression, sont d'ordre social et linguistique :

1) La régression s'impose plus ou moins suivant le degré de culture, d'instruction des milieux intéressés, l'importance des facteurs de conservation, le rôle social des classes dirigeantes.

2) Au point de vue linguistique, les mots isolés résistent moins que les groupes ; les séries morphologiques (p. ex. l'*è* des imparfaits et conditionnels en *-ait*, *-rait*, n'est pas retourné à *wè*) sont les moins atteintes. — D'autre part, s'il est relativement facile de rétablir des groupes de sons dont les éléments existent dans la la langue (p. ex. *è* + *r*, *t*, *d* + *y* aux XVIIe-XVIIIe s.), il est à peu près impossible de restituer des sons disparus qu'on ne sait plus articuler (p. ex. *l* mouillé, *l* prépalatal à Paris et dans une grande partie de la France). Non qu'un peuple ne puisse apprendre des sons nouveaux, puisque les Gallo-Romains se sont assimilé l'*h* germanique ; mais il faut que le son insolite soit émis couramment par une grande partie de la population ambiante (envahisseurs, classe dirigeante...). Les patois sont ainsi redevables au français de sons nouveaux, par l'intermédiaire du français régional.

*
* *

Les régressions s'observent dès le latin vulgaire. D'après la théorie de G. Mohl,

admise par les romanistes, la diphtongue *au*, devenue *o* dans la prononciation vulgaire, a été restaurée en Gaule et en Espagne, sous l'influence de l'école. — Des séries divergentes de noms de lieux à type identique, qui offrent, tantôt la syncope, tantôt le maintien de la contre-finale, ne peuvent s'expliquer que par des formes populaires d'une part, restaurées de l'autre : comparer *Melodunum* → **Mel'dunu* → *Meudon* à *Melodunum* (où l'*o* a été conservé jusqu'à la chute du *d* intervocalique) → **Meloün* → *Melun*, *Issoudun* à *Issolu* (*Uxellodunum*), etc.

En moyen français, on observe : 1° le retour précité de *ar-* à *èr-*, avec fausses régressions et résidus ; 2° après l'évolution populaire *wè* → *è*, le retour à *wè* dans un assez grand nombre de mots ; 3° le retour de *u* (*ou*) protonique à *o* (question encore controversée pour l'*o* latin entravé) : nous estimons que tous les *o* protoniques avaient passé à *u* (*ou*) et que l'*o* a été rétabli, à partir du XVIe siècle, sous l'influence du latin et sous l'action des mots simples sur les dérivés (*fosse* ramenant *foussé* à *fossé*) et des formes toniques dans les verbes (*je porte* ramenant *pourtons* à *portons*) ; il reste des résidus (*courroie*, *pourceau*..., en face de *corroyer*, *porcher*...) et il s'est produit quelques fausses régressions (*sanglot*).

En français moderne, la palatalisation populaire de *t*, *d* + *y* en *t*, *d* mouillés, attestée par les graphies des Mazarinades, de Molière (*étugué* = étudié), a été complètement éliminée par la suite, à tel point qu'on n'en trouve plus aucune trace sur un très grand rayon autour de Paris.

Par contre, les évolutions *wè* → *wa*, *l* mouillé → *y*, *r* prépalatal → *r* dorsal, prononciations populaires attestées respectivement au début du XVIe siècle (Palsgrave), au XVIIe (*cayou* = caillou, dans les Mazarinades), la troisième ne semblant pas antérieure au XVIIIe, ont triomphé avec la Révolution pour gagner peu à peu la France entière, malgré les efforts des grammairiens.

*
* *

Parmi les faits très nombreux qu'offrent les patois, nous citerons quelques régressions caractéristiques.

En Auvergne, nous avions observé dans un patois près d'Ambert (Tomvic) une évolution *py* → *pl̨*, *bl*, → *bl̨*, que nous croyions phonétique. Une étude plus approfondie nous a révélé ailleurs des évolutions *by* → *bl* évidemment régressives et nous a montré, d'une part, que ces phénomènes étaient sporadiques, de l'autre, qu'en général seuls des mots isolés étaient affectés. Il s'agit donc, à l'inverse de l'évolution phonétique *bl* → *bl̨* → *by*, d'une régression, qui peut remonter une ou plusieurs étapes. Les faits observés en Normandie par M. Guerlin de Guer, et qui paraissent si complexes, s'éclairent à la lueur de ce principe.

L'effritement des groupes de consonnes à la finale devant *e* muet caduc est combattu à chaque génération par l'école, où on apprend à épeler *ar-bre*, *ta-ble*, *ar-tis-te*. D'où de fausses régressions chez les illettrés : si elles n'affectent guère, dans la région parisienne, que les noms géographiques (*Danuble* pour *Danube*) et les noms de famille (*Bergèst* pour *Bergès*), dans les patois, spécialement dans le Morvan, elles gagnent tout le vocabulaire (*chèfre* = chef, *hèrbre* = herbe...).

Dans ce même Morvan, qui est au cœur de l'ancienne aire phonétique *r* intervocalique → *z*, les prétendus faits de rhotacisme allégués naguère par l'abbé Meunier et qui seraient contraires aux tendances linguistiques gallo-romanes, s'expliquent bien mieux par des régressions (si fréquentes en Morvan), dont on trouve

l'équivalent certain dans des noms de lieux (*Ciran* = *Cisomagus*; *Montgeron*, *Mons Gisonis*).

*
* *

Il est souvent difficile de déceler la régression, lorsqu'elle n'a pas laissé de résidus. En général, elle est localisée ou sporadique, et elle se présente dans d'autres cas de même ordre. Il faut voir aussi si l'évolution est phonétiquement, physiologiquement vraisemblable, et si elle est conforme aux tendances de la langue.

Les faits de prononciation apparaissent ainsi plus complexes que ne l'avaient cru les néo-grammairiens. Mais la question des lois phonétiques reste entière : les régressions sont des phénomènes qui évoluent sur un autre plan.

Mercredi, 26 août, 11 h. 30-12 h. 30.

Président et secrétaire : M. W. E. COLLINSON.

COMMUNICATION DE M. ED. HERMANN [1].

Die Lautgesetze.

Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze wird weder durch die Theorien über den Lautwandel noch durch die Erfahrungen aus den heutigen Sprachen und Mundarten noch durch die Ergebnisse der historischen Lautlehre gefordert. Das Leskiensche Axiom ist daher, wie an Beispielen erläutert wird, auch als Arbeitshypothese nicht haltbar.

C.-C. UHLENBECK weist darauf hin, dass er das Wort *Lautgesetz* vermeide und es vorziehe, von *Lauttendenzen* zu sprechen.

N. TRUBETZKOY. Der Streit über die Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze ist nur deshalb möglich, weil man dem Ausdruck *Lautwandel* eine zu allgemeine Bedeutung gibt und nicht die verschiedenen Arten der Lautveränderungen unterscheidet. Lautveränderungen, die das ganze Lautsystem der Sprache berühren (wie z. B. der Wandel der idg. aspirierten Mediae zu einfachen Mediae im Urslavischen, wodurch die Kategorie der Aspiraten überhaupt aus dem Sprachsystem beseitigt wurde), sind wirklich ausnahmslos. Solche Lautveränderungen dagegen, die nur eine unwesentliche Verschiebung im Lautsystem bewirken, ohne die Grundsätze der Struktur dieses Systems zu berühren, *können* Ausnahmen haben. Wenn die Lauthistoriker immer das Lautsystem als Ganzheit im Auge behalten und die Lautgeschichte nicht atomistisch, als Veränderung einzelner Laute, sondern ganzheitlich, als Umgliederung eines Systems betrachten, wird die Frage nach der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze ohne jede Schwierigkeit gelöst und aufgehoben. Die Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze war nicht bloss eine Arbeitshypothese, sie war die einzige feste Basis, auf der die bisherige Sprachgeschichte bauen konnte. Man darf nicht an dieser Basis rütteln, wenn man sie nicht durch eine andere, gleichwertige ersetzen kann ; tut man dies, so öffnet man der zügellosen Willkür das Tor.

1. In erweiterter Form im I. Teil des Buches des Verfassers *Lautgesetz und Analogie* (= Abhandlungen der Ges. der Wissenschaften zu Göttingen. Bd. 23, H. 3 ; Berlin, Weidmannsche Buchlandlung, 1931) erschienen.

Den Begriff des « phonologischen Systems » wie er von der modernen Phonologie geprägt wird, halte ich für eine neue Basis für die Lautgeschichte. Nur wenn man diese Basis annimmt, darf man sich von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze (im allgemeinen, d. i. unhaltbaren Sinn dieses Wortes) freimachen.

R. THURNEYSEN nimmt in der Lautgesetzfrage eine vermittelnde Stellung ein.

J. SVERDRUP macht darauf aufmerksam, dass schon Wundt das Axiom von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze darauf beschränkt hat, dass jede Lautänderung einer strengen Kausalität unterworfen sei. Sverdrup betont weiter, dass es für die moderne Sprachwissenschaft gilt, eben diese Kausalität zu erforschen, und zwar sowohl mit Rücksicht auf die einzelnen Lautübergänge als mit Rücksicht auf die grossen, weitgreifenden Lautänderungen. Es ist jetzt eine der Hauptaufgaben der Sprachwissenschaft, gerade die Kausalität der sogenannten « spontanen Lautgesetze » zu erforschen.

Jeudi, 27 août.

PREMIÈRE SÉANCE, 15-16 30.

Président : M. J. VAN GINNEKEN.
Secrétaire : M. L. J. GUITTART.

COMMUNICATION DE SIR R. PAGET

The gestural origin of language.

The sounds of speech are not fundamental — they are only the secondary consequences of the gestures of articulation made by the movable parts of our vocal cavities to symbolise the thoughts which we intend to express.

Articulation without phonation or perflation (blowing air through the cavities) produces no sound, yet its meaning can be understood by a deaf lip-reader.

Miss Helen Keller, who is deaf and blind, understands speech by the sense of touch — viz., by placing two fingers across the speaker's lips and her thumb under his chin so as to feel his tongue and lip movements, and even the movements of his soft palate, as indicated by the passage of air through his mouth or nostrils. Miss Helen Keller can thus distinguish an M from a B, which a lip-reader by eye cannot do.

In normal speech, articulation is combined with another art — Phonation — due to the rhythmical vibration of the vocal cords — or the lesser art of Perflation. Phonation combined with articulation produces voiced speech, perflation and articulation produces breathed or whispered (i. e., unvoiced) speech.

In speech man, absurdly, uses unvoiced sounds as well as voiced, though the carrying power and musical and emotional quality of unvoiced speech are very inferior to those of voiced speech.

The essential elements in speech are the gestures of articulation which may be identified by eye, by touch, or by ear — viz., by their acoustic effects when air is blown through or into the gesticulating cavities.

The principles on which these acoustic effects operate is now fairly well understood. Thus, the present writer showed, in 1922-1923, that speech sounds can be produced by simple models which reproduce the relative volumes and sizes

of opening of the human vocal cavities, so as to give the same natural resonances as those cavities. (A model was exhibited which produced various vowel sounds, by the varying position of an artificial tongue within a cylindrical cavity connected to an organ reed. The varying resonances of the speaker's mouth and throat, when producing the different vowel sounds, were made audible by tapping his throat.) In each case the voiced vowel sound is produced by the reaction of the natural resonances of the cavities fore & aft the tongue on the rhythmical vibrations due to the organ reed or vocal cords.

In producing consonants, the gestures of articulation result in completely or nearly completely closing the vocal cavity at some point or other, so that the resonant effects are begun or ended abruptly, or hissing or whistling effects are produced by the passage of the energising air through narrow openings.

These effects were illustrated by a model consisting of a flexible rubber cylindre attached to an organ reed, which by external pressure in different positions was made to articulate the consonants p, t, k, f, θ, and r.

Another model with an oral and a nasal cavity was made to articulate m or n, and say "Minny"; with the nasal cavity closed "Minny" became like "Biddy".

By using the two hands clasped together as a vocal cavity, and the three middle fingers of one hand as a tongue (vibrating air being supplied by an organ reed operated by foot bellows) baby language was produced, also the sentences: "Hallo, London, are you there?" and "Oh, Leila, I love you".

Phonation, besides energising the varying resonances of the vocal cavities, operates as a separate language expressing our emotions. Possibly the "expression" of our vocal cords is related to that of our lips and facial muscles, and changes like them, so as to produce audible signals of our emotional states. In moments of highest emotion, man still abandons speech, and returns to inarticulate emotional sounds.

The theory that human speech is essentially a matter of gesture — derived from the pantomimic instincts of mankind — was first foreshadowed by Plato. It was tentatively developed by Dr. J. Rae in 1862[1], by Sir E. B. Tylor in 1870, by Alfred Russel Wallace in 1895, and by Professor Henry Sweet in 1901.

Charles Darwin, in *The Expression of the Emotions*, pointed out at the there is a natural sympathy of movement between man's hands and his mouth, so that children learning to write move their tongues, and persons cutting with shears move their jaws. Such movements are quite unconscious.

All races of men (failing other methods of expression) use pantomime — they act the idea they wish to convey. The pantomime of deaf mutes is a universal language — a language which deserves much more study than it at present receives.

If primitive man originally tended to express himself by pantomime, it would follow on Darwin's principle that he would unconsciously develop a mouth gesture code in sympathy with his standardised bodily pantomime. At first the body and mouth gestures would be performed together, then it would be found that if the gesticulator made an emotional cry *while* he was gesticulating, it produced a characteristic sound which was different for different types of gesture — so that the gesture could be recognised by ear. Gradually the body gestures were omitted — but we still use body gesture to help out speech.

1. See *Human Speech*, by Sir R.A.S. Paget (Kegan Paul), pp. 157-8.

The pantomimic principle is still active, and is found in children's invented words — e. g., i-i (made by a little mouth) to mean little, and o-o (made with a big mouth) to mean big. From a pantomimic standpoint itmight also be expected to mean high or near, while a, o, might mean low or far — as indeed they do in many languages. The vowel u, in which the mouth cavity is large and is elongated by protruding the lips, produces words signifying an elongated hollow, or that which is round, capacious or projecting — e. g., tube, gun, loop, noose, root, pull, push. Thus, room means, gesturally, enveloping (R) projecting space (OO) enclosed (M) ; compare Greek TUMBOS.

In Karlgren's *Dictionary of Archaic Chinese*, it would appear that over 1,500 words are gestural, the symbolism being very consistent. In Langdon's and Delitsch's Sumerian Dictionaries a similar symbolism is found — also in Mlle Homburger's work on the Bantu languages. M. de Goeje has found it himself in Arawak.

In modern English, Mr J. R. Firth has pointed out that the sound SL- at the beginning of a word is commonly associated with a " pejorative " meaning; e. g., slack, slouch, slush, sludge, slime, etc. On the gesture theory this phenomenon is explained by the pantomimic meaning of the slipping back or slipping down gesture of the tongue which produces SL-. Thus, SL-UMP means, gesturally, to slip down into a heap.

Similarly, STR- means reaching orstretching from here to there—e. g., stream, string, strip, streak, street, strap, strand, straw, strew.

L-G, or L-K, or L-NG (a very similar tongue gesture to that of STR) yields words such as league, long, link, lank, while the same gesture made in the reverse direction yields gale, goal, keel, cull, call & curl.

Terminal -IP, made by a small mouth closed with a snap, yields clip, dip, nip, pip, tip, etc.

Initial SP-, made by a still smaller mouth (S), brought to an end (P), yields spark, speck, spot, sprig, or fine-pointed or jetting words like spit, spurt, spawn, spear, spike, spire, spout, spray & spur.

KR-, a recurved or enveloping tongue gesture, yields crab, cram, crank, creek, crook, etc.

SH- : this sound, usually derived in English from an earlier SK-, is produced by the tongue elevated at front and back. Gesturally this may signify something held high, or held close to the palate, so as to mean surface, flat, high, extending, protecting. The SH-gesture thus yields shield, sheet, shade, shell, shale, shore, shaol, etc. Terminal -SH commonly denotes that which is thin or flat — e. g., dish, fish, ash (the flat residue after the fire), bash, marsh, hash, gnash, trash, crush, etc.

KU, GU & HU : the sounds, due to an elongated mouth gesture, yield, in English, gun, gut, etc. In archaic Chinese, KUÂN, tube or pour, K'UÂN, hollow, K'UA, hole. In Sumerian, GUN & GUD (produced by the same tongue-gesture), neck ; GU, to be full ; KUD, trough or hole. In Greek, GUALON, hollow ; GUPE, hole. In Bantu, YULU, full. In Arawak, HULA, hole. Such series may be extended almost indefinitely.

The study of the mouth gesture of words indicates that though sounds shift in course of time (owing to differences in the " mannerism " with which a given pantomimic gesture is made), the essential pantomimic gesture seldom changes.

It is recognised that the theory will only carry conviction when many instances have been examined, and found to hold water more often than could happen by chance.

The linguists present were invited to compare notes and judge how far the roots referring to the same simple action or object or pantomimable quantity or spacial relation were due to the same mouth gesture (allowing for differences of mannerism) in the different linguistic groups. Such a study, it was urged, could not but be of a great advantage to the understanding of the principles of human speech.

The study of mouth gesture would also be of importance to those who are interested in an Auxiliary International Language, since there was a natural fitness in words which were due to a descriptive pantomimic mouth gesture which would tend to make such words more universally acceptable, and give them a higher degree of permanence and freedom from linguistic change.

C.-C. UHLENBECK states that on the whole he agrees with the fundamental idea of the author, chiefly because the great many examples that have been adduced cannot merely be accidental. But he has missed the historical point of view in this theory : if we trace the words that now confirm the hypothesis back to their older forms, the symbolism is very often lost. Yet he believes that the same principle which holds good for earlier periods may still be working and that by some secondary association there is a tendency to go back to symbolism.

A. TANAKADATE points out the fact that in Japanese every initial consonant is connected with a special notion, e. g. *k* represents "something hard" : it has a metallic sound ; *s* calls to mind "distinction", *n* "something long or flowing", and he proves this with examples.

F. BOILLOT corroborates some point in the lecture by offering a list of words jotted down ex tempore, in which initial *sn* points to some connexion with the nose : *sneeze, sniff, snuff, snore, snort, snarl, sneer, snigger, sniffle, snout*, etc.

F.-W. THOMAS recognizes a fundamental truth in the theory of the author and is of opinion that "lautsymbolische" tendencies certainly exist : they might as well be called physiological tendencies.

H.-E. PALMER reminds the audience of the hundreds of onomatopoeia in Japanese. Besides he proves the independence of the sounds produced in the front and in the back cavity of the superglottal passage by whistling the melody of the English national anthem and at the same time humming the accompaniment to it.

V. MINORSKI draws the attention to the numerous onomatopoeic words in Turkish and to the fact that serial words play such a great role in Arabic dictionaries. But he warns against rashness in our conclusions ; the whole matter is very intricate and cannot be solved by one simple theory.

To this remark C.-C. UHLENBECK replies that the theory in question is certainly not sufficient to explain everything, but as we do not know how language originated, it may have been in the way the author suggests.

J. VAN GINNEKEN says that up to now the study of onomatopoeia has been unsatisfactory. It will have to be tackled on mathematical lines by counting the vowels and consonants that occur in a given language and calculating how many possibilities or probabilities there are of combining them.

Sir R. PAGET agrees with C.-C. Uhlenbeck's suggestion about a possible reversion to the primitive type ; however old language may be (probably more than a million years), there is a tendency to go back to the original formation. He attaches very little value to onomatopoeia : man is no parrot. We are not good at it ; cf. *bow-wow, cock-a-doodle-doo*.

But take a word like *whip* : the articulation of the lips suggests the idea of throwing out and drawing back.

C.-C. UHLENBECK makes a final remark. By onomatopoeia he means *Urschöpfung*, not necessarily sound-imitation.

DEUXIÈME SÉANCE, 17-18 h. 30.

Président : M. A. DAUZAT.
Secrétaire : M. R. GODEL.

1. — COMMUNICATION DE M. P. BARNILS[1]

Quelques observations autour des images verbales motrices.

Partant du fait que les consonnes plosives sonores B, D, G, d'après les constatations expérimentales faites au moyen de labiogrammes, nous montrent l'influence d'un élément « plutôt actif », comparées aux sourdes qui, dans le même cas, se manifestent « plutôt passives », nous suggérons l'idée de procéder à des études plus minutieuses, en vue de savoir ce qui a lieu pour les autres groupes pareils, V-F, Z-S, J-CH, etc. Nous inclinons à croire, même au seul point de vue physiologique, que les faits constatés pour les consonnes plosives sont aussi valables pour les groupes de fricatives. Les choses étant ainsi, il s'agirait alors d'établir l'échelle d'intensité de cet élément actif — de volonté des sujets parlants — pour les diverses consonnes, ce qui pourrait nous amener à envisager les phénomènes de la phonétique historique à des points de vue tout à fait différents de ceux auxquels nous sommes habitués à les considérer.

En l'absence de l'auteur, le manuscrit est lu par le Président.

M. A. FRINTA demande ce que signifient les deux séries de phonèmes établies par l'auteur.

M. A. DAUZAT. La seconde présente les sons classés selon le degré croissant d'effort volontaire (intellectuel) qu'ils exigent ; dans la première, ils sont classés d'après l'effort musculaire qu'ils requièrent.

M. Ch. BALLY. L'accroissement d'effort doit se faire parallèlement dans les deux séries.

2. — COMMUNICATION DE M. A. BELIĆ

Sur la valeur linguistique de la syllabe.

1. C'est pour des raisons pratiques qu'au commencement de mes études sur la syllabation je me suis occupé de la question de la délimitation des syllabes en serbocroate. Dans les grammaires serbocroates, aussi bien que dans les grammaires de beaucoup d'autres langues, la règle traditionnelle de la séparation des syllabes était empruntée aux grammaires du latin en usage. Il m'a toujours semblé qu'elle

1. Publiée en catalan dans *El Parlar* (nº 1, octobre-décembre 1931), Bulletin du Laboratoire de la Parole de Barcelone dirigé par l'auteur.

était — dans beaucoup de cas — opposée à la nature de notre langue et j'ai voulu la vérifier sur les matériaux rassemblés et analysés par moi-même.

Il me semblait utile d'essayer de fixer la délimitation des syllabes en serbocroate pour la période du siècle dernier, c'est-à-dire dès le commencement de l'activité de Karadžić (1814) jusqu'à nos jours.

Mon point de départ a été naturellement ma prononciation personnelle et les observations qui s'y rapportaient. Peu de temps après, j'ai pu déjà tracer les principes, qui étaient d'ailleurs assez simples et qui justifiaient pleinement mes doutes concernant la règle traditionnelle de nos grammairiens.

Je n'exposerai pas en quoi elle consiste, parce que mon intention n'est pas de traiter ici des règles de cette délimitation des syllabes. Tout de même, je dois dire que ces règles sont rigoureuses, et n'admettent pas d'exceptions ni de flottements.

Le système ainsi fixé, je l'ai vérifié dans mon séminaire d'après la prononciation de 20 groupes (par régions) de jeunes étudiants de l'université de Belgrade. La justesse de ce système a été vérifiée par tous ceux qui ont pu, d'après leur sentiment de la limite des syllabes, faire cette opération indépendamment de mon intervention.

Cette tâche achevée, j'ai eu recours à l'histoire toute récente de notre langue. Heureusement, Vouk Karadžić (au commencement du XIXe siècle) a donné un essai de livre de lecture pour les enfants dans lequel il enseignait aussi l'abc, en notant une cinquantaine de mots divisés en syllabes.

Le système qui se dégage des exemples de Karadžić était tout à fait en accord avec le mien. Mais je ne me suis pas contenté de cette constatation. J'ai suivi depuis Karadžić jusqu'à nos jours la manière de couper les mots à la fin des lignes dans les livres de ce dernier, de Daničić et de Bogdan Popović, trois écrivains qui ne s'en tenaient pas à l'usage traditionnel de la coupe des mots et dont l'activité respective appartenait au commencement, au milieu et à la fin du siècle dernier. Le résultat était toujours le même. De cette manière, le système a été consacré par le sentiment de la délimitation des syllabes à l'intérieur de tout un groupe de personnes appartenant à un même peuple et fixant ce système (naturellement dans les exemples qu'ils donnaient) pendant un siècle.

2. Eh bien, qu'est-ce que nous enseigne ce système quant à notre problème ? Est-ce qu'en serbocroate la limite syllabique a une valeur linguistique ou bien purement phonologique, dans le sens que donnait à ce mot de Saussure ? En d'autres termes, est-ce qu'à cette délimitation est rattachée quelque signification ou non ? Pour nous servir de la terminologie saussurienne, la limite syllabique en serbocroate fait-elle partie du signe linguistique, consistant dans la liaison du concept d'un objet avec la représentation de son côté phonique, ou non ? Si ce n'est pas le cas, cette limite doit avoir une valeur purement phonique.

3. La question ainsi posée, j'essaierai de donner divers arguments pour prouver qu'en serbocroate la limite syllabique a indubitablement une valeur linguistique extrêmement importante. J'ai fait maintes expériences, prouvées également par le sentiment d'autres personnes, montrant que si l'on coupe le mot régulièrement (c'est-à-dire en accord avec le système) et que si l'on prolonge même la pause, le sens du mot ne se perd pas. Par contre, aussitôt qu'on opère une coupe irrégulièrement, le sens du mot s'évanouit. Par ex. : *mač/ka* (r.) : *ma/čka* (irr.), *lop/ta* : *lo/pta*, etc.

Cela me prouve, me semble-t-il, que la limite syllabique existe aussi dans la représentation du mot phonique à l'état latent et que le concept lié au mot phonique se règle d'après cette limite. La coupe régulière, même exagérée, ne le détruit pas ; tandis que si elle est irrégulière, le sens du mot disparaît.

4. On pourrait dire que nous n'avons pas de moyens objectifs pour vérifier cette constatation, puisque la disparition du sens du mot aussi bien que sa présence sont des faits subjectifs. Mais pour ceux qui ont pu constater qu'une coupe irrégulière est impossible et donne, si on l'emploie, l'impression d'un agrégat de sons fortuits, sans valeur significative, elle obtient une valeur réelle. Je n'insisterai pas ici sur les conséquences ou déductions pratiques qu'on en pourrait tirer pour l'instruction scolaire primaire.

5. Mais si dans le cas cité le scepticisme, dû à une attitude trop critique, est légitime, il se dissipera peut-être si on l'examine dans l'ensemble des faits pareils.

Pour ce faire, nous procéderons à l'analyse des mots composés, des verbes composés et des divers dérivés.

Il y a deux sortes de mots composés : les uns, qui représentent plutôt des syntagmes dans lesquels les parties n'ont pas encore perdu leur sens particulier, quoiqu'ils aient une seule signification métaphorique ; et les autres, qui représentent de vrais composés ayant un sens simple. Nous pouvons même étudier les mêmes mots dans les deux catégories de faits. Je prendrai deux exemples de cet ordre. Le syntagme *vas dan* signifie « le jour entier » et la limite syllabique se trouve entre les deux mots ; mais le même syntagme est devenu aussi un vrai composé, *vazdan*, en signifiant « longtemps », « beaucoup », et alors la délimitation syllabique change : au lieu d'être *vaz-dan*, elle est devenue *va-zdan* (ou même *va-zda*), suivant la règle du système. Il est clair que les limites syllabiques se règlent d'après les concepts : aussi longtemps qu'on a devant soi deux concepts, la limite est entre eux ; mais dès qu'ils n'en forment qu'un, la limite se règle d'après le système syllabique. Je pourrais en donner beaucoup d'exemples : *onomadne* représente *onoma-dne* ; mais là où il signifie « le temps passé, quelques jours auparavant », il est devenu un concept simple et suit les règles du système : *o/no/mad/ne* (cf. *onomad*) ; ou le nom d'une fleur : *dân-i-nôć* = *dan/i/noć*, et non *da-ni-noć*, etc.

6. Si l'on applique cette constatation aux verbes composés, on verra aussitôt qu'ils occupent une place spéciale parmi les composés.

Les verbes composés ayant gardé la signification de leurs préfixes ont toujours, sans aucune exception, la limite syllabique entre le préfixe et le verbe :

ras-tvoriti (et non d'après le système syllabique : *ra-stvoriti*
od-ulariti — *o-du-la-riti*
us-peti se — *u-speti se*
od-raditi — *o-draditi*, etc.)

Mais les verbes composés qui n'ont pas gardé la signification de leurs préfixes ont la coupe de syllabe d'après le système syllabique :

uzeti = *u-ze-ti*, et non *uz-eti*,
oteti = *o-te-ti*, » *ot-eti*, etc.

Il est clair que dans le premier cas nous avons affaire à deux concepts, dont

chacun à sa délimitation, coïncidant avec la forme tonique du concept ; et dans le second cas, où il n'y a qu'un concept, la délimitation suit les règles du système syllabique.

Par conséquent, les verbes composés représentent en serbocroate des composés syntagmatiques, avec deux concepts, dans la majorité des cas ; c'est seulement dans un nombre de cas restreint qu'ils sont devenus de vrais composés avec un seul concept. Les limites syllabiques correspondent aux concepts.

De cette constatation concernant les verbes composés en serbocroate, on pourrait tirer beaucoup de déductions qui nous aideraient à comprendre leurs différentes particularités, mais je les laisserai de côté.

7. Si nous poussons ces recherches plus loin, en les appliquant aux matériaux des mots dérivés au moyen de suffixes, nous verrons bientôt que tous les dérivés serbocroates se comportent de la même manière, c'est-à-dire en plein accord avec les vrais composés : ils ont tous la limite syllabique des mots simples. Jamais le suffixe n'est séparé en vertu seulement de sa nature suffixale : le mot dérivé est senti en serbocroate comme un mot simple :

vre-dan adj. masc. *: vred-na* fém.
izvẹ-stan adj. masc. *: izvẹ-sna* : fém.
kori-šću instr. s. (*korist* nom. sing.)
či-nov-nik (de *čin-ov-n-ik*), etc.

Cela prouve qu'en serbocroate, d'après les principes de sa délimitation syllabique, les mots dérivés ne représentent que des mots avec un seul concept, c'est-à-dire des mots simples. On pourrait dire en d'autres termes que dans notre sentiment linguistique le suffixe n'a aucunement une représentation autonome, ni phonique ni significative. On ne crée pas les mots nouveaux en ajoutant les suffixes aux racines ou aux bases, mais on les crée d'après ceux dans lesquels les suffixes dont nous parlons existent déjà. Pour qu'on puisse former des mots nouveaux, il est toujours nécessaire qu'une relation (p. ex. *nositi : nosač*) existe déjà. Sinon, le mot avec son suffixe est un mot simple, sans qu'il y ait possibilité de créer des mots nouveaux avec le même suffixe.

Je ne veux pas développer plus largement la constatation faite au moyen de la délimitation syllabique, sur la nature des mots dérivés ; mais je dois dire que dans mes études sur la morphologe slave j'ai toujours été ramené à cette constatation : la nature des suffixes, leur construction, leur répartition, leur signification dans les mots, — tout cela m'a prouvé que le concept d'un mot dérivé, formé par des suffixes divers, est toujours *unique*.

On voit par là la grande différence qui existe entre le préfixe et le suffixe. Tandis que l'accumulation des suffixes peut être énorme dans les langues slaves (dépasser 5 et 6 suffixes même), pour les préfixes cela est impossible ; tandis que les suffixes se modifient très vite, en donnant des suffixes toujours nouveaux, en perdant toujours de leur corps jusqu'à devenir de simples sons, les préfixes restent plus ou moins intacts ou perdent très peu de leur nature.

8. Après tout ce qui a été dit, il est tout à fait naturel que la délimitation des mots soit présente dans la phrase aussi ou, disons mieux, dans sa représentation phonique. Tout autre est la question de savoir dans quel degré nous voulons la réaliser ; mais chaque fois qu'il est nécessaire, on peut le faire. La coupe de la

phrase d'après les concepts des mots qui la forment est toujours possible. Cela prouve que les mots entrent dans la phrase tout faits avec tous leurs attributs. La chaîne phonique de la phrase, qui phonétiquement existe, du côté linguistique n'existe pas. Les mots dans la phrase sont seulement serrés l'un contre l'autre; mais ils ne sont aucunement confondus ou amalgamés. Cette constatation implique plusieurs idées sur la nature de la phrase en général, mais je reviendrai une autre fois sur cette question.

9. Tout ce petit exposé nous a montré les liens très intimes qui existent entre la limite des mots ou des syllabes et les concepts des mots. Il est clair que la limite syllabique, si difficile à percevoir qu'elle soit à notre oreille, doit donc présenter une partie intégrée dans la représentation phonique des mots et avoir sa correspondance dans les concepts liés avec elle. Mais en même temps nous avons pu constater qu'il y a deux sortes de limites syllabiques qu'on peut facilement séparer l'une de l'autre : la limite psychologique, se trouvant entre deux mots formant un composé avec deux concepts (ou à la fin des mots séparés), et la limite phonique, dépendant du système phonique d'une langue. Toutes les deux également ont une valeur linguistique propre et ne doivent pas être confondues.

M. Ch. Bally. L'exposé de l'auteur contient le principe d'un classement des langues; il en est qui motivent par la syllabe, tandis que dans d'autres la coupe syllabique n'a pas de fonction grammaticale. Ainsi, en allemand on observe une tendance à faire coïncider les éléments grammaticaux avec la coupe des syllabes : composés, préfixes (*sich er-innern*, comme en serbe : *od-ulariti*) et maint suffixe (*-nis*, *-keit*, etc.). Cette coïncidence cesse dès qu'une sous-unité perd sa valeur sémantique. En français, rien de pareil; les coïncidences sont toutes fortuites.

M. W. Doroszewski. La classification dont parle M. Bally a été ébauchée par Wundt, mais sous une forme très vague.

M. A. Frinta. Il ne faut pas trop généraliser. En effet, la vitesse relative du discours altère la coupe des syllabes, même en allemand; d'autre part, on peut observer dans une même langue des tendances contradictoires : en tchèque, la coupe *yed-na* est déclamatoire, tandis que la coupe *ye-dna* est courante (recherche de la syllabe ouverte, sans souci du sens).

M. Bally. L'exemple de *sich erinnern* était mal choisi, car précisément ce mot n'est plus analysé nettement; mais il n'en manque pas d'autres : *sich ab-arbeiten*, etc.

M. Belić. Les systèmes syllabiques ont une valeur passagère; dans l'histoire du serbocroate, on en voit se succéder deux ou trois. M. Frinta a raison d'insister sur la vitesse relative; on articule autrement en chantant et en parlant. Toutefois, si la frontière syllabique ne se révèle généralement pas dans la parole, elle peut être trouvée, car elle existe, — non dans le mot phonique même, où aucun appareil ne la décélerait, mais dans notre représentation phonique du mot.

M. Frinta. Dans l'exemple donné : *vas dan* « le jour entier », l'*s* n'est-il pas assimilé?

M. Belić. Oui, et c'est seulement la coupe qui distingue *vas dan* de *va-zdan*.

Vendredi, 28 août, 11 h. 30-12 h. 30.

Président : M. H. MASPÉRO

COMMUNICATION DE M. T. CHIBA [1].

A Report on the Examination of the Five Japanese Vowels according to the Findings obtained at the Phonetics Laboratory of the Tokyo School of Foreign Languages.

(Avec projections)

1. Description of the Electric Recording Apparatus used for the Experiments.
2. The Kinetic Recording of the Vowels as taken by the Oscillograph, together with the Spectras showing the analysis of the respective vowel characteristics.
3. Spectras showing the characteristic qualities of the Cardinal Vowels as pronounced by Messrs. Stephen Jones and Harold E. Palmer.
4. Findings obtained by striking an Average between the above-mentioned spectra of the Japanese Vowels and those of the Cardinal Vowels.
5. Principles of X-Ray photography as applied to Experimental Phonetics.
6. Static Records of the Japanese Vowels as obtained by means of X-Ray Photography.
7. Results obtained by striking an average between the individual tongue positions and resonance chambers in their median section, from photographs taken of five Japanese students.
8. Comparison of the average tongue positions and resonance chambers when pronouncing the Japanese Vowels, in relation to those obtained when pronouncing the Cardinal Vowels.
7. Vowel Triangle of Japanese Vowels as compared with that of the Cardinals.
10. Lip movements when pronouncing Japanese Vowels, when pronounced in ordinary speech tone.
11. General Survey of the Nature of the Japanese Vowels.

1. Cf. *Research into the Characteristics of the Five Japanese Vowels compared analytically with those of the Eight Cardinal Vowels*. Tokyo, Foreign Language School, June 1931, 44 p. with 25 fig.

SECTION III

ORIGINES INDO-EUROPÉENNES

Premier Président : M. H. JACOBSOHN.

Mardi, 25 août.

PREMIÈRE SÉANCE, 15-16 h. 30.

Président : M. J. KURYLOWICZ.
Secrétaire : M. L. HJELMSLEV.

1. — COMMUNICATION DE M. M. BUDIMIR

Zur protoindogermanischen Schicht.

Die Erforschung der vorklassischen Sprachen in Südeuropa und Kleinasien ist bekanntlich durch die hethitischen Funde in ein neues Stadium getreten. Es wird angenommen, dass wir im Etruskischen, Tyrrhenopelasgischen, Lykischen und Lydischen mit idg. Elementen zu rechnen haben. Lange vor der Einwanderung der griechischen Stämme wurde die Aegäis mit einer idg. Welle überflutet. Kretschmer (*Glotta* 14, 300) bezeichnet diese älteste idg. Welle als « protoidg. Schicht », in der er ähnlich wie Ungnad einen Vertreter des Voruridg. sieht, und versucht sie auf Grund einiger nicht nur in den klassischen Sprachen, sondern auch im Etruskischen und den übrigen kleinasiatischen Idiomen erhaltenen Sprachreste zu rekonstruieren. Hierbei bedient er sich meistens der Eigennamen wie etr. *Tina*, *Tintur*, *Tithun*, *Thalna*, gr. *Tyndareos*, *Leda*, *Titan* u. *tito*. Dies letzte Beispiel kann doch als Erbwort zu sl. *svitati* ai. *śvitra* usw. gestellt werden. Diese protoidg. Elemente werden schliesslich auf die bekannten idg. Grundformen zurückgeführt. Kretschmers Protoidg. zeigt den Wechsel von Tenuis-Media und Tenuis-Ten. Asp., wodurch seine Theorie als ein Ausgleich zwischen den älteren Lehren von Corssen, Deecke, Bugge und der alarodistischen Theorie von Oštir aufgefasst werden kann.

Um aber von der rekonstruierten uridg. Variante zu der protoidg. Grundform zu gelangen, müssten wir wenigstens noch einen sicheren Seitenverwandten des Uridg. hinreichend kennen, was z. Z. noch nicht der Fall ist. Die Erforschung der protoidg. Schicht wird noch dadurch erschwert, dass wir auch nach Kretschmers Ausführungen mit keinen spezifisch protoidg. Merkmalen operieren können ; denn der Wechsel von Tenuis und Media kann auf Rechnung der entlehnenden kleinasiatischen Idiome gesetzt werden. Wenn man nun das sprachliche Bild des antiken Kleinasien vom idg. Standpunkte aus betrachtet, so erkennt man, von griechischen Kolonisten und galatischen Eindringlingen

abgesehen, folgende Gruppen : hethitische Indogermanen, arische Indogermanen und phrygische Indogermanen. Im heth. Idg. werden die Palatale und im Arischen die labiovel. Gutturale nicht unterschieden, während im Phryg. (phr. *bonokan*, päon. *Lykpeios*) gleich wie im Albanischen alle drei Gutturalreihen erhalten blieben. Diese Sprachen stehen somit dem rekonstruierten Gemeinidg. näher als irgendein Angehöriger der Centum- oder Satemgruppe. Die gesuchte protoidg. Schicht kann daher erst dann erschlossen werden, wenn der Einfluss dieser relativ altertümlichsten Gruppe auf die nichtidg. Idiome der Aegäis und Kleinasiens vorher untersucht wird. Einen solchen Einfluss machen folgende Fälle wahrscheinlich :

Etr. *aisa* « Gott », vorgr. -kleinas. *essēn aidas* « Priesterkönig », vorgr. *aisakos* « heiliger Zweig », vorskyth. *Exam-paia* « heilige Wege », vorlat. *atanuvium* « Opfergefäss » : aw. *yazaite* « opfern », gr. *hagnos* « heilig ».

Etr. *balteum* « Lederzeug », vorgr. *baite*, *byrsa*, *ballantion* : gallorom. *bulga*, d. *balg* (idg. **bholĝho*-).

Etr. vorlat. *subulo* « Flötenspieler » : serb. *sopilka* « Flöte » ($s < \hat{k}$).

Kret. *atmenia* « Sklavenschaft » : phryg. *zemelen*, lat. *homo*.

Lyd. *koalddein* ($ld < nd$), vorital. *bannas* ($nn < nd$) « König » : gr. *basileus*, *battix* (**g*^{u}*n̥t*-), alb. *zot*, vorgr. *titax*, *titene*, etr. *zilah* (idg. **g*^{u}*ēt*-) « Herr ».

Lemn. *zeronai* « Grab », vorgr. *Seirēnes* « Grabgespenster », *s*(*e*)*iros* « Grube » : gr. *khiras*.

Dieses vorklassische Idg. kann demnach für die indogermanoiden Elemente im Etr. und anderen kleinasiatischen Idiomen eher in Betracht kommen als das in der fernen Vorzeit zu suchende Protoidg. Die vorgriechischen Indogermanen wanderten nach Südosten aus, bevor sich ihre Sprachgenossen in Centum- und Satemgruppe teilten, brachten die Spiralornamentik mit sich und beteiligten sich an dem Ausbau der minoischen Kultur.

G. Devoto macht einen Hinweis auf die Scheidung Vendryes' zwischen westlichen und mittleren idg. Dialekten hinsichtlich des Wortschatzes. Etrusk. *aisar* erinnere an das italische *aisos* « Gabe ». Viele Ortsnamen sind mit αἴσακος verwandt, und nur diese dürfen als mittelländisch betrachtet werden.

W. Brandenstein. 1. Der Wandel Tenuis/Media zu Aspirata ist nicht auf die Uebernahme durch die Griechen zurückzuführen, die Ursache liegt in den kleinasiatischen Sprachen. welche die Aspiration verloren haben. 2. Die Endung *-ista* ist illyrisch. 3. Viele Flussnamen hängen mit gr. ἱερός zusammen und sind nicht mit etr. *aisar* zu verbinden.

A. Cuny. Pour comparer les mots, il faut que les lois phonétiques soient rigoureusement observées ; ce n'est pas le cas p. ex. pour *balteum* : βαίτη. Quelques remarques sur *essedum*, qui doit être considéré comme celtique ; sur *subulo*, qui est vraiment trop loin de *sopilka* dans le temps, et sur quelques autres mots encore.

W. Oehl. Die idg. Kultur ist eine vaterrechtliche, die voridg. ist aber mutterrechtlich. Ist es möglich, dass Wörter dieser beiden grundverschiedenen Kulturen verwandt seien ? Die angeführten Wörter sind vielleicht nicht untereinander verwandt, sondern Entlehnungen.

M. Budimir. Die m. E. ziemlich einleuchtenden Gleichungen wie ligur. *asia* u. serb. *osje*, keltolig. *e-ssedum* u. gr. σχεδίη, phryg. σατίνη, vorlat. *arista* u. gr. ἀχοστή, vorgr. τίταξ u. alb. *zot*, gr. βασιλεύς, lyk. Λογβ-αζι u. idg. **l̥u̯q*^{u}*os* beruhen auf der historischen idg. Phonetik, die mehr taugt als die « prägrammatikalische ». Diese Gleichungen machen wahrscheinlich, dass das vorklassische Idg., soweit sich dies aus

seinem Einfluss auf die nichtidg. Sprachen Südeuropas feststellen lässt, der gemeinidg. Periode angehöre. Deswegen scheint eine Neuprüfung der hergebrachten Einteilung der idg. Dialekte erwägenswert.

2. — COMMUNICATION DE M. S. FEIST

Die Ausbreitung des indogermanischen Sprachstammes über Nordeuropa in vorgeschichtlicher Zeit.

Wie schon die Wahl des Themas zeigt, wird die Theorie vom nordeuropäischen Ursprung der idg. Sprachbewegung nicht geteilt. Wir haben z. Z. noch kein Mittel, um diesen Ausgangspunkt, die « Urheimat », über allen Zweifel hinaus zu umgrenzen. Das frühe Auftreten der Indogermanen in Kleinasien, das uns die Entzifferung des Hethitischen enthüllt hat, spricht jedenfalls nicht für die nordische Herkunft, da so weite und rasche Wanderungen in der ersten Hälfte des zweiten Jahrtausend vor Christus wenig wahrscheinlich sind. Von den positiven Beweisen für diese Annahme ist vor allem die angebliche Rassengleichheit zwischen Indogermanen und Germanen in wissenschaftlicher Hinsicht wertlos, da hier zwei nicht zwangsläufig verknüpfte Erscheinungsformen menschlichen Daseins, eine physische — die Rasse — und eine psychische — die Sprache — willkürlich in einen Kausalnexus gebracht werden. Daneben wird der hochaltertümliche Charakter des Litauischen, das der ursprünglichen Heimat am nächsten geblieben sei, ins Feld geführt. Aber die gegenwärtige Verteilung der Sprachen südlich vom baltischen Meer ist nicht ursprünglich. Heute stossen hier zwei ganz verschiedenartige idgerm. Sprachgruppen zusammen : im Westen das Deutsche, ein Zweig des Germanischen, das zur Kentumgruppe gehört ; im Osten das Slawische und Baltische, die zur Satemgruppe gehören. Wir wissen, dass das Deutsche erst durch die spätmittelalterliche Kolonisierung des vorher slawischen und preussischen Gebietes dort zur Geltung gekommen ist. In der für diese Gegend noch vorgeschichtlichen Zeit um Christi Geburt waren südlich der Ostsee ostgermanische Sprachen verbreitet : das Gotische, Gepidische, Rugische usw., die nach dem Abzug der Goten und der sich ihnen anschliessenden Stämme nach dem schwarzen Meer von da verschwanden. Oestliche Nachbaren der Goten waren nach dem Zeugnis des Geographen Ptolemäus die Galinder und die Sudauer, also preussische Stämme. Preussisch blieben diese Gebietsteile bis ins 17. Jh., wo der genannte baltische Sprachzweig einerseits von den vordringenden Deutschen, anderseits vom Litauischen aufgesogen wurde. Das Litauische ist also in Ostpreussen nicht ursprünglich, nicht einmal im heutigen Litauen, wohin die Litauer erst um 600 n. Chr. einzurücken beginnen, von hintenher geschoben von den vordringenden Slawen, die den Dnjeper aufwärts, von jenseits des Pripet, sich auszubreiten begannen. Die Ursitze der Litauer lagen viel weiter östlich als ihr heutiges Verbreitungsgebiet. Vor ihnen waren die Letten und Zemgalen und nordwestlich von diesen die Selen und Kuren im Baltikum ansässig. Zur Zeit von Tacitus und Ptolemäus bis ins 6. Jh. wohnten im heutigen Litauen noch finnische Stämme, die Vorfahren der Finnen, Esten und Liven, die von den vorrückenden baltischen Stämmen nach Norden abgedrängt wurden. Halten wir diese Tatsachen im Auge, so ergibt sich, dass die heutige Lagerung der idg. Sprachzweige in Nordosteuropa

sekundär ist. Es wird also im wesentlichen unsere Aufgabe sein, den Werdegang der um Christi Geburt in Norden Europas bezeugten germanischen Sprachgruppe zu verfolgen, soweit dies bei dem Mangel an historischen Nachrichten und sprachlichen Denkmälern möglich ist.

Die Slawen sind wie die Litauer erst spät in die heute von ihnen eingenommenen Gebiete vorgedrungen. Wo ihre Urheimat lag, ist eine Streitfrage. Meistens wird dies Gebiet im heutigen Polen und in Wolhynien gesucht, also zwischen Weichsel, Karpathen und Dnjeper. Zur Zeit von Tacitus und Ptolemäus sind im Osten bzw. im Süden die Nachbaren der Goten und Finnen die Veneter, deren Name damals noch nicht auf die Slawen (« Wenden ») bezogen werden kann. Die grosse Expansion der Slawen wird nicht vor 500 n. Chr. begonnen haben, denn um diese Zeit sind sie in der Donautiefebene und auf dem Balkan noch nicht anzutreffen. In der ersten Hälfte des 6. Jh. erwähnen sie Historiker aber bereits auf der Balkanhalbinsel, und in der zweiten Hälfte desselben Jahrhunderts sind sie schon westlich bis über die Saale hinaus zur Unstrut vorgedrungen. Um 600 mögen sie in Oesterreich, Steiermark und Kärnten eingerückt sein.

Aus der geschilderten Völkerverteilung vor Beginn der grossen Slawenwanderungen ergibt sich, dass die slawisch-baltische Ausdehnung nach Norden erst in den Jahrhunderten nach Christi Geburt eingesetzt haben kann. Wohl mögen schon früher einige baltische Stämme das Flachland an der Ostsee erreicht haben ; die grosse Menge aber und insbesondere die Litauer sind erst viel später dorthin gekommen. Als die Goten und ihre stammverwandten Nachbarvölker von der Ostsee verschwinden, machen sie den Slawen Platz, die in verschiedene Völkerschaften gespalten ganz Ostdeutschland seit der Mitte des ersten nachchristlichen Jahrhunderts besetzt halten. Der heutige Zustand also, dass sich Litauer, Deutsche und Slawen eng berühren, ist durchaus sekundär ; für die Urzeit müssen wir mit ganz anderen sprachlichen Verhältnissen in Nordeuropa rechnen.

Den Weg, den die baltisch-slawische Sprachgruppe genommen hat, haben wir skizziert ; er führte aus dem Inneren Russlands nach Nordwesten. Da wir von weiteren idg. Sprachen ausser dem Germanischen in Nordeuropa keine Kunde haben — die Keltentheorie von Schachmatov kann als abgelehnt gelten, — so haben wir die Aufgabe, dem Weg nachzuspüren, den das Germanische einmal genommen hat. Die historischen Daten fehlen so gut wie ganz. Es stehen uns nur einzelne Winke bei Herodot, Ortsnamen und Völkernamen bei Tacitus und Ptolemäus, wenige sprachliche Gleichungen und vereinzelte kulturgeschichtliche Daten zur Verfügung.

*
* *

Oestlich von den Ostgermanen finden wir die Veneter, deren Namen später auf die Slawen übergegangen ist. Die uns überlieferten Ortsnamen alter Zeit in Ostdeutschland zeigen eine auffallende Verwandtschaft mit Ortsnamen an der Adria. So dürfen wir annehmen, dass in der Tat die Veneter ein Zweig des gleichnamigen Volkes am Nordrande der Adria gewesen sind und dass die illyrisch-venetische Kolonisation sich zu Beginn des letzten Jahrtausends v. Chr. nach Nordeuropa hin erstreckt hat. Darauf deuten auch zahlreiche vorgeschichtliche Funde. Die Veneter sind es höchstwahrscheinlich gewesen, so weit man bei dem Mangel an historischen Nachrichten entscheiden kann, die Nordeuropa dem idg.

Sprachstamn zugeführt haben. Das Germanische ist also ein Abkömmling des Illyrisch-Venetischen, mit dem es auch manche Uebereinstimmungen aufweist, so weit uns die dürftigen Spuren des Venetischen ein Urteil erlauben.

*
* *

Dieses illyro-venetische Kolonialreich wird nun durch die west-östliche Ausbreitung der Kelten quer durchschnitten. Obwohl dies Geschehnis hart an der Schwelle der geschichtlichen Zeit liegt, so werden nur die letzten Ausstrahlungen der Bewegung erfasst, sobald die Keltenstämme mit den klassischen Völkern in Berührung treten : Einnahme von Rom, Plünderung von Delphi, Aufrichtung des Galaterreichs in Kleinasien. Was fernerliegend vorgeht, schimmert nur durch die sagenhafte Ueberlieferung bei klassischen Schriftstellern (Timagenes) hindurch. Selbst der Ausstrahlungspunkt der Keltenbewegung ist unbekannt. Man sieht das Donautiefland als die Urheimat der Kelten an (Reinach). Möglich, aber nicht erwiesen. Nur eines kann man als sicher ansehen : die Ursitze der Kelten müssen rechts des Rheins gesucht werden, da hier, nach dem Zeugnis der klassischen Autoren, die ursprünglichsten Keltenstämme sassen, während die nach Gallien vorgedrungenen Kelten schnell zivilisiert wurden. Es war aber ein dauerndes Hinüber- und Herüberwechseln über den Rhein von Stämmen und Auswanderern, wie uns berichtet wird.

Durch die Aufrichtung der Keltenherrschaft sind die in Ostdeutschland ansässigen Veneter von ihrem Mutterboden abgeschnitten worden und verkümmerten, so dass sie von ihrer Kulturhöhe herabsanken und schliesslich nach Tacitus (*Germania*, Kap. 46) in dieser Hinsicht unter den Germanen, aber doch über den Sarmaten standen, von denen sie stark in ihren Lebensgewohnheiten beeinflusst waren. Möglich, dass schon im ersten nachchristlichen Jahrhundert die Infiltration der Slawen begonnen hatte, die schliesslich zur völligen Aufsaugung der Veneter führte, so dass nur ihr Name den nunmehrigen slawischen Nachbarn der Deutschen verblieb. Nicht unwahrscheinlich ist ferner, dass viele sog. germanische Lehnworte des Slawischen in Wahrheit auf das Venetische, die Stammutter des Germanischen, zurückgehen, das auch den Finnen das « vorgermanische » Wortmaterial geliefert haben könnte.

Die Abschnürung des Nordens vom südlichen Import während der sog. vorrömischen Eisenzeit (600-100 v. Chr.) ist den Prähistorikern schon lange aufgefallen ; nur über die Ursache dieser Erscheinung war man sich nicht völlig einig. O. Montelius dachte an die Verlegung des Bernsteinhandels von Jütland nach Ostpreussen ; andere Vorgeschichtsforscher sehen richtiger den Grund in der Abriegelung des Nordens durch die keltische Barriere (S. Müller ; S. Lindqvist). L. Franz denkt (*Germania*, Bd. 11) mit Unrecht an eine periodische Ermüdungserscheinung bei den nordischen Völkern.

Verf. möchte zum Schluss noch betonen, dass das im Vorstehenden gezeichnete Bild der Ausbreitung des idg. Sprachstamms über den Norden Europas sich ebensowenig auf geschichtliche Quellen stützen kann wie die parallelen Erscheinungen in Südeuropa. Wie sich das Griechische und Italische über die vorher anderssprachigen Völker ausgedehnt hat, ist ebenfalls dunkel. Wir sehen überall nur das Endergebnis. Wie alle hierhergehörigen Theorien bittet Verf. also seine hier vorgetragene Ansicht nur als vorläufige Arbeitshypothese ansehen zu

wollen, die jederzeit durch neue Funde verändert werden kann. Aber im grossen und ganzen dürfte das hier Behauptete der Wahrheit näher kommen als das Dogma von der nordeuropäischen Urheimat des idg. Sprachstamms.

En l'absence de l'auteur, le manuscrit est lu par le Secrétaire.

Deuxième séance, 17-18 h. 30.

Président : M. J. Mansion.
Secrétaire : M. M. Lejeune.

1. — COMMUNICATION DE M. H. FREI

Préverbes et postpositions avant la flexion indo-européenne.

En anglais, un seul et même élément, selon qu'il est signe de rapport ou déterminant, peut fonctionner tantôt comme une préposition (he was *in* the house : « dans ») tantôt comme un adverbe (he was *in* : « dedans »), de sorte qu'à ce point de vue une préposition n'est autre chose qu'un adverbe transitivé, et, inversement, un adverbe une préposition intransitivée (cf. O. Jespersen, *Philosophy of Grammar*, 32-3, 88-9 ; *Eine internationale Sprache*, 111, 117). Comme d'autres langues modernes présentent aussi des exemples de cet échange (fr. il est venu *avant* : *avant* de déjeuner), ce fait permet de mettre en lumière un point qui est capital pour l'évolution de la place des termes, à savoir que dans nos langues les postverbes, s'il est permis d'appeler ainsi les adverbes placés après le mot qu'ils déterminent, se substituent peu à peu aux préverbes des langues anciennes (lat. *col*-laborare : fr. travailler *avec* ; got. *af*-mait : all. schneid *ab*). Cf. ma *Grammaire des Fautes*, 206-07.

En admettant que la place des termes forme, dans un état de langue donné, un système plus ou moins cohérent, on peut se demander si cette opposition du postverbe moderne et du préverbe ancien ne reflète pas une différence de caractère plus général, celle entre séquence progressive (déterminé + déterminant) et séquence régressive (déterminant + déterminé) ; autrement dit, le jeu d'échanges moderne

↓ verbe (déterminé) + *postverbe* (déterminant)
verbe (déterminé) + *préposition* (signe de rapport) + régime (déterminant)↑

supposerait, en indo-européen ou dans la langue dont l'indo-européen est issu, l'existence d'une transposition en sens inverse

↓ *préverbe* (déterminant) + verbe (déterminé)
régime (déterminant) + *postposition* (s. de rapport) + verbe (déterminé) ↑.

Soit le type moderne

↓ il travaille *avec*
il travaille *avec* moi ↑,

dans lequel *avec* fonctionne tour à tour comme postverbe et comme préposition, le type archaïque inverse serait reflété par le latin

↓ *col*-laborat
me*cum* laborat ↑,

où **kom* gravite entre les valeurs de préverbe et de postposition.

Ce type séquentiel préhistorique n'est pas évident par lui-même, mais il peut

être reconstitué à l'aide d'inférences. Les indices tirés de la composition et de la dérivation sont plus probants, quoique moins nombreux, que ceux qu'offre la syntaxe ; la syntagmatique étroite est en effet plus conservatrice que la syntagmatique libre, et tandis que dans la première la postposition a chance de régir encore directement un élément non-fléchi, dans la seconde elle ne fait plus guère que renforcer des formes de flexion.

*
* *

La particule **ad* est attestée comme préverbe dans une bonne partie des langues indo-européennes. L'emploi postpositionnel se retrouve en italique : ombr. asam-ař « ad aram », lat. *quoad* « jusqu'où » et peut-être *prōd* (< **pro-ad* : Hirt *Idg. Gr.* 3, § 13); il résulte aussi de la comparaison de hom. ὅμαδος « rassemblement », ὁμαδεῖν « se rassembler », sk. *samád-* « lutte, mêlée », got. *samaþ* et ags. *samod* : « (aller) au même endroit ». A la lumière de ces faits, la vieille idée d'interpréter les verbes en -άζω (gr. ὀνομάζειν, all. *benamsen*, lat. *nominārе*) selon la formule « substantif (régi) + postposition + verbe » paraît plausible ; ex. gr. εὐνάζειν (cf. εὐνή) « aller au lit ». Cf. Hirt *Idg. Gr.* 4, § 100.

Un composé tel que le sk. *stryanujaḥ* « cadet de sœur » est conforme à l'ancien état de choses où un même élément pouvait assumer à tour de rôle les deux fonctions : 1. *strī* + *anu* « après une fille » (cf. *tadanu* « après cela ») ; 2. *anu* + *jaḥ* « puîné, né après ».

On a soutenu avec vraisemblance que la particule démonstrative qui figure dans le lat. *cedo* « all. gib her » et dans l'osque *ce-bnust* « huc venerit » et qui alterne avec *ci-* (*cis*, *citer*, etc.) est la même que la postposition attestée dans le lat. *ecce* et *hic* et dont le sens répond à celui du présentatif fr. *voilà : ecce* (**ed-ke*) « voilà l'affaire », *hice* « le voilà ». Cf. Walde-Hofmann, 192-3.

Dans le gr. ὑπεκρέω « s'écouler », ἐκ est une postposition si l'on coupe ὑπέκ « de dessous » (cf. διέξ « d'à travers », παρέξ « d'à côté »), mais se transforme en un déterminant dès qu'on lui enlève le régime : ἐκρέω « couler dehors ».

Il est possible que le préverbe **en-* (gr. ἐν-, lat. *in-*, etc.) et la postposition **-en/-n̥* (sk. *kṣắm-an* et *kṣắm-a* « sur la terre », zd. *vīsya* « dans la commune », gr. δῶμ-α, osq. *censtom-en* « in censum », ombr. arvam-en « in arvum »), sans doute identique à la terminaison *-en* des hétéroclitiques (sk. *ud-án*, got. *wat-in* « dans l'eau » : gr. ὕδωρ), aient été la même particule fonctionnant soit intransitivement (« dedans ») soit transitivement (« dans »).

Un élément démonstratif i.-e. **i* a servi de thème pronominal et de préverbe (lat. *is*, got. *is*, hom. ἰθαγενής, sk. *ihá* « ici » ; cf. Wood *AJPh* 1931, 127 sv.); c'est peut-être le même qui, postposé, a désigné le locatif et le datif : cp. Θηβαιγενής « né à Thèbes » et ἴγνητες « indigènes ».

M. Leumann (Stolz-Schmalz, *Lat. Gr.*[5] 253) voit dans le préverbe lat. *per-* (*perbene* « très bien », *per-magnus*, etc.) la postposition *-per* (*semper* « *uniment », ombr. *trio-per* « per-tria », osq. *petiro-pert* « quater » ; gr. μινυνθά-περ « en bref » : lat. *parumper* « en peu de temps » ; gr. τό περ : lat. *topper* < **tod per*) interprétée comme appartenant au mot suivant : ex. *hauper bene* > *hau perbene* (Pl. *Aul.* 186). Mais on aurait tort de considérer comme une sorte d'accident ce qui a pu être un jeu normal.

L'élément pluriforme qui signifiait « devant », bien attesté comme préverbe, est conservé sous forme de postposition en ombrien (*ocreper Fisiu*, *totaper Iouina*

« pro arce Fisia, pro civitate Iguvina »), en vieux-perse (*avaparā* « devant ce lieu »), en tokharien (A *anaprä*, *anapär*, B *enepre*).

L'hypothèse d'un mécanisme transpositionnel entre le préverbe et la postposition est appuyée aussi par la sémantique, qui, dans plusieurs cas, montre que le sens d'un préverbe, au lieu de coïncider avec celui de la préposition, répond mieux à celui de la postposition. Ainsi le lat. *dē*, dans les verbes du type *dēferre* « apporter, amener », n'a pas la signification de la préposition, *dē* « de (all. von.. herab) », mais le sens directif de la postposition -δε du grec : οἶκα-δε « à la maison, all. heim » (cf. J. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax* II², 237).

Le témoignage de l'écriture, souvent trompeur, fournit ici un indice sûr ; en vieux-perse, la préposition, lorsqu'elle fonctionne comme telle, est séparée du mot suivant par un signe de séparation, mais ce dernier ne figure jamais devant une postposition ni après un préverbe.

*
* *

L'assertion si souvent émise selon laquelle le préverbe et la préposition seraient des innovations parallèles est donc erronée ; elle résulte surtout de l'illusion d'optique qui consiste à considérer comme grammaticalement symétriques les éléments placés devant le verbe ou le substantif, alors que les premiers peuvent être des déterminants et les seconds des signes de rapport. La coexistence des préverbes et des prépositions dès les premiers monuments écrits est due à l'état de transition dans lequel se trouvait la syntaxe indo-européenne, fort évoluée à ce moment-là déjà : tandis que le préverbe est un vestige au même titre que la postposition, seul l'emploi des prépositions constitue une innovation, laquelle, comme on sait, a remplacé graduellement l'ancien type postpositionnel, puis casuel, pour entraîner à son tour la création des postverbes de nos langues modernes.

La liberté de la place des termes que l'on attribue généralement à l'indo-européen est incompatible avec l'absence de flexion que l'on admet par ailleurs pour la période la plus ancienne ; la liberté séquentielle ne peut pas être un fait originel, mais constitue au contraire un phénomène de transition : il faut postuler une place des termes d'autant plus fixe que l'on remonte à une époque reculée où la flexion faisait encore défaut.

Le passage d'un type de séquence à l'autre — de la postposition à la préposition et du préverbe au postverbe — à travers une époque de liberté séquentielle relative peut être schématisé à l'aide de quatre « coupes statiques » successives :

Ce tableau montre la nécessité, pour celui qui veut comprendre l'évolution séquentielle, de prendre les choses d'aussi haut que possible et de confronter l'état le plus archaïque et l'état le plus avancé, seule manière d'interpréter d'une manière satisfaisante les étapes intermédiaires.

C.-C. Uhlenbeck steht der Hypothese des Ref. sympathisch gegenüber und macht noch folgende Einzelbemerkungen : 1. Ai. *kṣarati* kann wegen aw. *gžaraiti* nicht zu gr. ἐχρέω bezogen werden. 2. Ai. *udán*, gr. ὕδωρ zeigen ein Kennzeichen *r* im casus rectus, *n* im casus obliquus. 3. Es ist sehr leicht sich einen Sprachzustand vorzustellen, in dem es keine Nominalflexion, aber eine ausgebildete, sogar sehr verwickelte Verbalflexion gibt. 4. Im Algonkin ist bloss ein Spiel von Präverbien zu bemerken, und im Blackfoot ist kein Weg zu sagen *ich komme von der Stadt* ; der Ausdruck hat den Typus : « ich von komme die Stadt. »

M. J. Kurylowicz accepterait plus volontiers la thèse de l'auteur que les arguments par lesquels il veut l'appuyer. Il estime qu'il faudrait démontrer la possibilité linguistique d'un tel changement, qui semble difficile si l'adverbe n'a pas conservé constamment, d'un système à l'autre, une certaine autonomie.

L'auteur réplique qu'il a voulu opposer l'état moderne et l'état archaïque, à travers les étapes intermédiaires, comme autant de systèmes transpositionnels statiques, sans s'occuper du comment ni du pourquoi d'une telle évolution.

COMMUNICATION DE M. ROBERT J. KELLOGG [1]

The Indo-European Affinities of Hittite.

1) Hittite is IE in many common words, as *genu* ' knee ', *kardi* ' heart ', *ḫarsan* ' head ', etc.

2) Cuneiform disguises many words because it lackt many IE sounds, syllables and consonantal combinations. Thus, *edsketsi* ' keeps eating ' (< IE *edsketi) was approximated as *az-zi-ik--ki-iz-zi*. — Probably some IE sounds not spellable in cuneiform, as aspirates, schwa, *o*, etc., occured in spoken Hittite. — IE ablaut remained.

3) General Indo-Europeanicity of (1) noun and adj. declensions in sing., (2) most pronouns, (3) active verb endings, (4) participles, infin's and supines, (5) heteroclitics in -r/n-, (6) suffixes in -m/-w-, (7) comparison as far as known, (8) genitives in -l, etc., is obvious.

4) But Hitt. lackt (1) fem. gender, (2) long *ā*, *ī* and *ū* declensions, (3) short *ŏ* declension, for which it substituted the short *a* declension, (4) most plural cases, (5) subjunctive, (6) all tense stems except « present », (7) all tenses except present and past, and (8) had a defective and irregular inflection of personal pronouns.

5) Hittite had two genders, personal and neuter. Apparently Hitt. system agrees with earlier IE.

6) The apparent absence of the long vowel declensions should be investigated. If originally absent in Hittite, were they also absent in primitive IE ?

1. Par suite de circonstances indépendantes de l'auteur, cette communication n'a pu être lue en séance.

7) The short *ŏ* declension : (1) cuneiform had no spelling for *o* ; (2) spoken *o* is shown by place-names, as *Kumani-Comana* ; (3) IE *o* appears as *a* or *u* in Hitt. ; (4) variant spelling of *o* by *a* and *u* parallel to spelling of *e* by *a* and *i* ; (5) acc. sg. and plural of *-a-* declension spelled *-an/-un* and *-as/-us*.

8) The limited plur. declens. of Hitt. reflects the primitive IE status. — (But Hitt. *kuēs* : Luw. *kuinzi* (= *kuin(i)s*) < prim. Asianic **kuins* shows that Hitt. *kuēs* : came from earlier *kuins* by loss of nasal before *s*, as in Gr., and acc. plur. *-ās/-ūs* of the short *-a-* declens. is from earlier *-ons-* > *ōs*).

9) Hittite personal pronouns stand closest to the primitive IE list ; the variant stems and substitution of ablaut gradation for suffixal inflection were also primitive.

10) *Hittite Verb Endings*. — (1) The primary and secondary active endings are transparently IE. The Hittite middle-passive endings with and without *r* are prior to other IE dialect forms. The *r*- passive could not have been derived from the past act. 3 pl. forms in *r*.

11) *Hittite Verb Stem formations*. — (1) correspond to present formations of Gr., Skt., etc., (2) preserve the root determinative system which Brugmann notes as prior to the formation of the Greek and Sanskrit tense systems, (3) this system was more extensive, flexible and effective than the stereotyped tense systems which grew out of its decadence.

12) *Hittite Tense System*. — (1) included present and past tenses, and periphrastic perfects and futures. (2) It wholly interlocks with the Verb Stem System, giving when thus combined, a tense and aspect system as complete as that of English. Thus, the inceptive *-s-* (aoristic), the continuative *-sk-* (imperfective), the causative *-nu-*, etc. run thru all tenses.

13) The subjunctive was a late and incomplete formation. It arose from the ind. by thematic vowel ablaut due to a difference of sentence accent. Prior to this development the mode was an unreal indicative (as in Greek). — Hittite reflects this earlier stage, using the ind. with modal particles, conjunctions, etc. in subjunctive senses.

14) Hittite therefore generally preserves an older stage of IE structure with a quite normal IE phonology and morphology. This furnishes a better basis for the theory of an earlier segregation than the false assumption of advanced phonetic and structural decay on which this theory was first based. — But the form of Hittite-IE relationship needs to be critically reconsidered in the light of these facts.

Mercredi, 26 août, 11 h. 30-12 h. 30.

Président : M. S. W. F. Margadant.

Secrétaire : M. A. Ribi.

COMMUNICATION DE M. A. NEHRING [1]

Sprachwissenschaftliche Paläontologie.

Die Entwicklung der sogenannten linguistischen Paläontologie hat zu einer Zurückdrängung der Sprachwissenschaft durch die Sachforschung, besonders die

1. Soll später gedruckt werden.

Prähistorie, geführt. Kretschmer behauptete geradezu: Die Sprachforschung kann keine Ergebnisse zeitigen, die die Prähistorie nicht genauer liefern könnte. Diese Skepsis, die auf die Forschung lähmend eingewirkt hat, ist übertrieben. Die der sprachwissenschaftlichen Mitarbeit an der idg. Altertumskunde anhaftenden Mängel dürfen nicht überschätzt werden und lassen sich durch neue methodische Wege beheben. Ein solcher Weg soll im folgenden erörtert werden.

Von Kretschmer und Kossinna wurde behauptet, die Wortgleichungen der idg. Altertumskunde seien nur grosse Entlehnungsreihen über das ganze idg. Sprachgebiet hin. Da solche Entlehnungen zu verschiedenen Zeiten erfolgt sein können, sei es unmöglich, durch Addition von Wortgleichungen zu einem Bild der idg. Gesamtkultur zu kommen. Das Prinzip der Entlehnung ist richtig, aber gerade aus der Argumentation Kretschmers heraus lässt sich zeigen, dass es keinen entscheidenden Einwand gegen die Verwendung der Wortgleichungen ergibt. Kretschmer macht einen Unterschied zwischen der Entlehnung lexikalischer und nichtlexikalischer Elemente. Nur die letztere setze geographischen Kontakt voraus: Gemeinidg. Lautveränderungen usw. müssten aus einer Zeit stammen, als das Idg. noch wenig ausgebreitet, dialektisch noch wenig gegliedert war. Aber lautliche Erscheinungen breiten sich doch nur an *Wörtern* aus. Dann müssen auch die Wörter, die solche Erscheinungen zeigen, sich bereits in so früher Zeit ausgebreitet haben, also der « Urzeit » angehören, und damit auch die von ihnen bezeichneten Sachen. Von hier aus ergibt sich eine grundlegende methodische Möglichkeit. Es war ein Mangel der idg. Altertumskunde, dass sie sich fast nur auf die semasiologische und etymologische Forschung gestützt hat. Es muss auch die Grammatik in allen ihren Zweigen als Quelle herangezogen werden. Zwei Beispiele sollen das erläutern.

1. Aus der Gleichung ai. *aśva-*, lat. *equus* usw. folgert man, dass das Pferd den Idg. schon in der Urzeit bekannt war. Aber war es ihnen als Haustier bekannt? Das Vorhandensein eines Femininums ai. *aśvā*, aw. *aspa*, lat. *equa*, lit. *aszvà* wird gern als Beweis dafür angeführt. Aber auch in **u̯l̥q*^{u}*ī* liegt ein idg. Fem. vor, und doch handelt es sich um kein Haustier. Doch haben wir hier eine andere Femininbildung vor uns. Das führt zu der Frage, ob vielleicht gerade das *-ā* im Fem. **ek̂u̯ā* gegenüber dem *ī* im Fem. **u̯l̥q*^{u}*ī* eine besondere Bedeutung hat. Die beste Erkenntnismöglichkeit für das letztere bietet das Altindische. Man vergl. die Tabellen bei Lommel. Hier überwiegen beim *ī*=Fem. die Tierbezeichnungen, und zwar handelt es sich fast ausschliesslich um Nichthaustiere. Dagegen steht das *ā*=Fem. gerade bei Haustieren. Als schon idg. Tierfeminina auf *-ī* lassen sich ausser **u̯l̥q*^{u}*ī* wohl noch **elnī* « Hirsch » und **ĝhansī* « Schwan, Gans » ansehen. Das sind wieder keine Haustiere. Wenn ihnen **ek̂u̯ā* gegenübersteht, so haben wir hier offenbar bereits die ai. Verteilung der Suffixe. Sie dürfte sich aus der Grundfunktion dieser Suffixe erklären. Das *ī*=Fem. ist identisch mit dem ai. Typus *stambhī bhavati*, lat. *magni aestimare*, usw. Es bezeichnet die Einordnung in eine Kategorie. Das *-ā* dagegen bezeichnet offenbar ursprünglich die Zugehörigkeit zu einem Einzelgegenstand, z. B. τομή « Schnitt » = « was zum τομός, zum Schneidenden, gehört », lat. *peda* « Fusspur » = « was zum Fuss gehört », *loca* = « alles, was zu einem *locus* gehört ». Nun wird aber auf den Bildern von Altamira öfters ein *Paar* von Tieren dargestellt, was Menghin sicher richtig mit Fruchtbarkeitszauber zusammenbringt. Dabei kommt es auf die Paarung an. So lässt es sich verstehen, dass das *ā*-=Suff. gerade bei Haustieren Verwendung fand, weil es

die Zugehörigkeit zum männlichen Tier im Sinne der Paarung zum Ausdruck bringen konnte. Von hier aus wird das Fem. **ekṷā* zu einem Anhaltspunkt dafür, dass die Idg. das Pferd schon als Haustier kannten.

2. Waren die Idg. schon Ackerbauer? Die Gleichungen auf diesem Gebiet sind meist nur europäisch. Wichtiger ist, dass das Wortmaterial zum grösseren Teil an sich wohl allen Idg. bekannt war, nicht aber die besondere, auf den Ackerbau bezügliche Bedeutung, cf. **agros* « Feld, Trift », europ. « Acker ». Das spricht nicht für Verlust der agrarischen Termini im Arischen, sondern für Ausbildung der Terminologie und damit der Sache im europäischen Gebiet. Von besonderer Wichtigkeit sind die Heteroclitica. Sie umfassen ganz bestimmte Bedeutungsgruppen. Schon Pedersen sah darin einen Hinweis auf einen Kulturzustand, wie ihn ganz primitive Völker zeigen. Ackerbaubezeichnungen fehlen nun in dieser Wortgruppe völlig. Dass sie allein verloren gegangen sein sollten, ist ausgeschlossen. Andererseits gehört die Mehrzahl der agrarischen Termini den *o*= und *ā*= Stämmen an (**agros*, **pūros* usw.). Das weist deutlich auf einen chronologischen Unterschied hin. Schrader hatte also Unrecht, wenn er annahm, den Idg. sei zu keiner Zeit der Ackerbau ganz abzusprechen. Der eben gekennzeichnete formale Unterschied einerseits, die Beschränkung der Bedeutungsverengerung bei den Ackerbauworten aufs Europäische andererseits sprechen vielmehr dafür, dass erst nach Abwanderung der Arier die europäischen Idg. den Ackerbau ausgebildet haben.

Dieses Beispiel zeigt zugleich, dass auch eine Feststellung chronologischer Unterschiede in den idg. Wortgleichungen durch eine grammatikalische Gruppierung des Wortmaterials möglich ist.

Daraus ergibt sich eine allgemeine Erkenntnis. Schrader hat stets betont, dass Gleichungen wie die für das Pferd, bei denen sich die Uebereinstimmung auf Stamm *und* Endung erstreckt, für die Altertumskunde von besonderer Bedeutung sind.

Aber gerade diesen Gleichungen gegenüber besteht am ehesten der Verdacht, dass sie spät sind. Die Heteroclitica zeigen gerade wegen ihres hohen Alters eine sehr starke Veränderung und Verdunkelung der ursprünglichen Form. Derselbe Tatbestand zeigt sich bei den Verbalwurzeln für primitive Fertigkeiten wie « weben », « drehen », u. ä. Sie liegen in einer Fülle von Wurzelvariationen vor. Wenn demgegenüber z. B. die Wurzel für « pflügen » die einheitliche Form **arā-* zeigt, so dürfte das dem Unterschiede der Heteroclitica gegenüber Wörtern wie **agros* u. ä. entsprechen und ebenfalls auf chronologische Unterschiede hinweisen.

Damit ergibt sich eine neue Aufgabe für die idg. Altertumskunde, nämlich die Gruppierung des gesamten Wortschatzes nach formalen Gesichtspunkten, die chronologische Kriterien liefern kann. Daneben muss selbstverständlich nach wie vor die Sachforschung aufs stärkste herangezogen werden.

M. NIEDERMANN hat diesen Vortrag in einer vorbereitenden Sitzung zur besonderen Ehrung des Genfers A. Pictet, des Begründers der linguistischen Paläontologie, beantragt. Die heftigen Angriffe gegen letztere haben diese Forschung lange gelähmt. Widerlegung einiger Einwände in Anschluss an den Ref. 1. « Dass ein Wort sich in allen, oder doch den meisten idg. Sprachen findet, gestattet noch keinen Schluss. Es kann sich spät verbreitet haben, auf dem Wege der Entlehnung ». So könnte ai. *yugam* gr. ζυγόν lat. *iugum* Parallele zu « Pfeffer » sein, das sich spät aber allgemein verbreitete.

Wenn aber das Wort für « Joch » sich erst nach der Trennung der idg. Sprachen verbreitet hätte, müssten seine Spuren auch bei den allophylen Völkern zu finden sein, die sich zwischen die Glieder der idg. Familie gedrängt hatten. Das ist bei « Joch » nicht der Fall, wohl aber bei dem Worte für « Seife », das vom Germanischen aus nach allen Seiten vordrang, auch ins Finnische und Arabische. 2. « Die linguistische Paläontologie ist überflüssig, denn die Funde belehren uns besser. » Man sieht in den Trägern der paläolithischen Kultur Indogermanen. Die Berechtigung dazu ergibt sich aber nur aus der Uebereinstimmung der Funde mit den sprachlichen Tatsachen. Ueber vieles können uns die Funde nichts sagen ; z. B. über das Zahlensystem, wo die Sprache für das Idg. einen Einschnitt hinter der Zahl 4 erweist. 3. Bei ai. *ayaḥ,* lat. *aes,* got. *aiz* mögen die Gegner Recht haben, wenn sie sagen, dass nicht erwiesen ist, ob es sich um « Bronze », « Kupfer » oder « Metall überhaupt » handelt. Wichtig ist aber, dass die Indogermanen Metall gekannt haben und dass also die Trennung der idg. Sprachen nicht in die Steinzeit zurückreicht. Von Entlehnung ist nur dann mit Sicherheit zu sprechen, wenn lautliche Indizien vorliegen ; so wird lat. *poena* durch das *kʷ* in lit. *kainė* als Entlehnung aufgedeckt. Fehlschlüsse, besonders diejenigen ex silentio, brachten die linguistische Paläontologie etwas in Misskredit : z. B. der Schluss auf Farbenblindheit nach Fehlen von übereinstimmenden Farbbezeichnungen (ausser für « rot ») : Tatsache ist, dass zuerst Nüancen benannt wurden und die Vereinheitlichungen erst einzelsprachlich gelangen. Der Vortrag des Ref. bringt ein neues Aufblühen der sprachwissenschaftlichen Paläontologie. Eine Kritik in Bezug auf *equus, -ā* « Pferd als idg. Haustier » : die *ā*- Typen galten bisher nicht als idg., nur als einzelsprachlich ; der Schluss geht also zu weit.

W. Oehl. Der ethnologische Beweisgang unterstützt den Ref. W. Koppers kommt in einem Artikel des *Anthropos* zum Schluss, dass die Indogermanen das gezähmte Pferd kannten. Fast alle Indogermanen hatten das Pferdeopfer (bevorzugt wird das weisse Pferd) ; dieser letzte Zug ist gemeinsam mit dem Altaischen. Also Nähe der zentralasiatischen Kultur ; die einen oder andern haben wohl entlehnt. Glaubensparallelismus (« Vater im Himmel ») ist den Uraltaern, den Indogermanen und den Semiten gemeinsam. Auch in der Ackerbaufrage entscheidet die Ethnologie gleich : die Indogermanen sind von Haus aus Viehzüchter unter dem Vaterrecht, spätere mutterrechtliche Einsprengungen bringen auch den Ackerbau.

A. Nehring. Für Sicherheit der Ergebnisse kann es unter Umständen vorteilhaft sein, wenn Sach- und Sprachforschung zunächst getrennt arbeiten und dann erst ihre Resultate vergleichen. Was die Kritik an den Schlüssen aus dem Fem. **ekṷā* anbelangt, so kommt es mir nicht so sehr auf das einzelne Beispiel an, als auf die an ihm illustrierte methodische Möglichkeit. Im übrigen kann aber eine erst einzelsprachliche Entstehung von *equa* usw. keineswegs als sicher gelten. Die Ansicht Lommels hat sehr viel für sich, dass **ekṷā* zu den schon idg. Anfängen einer Unterscheidung des Sexus gehört. Sachlich würde das in Einklang stehen mit der Rolle, die das Pferd bei den Idg. gespielt hat. Es war das typisch idg. Tier, das sie bereits den Mittelmeervölkern als wertvolle Gabe mitgebracht haben. Zum Schluss sei noch einmal ehrend des Namens A. Pictet gedacht.

Jeudi, 27 août.

PREMIÈRE SÉANCE, 15-16 h. 30.

Président : M. J. KURYLOWICZ.
Secrétaire : M. L. HJELMSLEV.

COMMUNICATION DE M. L. L. HAMMERICH

Zum indogermanischen Verbum finitum [1].

1.

In den neueren westeuropäischen Sprachen gilt der verbale Satz als Normalsatz, als Normalausdruck für die Verbindung zwischen Subjekt und Prädikat ; der nominale Satz (*ein Mann ein Wort*) ist hier Ausnahme. Als verbale Sätze gelten auch Sätze mit dem Verb « sein » und dessen Modifikationen (« werden », « bleiben », « scheinen », « heissen »), denn die Form der Kopula drückt in mehreren Sprachen die Beziehung zum Subjekt aus : *das Pferd ist weiss, die Pferde sind weiss.* Aber während rein verbale Ausdrücke wie *eqvus currit* die sprachliche Bezeichnung für *ein* Urteil darstellen (*eqvus* : Subjekt = S — *currit* : Prädikat = P), so ist ein Satz wie *eqvus albus est* ursprünglich und formell der sprachliche Ausdruck für zwei Urteile : I *eqvus* : s — *albus* : p ; II (*eqvus* — *albus*) : S — *est* : P, wobei *est* ursprünglich = « existit », « hat Dasein », « ist wirklich, wahr, richtig, gültig » : das zweite Urteil bestätigt das erste. Hieraus entsteht durch Verbindung der Prädikatelemente : *eqvus* : S — *albus est* : P. Ebenso enthält ein Satz wie *der Flieger wurde verloren geglaubt* ursprünglich drei Urteile : I *der Flieger* : s^1 — *verloren* : p^1, II (*der Flieger* — *verloren*) : s^2 — *geglaubt* : p^2, III ((*der Flieger* — *verloren* — *geglaubt*) : s^3 — *wurde* : p^3 ; die Verbindung der Prädikatelemente ergibt : *der Flieger* : S — *wurde verloren geglaubt* : P. Periphrastische Ausdrücke sind oft in dieser Weise zu begreifen.

Die Verbindung der Teilprädikate kann eine ursächliche sein : *das Fass läuft leer* (*das Fass* : S — *läuft leer* : P) ist I *das Fass* : S — *läuft* : p^1, dadurch II *das Fass* : S — *leer* : p^2. Ebenso z. B. *die Wohnung steht leer* ; *he grows old* ; παῦροι γάρ τοι παῖδες ὁμοῖοι πατρὶ πέλονται Od. 2, 276. Verba anderer Bedeutung können so zur Kopula werden.

2.

Ursächliche Verbindung zweier Subjekte haben wir vor allem bei Verben mit dem Haupttypus des Akkusativobjekts, z. B. *der Knabe schlägt den Hund, die Bäuerin spinnt Flachs, der Arbeiter giesst Kugeln.* Hier ist *der Knabe* : S — *schlägt den Hund* : P = I *der Knabe* : S — *schlägt* : p^1, dadurch II *der Hund* : s — *wird geschlagen* : p^2. Das Verb als Prädikat ist dem einen Subjekt gegenüber aktivisch,

1. Vgl. im allgemeinen « Det germanske svage Praeteritum » (*Arkiv för Nordisk Filologi* 38, 21-50) und « Nexus ; Subjekt und Objekt, Aktiv und Passiv » (*A Grammatical Miscellany offered to Otto Jespersen*, Copenhagen, 1930, 299-318).

dem andern gegenüber passivisch ; in der Form richtet es sich nur nach dem Hauptsubjekt. Das Objekt entspricht also nicht nur dem Subjekt des passivischen Satzes, sondern es ist damit identisch. Aber dann ist die gewöhnliche Erklärung des Passivums als eine Betrachtung von Standpunkt des Objekts unzureichend ; denn das wichtigste bleibt unerklärt : wodurch unterscheidet sich das Verhältnis des Subjekts zum aktivischen Verb von dem Verhältnis des Subjekts zum passivischen Verb ?

Es ist hier daran zu erinnern, dass in einer ursächlichen Verbindung die Wirkung später ist als die Ursache. In der ursächlichen Verbindung *das Fass läuft leer* ist das zweite Prädikat *leer* logisch später als das erste (*läuft*) ; und das Subjekt *das Fass* als *das, was läuft* ist logisch früher als das Subjekt *das Fass* als *leer*. Entsprechend : in der ursächlichen Verbindung *der Knabe schlägt den Hund* ist *der Knabe* (als *Schläger*) offenbar die Ursache, *der Hund* (als *geschlagen*) offenbar die Wirkung. *Knabe* und *Hund* beziehen sich auf denselben Prozess des *Schlagens*, aber *Knabe* steht im Ursacheverhältnis, *Hund* im Wirkungsverhältnis ; in bezug auf *Schlagen* ist also *Knabe* früher, *Hund* später. *Knabe* ist der Typus des Subjekts des aktivischen Verbs, *Hund* der Typus des Objekts (das mit dem Subjekt des passivischen Verbs identisch ist). Der gesuchte Unterschied ist also der, dass das Subjekt des aktivischen Verbs in der Beziehung auf das Verb logisch früher, das Subjekt des passivischen Verbs dagegen logisch später ist.

Der aktivische Ausdruck *der Knabe schlägt* steht also im Parallelismus zur Richtung Ursache-Wirkung, während der passivische Ausdruck *der Hund wird geschlagen* mit der Richtung Wirkung-Ursache parallel ist. Da die Ursache früher ist als die Wirkung, kann man sagen, dass die aktivische Darstellungsart die natürliche Zeitfolge aufweist, katachronisch ist, wogegen die passivische Darstellungsart die umgekehrte Zeitfolge hat, antichronisch ist

Diese Betrachtungsweise, die den Unterschied zwischen Aktiv und Passiv in das Verb selbst verlegt, hat als Vorteil eine Erklärung der passivischen Intransitiva. Diese Formen (z. B. *mayā supyate* ; *curritur* ; *es wird getanzt*) wurden bisher als analogisch betrachtet, obschon sie alt sind. Aber wenn das Passivum nur als Darstellung vom Standpunkt des Objekts betrachtet wird, so muss dass Passivum eines objektlosen Verbs zu einem analogischen Gebilde gestempelt werden ; oder vielmehr : es ist eigentlich nicht zu verstehen, wie man überhaupt zu einem begrifflichen Inhalt desselben gelangen will. Fasst man dagegen das Passivum als die antichronische Darstellungsart auf, so sind die passivischen Intransitiva wenig auffälliger als die passivischen Transitiva.

Dass das Reflexivum auch nach dieser Anschauung Aktiv und Passiv vereinigt, ist klar. Um das Medium beleuchten zu können, müssen wir weiter ausholen.

3.

Es gibt Subjekt-Prädikat-Verbindungen, bei denen man nicht immer je ein Wort für das Subjekt und für das Prädikat hat.

1. Kein Wort für das Subjekt. A (emotionell) : der Imperativ : *lauf !*. B (nicht emotionell) : bei Wiederholung : *sie lacht und singt* ; wenn das Subjekt sonstwie klar ist : *veni, vidi, vici* und *Lydiam amat* u. ä.

2. Kein Wort für das Prädikat. A (emotionell) : der Vokativ : *Peter !* Vollstän-

diger Wegfall eines durch Worte ausgedrückten Prädikats ist sonst selten, Verkümmerung aber häufig : *und die Andern* (S) *schnell hinterdrein* (P). B (nicht emotionell) : das Akkusativobjekt (s. o.). Diese Abteilung ist aber von der gleich folgenden dritten Gruppe nicht reinlich zu trennen.

3. Subjekt und Prädikat durch dasselbe Wort ausgedrückt. A (emotionell) : *Feuer !* (= *Feuer ist*) ; *Marsch !* (= *Marsch werde*). B (nicht emotionell). Sehr häufig in den sogenannten Nexuswörtern wie *Krankheit* (vgl. krank sein), *Liebe* (= *das : es wird geliebt*). Selbständige Sätze dieser Art bilden aber die Impersonalia : *pluit* (= *Regen ist*), *currītur* (= *Lauf ist*), *mich hungert* (= *Hunger ist für mich*) usw. Vgl. die Erklärung des Kopulasatzes oben S. 195 [1].

Das den letzten Beispielen Gemeinsame ist, dass das Aussprechen des Wortes gleichzeitig die Behauptung von der (gegenwärtigen, möglichen usw.) Existenz ist : das logisch notwendige Prädikat ist ein durch kein besonderes Wort ausgedrücktes *existit* (*existat* usw.).

Verbindet man mit diesen Betrachtungen die fruchtbare Theorie von Siebs, nach der das *-ti* der Verbalendung (3. sg. primär) mit dem *-ti* der Verbalabstrakta identifiziert wird, so kann man die Impersonalia als Reliktformen eines vorindogermanischen Zustandes ohne eigentliche finite Verba bezeichnen. Die finiten Verba des Idg. waren einst Verbalnomina, die Subjekt und Prädikat zugleich waren, indem das Prädikat in dem Gedanken des Vorhandenseins bestand ; in Resten dies in den Impersonalien [2].

Die ausserhalb der Impersonalia eingetretene Umbildung, wodurch die finiten Verba (die nur Prädikate sind) entstehen, erklärt sich nach der bekannten Theorie (Uhlenbeck, H. Pedersen, Schuchardt, Jespersen, Thalbitzer) über das präidg. System des casus transitivus und casus intransitivus. Demgemäss war *avis* (*aquam*) *bibit* ursprünglich nichts als *avis bibitio*, nämlich *avis* (casus transitivus) *bibitio* (sc. *est*). Ebenso war *clades timetur* (vgl. *cladem timere*) nichts als *timor cladis* (bzw. *timor cladium*), nämlich etwa *cladium* (casus intransitivus) *timor* (sc. *est*). Die ausserhalb der Impersonalia mögliche Umdeutung des « Subjunkts » (Jespersen) zu einem Subjekt lässt das ursprüngliche Verbalnomen (das Subjekt und Prädikat zugleich war) zu einem blossen Prädikat, d. h. zu einem finiten Verb werden. Eine Voraussetzung der Entwickelung ist also das durch kein besonderes Wort ausgedrückte Prädikat *est*.

4.

In diesem Zusammenhang ist dann bedeutungsvoll, dass es eine Reihe finite Verbalformen der idg. Sprachen gibt, die aus der Verbindung eines Verbalnomens mit einer entweder selbständigen oder agglutinierten Form von « esse » entstanden sind. So das periphrastische Futurum des Altindischen, aus dem nomen agentis auf *-tar* (nom. *-tā*) entwickelt, und zwar so : in der 1. und 2. Person wird normal entweder das persönliche Pronomen hinzugefügt oder es tritt eine Agglutination mit den Präsensformen des Verbums « esse » ein, während die 3. Person meistens kopulalos, also rein nominal gebildet wird. Also 1. sg. *aham ...kartā* oder

1. Vgl. E. Reinhold, *Psychol.*, S. 467 : ... in dem Satz « *es regnet* » bezeichnet *Regen* nicht das Prädikat, sondern das Subjekt, und das Prädikat liegt allerdings in dem Gedanken des Vorhandenseins.

2. Unter den ähnlich gebauten Konstruktionen nicht-idg. Sprachen können beispielsweise die bei Meillet-Cohen, *Les Langues du Monde*, S. 168 erklärten Formen des Samojedischen erwähnt werden : so wird hier « je vois » durch « voir-mon » ausgedrückt.

kartāsmi, 2. sg. *tvam kartā* oder *kartāsi*, 3. sg. *kartā* usw. ; mit z. T. präteritaler Bedeutung lebt die Form auch im Pāli weiter. Die neueren indischen Sprachen entwickeln (mit verschiedener Tempusbedeutung) eine finite Form aus dem Part. präs. akt. auf Prākṛt *-anto* und der (teilweise agglutinierten) Kopula ; z. B. Sindhi 1. sg. mask. *halandusi*, 2. sg. mask. *halandēm*, 3. sg. *halandī* « ibo, ibis, ibit » (Beames, A Comparative Grammar of the modern Aryan languages of India, III, 41-44). Das slavische periphrastiche Perf. akt. entsteht aus dem aktiven Partizip auf *-lo* und der (in der 3. Person meist nicht eingetretenen) Kopula ; z B. altsl. *neslŭ jesmĭ* (« lator sum » > « tuli »), *neslŭ jesĭ*, *neslŭ* (*jestŭ*) usw., in den westslavischen Sprachen tritt teilweise Agglutination ein, die im Polnischen vollständig ist : 1. sg. m. *niosłem*, 2. sg. m. *niosłes*, 3. sg. m. *niósł* usw. Ohne Agglutination hat das Lateinische eine entsprechende Form in den Semideponentien : *ausus sum* zu *audeo* usw. Hierher gehört auch der altslavische Konditionalis aus demselben Partizip auf-*lo* und dem Optativ der Wurzel $\sqrt{bheu/bhei}$: *neslŭ bimĭ* usw., womit dann wiederum der litauische Optativ auf 1. sg. *-biau*, 2. sg. *-bei*, 3. sg. ohne Endung usw. zu vergleichen ist, z. B. *sùktumbiau* « turnem/turnarem ».

Sehr wahrscheinlich ist die bekannte Annahme, dass das italische Imperfektum auf *-bam* (wie lat. *vidēbam*, *ferēbam*), das lat. Futurum auf *-bo* (wie *videbo*) und das slavische Imperfektum auf *-achŭ* (*-ēs-* ; z. B. *vidėachŭ* « sah ») in der Endung Formen der « esse » bezeichnenden Wurzeln $\sqrt{bheu}$ und $\sqrt{es}$ enthalten. Auch gewisse armenische Formen werden von berufener Seite (Meillet) entsprechend erklärt : das Futurum aus dem Partizip auf *-loç* und *-em* (< *esmi), so *matneloç em* « traditurus sum » ; das Perfektum aus dem Partizip auf *-l* und *-em*, so *graweal ein* « potiti erant » ; das Imperfektum wäre vielleicht aus der Agglutination einer Präteritalform von $\sqrt{es}$ entstanden, so *berei* « ferebam, ferebar » ; der Konjunktiv vielleicht aus der Agglutination einer mit dem altlat. Konjunktiv *escit* = *erit* identischen Form, so *beriçem* « feram » (*-içem* wohl < **-eskem* < **-esskemi*). Mit dieser letzteren Form wären dann noch die augmentlosen ionischen Iterativformen (Imperfektum und Aorist) auf -εσκον zu vergleichen, wie φεύγεσκον, φύγεσκον (Brugmann). Schliesslich kann noch erwähnt werden, dass die Dentalpräterita des Neuiranischen, des Keltischen und des Germanischen mit grösserer oder geringerer Wahrscheinlichkeit in derselben Weise erklärt worden sind ; aber andere Möglichkeiten sind vielleicht hier vorzuziehen.

5.

Während bei einigen von diesen periphrastischen Ausdrücken die Syntax ganz klar ist (z. B. sk. *kartāsmi*, altslav. *neslŭ jesmĭ*), so liegen bei andern die syntaktischen Verhältnisse im Dunklen. Falls *-bam*, *-achŭ* in lat. *ferēbam*, altslav. *vidėachŭ* so viel wie « eram », « war » bedeutet, wie ist dann der vorausgehende, teilweise verlängerte Verbalstamm aufzufassen ? Man kann sagen : als das erste Glied einer Zusammensetzung oder als eine Relation in einem obliquen Kasus, also *vidėachŭ* « war im Sehen », « war mit Sehen beschäftigt », *ferēbam* « war im Tragen », « war beim Tragen ». Das könnte vielleicht auf die Medialendungen ein Licht werfen. Während bei der aktiven Endung *-ti* nichts dagegen spricht, dass hier die einfache Stammform der Ableitung vorliegen könnte, so gemahnt die entsprechende Medialendung *-tai* an einen obliquen Kasus (man denke z. B. an den Lokativ der i-Stämme auf *-ēi/-i* ; Brugmann II § 171), Ein Beispiel : sk. *ramati-*

(nom. *ramatiḥ*) bedeutet « Freude » ; weiter ist *ramati* 3. sg. prs. akt. und *ramate* 3. sg. prs. med. des Verbs « freuen » ; *Agnī ramati* wäre demnach ursprünglich « Agni — Freude » « Agni freut, Agni erfreut » ; *Agnī ramate* wäre « Agni — in Freude » « Agni freut sich », « Agni ist erfreut ».

Beim Medium ist das Verhältnis zwischen Subjekt und Prädikat nicht das einfache wie im Aktiv, sondern es liegt da eine kompliziertere Relation zu Grunde, die im Laufe der Sprachentwicklung vereinfacht und differenziert wird.

Grundprinzip meiner Ausführungen ist der Hinweis auf die Wichtigkeit des implizierten oder ausgedrückten Existenzurteils. Ich benütze bekannte sprachgeschichtliche Tatsachen und ältere Theorien, besonders die Reinholdsche Auffassung der Impersonalia, Siebs' Erklärung der Endung *-ti*, die Theorie vom casus transitivus und casus intransitivus. Es ist mir bewusst, dass die Erklärung nicht allumfassend ist ; aber ich glaube, dass die vorgetragene Betrachtungsweise auf das sonderbare Phänomen des idg. Verbum finitum etwas Licht werfen kann.

Th. Siebs. Man kann bei diesen Fragen von den Forderungen der Logik ganz absehen und sich auf die Beobachtung der Ausdrucksweise beschränken. Die sog. Verbalnomina sind sehr verbreitet, auch in der heutigen Sprache (Beispiele wie *Ankunft Genf 12 Uhr* usw.). Hinweis auf lit. *vẽda* ohne Zahlunterschied. Bei der Zusammensetzung von Abstractum + mein, dein, etc., sind die 2 ersten Personen später entwickelt ; urspr hatte das Nomen direkt die Funktion der 3. Person.

J. Kurylowicz weist auf Finck, *Ueber den passivischen Charakter des idg. Verbums*, mit seiner Unterscheidung der drei Typen : 1. « das Sehen — meines » ; 2. « *manā krtam*, *litterae mihi scriptae sunt* » ; 3. Empfindungsverba : « etwas erscheint mir » > « ich sehe etwas ». Durch ein vergleichendes Studium von Ablaut und Akzent im Nomen und im Verbum wird man entscheiden können, welcher der drei Finckschen Typen in unserem Falle vorliegt.

W. Porzig. Der Ausdruck *Verbalabstrakta* ist zu vermeiden für **bhereti* uä. ; die ist kein Nomen, denn es handelt sich um ein Stadium des Denkens, wo der Unterschied Nomen/Verbum noch nicht vorhanden ist. Eine Differenzierung ist erst da, wenn aus dem Komplex der Täter herausgeholt wird ; Typus « der Wind weht ».

H. Jacobsohn. Es ist von Finck auch ein indifferenter Typus aufgedeckt worden, der sich in afrikanischen Sprachen findet.

Der Ref. kann auf die Prinzipienfrage über die Stellung der Logik zur Sprachwissenschaft hier nicht eingehen, es würde zu weit führen.

Deuxième séance, 17-18 h. 30.

Président : M. H. Jacobsohn.
Secrétaire : M. M. Lejeune.

1. — COMMUNICATION DE M. J. KURYLOWICZ [1]

Les désinences verbales et le système verbal de l'indo-européen.

Les désinences secondaires du moyen indo-européen sont dues à une transformation relativement tardive des désinences du parfait, sous l'influence du présent-

1. Cf. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. XXXIII, p. 1 ss. (Les désinences moyennes de l'indo-européen et du hittite).

aoriste actif. Ceci résulte, d'une part, d'une comparaison de l'état grec avec l'état indo-iranien, d'autre part, du paradigme moyen hittite.

M. A. MEILLET estime que, dans ses grandes lignes, ce système est destiné à entrer dans la doctrine acquise de la grammaire comparée. Il comporte une part considérable d'hypothèse, quant au détail. L'essentiel est qu'une parenté intime ait été démontrée entre les désinences du parfait et celles du moyen, celles essentiellement que nous appelons secondaires. La parenté sémantique, au reste, permettait de le prévoir : la grammaire comparée a tout à gagner à user d'une sémantique comme d'une morphologie rigoureuses et précises. — Il est nécessaire aussi de souligner l'importance de plus en plus grande des faits hittites comme des faits tokhariens dans la grammaire comparée de l'indo-européen.

M. J. VENDRYES souligne, à l'appui de la thèse de l'auteur, la présence des désinences en *r* au parfait et au déponent, en italique et en celtique.

2. — COMMUNICATION DE M. S. W. F. MARGADANT

Remarques sur les catégories grammaticales dans les langues indo-européennes et spécialement en grec ancien.

Au dernier congrès, M. Meillet a repris une thèse, déjà énoncée dans son *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* (errata), que toute la théorie des désinences actives et moyennes exige une révision fondamentale (*Actes*, p. 111). M. Chantraine (*Le rôle des désinences moyennes en grec ancien*, Revue de Philologie, 1927, 153-65) dit également que l'analyse ne parvient guère à dégager le sens primitif du moyen. A la même place de son livre, M. Meillet met en doute l'enseignement donné d'ordinaire sur le rôle respectif des désinences primaires et secondaires : les dernières ayant servi, selon l'auteur, dans le groupe occidental de l'indo-européen, à exprimer le *présent*.

Tout cela est exactement la même chose que ce que j'ai énoncé dans mon livre sur la Psychologie du verbe grec (*De Psychologie van het Grieksche Werkwoord*. La Haye, 1929). Seulement, je suis allé plus loin, et les thèses de MM. Meillet et Chantraine suivent comme des cas particuliers de ma théorie, qui ne considère tout le système de conjugaison (et aussi celui de la déclinaison) que comme le résultat d'un procès de répartition. Comme je dis dans la préface, j'ai appris, au cours de mon travail, qu'exactement la même théorie avait déjà été énoncée par Bréal en 1899, et depuis j'ai trouvé que Bréal aussi avait eu un précurseur en Alfred Ludwig, en 1873. C'est la théorie dite d'adaptation. En peu de mots, elle revient à ceci. Il n'y a que la racine qui ait une certaine signification. Les suffixes temporels ne signifient rien du tout ; ce ne sont que des éléments emphatiques. Ensuite, par un procès de répartition, ces formes allongées ont reçu des significations diverses. Mais, ni dans la conjugaison ni dans la déclinaison la répartition n'a été complète. Dans mon livre, je cite nombre de cas dans les langues classiques et modernes qui ne peuvent s'expliquer autrement, p. ex. l'aoriste gnomique, et εφυ, souvent = εστι.

C'est très facile d'émettre des théories sur la différence essentielle des désinences actives et moyennes, de l'aoriste et de l'imparfait, du subjonctif et de l'optatif, et d'apporter nombre de textes pour les confirmer. Mais quand on observe bien les textes, sans préjugé, on constate partout les exceptions les plus embarrassantes. Je

ne veux pas interdire toute valeur à ce que la grammaire apprend. Mais ce ne sont, selon moi, que des *directions* dans lesquelles la répartition est allée, ce ne sont que des *tendances* ; et il me semble que les philologues et les linguistes ont tracé les limites beaucoup trop rigoureusement.

Selon la théorie rigoureusement acceptée, le *subjonctif* indique un procès que l'on compte voir se réaliser, soit qu'on le veuille, soit qu'on l'attende simplement (Meillet, *Introd.*, 188) : *die Erwartung*. Mais, selon Brugmann, le subjonctif est *volitiv, dann deliberativ, endlich prospektiv*. J'avoue ne pas voir la connexion de ces fonctions. Quand à l'optatif : il a, dit-on, deux valeurs sémantiques distinctes : 1° il indique une chose possible ; 2° il indique une chose souhaitée. Selon Brugmann, *Gr. Gr.* 578, on peut déduire la première de la seconde ou inversement, comme on veut, et il compare l'emploi de *mögen*, comme M. Meillet l'expression *puissé-je*, pour montrer comment la seconde fonction peut provenir de la première. Mais ces auteurs semblent ne pas voir que dans ces tours de phrase le souhait n'est pas exprimé par les verbes *mögen* et *pouvoir*, mais par le subjonctif ! Mutzbauer, dans son livre sur le subjonctif et l'optatif, s'est efforcé de démontrer que le subjonctif exprime la chose attendue (Erwartung) et l'optatif la chose voulue (Wunsch). Mais l'observation n'est pas neuve que Mutzbauer a eu un talent extraordinaire à forcer même les cas les plus récalcitrants à entrer dans sa théorie. J'en ai donné nombre d'exemples dans mon livre. Le point de vue de M. Meillet et de Brugmann est aussi en désaccord avec celui de M. Jespersen, de M. Slotty et d'autres, qui sont d'avis qu'il est impossible d'expliquer l'emploi du subjonctif et de l'optatif en partant d'une certaine signification fondamentale, si vague qu'on la fasse. Ainsi M. Meillet est en contradiction avec eux, quand il dit, dans sa critique sur mon livre (*BSL*, 1930), tout simplement : « Entre le subjonctif qui indique une volonté et l'optatif qui exprime une possibilité, la différence de valeur est manifeste. L'optatif n'a nulle part fourni un futur, comme l'a fait le subjonctif, en latin souvent, en grec parfois (εδομαι, πιομαι) ». La dernière observation est juste. Seulement, je ne sens pas la force de cet argument. Et l'illustre savant oublie que chez Homère et ailleurs l'optatif, comme le subjonctif, a souvent la valeur d'un futur, *est* un futur, p. ex. Od. 21, 193 επος τι κε μυθησαιμην, η αυτως κευθω ; ici on a les deux d'une seule haleine. Od. 12, 347 θειμεν parallèlement avec τευξομεν ; 17, 139 ειποιμι avec εξαπατησω ; Anab. 5, 6, 12 ει μεν πλοια εσεσθαι μελλει ἱκανα ... ἡμεις αν πλεοιμεν (alors nous irons sans doute, volontiers, en vaisseau), ει δε μελλομεν οἱ μεν καταλειψεσθαι οἱ δε πλευσεσθαι, ουκ αν εμβαιημεν εις τα πλοια (alors nous n'y songerons pas) ; Hdt. 4, 97 ἑψομαι τοι και ουκ αν λειφθειην « je suivrai, et pour sûr je ne resterai pas en arrière ».

Pour résumer, j'oserais soutenir que le subjonctif et l'optatif ne sont autre chose que des formes plus emphatiques que ce qu'on appelle l'indicatif, que très souvent ces formes ont, grâce à un procès de répartition, les valeurs sémantiques que la grammaire leur attribue ; mais que la répartition n'est pas allée jusqu'au bout, et que, pour expliquer nombre de cas, il faut recourir à la valeur primitive, c'est-à-dire à un indicatif emphatique. Très souvent, tous les auteurs emploient l'optatif, généralement renforcé par αν (κεν), dans des affirmations emphatiques. P. ex. Od. 22, 262 à un moment critique ηδη μεν κεν εγων ειποιμι « maintenant je vous commande à toute force » ; Il. 1, 301 ουκ αν τι φεροις « je te défie de prendre quelque chose » ; Xen. Mem. 3, 11, 1 ιτεον αν ειη ! « il faut y aller », ou « allons-y tout de suite » ; Anab. 5, 6, 27 ουκ αν ειποι « il ne

songeait pas à dire » ; Plat. Prot. 310 b ευ αν λεγοις « très bien dit ! » ; Od. 19, 22 αι γαρ δη ποτε, τεκνον, ευφροσυνας ανελοιο « enfin tu deviens sage ! » ; Hdt. 6, 63 ειπεν απομοσας· ουκ αν εμος ειη ! « parbleu, cet enfant n'est pas le mien ! » Dans le livre de M. Slotty, sur le subjonctif et l'optatif, on trouve une foule d'exemples les plus convaincants. Archimède par exemple emploie le « potentiel » dans l'énoncé de vérités mathématiques. Dans les textes de lois, on trouve aussi ce mode. Ce n'est pas le « potentiel » : ce sont des affirmations, des commandements énergiques.

Le grand nombre des théories quant au présent et à l'aoriste prouve bien que cette question aussi est encore loin d'être résolue. Sans doute, ce qu'on apprend à l'école à ce sujet est souvent vrai. Et je ne saurais citer aucun cas où l'on emploie l'aoriste quand on veut dire que quelqu'un est *en train* de faire quelque chose. Mais quand on essaie d'établir une différence essentielle entre l'aoriste et le présent, on rencontre partout les exceptions les plus embarrassantes.

Dans certains cas, cependant, on peut bien constater une différence, non pas de signification ou d'aspect, mais d'*intensité*. Plat. Gorg. 321 d την μεν ουν περι τον βιον σοφιαν ανθρωπος ταυτη εσχεν, την δε πολιτικην ουκ ειχεν. Ici εσχεν, étant une forme plus forte que ειχεν, est dit avec plus d'emphase : « hatte nun einmal ». On comprend ainsi que la « abgeschlossene Handlung » sera souvent exprimée par l'aoriste (c'est-à-dire quand l'aoriste est vraiment une forme plus forte que le présent, ce qui n'est pas toujours le cas, p. ex. επειθεν et επεισεν), comme Felix Hartmann le veut (*KZ.*, 1918, 1919) ; mais cet auteur commet l'erreur même qu'il reproche aux autres théories (celles de Delbrück, Riemann, Mutzbauer, Hillesum, entre autres) : petitio principii. Lui-même donne un grand nombre de cas qui semblent plutôt réfuter la théorie. Encore un exemple : Eur. Hipp. 473, ληγε κακων φρενων, ληξον δ'ύβριζουσα « évite (en général) les mauvaises inclinations, évite (spécialement) l'insolence ». Ici on oppose le spécial au général, et on emploie une forme plus forte pour le spécial. Thuc. 3, 96 επεβοηθουν παντες ...και οι εσχατοι εβοηθησαν. Meltzer, *IF*, 21 a déjà dit la même chose à peu près : « Im Gegensatz zum Präsensstamm stellte zunächst der Aoriststamm auszugsweise das psychologisch an meisten Hervortretende dar. »

La critique de M. Meillet et d'autres ne m'a pas convaincu que ma théorie fût fausse. Cependant, objectivement, il me faut admettre la possibilité que, comme chacun qui s'imagine avoir trouvé quelque chose, j'aie voulu trop en tirer et, comme dit M. Mc Kenzie, que pour expliquer certains phénomènes, j'aie trop recouru à des questions d'origine. D'autre part, je reste convaincu qu'on tient encore beaucoup trop à des règles traditionnelles établies par les anciens et inspirées par un besoin exagéré de système qui menait à poser des règles où il n'y avait que des tendances. Il s'agit de trouver le juste ; j'espère y avoir contribué un peu.

M. J. Kurylowicz admet bien que toute innovation soit expressive ; mais la tâche du linguiste est de déterminer la différence initiale des valeurs ; ne voir dans la répartition des formes que l'effet du hasard, c'est avouer une entière impuissance à en déterminer l'origine.

M. A. Meillet convient qu'il se trouve dans toute langue beaucoup de cas où une forme est employée sans que le sens en soit facilement perceptible. Mais lorsque le linguiste veut parvenir à l'intelligence du système d'une langue, il doit choisir ses

exemples dans les cas où le sens est précis, et non dans ceux où il est vague. Or, en grec, l'opposition du présent et de l'aoriste est saisissante ; si la valeur ne s'en laisse pas aisément enfermer dans une formule abstraite, il n'est cependant pas un hellène qui n'en ait un vif sentiment.

Vendredi, 28 août, 11 h. 30-12 h. 30.

Président : M. B. A. Terracini.
Secrétaire : M. A. Ribi.

COMMUNICATION DE M. A. MEILLET [1]

Sur la chronologie de l'indo-européen

J'ai déjà, à plusieurs reprises, attiré l'attention sur le fait que les « colons » qui ont porté loin les langues indo-européennes se sont détachés de l'ensemble du groupe à des dates diverses, que, par suite, les langues indo-européennes représentent des phases inégalement évoluées de l'indo-européen, et que les langues périphériques, telles que l'italique et le celtique à l'ouest, l'indo-iranien, le tokharien et l'arménien à l'est, offrent des traits archaïques dont les langues centrales — slaves, baltiques, germaniques, grecques — n'ont en général pas l'équivalent. Le hittite, que sa morphologie fait reconnaître pour une langue indo-européenne et qui ne saurait passer pour une langue « mixte », offre des traits particulièrement archaïques.

Sans revenir sur les faits déjà notés, tels que les désinences du type du latin *dīxēre* en latin, en tokharien, en hittite et en indo-iranien ou le médiopassif en *-r* de l'italique, du celtique, du tokharien, du hittite et de l'arménien (avec le phrygien), ni sur la question du féminin traitée en détail dans le *Bulletin de la Société de Linguistique*, XXXII, p. 1 et suiv., on signalera ici deux faits significatifs :

La découverte du tokharien et du hittite a montré que la répartition des parlers indo-européens en un groupe *satəm* et un groupe *centum* ne remontait pas à l'indo-européen le plus ancien : le tokharien ignore la distinction ; le hittite répond au lat. *quis* par *kuiš*, mais à lit. *šis* par *kāš*. Si donc l'indo-européen a eu dès le début des phonèmes du type du lat. *quis*, l'altération qu'offre le type *satəm* résulte d'une innovation. Il résulte de là que l'état indo-européen commun est conservé à la fois par lat. *quis* et par lat. *centum*, et que le type avestique *satəm* et *čiš* (*ka*-) est entièrement nouveau, que, dès lors, les concordances du germanique, du celtique, de l'italique, du grec et du hittite ne prouvent aucune parenté dialectale, puisqu'elles résultent de conservations. Comme semble l'indiquer M. Ribezzo (*Sylloge linguistica Ascoli*, p. 137), la palatalisation de *k* dans le type *satəm* a été déterminée par la voyelle suivante et, puisqu'elle se produit devant *o* comme devant *e*, l'*o* résulte d'une altération de voyelle prépalatale en *o*. Ainsi, dans l'indo-européen oriental, il y aurait eu deux palatalisations, l'une ancienne qui a abouti au type avestique *satəm*, l'autre récente qui a abouti au type av. *čiš* en face de *ka*. Le type thématique est secondaire en indo-européen, comme il résulte de plusieurs considérations.

1. Les idées contenues dans cette communication doivent figurer dans une série de notes du *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*.

SECTION IV

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

Premier Président : M. G. M. BOLLING.

Mardi, 25 août.

PREMIÈRE SÉANCE, 15-16 h. 30.

Président : M. G. M. BOLLING.
Secrétaire : M. A. BURGER.

1. — COMMUNICATION DE M. C. D. BUCK

Words for 'mountain', 'sea', 'river', 'forest', 'sky', etc., in the principal Indo-European languages.

The usual words in the principal Indo-European languages for some of the important features of the physical world, such as 'mountain', 'sea', 'river', 'forest', sky', etc., were presented in tables of semantic correspondence. Their etymologies were reviewed and summarized with reference to the various semantic sources of these concepts. Certain frequently recurring relationships were illustrated, as between 'mountain' and 'forest', 'mountain' and 'stone', 'forest' and 'tree' or 'wood', 'sky' and 'cloud'.

The material offered represents items from the first chapter of a projected dictionary of selected IE synonyms, the plan of which has been described in *Language* 5 (1929) 215 ff.

Quelques observations de Sir R. Paget.

2. — COMMUNICATION DE M. FR. EDGERTON [1]

The Sanskrit Pronominal "Stems" in -d.

These stems (type *tad*), used in composition and derivation, have never been satisfactorily explained. It is held by the author that they are analogical extensions from the morphology of nouns and adjectives. In nearly all noun declensions, the stem used in composition and derivation is identical in form with the

1. Cf. *Studia Indo-Iranica*, Ehrengabe für Wilh. Geiger, Leipzig (O. Harrassowitz), 1931, 156-160.

nominative-accusative singular of the neuter inflection (*vāri*, *madhu*, *nāma*, *bhavat*, *manas*, etc.). Hence the neuter nom. acc. of generic pronouns (*tad*) was used as the stem in the same way. This usage was then extended to the personal pronouns (*mad*) by analogie with the generic pronouns (*tad*).

J. WACKERNAGEL stimmt dem Ref. darin zu, dass diese Komposita mit Pronomen als Vorderglied Neuschöpfungen des Altindischen sind, hat aber gegen deren Erklärung noch Bedenken, besonders das, dass gerade bei den *a*-Stämmen die Uebereinstimmung zwischen Nom. Acc. Ntr. und Stamm fehlt.

A. DEBRUNNER. Die Pronomina wie *ta-* und *ya-* sind adjektivische *a*-Stämme. Wenn also eine Neubildung eines Vordergliedstamms erwünscht war, so sollte man erwarten, dass dafür die sehr zahlreichen adjektivischen *a*-Stämme vorbildlich geworden würden.

DEUXIÈME SÉANCE, 17-18 h. 30.

Président : M. M. NIEDERMANN.
Secrétaire : M. H. J. POS.

1. — COMMUNICATION DE M. M. RUNES

Vom Aussterben der Wörter (mit besonderer Berücksichtigung der klassischen Sprachen).

Diese Frage ist in gewissem Sinne ein Kultur- und soziologisches Problem, bei dessen Behandlung indessen Tatsachen emotionaler und rein lautlicher, physiologischer Natur keineswegs übersehen werden dürfen. Der Satz, dass das Sein das Bewusstsein schaffe, ist auch von Bedeutung für die Behandlung sprachlicher Erscheinungen. Mit der Aenderung der gesellschaftlichen Verhältnisse erleidet auch der Wortschatz entsprechende Veränderungen. So haben wir im Weltkrieg erlebt, dass unter dem Zwange der Verhältnisse neue Ausdrücke entstanden. Eine Umfrage in einigen Wiener Mittelschulen hat z. B. ergeben, dass unter den Elf- und Zwöltjährigen nur ungefähr 5 % — in den höheren Lehrgängen war der Prozentsatz entsprechend grösser — noch wusste, was das Wort « Brotkarte » bedeutete. Die neuerliche Aenderung der Allgemeinverhältnisse nach Friedensschluss hat allmählich die Nichtverwendung des Wortes bewirkt, das somit aus dem lebendigen Sprachleben ausgeschaltet erscheint. Es ist auf dem besten Wege, allmählich ganz in Vergessenheit zu geraten.

Ein Hauptgrund für den Untergang eines Wortes ist das Verschwinden des *Kulturobjektes*. So hatte das alte Opferritual nur zu seiner Zeit einen Sinn. Mit dem alten Götterglauben sind auch die entsprechenden Begriffe aufgegeben worden. So sucht man *lectisternium*, *immolare*, *offendimentum*, *offendix*, *suovetaurilia*, *silicernium*, *obrendarius*, *haruspex*, *haruspicium* u. dgl. vergeblich in der Romania. — Mit dem Wechsel des Kleidart hängt wohl auch der Verlust der alten *induere*, *exuere* zusammen. Die alten Geldbezeichnungen, z. B. μνᾶ, *mina* weichen neueren Ausdrücken. Auch die urspr. Amtsbezeichnungen sind mit der alten Verfassung zum grössten Teil der Vergessenheit anheim gefallen. Das spezifisch römische *exercitus* konnte sich ebenfalls nur im imperium Romanum erhalten. Mit den sozialen und kulturellen Veränderungen sank auch das alte Wort in das

Meer der Vergessenheit, nicht so die entsprechenden griech. Ausdrücke, für welche die Vorbedingungen ganz andere waren.

Auf die Wichtigkeit des sog. Tabu beim Aussterben der Wörter hat Meillet in seiner wichtigen Schrift *Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes* (Paris, 1906) hingewiesen. Hier möchte ich die Beobachtung anreihen, dass die alte Bezeichnung für den König im Gr., Sl. u. Germ. durch neue Wörter ersetzt wurde. Gerade Benennungen für den König als Orendaträger scheinen oft mit Tabu belegt worden zu sein. So berichtet Lévy-Bruhl in seinem auch für den Linguisten interessanten Buche *Das Denken der Naturvölker* hg. v. W. Jerusalem[2] Wien 1926 vom Malaiischen (152) : « Eine grosse Anzahl von Wörtern ist vom Tabu getroffen, wenn es sich um die Person des Königs handelt... » und von der Sprache Madagaskars « Es gibt viele Wörter, die man in einem bestimmten Sinn für den König gebraucht und die man nicht in demselben Sinne für andere Personen verwenden kann : besonders die, welche auf die Stellung und das Befinden des Königs Bezug haben... ».

Eng verknüpft mit Tabu, dem Mana-und Orendakreis sind auch die Vorstellungen und darauf beruhend die Ausdrücke, die wir unter dem Schlagwort Euphemismus zusammenfassen. Auch dadurch, dass man Dinge und Handlungen, die man fürchtete, die man zu nennen sich schämte oder die man aus irgendwelchen Gefühlen nicht aussprach, bzw. durch andere ersetzte, konnten Wörter im Verlaufe der Entwicklung ganz in Vergessenheit geraten und sozusagen aussterben. Mit Euphemismus und mit der Affektbetontheit dürfte es zusammenhängen, dass so viele deutsche Ausdrücke für Kampf, Krieg ausgestorben sind. — Dass ἔαρ und *aser* « Blut » vermieden, bzw. im Lat. durch *sanguis*, im Gr. durch αἷμα, im Deutschen durch *Blut* ersetzt erscheinen, kann wohl dadurch erklärt werden, dass der « besondere Saft » als geheimnisvoll galt und als Manaträger infolge Tabus wohl gemieden werden musste. Bei ἔαρ mögen noch äusserliche Momente des Gleichlautes mitbestimmend gewesen sein.

Bei der Behandlung des Problems vom Aussterben der Wörter muss auch dem Affekt das Augenmerk zugewendet werden. Bezeichnungen für Kind, Knabe, Mädchen u. dgl. sind meistens Affektwörter. Vielfach findet man unter diesen Schall- und Lallnamen, deren Affektwert wohl auch unzweifelhaft ist. Dass solche Zärtlichkeitsausdrücke oft auch alte Konkurrenzwörter verdrängen können, ist nicht verwunderlich. So kommt es, dass für die genannten Begriffe sich keine gemeinsamen idg. Bezeichnungen finden. Lat. *liberi*, dessen urspr. Bedeutung (wohl die Heranwachsenden) bald verblasste, wurde im Verlaufe der Entwicklung durch affektbetontere, etymologisch durchsichtigere Synonyma verdrängt. Im Rom. ist es nicht mehr erhalten (vielleicht hat auch die Homonymie bei der Verdrängung des Wortes mitgewirkt). Hingegen erwies sich *infans* lebensfähiger, was durch sein Fortleben in einigen romanischen Sprachen bezeugt wird. So werden wohl auch die Affektwörter *filius* und *filia* die alten Bezeichnungen leicht verdrängt haben : wenn Meillet *MSL* 21, 45 ff. meint, dass der Name für Sohn infolge der Bedeutung der Nachkommenschaft für patriarchalische Staatsordnungen häufig dem Wechsel unterworfen war, so trifft dies wenigstens für das Lat. kaum zu, wo sowohl die alte Bezeichnung für den Sohn, als auch für die Tochter überflügelt erscheinen. So hat *filiulo*, *-a* im grössten Teile Mittelitaliens *filio*, *-a* verdrängt (s. Meyer-Lübke *Rom. Wb.* s.v.). Wenn der Affekt auch nicht unmittelbar unser Problem berührt, so ist er mittelbar von Bedeutung. Denn als mächtiger

Förderer gefühlsbetonter Wörter im Kampf ums Dasein in der Sprache, ist er indirekt an dem Untergang so mancher Wörter schuld.

Besonders wichtig in diesem Kampf ums Dasein der Wörter ist das Vorhandensein von synonymen Ausdrücken, die sich naturgemäss Konkurrenz machen. Man darf wohl annehmen, dass, je altertümlicher eine Sprache ist, umso zahlreicher die Einzelausdrücke sind. Erst im Laufe der Entwicklung setzt sich an Stelle der Vielheit infolge des Strebens nach Einheit der allgemeine Ausdruck durch. Nach dem von Usener Götternamen 317 ff. betonten Gesetze ist vielfach der farblosere, fremde Ausdruck am ehesten befähigt, die Bezeichnung für den Gattungsbegriff abzugeben. So hat θάλαττα nicht deshalb die alte idg. Bezeichnung für Meer lat. *mare*, got. *marei* usw. verdrängt « weil die Urgriechen, die vor ihrem Einzug in die Balkanhalbinsel dem Meere fernwohnten, es verloren » (Schrijnen *Einf.* 151). Die alten Sagen, die Bezeichnungen πόντος (vgl. ὑγρὰ κέλευθα bei Homer), πέλαγος sprechen dagegen. Vielmehr konnte der fremde Ausdruck nach dem oben angeführten Gesetz Useners sich am ehesten behaupten. Zusammenfall mit einem lautgleichen Wort (vgl. μάρη Hand), Vorliebe für den Fremdling und wohl sakralen Ausdruck mögen für dessen Erhaltung mitverantwortlich gewesen sein. — Für Mann werden im Idg. mindestens zwei Bezeichnungen verwendet worden sein : lat. *vir*, got. *wair* usw.; u. *ner*, lat. *neriosus*, gr. ἀνήρ usw. Der Stamm *ner-* scheint im Lat. durch Beziehung zum Sakralen (man denke an die Göttin *Nerio*) mit einem Verbot belegt gewesen zu sein, so dass sich das Konkurrenzwort ohne weiteres ausbreiten konnte. Doch hat *vir* wohl wegen seines geringen Volumens keine Fortsetzung ins Romanische gefunden. Die lautstärkeren, etymologisch durchsichtigeren und somit sinnvolleren *barbatus* und das unverwüstliche *homo* haben es vollkommen verdrängt. — Das uralte *potis*, das im Lat. Adjektiv geworden ist, hat die Synonyma *dominus* und *erus* vorlassen müssen. Als Subst. wäre es in der Form *pos* (vgl. *compos*) kaum lebensfähig gewesen (Oekonomie in der Sprache !). Im Kompositum *hospes* und vielleicht im Pl. *Divipotes* konnte es noch erhalten bleiben.

Die Ansicht E. Richters in ihrer gründlichen Studie über « Homonymie » (*Festschrift Kretschmer* 167 ff.), dass Gleichlaut nur ganz ausnahmsweise allein für das Aussterben eines Wortes verantwortlich gemacht werden kann, ist sicher richtig. Aus der Fülle der Beispiele sei wegen des knapp zugemessenen Raumes eines herausgegriffen : ἰός Pfeil verschwindet im Verlaufe der gr. Sprachentwicklung fast spurlos. Die Homonymie wird in diesem Fall wohl die Hauptursache gewesen sein. Andere Synonyma behielten die Oberhand. Aber auch das alte ἰός Gift wird durch das vollere φάρμακον zurückgedrängt. Wackernagels geniale Entdeckung (*GGN* 1906, 147) des Verhältnisses zwischen Wortumfang und Wortform ermöglicht die Erklärung des Verschwindens mancher einsilbigen Formen. Zur Einsilbigkeit kommen freilich noch andere Momente, die zur Verdrängung führen. So konnte sich die einsilbige Form *nis* gegenüber dem volleren *nobis*, das durch andere endungsgleiche Formen gestützt wurde, nicht halten[1]. — An dem Verfall des Wortes *haud* wird, da das *h* im Anlaut bekanntlich schwach ausgesprochen wurde, der Zusammenfall mit *aut* schuld gewesen sein. Es gibt kein **tro*, wohl aber ein *intro*, *extro*. Nur *trans* ist erhalten geblieben, weil es als Formwort in der Reihe der einsilbigen Präpositionen anderen Bedingungen unterworfen war. En- bzw. Proklise können an der Stützung des Wortes teil-

1. S. Verf., *Glotta*, XXI, 129.

genommen haben. Dass *ops* im Nom. u. Dat. Sg. nicht belegt ist, mag einerseits mit der Lautschwäche, anderseits mit der Verwendung des Wortes als Eigenname zusammenhängen. — Auch die Ueberlastung eines Wortes mit Funktionen kann zu seinem Untergang führen. So ist im volkstümlichen Ngr. das alte Relativpron. ὅς durch ποῖος, ὁποῖος verdrängt worden (ὅς war als Relativum, Demonstrativum und in der Bedeutung von *suus* verwendet worden). Die klass. Sprachen zeigen auch eine gewisse Abneigung gegen allzulange Wörter, die im Romanischen keine Fortsetzung gefunden haben. Vielfach handelt es sich um Ausdrücke von Sondergruppen (Ackerbau, Militär), die auch wegen der Isolierung dem Untergange geweiht waren. Die Vielsilbigkeit allein scheint indessen ebensowenig wie die Einsilbigkeit genügt zu haben, um ein Wort in Vergessenheit geraten zu lassen, da viele lange Wörter sich glatt ins Romanische herübergerettet haben. Dass aber im antiken Sprachleben allzulange Wörter gegenüber kürzeren oft im Nachteile waren, kann behauptet werden. Auf ein anderes Blatt gehören natürlich die kühnen Bildungen der poetischen Sprache. Diese aus metrischen oder stilistischen Gründen gebildeten Wörter haben ebenso wenig mit dem natürlichen Ablauf der Sprache zu tun, wie die archaischen, nicht mehr lebendigen Ausdrücke, die vom Dichter hervorgeholt werden können.

Ist ein Wort Petrefakt geworden, so kann es durch die Wirkung der sog. *Volksetymologie* verschleiert werden oder ganz aus der Sprache schwinden. Diese Benennung hat Förstemann (*KZ* 1, 1 ff.) in die Wissenschaft eingeführt. Die Bezeichnung Volksetymologie scheint indessen auf Voraussetzungen aufgebaut zu sein, die heute nicht mehr haltbar sind. Nur wer von der Warte der Logik die Sprache betrachtete, konnte eine volkstümliche, gelehrte und wissenschaftliche Etymologie unterscheiden. Wer aber sprachliche Erscheinungen nach den Gesetzen der Psychologie beurteilt, wird sowohl die Grundanschauungen als auch die Bezeichnungen Förstemanns zurückweisen müssen. Keineswegs ist es statthaft, den nach der Etymologie suchenden Gelehrten das die Bedeutung der Wörter ummodelnde Volk gegenüberzustellen und die Begriffe Volksetymologie und wissenschaftliche Etymologie zu koordinieren. Es scheint sich bei diesem Sprachphänomen um das psychologisch erklärbare Verlangen zu handeln, Klarheit und Durchsichtigkeit des gesprochenen Wortes zu erzielen. Wenn aus einem **dingua* im Lat. *lingua*, im Osk. wohl *fankua-*[1] die « Sprecherin » zu osk. *faamat-* « er ruft aus » wird, so sieht man hiebei, dass es sich in beiden Fällen um Umprägung desselben Wortes auf Grund verschiedener Vorstellungen handelt. Gegen den Ausdruck Volksetymologie hat sich schon W. Wundt, *Die Sprache* I, 474 f. mit ausführlicher Begründung gewendet, der seinerseits die Bezeichnung lautlich-begriffliche Assimilation vorschlägt. Da es sich in den genannten Fällen nicht um Assimilationen, sondern um eine Art von Assoziationen handelt, scheint mir der Name Wortanalogie besser zu entsprechen.

Versucht man eine Art Stärkeskala aufzustellen, so kann zusammenfassend im allgemeinen gesagt werden, dass die Sprachen von Nomaden u. Handelsvölkern labiler sind, die Sprachen eines Bauernvolkes hingegen einen viel beharrlicheren Charakter aufweisen. In dieser Hinsicht ist ein Vergleich zwischen dem Lat. u. Griech. sehr lehrreich. Die Kenntnis der Schrift scheint auch dem gesprochenen

1. Diese Bedeutung hat E. Vetter dem Worte in einem Vortrag gegeben.

Wort eine gewisse Stabilität zu verleihen. Idiome von Völkern, bei denen der Orendismus und Tabu noch wirksam sind, erscheinen in hohem Masse veränderlich (vgl. Meillet a.a.O., S. 5). — Fürs Spezielle ergibt es sich, dass ganz lange Wörter und Einsilbler zumindest in den klass. Sprachen kurzlebig sind. Homonymie und die anderen angeführten Ursachen pflegen freilich die Labilität zu fördern. Unter den Einsilblern sind die auf Konsonanten ausgehenden gegenüber den auf Vokal endigenden geschützter und lebenskräftiger (vgl. *et* u. *que*). Sog Affektwörter, wie manche Subst. z.B der religiösen Sphäre, Verkleinerungswörter u. dgl., Demonstrativpronomina, Interjektionen breiten sich zwar sehr rasch aus, sind aber, wenn ihr Affektgehalt naturgemäss abnimmt, bald im Nachteil. Abstrakta, Zahlwörter u. sog. Formwörter, wie Präpositionen u. Bindewörter, weisen hingegen eine stärkere Festigkeit auf. Im allg. zeigen Tätigkeitswörter gegenüber Hauptwörtern unter gleichen Verhältnissen eine grössere Standfestigkeit (z.B. *pugnare* gegenüber *pugna*). Schliesslich spielen auch die Versippung und etymologische Durchsichtigkeit als förderliche Faktoren hiebei eine bedeutende Rolle.

W. Brandenstein hat Bedenken gegen die Auffassung, dass die primitiven Sprachen keine Begriffe, sondern nur spezifische Bezeichnungen kennen sollen. Er stellt ihre Ausdrucksweise der analytischen der modernen Sprachen gegenüber und fasst den Uebergang ins Analytische als Ursache des Aussterbens spezifischer Bezeichnungen auf. Weiter erinnert er an die Tendenz des modernen Englischen zur Einsilbigkeit, was der These des Ref. widerspricht, und fragt nach der Ursache dieser Erscheinung.

W. Pessler weist auf die Bedeutung der Mundarten für die betreffende Frage hin, und erinnert dabei an seine Untersuchungen über den niederdeutschen Wortschatz.

M. Niedermann bemerkt, dass das Verschwinden eines Begriffes nicht immer das Aussterben des betreffenden Wortes mit sich führt ; die Wörter sind oft zäher als die Begriffe. Weiter weist er auf die Entwicklung von lat. *amnis*, *fluvius*, *flumen*, *rivus* hin, ein Fall, der den Ausführungen des Ref. zu widersprechen scheint. Er stimmt Pessler in der Aufassung der Wichtigkeit der Dialektformen bei.

Der Ref. verweist in seiner Replik W. Brandenstein darauf, dass das Fehlen eines allgemeinen Terminus, wie für « schwarz », in primitiven Sprachen durch Lévy-Bruhl ausdrücklich erwähnt wird. Dass das Englische einsilbigen Formen zustrebt, ist als Beispiel einer entgegengesetzten Entwicklung anzuerkennen. W. Pessler ist in der Schätzung der modernen Dialektforschung beizustimmen. Was das von *flumen* und *fluvius* überrannte *amnis* betrifft, können wir nur feststellen, dass teilweise *flumen*, teilweise *rivus* fortleben.

2. — COMMUNICATION DE M. R. SMAL-STOCKI

Bildungsprinzipien der ukrainischen Interjektionen.

In jeder baltoslawischen Sprache ist eine grosse Anzahl Interjektionen vorhanden.

Die Interjektion im Litauischen hat A. Leskien (*Schallnachahmung u. Schallverba im Lit.*, *IF* 13) behandelt, die slawischen Interjektionen aber, — die zwar von den Grammatiken stets mit einigen Beispielen erwähnt werden, — sind bisher grundlegend nicht bearbeitet worden.

Von den slawischen Sprachen ist das Ukrainische ungeheuer reich an interjek-

tionellen Bildungen. Dieser Reichtum erklärt sich durch die Naturnähe und die grossen musikalischen Fähigkeiten des Volkes, dessen grösster Teil noch Bauern sind. Die Interjektionen umfassen das riesige Gebiet der Naturlaute, der Nachahmungen von Menschen-, Tier- und Vogellauten, der Lock- und Scheuchrufe, der Lautmalerei für Bewegungen und Lichterscheinungen, und die Kinder- und Ammensprache.

Der Reichtum und die Mannigfaltigkeit der Interjektionen in der ukrainischen Sprache haben uns vor die Aufgabe gestellt, das umfangreiche Material (aus Borys Hrintchenko, *Slovar ukrajinskoji mowy*, Kyjiw 1909) zu ordnen und zu bearbeiten vom Standpunkte (a) der Phonetik, (b) der Semasiologie, (c) der Etymologie und (d) der Wortbildung. Die Ergebnisse haben wir veröffentlicht : *Die primitive Wortbildung. Studien zur ukrainischen Grammatik* Bd. 6, Warszawa 1929.

Die phonetische und semasiologische Beschreibung beseite lassend, werden wir hier — auf Grund der etymologischen Scheidung der Interjektionen (I in primäre und II in sekundäre) — die Bildungsprinzipien der ukrainischen Interjektionen darstellen.

I. — Primäre Interjektionen.

1) Einsilbige Interjektionen — umfassen die unterste Klasse. Hier kann man bereits eine Reihe Unterklassen konstatieren, welche von ganz primitiven interjektionen, die nur aus einem Konsonanten oder Vokal bestehen, zu Kombinationen von Konsonant + Vokal oder Vokal + Konsonant, bis schliesslich zur Gruppe Konsonant + Vokal + Konsonant hinaufführen. Charakteristisch für diese unterste Klasse sind die Stammvariationen durch Veränderungen :

a) des Konsonantismus. Typus : *kum !* « Intj. Froschlaut », — *pum !*

b) des Vokalismus. Typus : *tap ! — tip! — top ! — tup !* « Intj. schlagen ».

2) Interjektionen — Streckformen :

a) *-r-* Typus : *tach ! — tarach !* « Intj. fallen » ;
tam ! — taram ! « Intj. Schall » ;

b) *-l-* Typus : *bam ! — balam !* « Intj. Glockenschall ».
dzeń ! — dzeleń ! « Intj. heller Glockenklang ».

Was das Entstehen von Streckformen anbelangt, so lehnen wir die Ansicht Schröders (*Streckformen*, C. Winter 1906) ab, dass diese Formen auf mittelalterliche Geheimsprachen zurückgehen. Streckformen sind Abbilder des Rhythmus, des Taktes einer Lauterscheinung.

3) Interjektionen, gebildet durch Reduplikation :

a) volle Reduplikation ein- und zweisilbiger Interjektionen :

Typus : *aj ! — ajaj !* « Intj. Schmerz » ;
cha ! — chacha ! « Intj. Lachen » ;
buchy ! — buchy-buchy ! « Intj. husten » ;
bryku ! — bryku-bryku ! « Intj. springen ».

b) Reduplikation der Endsilbe zweisilbiger Interjektionen :

Typus : *huću ! — hućuću !* « Intj. schaukeln » ;
burku ! — burkuku ! « Intj. Taubengirren ».

c) Teilreduplikation :

Typus : *bach ! — babach !* « Intj. Schall » ;
luś ! — luluś ! « Intj. Schlag ».

d) Reduplikationen mit verändertem Konsonantismus (Spieltrieb) :

Typus : *tary-bary !* « Intj. plappern » ;
tyndy-ryndy ! « do ».

4) Interjektionen, gebildet durch Komposition :

Typus : *hop + tschuk !* « Intj. springen » ;
chop + lop ! « Intj. erfassen ».

5) Interjektionen, gebildet durch Formantien.

Typus : *-y : buch ! — buchy !* « Intj. husten » ;
kach ! — kachy ! « do. ».

Typus : *-yć : touk ! — toukyć !* « Intj. stossen » ;
schtouch ! — schtouchyć ! « do. ».

Typus : *-u : ryp ! — rypu !* « Intj. knarren » ;
tup ! — tupu ! « Intj. stampfen ».

II. — Sekundäre Interjektionen.

1) Einsilbige Interjektionen, abgeleitet von Verben und Substantiven :

Typus : *skubaty* « reissen », — *skub !* « Intj. » ;
byćo « Ochs », — *być !* « Intj. Lockruf » ;

auch hier stellen wir Stammvariationen fest :

pać ! « Lockruf für Ferkel » ; — *wać ! — weć !*
kuś ! « Hetzruf für Hunde » ; — *kyś ! — ks !*

2) Interjektionen, gebildet durch Reduplikation.

a) volle Reduplikation ein- und zweisilbiger Interjektionen :

Typus : *kit' !* « Intj. rollen » ; — *kit'kit' !*
mac ! « Intj. erfassen » ; — *macmac !*
kośu ! « Lockruf für Fohlen » ; — *kośukośu !*
kabaś ! « Lockruf für Ferkel » ; — *kabaśkabaś !*

b) Reduplikation der Endsilbe zweisilbiger Interjektionen :

Typus : *huśu !* « Lockruf für Gänse » ; — *huśuśu !*
paću ! « Lockruf für Ferkel » ; — *pać uću !*

3) Interjektionen, gebildet durch Komposition :

Typus : *tyć + myć !* « Intj. schneller Bewegungen » ;
kyų + morh ! « do ».

4) Interjektionen, gebildet durch Formantien :

Typus : *-ju : być !* « Lockruf für Kälber » ; — *byćju !*
huś ! « Lockruf für Gänse » ; — *hušju !*

Typus : *-ć : tykaty* « einstecken » ; — *tyć !* « Intj. » ;
chytaty « wackeln » ; — *chyć !* « Intj. ».

Aus diesem kurzen Abriss der Bildungsprinzipien der ukrainischen Interjektionen tritt klar hervor, dass die Doppelung voll entwickelt ist und von ihr in grossem Umfange Gebrauch gemacht wird (gegen Hirt *Idg. Gr.* 4, S. 14). Weiters, die aufgedeckten Bildungsprinzipien stellen für die etymologische Forschung eine geeignete Grundlage zur Zusammenfassung von Interjektionen zu Wortsippen dar.

Vor allem aber beweisen unsere Darlegungen, dass die grosse Masse der Interjektionen vom Standpunkte der Wortbildung ein geordnetes System von Klassen darstellt, welches von primitiven einsilbigen Gruppen über Streckbildungen, Reduplikationen, — die schon Kompositionsgebilde sind —, zur Komposition hinaufführt, wobei dann schliesslich die formantischen Interjektionsbildungen die Brücke zur formantischen Wortbildung darstellen.

Deshalb sind wir berechtigt, dieser höheren formantischen Wortbildung die Wortbildung der Interjektionen als eine primitive Wortbildung entgegenzusetzen und für diese primitive Wortbildung einem entsprechenden Platz in jeder Grammatik einer lebenden Sprache zu postulieren.

M. NIEDERMANN bemerkt, dass hier über die Ausführungen Leskiens in der Frage der litauischen Interjektionen wesentlich hinausgegangen ist. Die Deutung derselben an Hand der ukrainischen Muttersprache erscheint als ein bedeutender Vorzug.

M. RUNES fragt, ob man neben den Denominalen und Deverbalen, nicht auch von Deinterjektionalen sprechen sollte. Bei den Streckformen erinnert er an solche gewisser « Geheimsprachen » (z. B. *ipich* für *ich*).

M. NIEDERMANN weist noch auf die Wichtigkeit der Streckformen des Typus *peintur-lure* hin ; durch die Arbeit des Ref. werden auch diese ins rechte Licht gerückt.

Mercredi, 26 août, 11 h. 30–12 h. 30.

Président : M. O. BROCH.
Secrétaire : M. F. BRENDER.

COMMUNICATION DE M. E. BLESSE

Zum sprachlichen Ausdruck der abstrakten Begriffe im Lettischen

In den einleitenden Bemerkungen verwies der Ref. auf die Ansichten G. Fr. Stenders (*Lettische Grammatik*, 1783) hin, der den konkreten Charakter der lettischen Sprache hervorhebt. In Uebereinstimmung damit stellt der Ref. weiterhin fest, dass im Lettischen in den Gruppen der Substantiva, Adjektiva und Verba Bezeichnungen konkreter, aus der einfachen Beobachtung des Empirisch-Konkreten leicht zu gewinnender Begriffe stark vorherrschen. Die substantivische

Denkart herrscht auch jetzt noch in dem sprachlichen Ausdruck des lettischen Volkes vor. Oft findet man Substantiva dort vor, wo ein anderer Redeteil zu erwarten wäre. Dasselbe beweist auch das Fehlen der Stoffadjektiva vom Typus « hölzern », « eisern », lit. *medinis*, *geležinis*. An ihre Stelle ist die Konstruktion mit dem Genetiv getreten. Auch der Verlust der alten indo-europäischen Steigerungsformen lässt sich darauf zurückführen : die alte i.-e. Auffassung der Vergleichung zweier Eigenschaften war plötzlich zu abstrakt geworden, und man griff anfänglich zur Umschreibung, nachher führte man zu diesem Zwecke die Endung *-āks* ein. Mit demselben konkreten Zuge des Lettischen stimmt das Fehlen eines Passivs überein, das jetzt nur in der Sprache der Gebildeten zu finden ist. Ebenso ist der Gebrauch der Part. Praes. Akt. auf *-oš̌s*, die in der eigentlichen Volkssprache nur zu intransitiven Zeitwörtern gebildet werden können, aus der genannten angeborenen Eigentümlichkeit des Lettischen zu erklären : die ausgesprochen konkrete Bedeutung eines transitiven Verbums, das gewöhnlich von einem Objekt begleitet ist, war schwer mit der der Partizipialform innewohnenden abstrakteren Bedeutungsnuance zu vereinigen, wobei die Verbindung eines solchen Partizips mit dem direkten Objekt psychisch besonders stark erschwert wurde.

Von den Wurzeln einzelner Wörter des Lettischen, die eine abstraktere Bedeutung aufweisen, stammt ein Teil schon aus der i.-e. Ursprache. Einige sind auch entlehnt, aber viele, die für das in Rede stehende Problem besonders lehrreich sein dürften, sind im Laufe der Entwicklung der lettischen Sprache aus älteren ursprünglich konkreten lettischen Wurzeln entwickelt. Hierhin gehören Formen wie *gudrs* « klug », das wohl mit lit. *gudinti* « jemandem etwas beibringen » verwandt ist und ursprünglich wohl den bedeutete, der etwas für sich zu ergreifen, zu fassen verstanden hat. *Laime* « Glück » aus **laidme* von *laist* « erlauben, lassen » bedeutet wohl das, was einem Menschen in seinem Leben vergönnt oder erlaubt worden ist. Merkwürdig ist das Verbum *tikt* (*tieku*, *tiku*) « werden », was mit lit. *tiekti* « bereiten », *taikyti* « mehrfach zusammenfügen » u. a. verwandt ist ; damit hängt auch *ticēt* « glauben » zusammen. Mit *ticēt* ist die Gruppe *cerēt* « hoffen » semasiologisch eng verbunden ; sie gehört zu *ceri* « Glutsteine auf dem Gewölbe des Riegen- oder Badestubenofens ». Ursprünglich konkret sind auch die Wörter *skaidrs* « rein, klar » (zu lett. *skaida* « Holzspan »), also « behauen ». Wahrscheinlich geht das lett. *labs* « gut » doch auf die Wurzel von λαμβάνειν zurück ; das Wort *nags*, urspr. « Fingernagel », hat die Bedeutung « Fähigkeit » bekommen ; *l'auns* « böse » bedeutet den, der sich der allgemeinen sittlichen Ordnung nicht fügt ; *krietns* « tüchtig » heisst urspr. « ausgesiebt » ; *jauks* « schön » ist das, woran sich der Mensch gewöhnt hat ; *skaists* ist seiner Wurzel nach mit *skaidrs* identisch. Wohl hängt auch *tiesa* « Recht, Wahrheit », *taisns* « gerecht » mit *taisīt* « machen, bearbeiten » zusammen ; also *taisns* ist das Zurechtgemachte. Das Wort *nuoziegties* « ein Verbrechen begehen » hängt mit lit. *žengti* « schreiten », *nusižengimas* « Vergehen » zusammen.

Auf diese Art und Weise ist die lettische Sprache trotz ihres ausgesprochen konkreten Charakters auf dem Wege über jüngere Neubildungen doch allmählich den Forderungen der modernen Lebens- und Denkverhältnisse gerecht geworden.

Fr. Brender bemerkt, dass die Verhältnisse im Litauischen ganz ähnlich liegen, dass man aber doch zugeben müsse, dass das Lettische konkrete Ausdrucksweise stärker als das Litauische bevorzuge.

Einzelbemerkungen von A. Günther.

Jeudi, 27 août.

PREMIÈRE SÉANCE, 15-16 h. 30.

Président : M. FR. EDGERTON.
Secrétaire : M. P. COSTANDINIDI.

1. — COMMUNICATION DE M. B.-A. TERRACINI

Le origini della declinazione romanza.

Per il mutato indirizzo del metodo comparativo, che in questi ultimi decenni ha trasformato il concetto di latino volgare, per i nuovi materiali accumulati, il problema della declinazione romanza merita di essere ripreso immergendo quel complesso di mutamenti assai vario che lega la declinazione latina a quella romanza nella storia del latino, concepita come la storia della sua espansione nel Mediterraneo occidentale, ricca di azioni e reazioni secondo tutte le correnti di cultura ed i germi di pensiero nuovo ed i resti del vecchio, che si adattarono man mano ad esprimersi per mezzo della lingua di Roma. Per ragioni di concretezza e di preparazione, limito per ora queste osservazioni ad un particolarissimo periodo della storia del latino, quello d'Africa, ed anzi, trarrò gli esempi da discutere quasi esclusivamente dalle iscrizioni, e principalmente dalla recente raccolta di iscrizioni cristiane del Diehl per aver dinanzi un materiale che si estende uniforme su tutta quanta la latinità.

Stando al materiale della raccolta Diehl [1], l'Africa ha esempi, forse più numerosi delle altre provincie, ma inferiori a quelli di Roma e di Italia per i tipi; *pro* con l'acc., *cum* con l'acc. e anche per il tipo *in pacem*. Si tratta di volgarismi che in Italia sono infatti antichi, *pro* con l'acc. fu anzi da tempo spiegato come riflesso di abitudini italiche, lo stesso si può dimostrare per *cum*, in quanto in osco-umbro *cum* tendeva a confondersi con *ad*, che reggeva appunto l'accusativo. Tra il complesso delle innovazioni che più direttamente hanno attinenza con la declinazione è pure schiettamente italico, come fu già un tempo provato, il tipo di neutro pl. *intestinas*, e il conseguente tipo di nom. plur. femm. *reliquias*. Ora non solo questo tipo in Africa è vigoroso, forse più che in ogni altra provincia meridionale, ma inoltre esso ha carattere diverso che a Roma : si può infatti dimostrare che in Africa il tipo di nom. pl. *reliquias* è più compenetrato di neutro che altrove, in quanto in Africa sul modello di esempi arcaici di origine italica, come *castra -ae*, si intensifica quella fusione fra neutro plurale e femminile singolare che si riscontra più tardi in Gallia e che prevale pure in Spagna e Sardegna, come si può confermare mediante l'odierna distribuzione del tipo *iuga* f.s. e *iugum*, che l'Italia e l'oriente conoscono meno bene. Ciò accade in Africa perchè qui il collettivo, come si può largamente provare anche con esempi letterarii, ha una forte tendenza ad esprimersi col singolare, tendenza che sarei incline ad attribuire a sostrato; questa ipotesi è plausibile anche per il gallo-romano, cosicchè converrà esaminare se non si abbia qui, attraverso il latino di Africa e Gallia una

1. L'autore si riserva di sviluppare altrove l'argomento dando la completa documentazione di quanto qui viene affermato.

coincidenza analoga a quelle così arditamente rilevate dal Pokorny fra celtico e libico. Per questa compenetrazione accadeva che in Africa, come si era incerti sul genere di *nomina* o di *castra* altrettanto incerti si fosse su quello di *reliquias* (o di *intestinas*), quindi mentre in Italia *reliquias* viveva accanto ad *intestinas* senza confusione di genere e semplicemente come un nominativo omofono dell'accusativo (e mi riservo di provare che non sono valide le ragioni in contrario dell' Altheim), in Africa, data la confusione dei generi, *reliquias* poteva essere localmente interpretato come un vero e proprio caso unico, sul modello del neutro. Ora vedremo tra poco che, al momento in cui venne meno la distinzione per desinenza della funzione casuale, le voci dove essa più facilmente si manifesta nella lingua scritta sono i neutri, come è naturale, mancando essi della massima distinzione casuale. Se dunque riusciamo a provare sugli imparisillabi e su altri temi che in Africa prima che altrove si è persa la distinzione casuale, ci spiegheremo ad un tempo la particolare fortuna africana di *reliquias*, in quanto qui la vecchia innovazione italica è divenuta cosa nuova, cioè uno dei primi segni di quella mutazione funzionale di cui cerchiamo le tracce.

In realtà una comparazione sistematica delle iscrizioni del Diehl ci permette di affermare che gran parte di quelle irregolarità che denotano un obliterarsi del senso della declinazione sono in Africa alquanto più numerose che altrove (qualche osservazione di genere era del resto già stata fatta dal Poukens e dal Jeanneret) e in alcuni casi più antiche che nelle province e nella stessa Roma. I tipi che si possono esaminare sono i seguenti : anzitutto il tipo *filios fecerunt*, poi i casi di imparisillabi, per es. *passione marturorum* (nom.) (Diehl 2099), il tipo di un caso che chiameremo unico, in sostituzione del genitivo, come *memoria Aurelia Saturnina* (Diehl 2856/IV Sec.), dove però (e questi sono utili controlli alla esattezza dei confronti fra regione e regione) per il sottotipo con apparente dativo *-arca Stefano* (Salona-Diehl 1172), l'Africa cede alle regioni settentrionali ; bisognerebbe vedere fino a che punto il tipo qui non si risolva realmente in casi di dativo adnominale, proprio appunto di questi territori. Altri casi, e sono i più studiati, perchè molti di essi si prestano ad essere interpretati da un punto di vista stilistico come un incrocio di formole epigrafiche, presentano questa particolarità : che cominciano in regola con la grammatica, ma quanto più ci si allontana dalla voce che determina il reggimento, l'attenzione di chi scrive vien meno e si scivola nell'accusativo o nel nominativo, in quanto erano sentiti come casi equivalenti ; sono anzitutto casi di ablativo assoluto incrociato con accusativo, p. es. in *CIL* VIII 22774, 23834-5, o il tipo : *mensa Casti et Flori martires* (Diehl 2087), o finalmente il tipo delle enumerazioni asindetiche, come nelle defissioni di Adrumeto : *Securu, Praevalente, Mantineu cadant* (Audollent 275, 278, 282).

Persin nella toponomastica, dove il locativo è assai tenace, l'Africa ha più facilmente l'accusativo, come si può vedere dallo *Itinerarium Antonini* e dalla *Notitia dignitatum et provinciarum Africae*, dove è facile notare pure che l'accusativo preferisce i neutri specie imparisillabici : *flumen, caput*, il che è confermato dal fatto (comune naturalmente a tutte le regioni) che il neutro precede gli altr generi nell'evitare il caso obliquo : *pro corpora, pro nostra peccata, de dei dona* sono nettamente in maggioranza. Questa osservazione coincide con quanto fu, specie dallo Havers, osservato sul predominio del neutro nella formazione dell'accusativo assoluto ; cfr. ciò che si è osservato per *reliquias*.

Ed ora che abbiamo il materiale dinanzi, cerchiamo di interpretarlo storicamente. Ci aiuta qui un passo di Agostino, il quale, nel *De doctrina christiana* 20 (Migne, XXIV, 42), definito il solecismo come non altro che l'uscire dalle regole cui astrinsero la lingua *qui priores nobis non sine auctoritate locuti sunt* aggiunge : *utrum enim* inter homines *an* inter hominibus *dicatur ad rerum non pertinet cognitionem*. Parole che denotando la ribellione dello spirito cristiano alla tradizione classica ormai svuotata di ogni contenuto ed al tempo stesso denotando un moderato ossequio alla tradizione formale di coloro che parlarono : *non sine auctoritate,* ci dicono in fondo di quale libertà spirituale in Agostino e nei suoi tempi fossero animate le novità linguistiche che si andavano maturando, ma sono parole che, paragonate ad altri passi di Agostino dove sono rilevati tratti di parlare vivo e volgare dell'Africa, hanno per noi un valore assai più modesto, ma più diretto. Esse ci dicono che Agostino parlava a gente per cui il gioco dei casi era qualche cosa di artificiale, di scolastico : quella stessa cui consigliava di usare col comparativo *quam* e di evitare l'ablativo, o il genitivo alla greca, perchè *quam* era chiaro e gli altri casi si prestavano ad ambiguità. Agostino, naturalmente, si limita ad esempi volgari cui l'oscillare dei casi preposizionali, antico in latino, poteva conferire, fino ad un certo punto, una qualche legittimazione; dal che si deduce che, se l'oscillare dei casi con preposizioni compare documentato tanto più largamente e tanto prima di altre confusioni casuali, non si deve affrettatamente ritenere che l'uso delle preposizioni segni la prima tappa nella morte della declinazione; questo prevalere indica semplicemente ciò che di questa novità era meno ostilmente accettato dalla lingua scritta. Del resto la 32834 e 23835 che abbiamo citato, e altre che citeremo o presentano addirittura tracce di formole calcate su quelle delle iscrizioni puniche e neopuniche (una è una bilingue), o, sebbene siano di carattere ufficioso, portano la soscrizione di conduttori indigenti di fondo.

E mi riservo di esaminare partitamente altrove un altro punto dove si può cogliere, proprio alla radice, l'effetto del sostrato in Africa sui destini della declinazione, quello dei nomi proprii : i nomi proprii latini subiscono qui mutamenti tematici interessantissimi, quello per cui *Laelius*, *Optatus* divengono nelle iscrizioni Africane *Laeli*, *Optate* pressochè indeclinabili (come nelle iscr. puniche), o più latinamente, *Rogatu*, *Optatu* — con una frequenza tale ed una prevalenza anche sui casi di nominativo senza *-s* d'Italia, da far pensare che in Africa si tratti piuttosto del solito caso unico.

L'Africa ci dà in fine alcuni casi di nom. in *-is* nella 2da decl. : *vilicis* (*CIL*, VIII, 25902, età di Traiano) (due volte); *pueris* (1641, M. Aurelio); *nobilissimis* (22547 : Diocleziano), nominativi per cui l'ipotesi di un *-s* finale aggiunta è da escludersi e che sono paralleli a quel *sportulaes*, nom. femm. africano, che è un esempio unico in tutta la latinità. Ma sono nominativi, od una specie di caso unico? Per questa seconda ipotesi rende inclini la formola *vixit annis* che passa agli occhi nostri e probabilmente dei Latini, come un ablativo di tempo, domina a Roma, si ritrova in ogni provincia, ma in Africa, come recentemente notò il Söderström, nei primi secoli dell'impero ha quasi soppresso *vixit annos*, mentre in Africa e altrove *vixit dies*, *v. horas* sono vitalissimi; e non sarebbe un altro aspetto di questo caso unico la formola *vixit anni* (interpretata dal Diehl come nominativo), assai più frequente in Africa che altrove, tanto da escludere che si tratti di *-s* finale caduto, o di un' abbreviazione ?

In quali rapporti sta questo *-is* col nom. di origine italica in *-is* che in Italia

pare soppravvivere abbastanza tardi, ma è raro? e più in generale : in quali rapporti sta questo *-is* col trionfo dell'apparente nominativo *servi*, in Italia, e con la fortuna di *servi*, veramente nominativo, in Gallia?

La gravità di questi quesiti ci conferma, se non mi inganno, come sia necessario riprendere su basi più concrete il problema delle origini della declinazione romanza.

M. G. D. SERRA observe que des nominatifs de la 2e déclinaison en *-is*, indiqués par l'auteur dans le latin d'Afrique, peuvent être simplement des graphies inverses pour *-i*, donc un phénomène de restauration littéraire (régression), étant donné la grande quantité des mots latins qui ont subi la perte de l'*s* final.

M. TERRACINI réplique que la chute de l'*s* final en Afrique aux premiers siècles n'est pas assez avancée pour permettre des hypothèses semblables, comme on peut le faire pour d'autres époques et d'autres régions.

2. — COMMUNICATION DE Mme H. DE WILLMAN-GRABOWSKA[1]

La phrase en indo-iranien (d'après les textes védiques, vieux-perses et avestiques).

La phrase faite d'une seule proposition indépendante n'apparaît qu'isolément. Elle caractérise certaine espèce de parler (de style) et sert à des emplois particuliers assez facilement définissables. Elle apparaît ordinairement en tête des passages didactiques, narratifs, etc. : *θātiy dārayawauš xšāyaθiya* (inscr. v. p.). Il faut y ajouter des propositions élargies au moyen d'épithètes et d'appositions : *adam xšayāršā xšāyaθiya wazarka xšāyaθiya xšāyaθiyānām xšāyaθiya dahyūnām paruv ẓanānām*, etc., etc.

Le type ordinaire de la langue écrite, qui ne devait pas beaucoup s'éloigner du langage parlé, est l'union de plusieurs phrases juxtaposées, liées ou non par une particule. Les différences entres les textes à cet égard sont assez sensibles. Ainsi les inscriptions vieux-perses, les textes avestiques et védiques présentent beaucoup d'exemples où des propositions indépendantes en apparence sont mises en série, l'une à côté de l'autre, pour indiquer la succession des faits : *θātiy D. xš. vaumisa nāma pārsa manā bādak avam adam frāišayam arminam avaθašaiy aθaham paraidiy vaumisa ašiyawa* etc., etc.

La parataxe n'est le plus souvent qu'un fait de forme (voir l'ex. précédent). Au fond elle représente une hypotaxe qui n'a pas encore trouvé à sa disposition les éléments de subordination. Cependant de bonne heure on constate déjà l'hypotaxe grammaticale à côté de la parataxe apparente ou réelle. Dès les plus anciens textes, on trouve des propositions réunies à la précédente par le pronom *ya*.

La forme première de la proposition subordonnée est la proposition « relative » — apposition. On a l'impression qu'un nom n'étant pas suffisamment éclairé par le contexte, l'auteur retourne à l'idée qu'il avait déjà exprimée.

1. Cette communication a coïncidé par erreur avec d'autres, consacrées à des sujets de linguistique générale, et n'a pu être lue en séance.

L'origine de ces retours est la difficulté, pour les esprits peu exercés, de se rendre nettement compte d'avance de ce qu'on a l'intention de dire.

C'est aussi l'insuffisance du vocabulaire et sa pauvreté en termes exacts qui est à l'origine des propositions relatives. Le vieil indien y a trouvé la raison d'être des composés substantifs et adjectifs. L'esprit de synthèse y a de beaucoup devancé l'évolution de la langue, arrêtée dans son progrès par des causes particulières. Une de ces causes a été le fait que la langue (p. ex. le védique) était devenue le parler sacré destiné aux dieux et aux prêtres. On n'osait pas y introduire des innovations, mais on cherchait par d'autres procédés à la rendre apte à exprimer les nuances de la pensée. L'iranien, qui ne disposait ni d'autant de ressources intellectuelles ni de ressources linguistiques, a continué une autre ligne de développement indo-iranien. Il s'est développé dans la direction de la proposition subordonnée, tandis que le vieil indien développait la composition nominale.

Des nuances de sens entre les phrases relatives ont toujours existé. Lorsqu'elles devinrent nettement saisissables, la phrase « relative » à sens varié était depuis longtemps fixée dans sa forme invariable. Le développement de sens n'a pu que conférer au démonstratif-relatif **i̯o* (et à ses dérivés) de nouvelles valeurs.

La notion de temps pénétrant toujours davantage la notion représentée par le verbe, la phrase verbale s'est trouvée plus apte à indiquer le procès ; elle a empiété sur d'anciennes expressions nominales et a contribué au développement des propositions subordonnées.

Ainsi l'évolution de la phrase a tendu de la parataxe à l'hypotaxe et du nom au verbe (sauf des cas particuliers, p. ex. celui du sanscrit).

DEUXIÈME SÉANCE, 17-18 h. 30.

Président : M. A. SOMMERFELT.

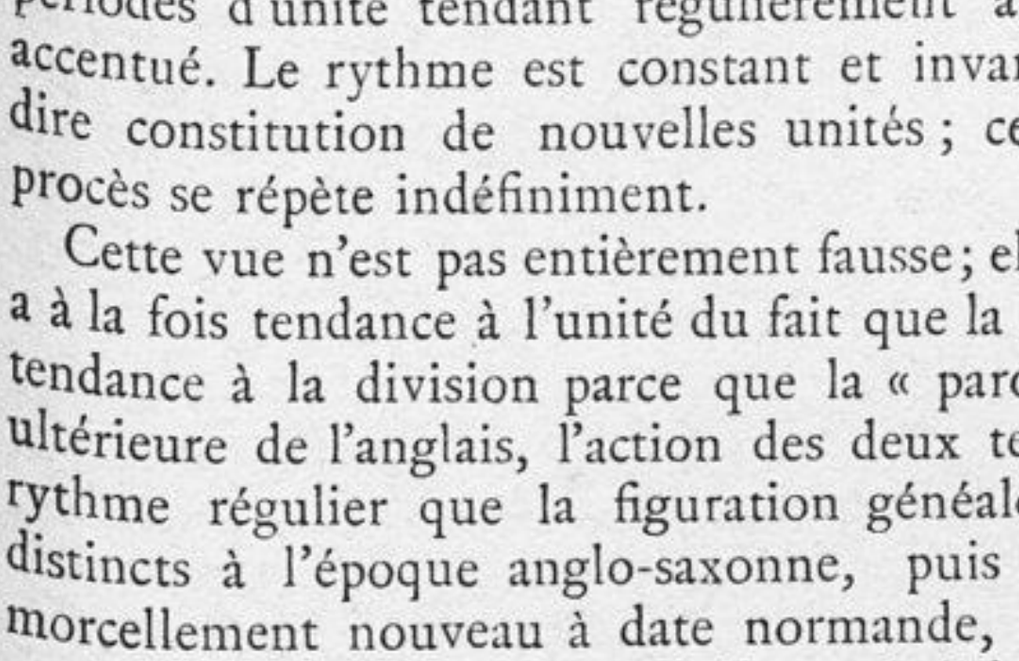
Secrétaire : M. A. RIBI.

1. — COMMUNICATION DE M. J. MANSION

Les termes Urgermanisch, etc., sont-ils encore admissibles aujourd'hui?

L'arbre généalogique des idiomes indo-européens, dû à Schleicher, a rendu des services au point de vue « statique ». Il permet un classement net, et plusieurs détails du système de Schleicher sont encore reconnus comme valables aujourd'hui (unité balto-slave, italo-celtique, etc.). Le défaut de cette figure est, au point de vue « dynamique », de suggérer une fausse discontinuité entre des états de langues successifs (cf. l'ancienne conception du latin s'éteignant peu à peu et du roman se formant de ses débris). On retrouve aussi chez les linguistes des traces des habitudes philologiques : *stemma* de manuscrits, reconstitution d'un archétype, recherche du texte le plus ancien, partant le plus pur. Tout ceci explique la fortune des expressions à préfixe *ur-* et le sens plutôt vague qui s'attache à ces

termes. Un débutant sera amené p. ex. à se figurer la généalogie de l'anglais sous cette forme :



D'un tableau ainsi composé, l'élève conclura nécessairement à une série de périodes d'unité tendant régulièrement à un fractionnement de plus en plus accentué. Le rythme est constant et invariable : unité, puis division, c'est-à-dire constitution de nouvelles unités ; celles-ci à leur tour se divisent, et le procès se répète indéfiniment.

Cette vue n'est pas entièrement fausse; elle n'est que trop schématique, car il y a à la fois tendance à l'unité du fait que la « langue » est un phénomène social et tendance à la division parce que la « parole » est individuelle. Dans l'histoire ultérieure de l'anglais, l'action des deux tendances se constate, mais non pas le rythme régulier que la figuration généalogique suppose (division en dialectes distincts à l'époque anglo-saxonne, puis tendance à l'unité du langage écrit; morcellement nouveau à date normande, reconstitution d'une nouvelle unité à partir du XIVe siècle). Pour l'allemand, l'absence d'unité est frappante à l'époque ancienne et moyenne ; le nouveau h.-allemand n'est unifié que comme langue écrite. Rien ne justifie donc l'hypothèse d'un *Urdeutsch*, ancêtre commun du h.-all., du b.-all. et du néerlandais. On ne peut, du reste, imaginer une époque à laquelle la Germanie aurait été assez homogène pour donner une base à l'unité en question.

La critique peut aller plus loin et mettre en doute l'existence d'unités supérieures, *Urgermanisch*, *Westgermanisch*, etc. Si, comme M. Karsten croit pouvoir l'établir, l'ancien germanique couvrait, dès le premier millénaire av. J.-C., une aire très étendue dans l'Europe du nord, la rigoureuse unité de l'*Urgermanisch*, au sens de Streitberg et Kluge cesse d'être défendable (voir *Die Germanen*, p. 212; *Germ. finn. Lehnwortstud.*, ap. Hartmann. *Anz. f. d. Alt.* XL, p. 12). Sans discuter le bien fondé de cette manière de voir, il suffit pour nous que l'opinion de M. Karsten soit possible. Si l'on peut se représenter le germanique commun autrement que comme un *Urgermanisch*, au sens absolu, la même défiance s'impose vis-à-vis du westique, de l'*Urenglisch* et du reste. Le préfixe *ur-* n'a plus de raison d'être dans une terminologie rigoureuse et on le remplacera par *vor-*, *früh-*, *gemein-*, ou d'autres mots encore, qui sont plus clairs, parce que plus précis.

On est amené de la sorte à distinguer unité et tendance à l'unité, notions que les métaphores généalogiques tendent à confondre. Le travail d'unification de la

langue anglaise a duré depuis l'invasion anglo-saxonne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (ce n'est que vers 1800 que l'Écosse est entrée définitivement dans le courant général de l'anglais parlé). Il est faux, d'autre part, de considérer que toute division crée une unité nouvelle. L'évolution normale du langage tend à l'émiettement, mais souvent, après un laps de temps plus ou moins long, un ancien centre reprend son ascendant et l'unité se refait, parfois plus forte qu'auparavant ; ou bien de nouveaux centres créent des unités nouvelles ; ou enfin encore, les deux mouvements se produisent alternativement sans qu'il y ait jamais victoire d'une des deux tendances (ainsi en Allemagne, jusqu'à la fin du XVIe siècle et au delà).

S'il n'était question que d'indo-européen, il pourrait n'y avoir aucun inconvénient à garder le schéma généalogique, parce que nous ignorons jusqu'à quel point son unité était chose réalisée. Pour les idiomes attestés historiquement, cette figuration sera souvent inexacte. C'est le cas pour les langues germaniques. A côté de traits communs à toute la famille (*Lautverschiebung*, accent initial, détails de morphologie, etc.), elles présentent des divergences considérables, notamment dans le vocabulaire. Là même où l'on croit constater l'existence d'une langue commune, comme dans le proto-norrois des inscriptions runiques, il est prudent de se défier. L'unité de l'*Urnordisch* n'est peut-être pas conservation d'un état ancien mais formation récente, due au repli du monde scandinave sur lui-même après la période des grandes invasions. Quant au *Urenglish* ou au *Urdeutsch*, on peut affirmer hardiment qu'ils n'ont jamais existé.

W. OEHL. Das Wesentliche des Vortrages ist richtig : die Bedenklichkeit unserer « Ur- » -Terminologie. Dieser Vortrag, vor 100 Jahren gehalten, hätte uns manchen Irrtum erspart. Bedenklich ist es nur, dass der Ref. das « Ur- » nur Sprachen zubilligt, die bei den Trägern identisch sind (z. B. dem Urnordischen). P. Scheuermeier hat darauf hingewiesen, dass es nicht eimnal eine Individualsprache, geschweige denn eine solche einer Familie, eines Dorfes usw. gibt. Das darf uns aber nicht zu weit führen, und wir müssen einen Durchschnitt nehmen ; so kommen wir bestimmt zu einer Sprache des Wilhelm Oehl, zu einem deutschschweizerischen Typus usw. Nie hat ein Mensch urgermanisch, urwestgermanisch usw. gesprochen, aber der Typus ist wiederherzustellen, wie durch Uebereinanderkopieren von vielen Photographien beim Militär ein Normaltypus gefunden wurde. Unter Urgermanisch usw. ist ein solcher hypothetischer Typus zu verstehen. Man denke an Goethes Urpflanze !

J. JANKO. Die angefochtene Terminologie ist im Slavischen sehr nützlich. Gegen T. E. Karsten ist einzuwenden, dass grosse räumliche Ausdehnung noch kein Argument gegen die Einheitlichkeit bildet ; trotz grosser Ausdehnung können wir bis ins 6./7. Jh. (nach N. Trubetzkoy bis ins 8./9. Jh.) von Urslavisch sprechen. Was darauf folgt, ist das Gemeinslavische (das das Wort für « König » aus *Carolus* bildete). Für das Slavische brauchen wir also beide Termini : Urslavisch und Gemeinslavisch.

Th. BAADER. « Ur- » ist auf gewissen Gebieten brauchbar, auf andern nicht ; zu den letzteren gehört das Germanische. Von vielen Mittelgliedern wissen wir nichts ; es gab sicher viele germanische Sprachen vor Chr. Wer weiss, wie viele sich zu neuen Einheiten, z. B. zum Althochdeutschen sammelten ? Als seinen Wesenszug bezeichnet man die zweite Lautverschiebung ; das ganze Gebiet ist aber auch erst allmählich durch Ausbreitung gewonnen.

E. GIERACH. Die geäusserte Skepsis geht sicherlich zu weit. Wie die Franzosen behaupten, lateinisch zu sprechen, so sprechen wir eben germanisch. Die älteste Zeit war also die urgermanische ; wir brauchen ja unter diesem Namen keine dialektlose

Einheit zu verstehen. Wenn die Träger der baltischen Kultur (Funde!) als Germanen angesprochen werden, so ist ihnen auch das Urgermanische als Sprache zuzuerkennen. Vom Urnordischen, das der Ref. zugibt, ist es nicht mehr weit zum Urgermanischen. Man bedenke auch, dass damals die Zahl der Individuen noch klein war,

M. J. MANSION. En réponse à M. Janko, je dois souligner que je n'ai parlé que du germanique. Je suis d'accord avec M. Baader. Il se peut fort bien que les choses soient différentes en slave. — Même M. Scheuermeier reconnaît certains groupements malgré la diversité. L'unité du germanique n'est en tout cas pas comparable à celle du latin, qui s'est faite par absorption progressive de l'italique, du celtique, etc. Le germanique a toujours été plus fluctuant et varié.

2. — COMMUNICATION DE M. W. PESSLER[1]

Probleme der deutschen Wortgeographie.

(mit Lichtbildern)

Die *geographische Methode* bringt allen jenen Zweigen der Kultur- und Volkskunde, welche sich ihrer planmässig bedienen, grosse Vorteile, unter denen Uebersichtlichkeit und neue Möglichkeiten des Vergleichens und Erklärens obenan stehen. So zieht auch die deutsche Sprachwissenschaft grossen Gewinn aus der Wortgeographie der deutschen Mundarten, wie die Namen Frings u. Goetze, Karg u. Martin, Maurer u. Müller, Teuchert u. Wrede beweisen; der kulturellen Schichtung innerhalb des Gesamtdeutschen werden Kretschmer u. v. Künssberg gerecht, indem sie eine besondere Schicht herausheben, jener die hochdeutsche Umgangssprache, dieser die Rechtssprache.

Von den *Problemen* der deutschen mundartlichen Wortgeographie können hier nur die wichtigsten behandelt werden. Wie, um nur zwei Beispiele zu nennen, die grossräumige Verbreitung der Bezeichnung des Pferdes und die kleinräumige Mannigfaltigkeit der Namen des Flieders dartun, hat jedes Wort seine eigene Verbreitung. Die Fülle des Forschungsstoffes kann man nur meistern durch Planmässigkeit in der Forschung, Kartierung und Erklärung.

Persönliche *Forschung*, wie sie, 1904-05 ausgeführt, meinem Plattdeutschen Wortatlas von Nordwestdeutschland zugrunde liegt, hat den Nachteil eines weiten Forschungsnetzes und den Vorteil sicherster Feststellung der Tatsachen, während Fragebogen den Vorteil zahlreicher Beobachtungspunkte mit dem Nachteil von Fehlerquellen verbinden.

Die *kartographische Festlegung* hat ebenso sehr Genauigkeit der Ortsangabe wie schnelle Uebersichtlichkeit der Zeichen und Farben zu leisten, namentlich für gleichartige Wörter auch gleichartige Kartenzeichen.

Was die *Erklärung* anbelangt, so zeigt meine Karte der Traufe als Ursache der Wortverschiedenheit die Hervorhebung verschiedener Eigenschaften eines und desselben Gegenstandes, die Karte Wandbett dagegen das späte Hereinfluten fremdländischen Wortes und zugleich höchst eigenartige Mischbildungen. Rickers Karte des Töpfers und die Karte der Zwölftengottheiten veranschaulichen

1. Cf. *Deutsche Wortgeographie* in *Wörter und Sachen*, 15 (1932).

neben dem Einfluss benachbarter Völker vor allem die Beziehung zu alten Kulturkreisen. Bertholds Karten von Hessen führen teilweise zum Vergleich von Wortgebieten, während Lehmann für Holstein in den Vergleich neben dem Wort auch Hausform und Brauch hineinzieht.

Ausser der Formverschiedenheit muss auch der *Bestand* erforscht werden : die Wortgeographie der Gegenwart bedarf der Wortgeographie der Vergangenheit, damit Entstehen, Wandern und Vergehen der Wörter klar werden und auch als deren Ergebnis Ausstrahlungsgebiet und Restgebiet.

Die genannten Karten gehen alle von der Sache aus und ermitteln die verschiedenen Bezeichnungen ; sie müssen ergänzt werden durch Karten, welche vom Worte ausgehen und für jedes Wort seine verschiedenen Bedeutungen zeigen ; das sind *Wortbedeutungskarten*, auf deren Notwendigkeit ich zuerst 1924 hingewiesen habe. In gleicher Weise ist es in der sachlichen Volkskunde notwendig, die vorhandenen zahlreichen Sach-Gestaltungskarten durch solche, welche von der Form ausgehen, zu ergänzen, nämlich durch Form-Verwendungskarten, ein unmittelbarer Vorteil auch für die Wortgeographie, da an die Form meist eine bestimmte Bezeichnung gebunden ist.

Die deutsche Wortgeographie ist nur ein Teil der gesamteuropäischen. Einen *Atlas der Wortgeographie von Europa* habe ich 1929 in der Schrijnen-Festschrift gefordert ; seine Ausführung ist nicht schwer, sobald man sich über die Auswahl der wichtigsten Dinge geeinigt hat. Auch gegenständlich muss die geographische Methode weitergreifen und, wofür ich bereits seit 1909 kämpfe, neben der Kultur auch alle übrigen Erscheinungen der Erdoberfläche einheitlich erfassen zu einem *Gesamtatlas*, der erst den Vergleich und dann die Erklärung aller Erscheinungen ermöglicht.

L. Hammerich. Die erste Frage des Sprachforschers, der solche Karten in die Hand bekommt, ist die nach der Art der Benützung und der möglichen Schlüsse. Die Karten über den Töpfer, das Wandbett und die Zwölftengottheiten sind ausserordentlich verschieden ; sie beziehen sich auf Vorstellungen, die im Volksleben von ganz verschiedenem Alter sind : 1. Die Karte von den Zwölftengottheiten bezieht sich auf Vorstellungen aus einer untergegangenen Kultur, die keinen Anlass zur Wanderung mehr haben. 2. Die Töpferkarte mit einem grossen nördlichen, einem mittleren und einem südlichen Gebiete bezieht sich auf ein Handwerk, das einmal von einer Seite her vordrang und sich über verlorene Zwischenstufen durchsetzte. 3. Bei dem Wandbett handelt es sich um eine weit spätere Erscheinung, wo sich noch grosse Mannigfaltigkeit und keine Vereinheitlichung zeigt. So gehen zeitliche Grundlagen aus der Kartenvergleichung hervor.

Th. Baader : Diese Forschungen haben sich bisher zu sehr auf die Verhältnisse auf dem Lande beschränkt. Es ist aber wichtig, auch zu wissen, wie es sich in den Städten um diese Dinge verhält. Allmählich weicht an manchen Orten das Bauernhaus dem städtischen ; damit werden auch die städtischen Bezeichnungen vordringen. Die Aufnahme des Sprach- und Sachgebrauchs in den kleinen und grossen Städten wird später (wenn sich hier die Verhältnisse schon wieder geändert haben werden) für manche Ausdrücke auf dem Lande aufschlussreich sein. Zu der Zeit, da der Kötter noch in einem Durk schlief, besass der Bauer auf demselben Hofraum schon ein *Bett* u. ä.

Vendredi, 28 août, 11 h. 30-12 h. 30.

Président : M. G. DEVOTO.
Secrétaire : M. C. TAGLIAVINI.

COMMUNICATION DE M. M. BARTOLI[1]

Sulla nota questione della continuità del latino nella Dacia di Traiano.

Le numerose e disparate dottrine sulle « origini » del romeno si possono dividere in due o, meglio, in tre gruppi.

Il primo comprende quelle che si possono chiamare le dottrine della *continuità*. Esse affermano che nei confini della Dacia di Traiano, che coincidevano quasi esattamente con quelli dell'odierno Regno di Romenia, il latino e poi il romanico e infine il romeno non hanno subito nessuna interruzione. Oppure ne hanno subite soltanto nelle aree più esposte alle comunicazioni : nei centri urbani e nelle vallate dei fiumi. Per compenso, in quelle aree il latino era, secondo alcuni studiosi, più antico, cioè vi era penetrato anche prima della conquista di Traiano.

La seconda dottrina sostiene, invece, che Aureliano abbia ritirato dalla Dacia transdanubiana tutti o quasi tutti i Romani, e che il romeno abbia avuto la sua « culla » in una regione, più o meno ampia, a *mezzogiorno* del Danubio : nella Dacia d'Aureliano e in aree vicine (bacini della Morava e del Timok). Poi, in un'età imprecisabile, il romeno sarebbe rifluito a settentrione del Danubio.

Infine, altri studiosi pensano che la culla del romeno sia da cercare a Sud-Ovest — o quasi a *occidente* — della Dacia di Traiano. Più precisamente, alcuni pensano alla Dalmazia romana, o almeno all'area transalpina di questa regione ; e altri alla Pannonia inferiore e ad aree vicine.

Piu particolari indicazioni geografiche e cronologiche si trovano sopra tutto in tre opere autorevoli e recenti : di O. Densusianu (*Histoire de la langue roum.*, vol. I, *Les Origines*), di A. Philippide (*Originea Rominilor*, vol. I e II), di S. Puşcariu (*Studii istroromâne*, II, § 316-9).

Orbene, qualche nuovo elemento si può aggiungere in queste discussioni, ed è il resultato di un'indagine che ora si è potuta compiere meglio che non si potesse nel passato : essa si fonda sui materiali, in parte nuovi, della raccolta delle iscrizioni cristiane di E. Diehl (*Inscriptiones latinae christianae veteres*, Berolini 1925-31), ma è stata guidata dai principi, non nuovi, di maestri quali l'Ascoli, lo Gilliéron, lo Schuchardt.

Si tratta del tipo AGRESTIS (fase antica) e *silvaticus* (fase seriore) e di altre simili coppie : v. *Archivio glottol. ital.* XXI 75 sg. e Puşcariu, *op. cit.*, II, 353. Il procedimento dell'indagine è chiarito a suo luogo, con figure simili a quelle che si vedono nell'opera testè pubblicata in onore di Milan Rešetar : *Ragusa di Dalmazia*, 1931.

1. Cf. *Archivio glottologico italiano* (sezione Bartoli).

La conclusione è che l'indagine non riesce, è vero, a provare definitivamente nessuna delle tre ipotesi, ma reca almeno indizi favorevoli alla prima e alla terza, e sfavorevoli alla seconda.

M. G. NANDRIS trouve qu'il n'est pas nécessaire d'admettre que l'origine des Roumains a été seulement occidentale ou orientale (continuité), mais qu'il y a eu probablement plusieurs foyers de dispersion. Le nom du Danube en roumain (*Dunărea*) est conservé directement, quoique les roumanisants, parmi lesquels aussi M. Tagliavini, pensent le contraire.

M. BARTOLI n'exclut pas la possibilité d'une double couche.

SECTION V

LANGUES NON INDO-EUROPÉENNES

Premier Président : M. C. BROCKELMANN.

Mardi, 25 août.

PREMIÈRE SÉANCE, 15-16 h. 30.

Président : M. C. BROCKELMANN.
Secrétaire : M. H. FREI.

1. — COMMUNICATION DE M. H. MASPERO

La question de la parenté des langues dans les langues de l'Asie Extrême-Orientale.

Il y a dans l'Asie Orientale des langues caractérisées par le monosyllabisme des mots, l'existence d'un système de tons, et l'absence de toute morphologie : chinois, siamois, shan, annamite, birman, etc. Par suite de cette absence de morphologie, en recherchant si elles sont apparentées, on est réduit aux rapprochements de vocabulaire.

Or, la comparaison des mots de ces langues est particulièrement difficile. En effet, les combinaisons phonétiques que chaque langue admet sont peu nombreuses : par exemple, le siamois écrit et le chinois archaïque n'acceptent d'autres groupements de consonnes que les occlusives devant les liquides à l'initiale seulement, et une aspiration devant les nasales et les liquides. Le tibétain écrit, au contraire, accepte toutes les combinaisons de consonnes à l'initiale comme à la finale, mais aucune combinaison de voyelles, tandis qu'en chinois et en siamois les diphtongues et même les triphtongues sont fréquentes : Comparez :

« 9 » : tibét. *dgu* ; siam. *kăo* (thăi-commun **kŏu*) ; chin. *k'iu̯*.

Un matériel aussi restreint rend les comparaisons difficiles en multipliant les cas d'homophonie : les dictionnaires contiennent plusieurs centaines de caractères chinois se prononçant *i* et qui sont autant de mots différents. On peut, comme l'a dit M. Karlgren, « trouver des parallèles à presque tout ».

Les amas de consonnes du tibétain sont une tentation pour le linguiste ; à 9, *dgu* = *kăo* = *k'iu̯*, comparez 8, *brgyad* = *pĕd* = *pat*. Les mots sont sûrement apparentés, mais nous ne savons pas pourquoi dans un cas c'est le préfixe et dans l'autre l'initiale du tibétain qui sont seuls représentés en chinois et siamois. Le choix est un peu limité par les tons. En effet, contrairement à ce qu'on pensait autrefois, les tons ne sont pas des éléments de formation récente et indépendante

dans chaque langue. La comparaison des tons dans les langues thăi ainsi qu'entre ces langues et le chinois, montre que les tons y sont un élément remontant à la période commune.

Si les comparaisons de vocabulaires, déjà peu probantes en elles-mêmes, le sont particulièrement peu dans ces langues, quel procédé reste-t-il ?

Une première classification est acquise depuis longtemps : deux familles ont été reconnues, famille thăi et famille tibéto-birmane. Toutes les découvertes récentes en ont confirmé la justesse. Mais cette classification ne fait aucune place au chinois. Comme il présente des relations de vocabulaire avec les deux familles, on a songé depuis longtemps à la possibilité d'un large groupe l'englobant avec elles. Mais on ne l'a pas prouvé, et les rapprochements des mots qu'on a faits, bien que beaucoup soient probablement exacts, n'ont pas avancé la solution du problème.

Il faut chercher dans une autre direction : Conrady a montré, il y a 35 ans, qu'un type de formation verbale par assourdissement de l'initiale sonore avec ou sans préfixe était répandu à la fois en chinois, en tibétain et en siamois. J'ai montré récemment une autre formation verbale par alternances vocaliques ; il y a enfin une dérivation par changement de ton, avec ou sans préfixe. Il doit y avoir d'autres faits analogues qui n'ont pas été encore reconnus. Ce sont, je crois, des recherches de ce genre plutôt que de simples comparaisons de mots qui nous montreront si ces langues sont vraiment parentes ou ont simplement eu des relations anciennes les unes avec les autres.

Nous savons qu'à une époque très ancienne les ancêtres des Chinois, des Tibétains et des Thăi actuels ont eu une culture commune dans ses grands traits. Cela expliquerait aussi bien des emprunts très anciens qu'une parenté de langage. L'une et l'autre hypothèses sont vraisemblables. La parenté des langues reste à prouver et jusqu'ici nous commençons à peine à entrevoir le moyen de la constater.

M. A. MEILLET insiste sur la difficulté de faire l'étude des tons autrement que par les indigènes eux-mêmes. C'est ainsi que les tons du lituanien nous ont été révélés par les Lituaniens eux-mêmes.

M. MASPERO répond que les définitions des tons données par les grammairiens tibétains sont absolument inintelligibles !

M. MEILLET réplique qu'il faudrait guider les indigènes dans l'étude de leur propre langue.

M. MASPERO. Les études grammaticales traditionnelles des indigènes les empêchent de se rendre compte eux-mêmes de leur véritable prononciation des tons ; elle leur est masquée par les définitions des grammaires.

M. MEILLET insiste encore sur la nécessité de guider les études indigènes ; l'exemple du lituanien le prouve. — Une ressemblance de structure allant très loin fournit une très grande présomption de parenté ; n'est-ce pas le cas pour les langues en question ?

M. MASPERO voit beaucoup moins clair qu'autrefois dans la question de la parenté de ces langues.

M. MEILLET. L'indo-européen et le sémitique nous ont gâtés en fait de parenté de langues, à cause de leurs anomalies correspondantes, car dans ce cas la parenté est trop facile à démontrer. Ailleurs, au contraire, les langues sont trop régulières, et la démonstration de la parenté devient d'autant plus difficile.

M. E. BENVENISTE demande si l'orthographe donne des indications étymologiques.

M. MASPERO. Il est généralement admis que l'orthographe traditionnelle représente la prononciation ancienne ; en général, en effet, elle doit l'indiquer, mais nous avons trop peu de textes pour être sûrs des cas particuliers. — On est certain de l'existence d'une

famille tibéto-birmane, mais on n'a pas encore pu établir des tableaux de correspondances aussi réguliers que dans les langues indo-européennes. Le prototype thai commun est bien établi, cependant; ces langues sont très proches les unes des autres, et le vocabulaire tout entier est le même.

2. — COMMUNICATION DE M. SH. SAITŌ

English Influence on Japanese.

(chiefly syntactical and historical).

I. — History.

The study of English in Japan dates as far back as 1809, when various circumstances concurred to make the Shôgunate recognize the necessity of English study, causing it at last to give orders to the Japanese interpreter, Sh. Motoki and several others to study English. The first teacher of English was a Dutchman, Jan Cock Blomhoff by name. This fact throws a strong side-light on the peculiarity of the pronunciation of our early English loan-words such as : " pondo " (E. pound, Du. pond), " onsu " (E. ounce, Du. ons) etc.

The regular study of English, however, began half a century after, in 1859, when English was introduced into the curriculum of the Kaiseijo, the then most famous school in Yedo. The history of English study of this period, and especially the history of the English-Japanese lexicography from this time on to the end of 1887 have been made the subjects of investigations by two scholars, Prof. M. Toyoda, and Mr. Sh. Kure. There are also some bibliographical research works, the most valuable of which being those by Prof. I. Shimmura, Prof. K. Nakayama and Mr. I. Araki.

How and to what extent has English influenced Japanese is a question that waits for a thorough investigation and study ; it is also a subject of the utmost importance for both of the nations from cultural as well as linguistic point of view. And yet, as far as I am aware, the subject has never been given a scientific treatment except by two scholars, namely, the late Mr. T. Maida and Prof. Sanki Ichikawa. From Prof. Ichikawa's research we can see how English has penetrated into and is pervading through almost every possible region and department of knowledge and culture of the Japanese people. The all-pervading English influence on Japanese is not only vast and profound, but too subtle and evading for any one to analyse, for thought and expression temselves seem sometimes to be moulded upon English patterns, and it is not impossible in quite a number of cases to point out the corresponding English prototypes for Japanese examples that may be cited.

There are, indeed, tens of thousands of English words incorporated into the body of the language, but it is not on the side of vocabulary only that English has affected Japanese ; even the grammar and structure of the language have chang ed during the past forty years.

As regards the sources of the loan-words, they came 1) direct from English, and 2) indirect through Chinese into Japanese. Those that came indirect into Japanese generally underwent a complete transformation, so that when they are

used in Japanese with other words of Chinese derivation, no one, except those that are conversant with both English and Chinese, knows that they are English words in Chinese garment.

So much for the early loan-words that came to us through China. As for the English words that came direct from England and America, or rather from English books, the attitude of our fathers towards them was like that of the students of English in China ; they tried, if possible, to translate English literally, or to render them freely. With the spread of the knowledge of English however, translation has come to be looked upon as inadequate and inconvenient, so that instead of translation, transliteration is now regarded with favour.

The adoption of English words into Japanese, whether it be by translation or transliteration, was not fixed once and for all ; many a word has a history behind it ; there have been changes, development and improvement both in translation and transliteration. To take just a few examples out of many. In 1867, the words " algebra ", " geometry " and " chemistry " were rendered into [tenzan], [sokuryôjutsu], and [bunrijutsu], but about ten years later, these translations were supplanted by the Chinese translations, and became [daisû], [kika] and [kagaku] respectively.

II. — Syntax.

Thus far accounts have been chiefly historical. For the illustration of the syntactical phenomena, I must be contented with giving only one or two examples.

1. *Pronouns*. — The too frequent employment of personal pronouns " he " [kare], " she " [kanojo], and " I " [watakushi] is foreign to Japanese idiom, and it must be looked upon as a result of English studies. A much more interesting use of the pronoun is the placing of the impersonal pronoun " it " [sore] at the head of a sentence as its subject. Ex. : *Sore wa banshû no aru hi de atta* (it was one day in late autumn).

2. *Relative pronouns*. — There are indeed neither relative pronouns nor relative words of any kind in Japanese, and the three English relative pronouns " who ", " which " and " that ", all of which being done into one and the same [tokoro-no], are now used in speech as well as in writing.

3. *Reflexive pronoun " itself "*. — This pronoun, when used in combination with another noun as in " innocence itself " [mujaki sonomono], is translated into [sonomono], and is as common in colloquial as in literary Japanese.

4. *Verb*. — The English verb that has become part and parcel of Japanese locution is " to find " in such a construction as " I found him sitting under a tree " or " I found myself lost in the wilderness of the city ". And the Japanese [miidasu *or* hakkensuru] is the literal rendering of this English verb.

5. *Adverb and Conjunction*. — The introductory adverb " there ", which has no definite meaning, is rendered into [soko] or [sokoniwa] and begins a sentence Ex. : *Sokoniwa mô kaikyû ga sonzai shinakatta* (" There was no longer any class "). When we say . . . " kano yôni " (<as if (though) . . . were), we are employing the English phrase conjunction.

6. *Preposition*. — The Japanese language has enough post-positions (mostly corresponding to English prepositions) to get along, it has, for all that, adopted English prepositions " with " [o motte], which makes an adverbial phrase when joined to an abstract noun, and " without " [motazuni, *or* motazuniwa] in such

collocations as the following : *Yorokobi o motte* (with pleasure) ; *motazuniwa... surukotoga dekinai* (or *dekinakatta* (< cannot *or* could not do... without + Gerund).

7. *Cognate object*. — In Japanese there is no so-called Cognate Object as in " to sleep the sleep of the righteous ", etc., and so the frequent occurence of such an expression as [warai wo warau] etc. testifies unmistakably to the influence of English studies.

8. *Impersonal subject*. — It is rare in Japanese to make an impersonal noun the subject of a sentence, and we are following the English example when we make use of such nouns as "silence " and " recollection " as the subject of a sentence. Ex. : *Nani ga kanojo o sô sasetaka ?* (What made her do so ?).

9. *Phraseological*. — The number of English phrases that have been adopted is quite as large as that of the single words. Only a few examples will be given here : *...no na ni oite* (in the name of); *sankaku kankei* (the eternal triangle); *geijutsu no tameno geijutsu* (art for art's sake), etc.

10. *Tense System*. — The Japanese tense system has never received any influence from Western languages. But there is an exception in which future tense is employed in a noun and an adjective clause : *Darô koto* or *tokorono* (...who (which, that) will).

III. — Proverbs.

Among proverbial sayings I take notice of the following : *Ten wa mizukara tasukuru mono o tasuku* (Heaven helps those who help themselves); *Kako wa kakowoshite hômurashimeyo* (Let the dead past bury its dead), and many others. The last example is also biblical, but it is a translation of the line in Longfellow's " A Psalm of Life ".

IV. — Biblical.

The influence of the Bible on Japanese is very slight, yet we cannot at the same time overlook the fact that biblical allusions and sayings have come to be quoted more often than they have ever been before. Ex. : *Buta ni shinju* (Cast your pearls before swine) ; *Soromon no eiga* (Solomon in all his glory) ; *Hito wa pan nominite ikuru mononi arazu* (Man shall not live by bread alone), etc.

V. — Conclusion.

I conclude this paper with brief remarks on the use of some signs, abbreviations and titles. It is not our custom to put titles of nobility before surnames; therefore, when we say, for instance, *Haku Katô* (Count K.), *Dan Tanaka* (Baron T.) we are imitating not only the English but the continental custom. Of all the signs used in writing, the most favoured are the question mark (?) and the exclamation point (!). These are perfectly naturalized as are the Arabic numerals. And lastly, a not much needed, yet fast-spreading innovation is the use of " et cetera " in the same place of a sentence as we see it used in English and many other languages.

Quelques observations de MM. S. Elisséev et A. Tanakadate.

M. A. Maspero reproche à l'auteur d'avoir mélangé quelques faits d'ordre différent.

M. S. Ichikawa pose des questions supplémentaires. En somme, beaucoup de faits nouveaux ne dépendent pas purement de l'influence anglaise.

DEUXIÈME SÉANCE, 17-18 h. 30.

Président : M. E. DARKO.

Secrétaire : M. R. GODEL.

COMMUNICATION DE M. O. J. TALLGREN-TUULIO [1]

Les locutions figurées d'une série de langues littéraires, y compris le finnois et l'arabe, au point de vue du calque.

Distribution d'un diagramme (D) intitulé *Perspective européenne (gréco-finnoise) des locutions figurées*, extrait traduit en francais d'un article publié en finnois en 1931. — La plupart des locutions figurées (« *pêcher en eau trouble* »...) voyagent en passant les frontières linguistiques à titre de calques phrasiques, de « Uebersetzungsentlehnungen », de phraséotypomes.

A) Monogénèse de locutions. Courant phrasique européen constitué par le voyage en masse des locutions capables de calque, partant de l'ancienne Grèce, par Rome, la France, l'Allemagne, la Scandinavie, la Finlande suédoise, facultativement, jusqu'à la Finlande finnoise de nos jours : ce sont les hellénismes émigrés (D I-V). Le grec se distingue des autres langues par l'absence de calques nombreux qu'il aurait faits à une langue littéraire pré-existante. Locutions figurées créées en latin seulement, en français, en allemand, en suédois seulement, emportées par le courant dans ce sens : latinismes, gallicismes, etc. (D VII-X, XII-XIV, XVI-XVII, XIX). Locutions « d'amont », locutions « d'aval » ; du point de vue finnois, maximum de perspective du côté d'amont. Locutions capables de voyager en sens inverse (D XXII-XXVI). — B) Polygénèse de locutions ; — C) Locutions incapables de calque, voir plus bas.

Difficulté inhérente à cette classification, pour dater le calque premier d'une locution donnée, à travers les différentes langues, et pour ranger les cas intermédiaires. A titre d'exemple, une série de locutions non parallèles (simples « équivalences les plus proches ») correspondant à « *tomber de fièvre en chaud mal* », en différentes langues, y compris l'arabe. — Réflexions détachées suggérées par cette esquisse de classement : rôle de la Renaissance ; absence d'hellénismes (*sommeil « profond », effort « infructueux », « soif » de liberté*, D I) en style populaire finnois et, en partie, en arabe ; conclusions à en tirer. Impossibilité de calque en amont (à Paris, p. ex.) de tant de locutions créées en aval (en allemand : D XVI, XVII) : « *hohes* » *Alter*, « *graue* » *Vorzeit*, « *harte Nüsse* » et sembl., qui, en partie, se sont propagées jusqu'au finnois, au grec moderne ; une exagération de Meillet ? Intérêt spécial et difficulté de l'étude des locutions capables de voyager contre le

1. Cf. *Locutions figurées calquées et non calquées. Essai de classification pour une série de langues littéraires.* Mém. de la Soc. néo-philol. de Helsingfors 9 (1932), 277-295 (texte), 295-324 (choix de matériaux classés, table alphabétique, deux index et bibliographie).

courant, notamment de D XXIV (« *balai neuf* » ; « *cinquième roue d'un chariot* » ; « *eau* » *qui vient au* « *moulin* »). Six calques sur le finnois, d'usage commun en suédois de Finlande, mais non en Suède (D XXVI). Un calque du grec ancien sur le latin : « *aridité* » (*to xērón*) *du style* (D XXII, VII).

B) Polygénèse de locutions (D XXVII) : *coûter* « *les yeux de la tête* », « *cœur* » *de l'hiver*. — C) Locutions figurées incapables de calque (phraséo-idiomes). Les six groupes constitués (D VI, XI, XV, XVIII, XX, XXI) offrent, eux surtout, des matériaux contribuant à caractériser les six nations. A titre d'exemples, trois idiomes finnois. — Seront utilisables en langue transnationale, D I-III, VII-IX, XII-XIV, XXIV, et éventuellement XXVII, à l'exclusion de VI, XI, XV, XVIII-XXI.

M. B. W. Speekman. L'expression *mit Händen greifen* s'emploie toujours au figuré. D'autre part, la locution *au cœur de l'hiver* se rencontre en hollandais.

M. Tallgren. Le sens concret de suéd. *begripa* a disparu, tandis que l'all. a encore *ergreifen* (concret) à côté de *begreifen* (abstrait).

M. A. Cuny observe, à propos de l'expression *la cinquième roue du chariot* (ou : *du carrosse*), que le témoignage littéraire est souvent tardif.

M. Tallgren. Il est en effet difficile de déterminer la date d'apparition de telle locution dans telle langue. Le travail de W. Gottschalk se fonde sur les dictionnaires ; or, une locution peut avoir cours longtemps avant d'avoir été enregistrée par les lexicographes.

C. Brockelmann weist auf die Bedeutung der Polygenese für einige Metaphern, die im Semitischen ebenso verbreitet sind wie im Idg., und betont die Notwendigkeit, die Lehnübersetzungen im modernen Türkischen und Arabischen zu untersuchen.

M. M. Cohen. Un catalogue de métaphores et expressions figurées équivalentes dans des langues très variées serait un ouvrage très désirable et fort difficile à faire. Il faut suivre les emprunts faits à des langues de civilisation à grand prestige, chaque fois que possible. Mais il probable que la polygénèse domine, provenant de tendances communes de l'esprit humain, en rapport avec les cadres communs de la vie humaine.

M. B. Unbegaun. Les locutions, p. ex. *pêcher en eau trouble*, sont à distinguer des mots composés ou dérivés comme *Eindruck* «impressio» et voyagent plus que ces derniers.

M. Tallgren. Qu'il y ait emprunt (fr. *impression*, de lat. *impressio*) ou calque (all. *Eindruck*), il s'agit toujours de filiation ; la série *impressio — impression — Eindruck* doit donc figurer sur la même ligne que *silentio praeterire*.

M. V. Minorski. Si l'expression appartient au style élevé, à la langue littéraire, elle a plus de chances d'être un calque que si elle est du langage familier ; dans ce dernier cas, il serait plus naturel d'admettre la polygènèse. Ainsi l'expression « sommeil profond », en russe, est exclusivement littéraire.

M. Tallgren reconnaît le bien-fondé de cette distinction et conclut que la diffusion d'une expression à travers l'Europe paraît dépendre de l'hellénisation, tandis que les coïncidences avec des langues extra-européennes supposent la polygénèse.

K. Nielsen. Was die finnischen Beispiele betrifft, wird es von Bedeutung sein, in jedem einzelnen Falle zu untersuchen, ob entsprechende Erscheinungen auch im Lappischen auftreten.

Mercredi, 26 août, 11 h. 30-12 h. 30.

Président : M. O. J. Tallgren-Tuulio.
Secrétaire : M. B. Migliorini.

COMMUNICATION DE M. G. PICCOLI

Metodo etimologico-combinatorio per l'interpretazione dei testi etruschi.

Nella presente comunicazione sarà ripreso l'argomento dei metodi principali per l'interpretazione dei testi etruschi che il compianto Alfredo Trombetti ha in parte esposto durante i lavori del nostro I. Congresso internazionale all'Aia nell'aprile 1928. Precederà un breve saggio di corrispondenze fonetiche con alcune lingue caucasiche che già il nostro Trombetti riconobbe affini all'etrusco. Ed in questa parte mi lusingo di aver contribuito, in qualche modo, ad illustrare l'opera dell'illustre scomparso tanto nel campo grammaticale quanto nel campo lessicale. Spero inoltre d'essere riuscito a confermare l'etimologia di alcune parole etrusche di cui è ormai riconosciuto il significato, e di avere ottenuto qualche nuovo risultato. Ma poichè nessun significato di vocabolo può essere ammesso per certo, se non conviene a tutti i passi in cui quel vocabolo ricorre, sarà parimenti dimostrato come il *metodo etimologico* debba essere controllato dal *metodo combinatorio* che, come è noto, fa parte della matematica. Si vedrà, infine, quanto sia scarsa l'utilità del metodo combinatorio, quando questo non venga subordinato al metodo etimologico, nella cui *fusione* sono riposte le migliori speranze di quasi tutti gli etruscologi moderni.

Fondandoci sull'affermazione della parentela dell'etrusco con le lingue caucasiche, estenderemo ora le nostre indagini specialmente alle fonti letterarie delle parlate più isolate dei popoli abitanti la regione montagnosa del Daghestan. E tosto troveremo certe somiglianze o affinità tra l'etrusco ed alcuni linguaggi caucasici morenti che, aggiunte a quelle riscontrate dal Trombetti, potranno conferire maggiore saldezza ai primi risultati conseguiti.

Valendoci specialmente delle dotte pubblicazioni di *Studi Etruschi*, di *Caucasica* e degli appunti sulle lingue caucasiche di A. Berger, P. von Uslar, A. Schiefner, N. Marr, A. Dirr, possiamo collegare i fenomeni di variazione vocalica delle voci etrusche del tipo *clan : clen*, *zal : zelur* all'avaro *ćap-il*, genitivo di *ćep* gabbia, *paś-al* pl. di *piś* labbro, al ceceno *kant'*, gen. *kent'-in* ragazzo, al lak *barç* gen. *burç-il* lupo, al kürino *ghas*, pl. *ghis-ar* uomo.

Quanto alle corrispondenze fonetiche basterà qui notare :

a) L'oscuramento di *o* in *u*, ch'è comune nelle iscrizioni etrusche, si trova parimenti nel ceceno, dove *o* ricorre soltanto nel dittongo *uo*. Inoltre altre lingue caucasiche, come l'udo ed il qaratal hanno *u* nelle stesse voci corrispondenti nelle quali, per esempio, l'avaro, il thusch e linguaggi affini presentano *o*. Si confrontino : udo *muš* vento, qar. *muču*, th. *mox*; udo *us* bue, qar. *unsa*, av. *oc*.

b) Le liquide *l*, *r* e le nasali *m*, specialmente iniziale, e *n* corrispondono d'ordinario ai medesimi suoni del caucasico.

c) La mancanza delle medie *g*, *d*, *b* nell'etrusco si riscontra, più o meno estesamente, in molte lingue caucasiche, in cui è altrettanto notevole l'alternazione che fu notata nell'etrusco, fra le tenui *c*, *t*, *p* e le aspiranti χ, θ, φ.

Genere dei nomi.

Seguendo alcuni indizi, come la voce etrusca *at-i*, dim. di *atiu* 'madre', e osservando come « nelle lingue caucasiche *i* è segno del femminile e si contrappone a *u* nel maschile, per es. avaro *do-u* egli, *do-i* essa », il Trombetti riconobbe nell' etrusco le terminazioni *-i*, *-a* e *-i-a* come segni del femminile, e le terminazioni *-u*, *-e* come segni del maschile. Giova però aggiungere che in molte lingue caucasiche i segni *i*, rappresentato *j* e *u*, rappresentato *w*, non sono sempre « terminazioni », ma ora *prefissi* come nell'avaro *j-aque* la fame della donna, *w-aque* la fame dell'uomo, *j-irtize* cadere (fem.), *w-irtize* (masc.), nel ceceno *j-êxin* ricca, *w-êxin* ricco; ora *infissi* come nell'avaro *ha-j-ize* fare (fem.), *ha-w-ize* (masc.). Inoltre *u* è pure il segno del nome maschile nel lak e nelle seconde persone singolari delle flessioni verbali dell'abchazo e del thusch che ci ricordano un'analoga distinzione nelle flessioni verbali dell'egizio, del copto e del basco. Non è, quindi, improbabile che il predominio delle vocali *i u* nelle parole etrusche significhi la distinzione del genere non solo nel nome ma anche nel verbo.

Numero.

Anche nel designare il numero fu già riconosciuta l'affinità di molte lingue caucasiche con l'etrusco, specialmente dopo che il Taylor riconobbe nella voce etrusca *cleñar* il plurale di *clan* 'figlio'. Come esempi di voci caucasiche che si possono ricollegare ai plurali di parole etrusche in *-r* ricorderemo : udo *muś-ur*, pl. di *muś* vento; *sel-or*, pl. di *sel* buono; lak *ẋir-u*, pl. di *ẋi* grano; *x̣aṭ-r-i*, pl. di *x̣aṭa* casa; *dukrar-du*, pl. di *dukra* sentimento; *ẋa-ṭirdu*, pl. di *ẋa* tappeto; ceceno *auqar-as*, pl. di *juq* cenere. Altri esempi di altre lingue caucasiche sono stati raccolti dal Trombetti nella nota *Grammatica Etrusca*. Un'altra conferma dell'elemento *-r*, come segno del plurale, può essere ricavato dal prefisso *ir-* che nell'abchazo caratterizza la terza persona plurale dell'aoristo dei verbi transitivi : *ir-blueit* ardono, *ir-fueit* mangiano. Pochi però sono i riscontri di *ir-*, *il-* per **ir*, come prefissi dell'odierno lessico etrusco.

Cenno sulla flessione nominale.

Considereremo soltanto la terminazione *-l* come segno del genitivo singolare delle forme etrusche del tipo *vipina-l* e *ras-na-l*. Anzitutto la terminazione *-l* rappresenta il segno del genitivo singolare in molte lingue caucasiche, tra cui ricorderemo l'avaro, il lak, e l'udo. Infatti, nell'avaro antico ricorre *-a-l*, in luogo del suffisso moderno *-du-l*, per es, in *ad-a-l*, gen. sing. di *ada* padre, *sum-a-l*, gen. sing. di *sun* paglia, *ċul-a-l*, gen. sing. di *ċul* legno. Nel lak la terminazione *-na-l* è la forma del genitivo per i nomi, specialmente in consonante, che indicano esseri ragionevoli animati, per es. *anċi-na-l*, gen. sing. di *anċi* cacciatore. Nell'udo vive tuttora il suffisso antico *-l-ai*, accanto alla terminazione moderna *-nai*, specialmente nei nomi d'uso più frequente, come *bul-lai*, gen. sing. di *bul* testa.

Osservazioni sulle terminazioni etrusche -sa, -ce, -e, -eri, -ri.

Rispetto alle forme verbali etrusche del tipo *uti-sa* con valore di presente, *lupu-ce* e *lein-e*, con valore di passato, *suz-eri* e *sac-ri*, con valore di coniugazione passiva, non mancano riscontri in altre lingue come, per esempio, nell'udo, dove *-sa* è caratteristica dell'indicativo presente : *taz-sa* da *taisun* andare, *-ce* e *-e* sono

caratteristiche del perfetto: *taz-ce* da *taisun* e *bizt-e* da *bistun* giacere, *-eri* è caratteristica dell'aoristo passivo : *aiz-eri* da *aizesun* alzarsi. Seducente appare la terminazione etrusca *-ri* = yoruba *ri*, che in molte lingue africane è usata nel senso di « sembrare, essere simile », come nell'egizio *ir-udi*.

I sistemi o i metodi principali per l'interpretazione dei testi etruschi si possono ridurre a tre : il metodo *etimologico*, il metodo *combinatorio* e la loro *fusione*.

« Il metodo etimologico — ha scritto il Trombetti a pag. IX della *Ling. Etr.* citata — consiste nell'interpretare l'etrusco mediante confronti con lingue che sappiamo essere prossimamente affini... Ora, le lingue concordanti nella grammatica devono essere necessariamente concordanti per massima parte anche nel lessico, il che appunto rende possibile l'interpretazione. Ne viene che noi possiano, anzi dobbiamo valerci anche del metodo etimologico nel decifrare l'etrusco... ».

Ammesso questo, ho continuato le mie indagini comparative dell'etrusco con le lingue caucasiche anche nel campo lessicale. Così, seguendo la via tracciata dal Trombetti, credo di avere aggiunta qualche etimologia nuova alle voci etrusche di cui è ammesso il significato. Mi limiterò a qualche saggio :

avil « natus », con riduzione di *v* a *f* e mutamento di *f* in *h* (cfr. *Fasti*[*a*] *Hasti*[*a*]), può essere collegato all' udo *aḫil* natus, al lak *âhil* cresciuto *ʒ-ahil* adulescens. Si confrontino inoltre l'avaro *ajira* < *ajil- nascita, il turco *aju* età e, tra le lingue africane, lo yoruba *abilè* « a native ». Ricorderemo inoltre l'egizio *âau* vecchio, seniore; il basco *jabe* < **jaue* signore;

ar « fare ». Il medesimo *ar-* si trova pure con lo stesso significato nell'indicativo pres. del lak *âr-a*, dall' inf. *ân*, nel ceceno *d-ar* nell'egizio *ar-ab*, far puro, *ar-ʒed* far parole, nel basco *ar-azo* far fare (cfr. copto *er-nofre* e *ar-nofre* far bene, *er-beri* e *ar-beri* far nuovo ecc.), nello yoruba *âre* « fatigue » ;

ati, dim. di *atiu* « madre », ha riscontro nell'abchazo *'aanlty* madre, *ataaca* famiglia e nello yoruba *ato* gravida ;

aχr « vita ». Accanto alle forme caucasiche ricordate dal Trombetti, possiamo riportare l'udo *ärkäg* vivere ;

Calu, « dio della morte », può essere collegato all'udo *cal-* grigio, tetro, atro ;

*cil-*θ « schiatta », ha riscontro nell'udo *cil-* seme, nell'irlandese *sil* id. nel cimrico *hil* « race, progeny » secondo lo Spurell ;

qutun « cantharus » si ricollega all'udo *qud* otre, all'avaro *cótol* < **cutun* bicchiere, all'egizio *katu* caldaia, allo yor. *gbàdźe* « cup » ;

epl, preposizione che si può collegare all'udo *eb* vicino, al ceceno *eweni* < **evel* < **ep(e)l* id., al thusch *abar-* avvicinare ;

ziχ « scrittura ». Cfr. l'udo *zib* libro ;

heva, *heva* « qui » con riscontro nell'avaro *hambe*, *haniwe* qui ;

θ*am-ce* « aedificavit » si può collegare all'udo *t'am-besun* compiere ;

θ*ap*, in origine « immolare, sacrificare ». Cfr. l'avaro θ*abiʒe* uccidere e l'udo *tap'sum* id. ;

θ*eʒ* « porre, stabilire, fare » = avaro θ*eʒe* rendere, udo *tesun* fare ;

θ*ui*, avv. di luogo, come nel lak *ti* qui, nell'avaro *du-wa* illic, nel ceceno *dâ* qui e nel thusch *dâḫ* id. ;

lei-ne « morí ». Cfr. il lak *lesan* spegnersi, yor. *lélé* « down » ;

mar « vaso », con riscontro nell'udo *mar-t'at'* vaso ;

maru « maro, curator templi » che si può collegare al ceceno *mar* dominus, vir al thusch *mar* id. ;

puia « moglie » con riscontro nell' abchazo *p'hys* moglie, nell' udo *pusak* sposalizio.

Per le affinità linguistiche dei numerali etruschi con le lingue del Caucaso, si veda il mio articolo « Numerali etruschi » nel *Periodico di matematiche*, III (1933).

Infine, ho proposto il significato e data l'etimologia ad altre parole, come si può vedere dal raffronto delle tre versioni seguenti :

Devotio di Monte Pitti (Campiglia Marittima)

	Torp	Trombetti	Piccoli
inpa	(hi sunt) quos	(hi sunt) quos	(hi sunt) quos
θapicun	devovi	devovi	devovi
θapintaś	devotos-accipientibus (deis)	devoventibus	devoventibus
ceś	horum	his	his
zeriś	sacrorum	sacris	sacris
imś	virorum	ipsis (?)	partubus
semutin	progenies,	Semoniis	sabbati,
aprenśaiś	(hi sunt) Aprensais (deabus)	Aprensais	(hi sunt) Aprensais (deabus)
inpa	quos	quos	quos
θapicun	devovi	devovi	devovi
θapintaiś	devotos-accipientibus	devoventibus	devoventibus
ceuśn	terrae	his	exstinctis
inpa	quos	quos	quos
θapicun	devovi	devovi	devovi
iluu	istos decem	istos (?)	Ilou
θapicun	devovi	devovi	devovi
ceś	ex his	his	his
zeriś	sacris (viris ortos)	sacris (Aprensais)	sacris (Aprensais)

È stato collegato l'etr. *imś* all'udo *jemiś* parto, frutto, e l'etr. *semutin* all'a. *samtin*, all'avaro e all'udo *samat'* sabato, settimana. L'espressione così ottenuta « partus sabbati » oppure « fructus hebdomadis » sembra conciliare le due versioni precedenti. Parimenti è stato interpretato l'etr. *ceuśn* con l'udo *cewkesun* estinguere, estirpare, ed è stata proposta l'equazione *iluu* = *Ilou*. Ora *ceuśn* sarebbe un appellativo « exstincti », « funerati », per cui forse fu fatta la « devotio », e Ilou è il nome del noto dio nazionale, comunissimo alle popolazioni della Mesopotamia, della Siria e dell'Arabia specialmente ai tempi di Sargon I.

« Il metodo combinatorio — continua il Trombetti — consiste nell'interpretare l'etrusco, per mezzo dell'etrusco, senza fondarsi su possibili o reali affinità con altre lingue conosciute ».

Ora, il *Problema del calcolo delle probabilità*, detto « Gioco degl'incontri », prova quanto sia scarsa l'utilità del solo metodo combinatorio applicato alla nostra questione. E per averne un'idea basterà pensare che su 3.000.000 di lingue, di cui ci sia noto il significato di sole 10 parole comuni ad ognuna di esse, v' è la probabilità di 2/3 che una di quelle lingue ipotetiche abbia qualche elemento comune con qualche altra lingua affatto sconosciuta. Questa probabilità di 2/3 non muta se da 10 parole note passiamo a 100 oppure a 1.000.

Observations de MM. E. GOLDMANN, B. TERRACINI et C. TAGLIAVINI, qui ne semblent pas convaincus par la méthode de l'auteur.

Jeudi, 27 août.

PREMIÈRE SÉANCE, 15-16 h. 30.

Président : M. M. COHEN.
Secrétaire : M. R. GODEL.

COMMUNICATION DE Mlle L. HOMBURGER

Préfixes bantous et égyptiens.

Les morphèmes, généralement appelés préfixes bantous, sont des éléments à rôles multiples qui s'opposent entre eux sans toutefois qu'il ait été possible jusqu'ici de définir exactement leur valeur actuelle ni leur origine.

L'égyptien permet d'expliquer la presque totalité des faits bantous; je n'essayerai donc pas de vous exposer le système bantou tel qu'on le concevait jusqu'à ce jour, mais je tiens à vous assurer que, lorsque la définition que je donnerai d'un morphème bantou ne sera pas celle donnée par M. Meinhof et par les autres bantouistes, je vous avertirai.

Vu le temps limité dont je dispose et l'ampleur du sujet, je ne puis multiplier les exemples, mais M. Boreux, conservateur du Louvre, m'a assuré que les constructions égyptiennes que je cite sont d'un usage courant.

I. Nous examinerons en premier lieu les morphèmes bantous employés comme prépositions et aussi comme préfixes et pronoms, *pa*, *ku*, *mu*, qui représentent les prépositions ég. *tp*, *ḥr*, *m*, qui donnaient en égyptien des qualificatifs *tpj*, *ḥrj*, *îmj*, susceptibles d'être employés avec les pronoms suffixes comme sujets d'une proposition nominale; ex. *ḥrjw-šᶜ* « ceux qui sont sur le sable ». Des propositions nominales de ce type, comme d'ailleurs toutes les propositions relatives, étaient susceptibles d'être traitées comme de simples substantifs et la phrase que nous venons de citer s'employait pour désigner les Bédouins.

L'amuissement régulier des sourdes finales explique la disparition des pronoms suffixes du sing. *f*, fém. *s*.

C'est donc à des constructions avec des prépositions que se ramènent aussi bien les locatifs bantous dont le préfixe est perçu comme préposition, ex. *mu-nzubo muno* « ce dedans maison », *ku nzubo kuno* « ce vers maison », *pa nzubo pano* « ce dessus maison », que les noms d'inanimés avec *ku* et *mu*. Pour ces derniers, les faits ne sont clairs que si l'on part de l'usage égyptien. Ainsi

1° La préposition *ḥr* s'employait α) devant l'infinitif attribut d'une proposition nominale, p. ex. *Pr-ꜥ ḥr s-dm* « Le Pharaon écoute = est à écouter »; cf. *watu ku lima mwezi mwe* « les gens cultivent (= sont à cultiver) ce mois-ci ». C'est cet usage qui explique l'emploi général de *ku* devant l'infinitif.

β) Pour indiquer une direction, un temps; ex. ég. *ḥr rs* « au sud », bant. *ku masamba* « à l'ouest », ég. *ḥr dwe* « au matin », bant. *ku ča* « à l'aurore », ég. *ḥr tš ḥꜣs-t* « au cimetière », bant. *ku-muzi* « au village » (vide *ku*).

γ) *ḥr* s'employait adverbialement avec des noms de parties du corps, etc., et cet usage explique les formes dialectales avec *ku*; cf. *ḥr rdwj-j* « sur mes pieds = à pied » ; et *ku-enda ku molu* « aller à pied », *ku-ulu* « jambe, sur la jambe », *ku-boko* « bras », *ku-tui* « oreille », etc.

2° Avec *mu* < *m* ou de *ỉmj* « qui est en, ce en quoi est qqch. » :

	mu-kati « au milieu »	*(m)ḥꜣtj* « milieu »
	mu-sana « dos »	*m-sꜣ* « dans le dos »
	mu-ngodo « dos »	*m-ḫt* « derrière »
	mu-iti « arbre, bois »	*ḫt* id.
	mu-tû « forêt »	*štꜣ*, cop. *šta* id.
	mu-pingo « ébénier »	*ḥbnj* id.
	mu-bili « corps, tronc »	*špr* « côte », c. *spir*
matière :	*mu-a-la* « pierre »	*m jnr* « de pierre »
état :	*mu-zimo* « santé »	*m sḥn* « en santé »
époque :	*mu-sa* « temps »	*ms-šmw* « en été ».

La préposition *tjp*, < *tp* « tête » a disparu en démotique et en copte, ayant été remplacée par *ḫr*, or bant. *pa* s'emploie dans *pansi* « à terre », mais n'a pas donné de formes employées comme substantifs, et les bantouistes ont beaucoup de peine à distinguer *pa* et *ku* ; il y a donc là trace d'une anomalie commune, soit disparition de la préposition en copte, rareté en bantou.

Le pluriel de *imj* était *imjw* qui explique *mi*, mais après *ḫr* « dessus » on employait volontiers *nb* représenté en bantou par *ma*.

C'est la préposition égyptienne *n* caractéristique de l'état construit au génitif qui est représentée par le préfixe bant. non pronominal *n*. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les emplois de *n*,

α) devant un infinitif à sens passif ou intransitif, ex. *jt n tms* « blé en terre », zoul. *tena* « tailler des citrouilles », *intena* « citrouille taillée », lala *kundaula* « agiter l'eau », *n-kundwa* « eau agitée », sotho *thobelo* « recuire du pain », (*u*)*thobela* « biscuit »

β) devant un infinitif complément ; lala *kula nkule* « bêcher un bêchage = faire un jardin » < *ḫnn*.

γ) devant un déterminant (article indéfini) de nom générique de nombre, etc. ; ex.

**n-kā* « taureau »	*wᶜ n kꜣ* « un taureau »
**n-gubû* « hippopotame »	*ḫꜣb* id.
**m-pu* « puce »	*pj* id.
**m-bodo* « penis »	*bnn* id.
**n-dudu* « fiel»	*wdd* id.
**n-soni* « honte »	*šnṯ* id.
**n-yumba* « maison »	*jnb* « mur maçonné »
**n-kope* « paupière »	*kꜣp* « couvrir (des paupières) ».

II. Mais si les prépositions égyptiennes expliquent un grand nombre des préfixes bantous, certains de ces derniers représentent des noms et des pronoms indéfinis; c'est ainsi que

mu-Ganda pl. *ba-Ganda*	*rmṯ* n pl. *rmṯ nb* « hommes tous »
bu-Ganda	*bw* cf. *bwn* « lieu de... »
lu-Ganda	*mdw* cf. *mdw nṯr* « langue des dieux »

Les variantes dialectales *di* pour le nom de pays (*e-kongo*, *le-suto*) et *ki* pour la langue (*ki-kongo*, *se-sutho*) représentent les variantes égyptiennes *bw ntj* « lieu qui », ex. *bw ntj N îm* « lieu que N est là » et *ḫj* « genre, manière ».

Si je résume les faits exposés en y joignant ceux que le manque de temps m'a obligé de négliger, j'arrive aux conclusions suivantes :

Les éléments constamment préfixés en bantou représentent des éléments égyptiens habituellement préposés à un radical employé comme substantif.

Les morphèmes employés comme préfixes et comme pronoms représentent soit des dérivés qualificatifs susceptibles de prendre les pronoms suffixes et d'être employés comme sujets, soit des pronoms indéfinis (*nb*, *wꜥ-tj*, *nhj*, *nkt*).

Les éléments homonymes ont été assimilés. Le préfixe *n* représente ég. *n*.

Le système de dérivation nominal et le système pronominal des langues bantoues reposent donc sur des formes égyptiennes non archaïques et dont certaines sont tardives. Il y a eu développement et extension du système, mais pas d'introduction d'éléments nouveaux. On peut, au besoin, voir dans la répétition allitérante l'action d'un substrat, mais il convient de ne pas exagérer l'importance de ce phénomène; les exemples donnés dans les grammaires et que l'on rencontre dans les versions sont théoriquement corrects, mais on en rencontre moins dans les textes qui reproduisent le parler courant.

M. W. Oehl rappelle l'existence, dans les langues de l'Asie sud-orientale et de l'Océanie, de « classes » analogues à celles des langues bantoues, et se demande si cette coïncidence doit être expliquée par une parenté des groupes en question ou s'il n'y faut pas voir plutôt le reflet de formes psychologiques et peut-être d'institutions sociales communes. On trouve d'ailleurs même en Europe des traces d'indices classificateurs. (lat. duo *capita* boum).

M. Cohen. Cette analogie est-elle dans le procédé (emploi de signes classificateurs) ou dans les signes matériels (préfixes) ?

M. Oehl. Les signes n'ont rien de commun.

Mlle Homburger. Je parle d'analogie matérielle; c'est dans l'égyptien démotique ou récent qu'on retrouve les formes les plus proches des formes bantoues ; ainsi à bantou *mn-* (pl. *ba-*) l'égypt. oppose *rmṯ* (pl. *rmṯ-nb-*), tandis qu'à bant. *mu-* (pl. *mi-*), l'ég. oppose *imj-* (pl.-*imjw*) ; il s'agit donc de concordances précises.

M. A. Meillet fait observer que l'auteur parle de procédés matériels, et non de types linguistiques.

M. Cohen, supposant admise la démonstration de l'auteur, se demande, vu l'analogie entre le type bantou et le type océanien, s'il n'y a pas lieu de supposer un substrat non-égyptien.

M. Meillet constate qu'au cours de l'évolution d'une langue il arrive qu'un système radicalement nouveau se constitue; ainsi, le système du français, comparé à celui du latin. Donc, pour expliquer la constitution d'un système particulier, comme celui du bantou, il n'est pas nécessaire de supposer avec M. Çohen la survivance d'une structure antérieure ; bien au contraire, rien n'est improbable qu'un tel mélange de langues.

Mlle Homburger. Le système égyptien est plus proche du système bantou qu'on ne le croit. D'une part, on voit se développer, en égyptien, l'emploi de prépositions avec pronoms suffixés, et celui d'éléments prépositionnels comme sujets d'infinitifs. D'autre part, les auteurs de grammaires bantoues exagèrent l'importance de l'allitération; les textes indigènes en présentent bien moins que les exemples des grammaires. C'est un peu comme si, dans une grammaire française, on accumulait des phrases comme : c*ette* peti*te* femmel*ette*. La répétition du préfixe peut être due à l'expressivité; il est remarquable

que le préfixe du pluriel (mot qui, à l'origine, signifiait « tous ») soit répété, alors que celui du singulier ne l'est jamais.

M. COHEN. M. Meillet admet pourtant la théorie des substrats; les langues sémitiques modernes d'Abyssinie présentent des structures syntaxiques qui proviennent des langues non-sémitiques de ce pays.

M. MEILLET. Ces survivances partielles sont incontestables; ce qui est très difficile à admettre, c'est qu'avec le matériel d'une langue on ait le système d'une autre langue.

M. COHEN. Les auteurs de grammaires bantoues auraient-ils été influencés par les classes des langues océaniennes?

M. A. CUNY. Non, car il est déjà question des classes dans une grammaire bantoue du XVIIe siècle.

Mlle HOMBURGER. Il est commode de parler de classes pour enseigner le bantou; mais dans la réalité ces classes ont des limites assez flottantes : un même préfixe peut représenter deux catégories différentes.

M. CUNY revient sur l'exemple de l'éthiopien.

M, MEILLET. Certes, il y a des types de phrases, en éthiopien méridional, qui reproduisent des types couchitiques, mais l'ensemble du système est nettement sémitique. On ne peut faire état des changements phonétiques, car ceux-ci sont infinis et ne prouvent rien; c'est la morphologie (y compris la structure de la phrase) qui est significative.

DEUXIÈME SÉANCE, 17-18 h. 30.

Président : M. E. DARKO.

Secrétaire : M. J. BENIGNY.

1. — COMMUNICATION DE M. A. BASSET

Présentation de la carte du « coq » extraite d'un Atlas linguistique des parlers berbères (Algérie, Territoires du Nord).

M. M. COHEN, après avoir marqué combien l'enquête de l'auteur apporte déjà de résultats, dit quelques mots du projet d'un atlas linguistique nord-africain arabe et berbère, et souhaite qu'il soit promptement réalisé suivant la méthode d'enquête qui a été adoptée pour la France par J. Gilliéron.

2. — COMMUNICATION DE M. C. BROCKELMANN [1]

Gibt es einen hamitischen Sprachstamm ?

Die nordafrikanischen Sprachen, die sich vor denen Mittel- und Südafrikas durch eine höhere Organisation auszeichnen, hatte R. Lepsius unter dem Namen hamitisch als eine Einheit zusammengefasst.

Wie dieser Sprachstamm abzugrenzen sei, steht bisher noch nicht fest. Das Aegyptische, das Lepsius und L. Reinisch ihm in erster Linie zuwiesen, hat sich

1. Cf. *Anthropos*, Bd XXVII, 1932, S. 797-818.

vielmehr als eine Semitensprache herausgestellt, die ihren besonderen Charakter der Mischung mit einem bisher noch unbekannten Substrat verdankt. Festzustehen scheint, dass die Sprachen der Berber einerseits und die der sogenannten Kuschiten anderseits je für sich genealogische Einheiten bilden, wenn auch die Abgrenzung der zweiten Gruppe noch nicht sicher durchgeführt ist. Neben ihnen aber stehen andere Sprachen, über deren Zugehörigkeit zum hamitischen Sprachstamm auch bei dessen Verfechtern Zweifel bestehen. Das Nubische z. B., das Reinisch ihm angliederte, wird von andern Forschern wohl mit mehr Recht abseits gestellt ; dann müssen aber die Züge, die es dem Hamitischen verwandt erscheinen liessen, diesem entlehnt sein. Nun sind aber gerade die Elemente, die Berberisch und Kuschitisch miteinander gemein haben, und die die These ihrer Verwandtschaft stützen, dieselben, die das Aegyptische als semitisch erweisen und erst in seiner späteren Entwicklung von Neubildungen überwuchert werden.

Schon Praetorius hat vermutet, dass die Semitismen im Kuschitischen nicht altererbt, sondern zu verschiedenen Zeiten entlehnt seien. Auch der Charakter des Berberischen lässt sicht leichter verstehen, wenn man in ihm einen semitischen Einschlag anerkennt, der nicht erst von den Phöniziern auszugehen brauchte.

Mit Recht hat Schuchardt einmal vorausgesagt, es werde nie gelingen, eine hamitische Ursprache zu rekonstruieren, Eine solche ist uns nicht nur wegen der Jugend ihrer vermeintlichen Nachkommen unerreichbar, sondern sie hat nie existiert.

Wie schon früher die Hypothese eines turanischen Sprachstammes, so erweist sicht jetzt auch die eines hamitischen als ein Trugbild. In Afrika haben sich wie in Eurasien Sprachen entwickelt, die durch Austausch gewisser Denkformen ähnlich geworden sind, ohne die Verschiedenheit ihrer Grundlagen zu verleugnen.

M. M. COHEN est heureux de constater le développement des études comparées entre le sémitique et les langues voisines. Il croit qu'il est légitime d'espérer la confirmation d'une véritable relation de parenté au moins entre les quatre groupes dont la morphologie concorde : sémitique, égyptien, berbère et couchitique.

M. H. MASPERO dit le grand intérêt qu'il a pris à entendre l'auteur apporter dans la recherche de la parenté linguistique des conseils de prudence analogues à ceux qu'il a exprimés au sujet d'un domaine tout différent.

M. G. ROYEN et M. SELLERT approuvent l'attitude de l'auteur.

Vendredi, 28 août, 11 h. 30-12 h. 30.

Président et secrétaire : M. O. J. TALLGREN-TUULIO

COMMUNICATION DE M. P. MERIGGI [1]

Le lingue aggruppanti, finora dette e ritenute isolanti.

Il nome di lingue « isolanti » è da rifiutare, perchè esprime il concetto d'un tipo linguistico quale non esiste, nè può esistere. In nessuna lingua le parole pos-

1. Cf. *Journal de Psychologie. Sur la structure des langues groupantes*, XXXe année (1933), p. 185.

sono collocarsi ciascuna isolatamente, per sè stante, a costituire un periodo, un'espressione complessa. Forse nel linguaggio delle formule matematiche si potrebbe parlare, fin a un certo punto, d'isolamento dei singoli elementi.

Ora vi sono dei punti di contatto tra una tale formula e un periodo di lingua « isolante », ma nelle dette lingue è dominante quel raggruppamento degli elementi, che abbiamo in germe anche nelle formule matematiche. Tale raggruppamento è assolutamente essenziale, senza di esso non vi sarebbe periodo che fosse comprensibile. Per capire un testo o discorso il primo lavoro è questo ordinamento degli elementi costitutivi in gruppi organici, quali furono già formati dal parlante o scrivente stesso. Ogni falso aggruppamento, ogni separazione di elementi da connettere, conduce ad un equivoco o distrugge il senso, giacchè meno che in ogni altra lingua le singole parole hanno per sè stanti un senso proprio in queste lingue.

Solo i gruppi possono avere un senso preciso, il che conduce subito ad una vera e propria agglutinazione. Da ciò la proposta di chiamare queste lingue « aggruppanti », sicchè anche nel nome non più un abisso le separi da quelle agglutinanti.

Solo il cinese finora fu studiato tipologicamente. Ricerche estese alle lingue « isolanti » africane permettono di completare la comprensione e descrizione di questo tipo linguistico, in cui si possono distinguere fin d'ora due sottotipi : l'uno a periodo più sciolto (p. es. cinese e eve), l'altro a periodo più rigido (p. es. vai e boschimanno).

L'estendersi delle ricerche ad altre lingue aggruppanti potrà condurre a rivedere questi risultati e a stabilire un tutt' altro ordinamento. In particolare il confronto tra le diverse fasi strutturali delle lingue indo-cinesi da una parte e di quelle sudanesi dall'altra potrà condurre a stabilire dei paralleli nella loro evoluzione, che avrebbero valore di legge generale.

SÉANCE DE CLOTURE

SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. CH. BALLY,

LE SAMEDI 29 AOUT A 11 H. 1/2.

La parole est donnée à M. DE SIQUEIRA COUTINHO qui présente, au nom des linguistes américains présents au Congrès, la motion suivante :

Vu que les séances du Deuxième Congrès International de Linguistes ont lieu dans la ville de Genève, où Ferdinand de Saussure a développé des doctrines incorporées dès maintenant dans la linguistique moderne, et désireux de rendre chaleureusement hommage à l'École de Genève pour ses contributions aux études de Linguistique, le Deuxième Congrès International de Linguistes prend la résolution :

1. Qu'une plaque commémorative spéciale avec une inscription appropriée à honorer la mémoire de Ferdinand de Saussure, destinée à être placée dans l'Université, ou tout autre lieu indiqué, conformément aux usages de la République et Canton de Genève, soit offerte à la Ville de Genève par le Deuxième Congrès International de Linguistes.

2. Que les fonds nécessaires pour une pareille plaque commémorative doivent être fournis, sur la demande du Comité d'organisation du Congrès, par les membres du présent Deuxième Congrès International de Linguistes.

Genève, le 28 août 1931.

D. S. BLONDHEIM,
G. M. BOLLING,
Carl D. BUCK,
J. de SIQUEIRA COUTINHO,
Ephraïm CROSS,
Franklin EDGERTON,
Kemp MALONE,
George B. WESTON.

M. SCHRIJEN déclare que le C.I.P.L. approuve entièrement l'initiative prise par les linguistes américains et la recommande au Congrès. Il reste cependant entendu qu'elle n'engage pas la responsabilité financière du C.I.P.L. et que c'est aux signataires de la motion de réunir les fonds nécessaires.

La résolution proposée est adoptée par un vote unanime.

M. van GINNEKEN annonce et recommande le prochain *Congrès international des Sciences phonétiques*, qui aura lieu du 3 au 7 juillet 1932, à Amsterdam.
Il en développe en quelque mots le programme.

M. SCHRIJNEN, secrétaire-général du C.I.P.L., présente le texte des résolutions soumises au Congrès tel qu'il a été approuvé et complété par le C.I.P.L.

RÉSOLUTIONS

Première question : *Avez-vous des suggestions utiles à présenter sur l'organisation du travail linguistique, sa technique et son outillage?*

Les décisions suivantes ont été prises sur la proposition du rapporteur, M. le Prof. Debrunner (Iéna) :

1. Le Comité International Permanent de Linguistes (C.I.P.L.) dresse des listes de savants qui désirent travailler ensemble à des travaux spéciaux ; il communique ces listes aux intéressés et les publie en temps et lieux opportuns.

2. Le Congrès sollicite les participants qui sont membres d'Académies et d'autres corps savants d'organiser dans leurs sociétés respectives des recherches méthodiques sur les changements observés dans les langues vivantes.

3. Le Congrès charge le C.I.P.L. de nommer une commission de transcription phonétique.

4. La question de la translitération d'alphabets étrangers sera traitée au prochain congrès.

5. Le Congrès entretient avec l'*Internationale Gesellschaft für experimentelle Phonetik* des relations officieuses et échange avec elle ses publications.

6. La question de la fiche internationale sera reprise par le C.I.P.L. en accord avec l'Institut International de Coopération Intellectuelle ; le C.I.P.L. présentera un rapport sur ce sujet au prochain congrès.

7. Le Congrès engage les directeurs de revues linguistiques à publier dans chaque volume (s'ils ne le font pas déjà) une table analytique ou un index alphabétique, ou tous les deux.

8. Le Congrès sollicite le Comité International de Coopération Intellectuelle de travailler, de concert avec le C.I.P.L., à l'unification des abréviations en usage dans les périodiques.

9. Le Congrès engage les directeurs de revues linguistiques à accompagner, dans la mesure du possible, tous les articles d'un bref résumé de leur contenu.

10. A l'avenir, chaque congrès international de linguistes étudiera à fond, par voie de rapports et de discussions, un ou plusieurs termes techniques en vue d'une unification de la terminologie linguistique. Le C.I.P.L déterminera le choix des termes à étudier, d'accord avec la Commission de Terminologie (voir 11).

11. Le C.I.P.L. propose au Congrès la nomination d'une commission pour l'étude des questions de terminologie. Cette commission est chargée :

a) de recueillir tous renseignements sur les travaux parus dans ce domaine et de les communiquer aux intéressés ;

b) de s'entendre avec tous les savants spécialisés dans les travaux de terminologie ;

c) de rechercher et de réaliser les moyens de publier ces résultats ;

d) d'en rendre compte dans les congrès ultérieurs ;

e) de soumettre à des experts des spécimens d'un dictionnaire historique de terminologie.

En exécution de cette résolution, la dite Commission a été nommée.

MM. A. Debrunner (Iéna), J. Marouzeau (Paris), le prince N. Trubetzkoy (Vienne) et L. Weisgerber (Rostock) ont été appelés à en faire partie.

Deuxième question : *Quel est, selon vous, le rôle à attribuer, dans le devenir et l'évolution des langues (en particulier dans la constitution des langues unifiées), d'une part aux phénomènes spontanés et à l'inconscient et de l'autre aux interventions de la volonté et de la réflexion ?* Subsidiairement : *Que pensez-vous de l'adoption d'une langue artificielle ?*

Au sujet de cette question, il ne sera pas pris de résolution, mais le C.I.P.L. constate avec satisfaction que le Congrès, par l'organe de M. Meillet, président de la séance, a exprimé son intérêt pour le travail que fait l'International Auxiliary Language Association de New-York (I.A.L.A.) et l'a encouragée à persévérer dans sa voie.

Troisième question : *Les systèmes phonologiques.*

Conformément aux conclusions de M. le prince Trubetzkoy, rapporteur, le C.I.P.L. a décidé d'entrer en relations officieuses avec l'*Internationale Phonologische Arbeitsgemeinschaft* (Prague).

L'assemblée approuve ces résolutions.

M. SCHRIJNEN annonce que le C.I.P.L. a désigné comme membre correspondant M. T. Chiba, à Tokio.

Il soumet encore à l'assemblée quelques articles complémentaires à ajouter au règlement du Comité International Permanent de Linguistes tels qu'ils ont été votés par le Congrès de la Haye (voir les Actes du premier congrès, p. 94).

Voici le texte de ces articles :

Décisions supplémentaires *d*) à ajouter : Les rapporteurs communiquent leurs *conclusions* au Secrétaire général, pour éviter un désaccord avec le règlement du C.I.P.L.

Le C.I.P.L. seul est compétent pour ce qui concerne les questions d'organisation générale des congrès. Les points essentiels seront soumis à l'approbation du Congrès.

Quand le Congrès décide d'instituer une commission, l'exécution en sera confiée au C.I.P.L. La composition de la commission sera soumise au Congrès. A cet effet : *a*) le C.I.P.L. pourra s'adjoindre de nouveaux membres, ou bien *b*) quelques membres du C.I.P.L. se joindront à d'autres savants spécialistes, ou bien *c*) tous les membres de la nouvelle commission seront recrutés hors du C.I.P.L.

Comme, en tous cas, la nouvelle commission devra être considérée comme une sous-division du C.I.P.L., dans les cas *b* et *c*, la commission prendra toujours ses mesures de concert avec le secrétaire général, qui a le droit d'assister aux réunions.

Le C.I.P.L. ne peut considérer comme ses sous-divisions que les commissions qu'il a créées lui-même ; avec d'autres corps il peut avoir des relations officieuses.

Le C.I.P.L. ne peut confier la rédaction d'un organe officiel à une organisation qui n'émane pas de lui.

Ces articles sont approuvés.

M. SCHRIJNEN exprime, au nom du C.I.P.L. et au nom de tous les congressistes, les plus vifs remerciements au Comité qui a organisé ce Congrès et qui en a assuré le succès.

La parole est au Secrétaire du Congrès pour la lecture de son rapport général.

Avant de lire son rapport, M. Sechehaye tient à reporter une bonne part des remerciements qui ont été adressés à M. Bally et à lui-même sur les collaborateurs nombreux et dévoués auxquels ils ont pu faire appel à l'intérieur du Comité et au dehors.

RAPPORT DU SECRÉTAIRE

(résumé)

M. SECHEHAYE se félicite de l'entrain et de la cordialité qui ont régné dans tout le cours du Congrès et qui ont assuré, pour une bonne part, son succès. Il relève que le C.I.P.L. qui, grâce à l'activité de son Secrétaire général, s'est acquitté avec succès des tâches qui lui avaient été confiées à La Haye, vient d'être chargé, par les congressistes de Genève de nouvelles tâches pratiques, dont quelques-unes fort importantes (points 1, 3, 6, 8 et 11 des résolutions relatives à la première question). Le rôle de cet organe central, que les linguistes ont su créer, ne fera sans doute que croître encore à l'avenir.

D'autres tâches ont été remises à d'autres organismes (points 2, 7 et 9) ou ont été renvoyées au prochain congrès (points 4 et 10). Les relations officieuses nouées avec l'*Internationale Gesellschaft für experimentelle Phonetik* et avec l'*Internationale Phonologische Arbeitsgemeinschaft* seront sans doute fécondes. L'intéressant débat auquel ont donné lieu les systèmes phonologiques (3e question), et où les rapports de la phonologie et de la phonétique ont été bien marqués, permet de le prévoir. Il faut souligner également l'importance qu'a revêtue la discussion sur la deuxième question et sur la question subsidiaire concernant le problème de la langue auxiliaire internationale. « Personne ne pouvait s'attendre à ce qu'une assemblée, quelque compétente qu'elle soit, portât en quelques heures un verdict sur une question aussi complexe au point de vue théorique et aussi difficile au point de vue des réalisations pratiques. Mais notre entretien a du moins montré l'intérêt unanime que la science linguistique porte aujourd'hui à cette question, dont l'importance scientifique n'est pas moindre que l'importance humanitaire, ce qui n'est pas peu dire.

Nous avons procédé à une sorte de réhabilitation solennelle des langues artificielles, réhabilitation à laquelle se sont associés ceux-là même qui préféreraient voir l'une ou l'autre des langues nationales devenir la langue auxiliaire du monde. En remettant à l'I.A.L.A.[1] le soin de poursuivre les recherches qu'elle a commencées et de les étendre dans toutes les directions utiles, nous laissons à tous ceux qui s'efforcent de travailler, avec un zèle méritoire, à des réalisations pratiques, l'impression que la science ne se désintéresse pas de leur effort, mais qu'elle veut contribuer pour sa part à une évolution dont nous ne pouvons prévoir ni la marche, ni l'aboutissement, mais qui est nécessaire et qui aboutira quelque jour ».

Le Secrétaire rappelle encore l'exposé de M. Scheuermeier sur les expériences d'un enquêteur dialectologiste. « Nous avons vu là, dit-il, comment la science se met au service de la vie et devient par là, elle-même, vivante et captivante. » Il dit l'impression qu'a laissée à tous la séance du matin même, où MM. Cuny et Sauvageot ont présenté leurs savants rapports sur la question de la parenté qui

1. International Auxiliary Language Association, New-York.

pourrait exister entre l'indo-européen et d'autres familles de langues. Ces rapports, et l'entretien qui a suivi, ont sans doute constitué un des éléments capitaux du Congrès.

Passant à l'activité déployée dans les sections, l'orateur parle d'abord spécialement de la section de linguistique générale dont il a suivi les travaux. « A ce propos, dit-il, laissez-moi vous faire part d'une impression que je garde très forte de nos débats toujours si cordiaux, mais parfois si vifs et si serrés. La science linguistique est parvenue au point où l'on diffère moins sur la connaissance des choses que sur la manière — je ne dirai pas de les exprimer, — mais de les considérer. Nous connaissons les faits eux-mêmes et tous les facteurs qui entrent en ligne de compte dans leur analyse; nous nous entendons jusqu'à un certain point fort bien. Mais le désaccord commence quand il s'agit d'attribuer à chaque point de vue sa juste place et son rang respectif parmi les autres points de vue. Il en résulte à la fois une grande unité foncière de notre science et une grande diversité et opposition des écoles dans son sein. De là le mérite indéniable de ceux qui cherchent les voies de conciliation et qui tâchent de rapprocher les doctrines; de là aussi l'utilité de ceux qui, au contraire, soulignent les divergences et défendent des points de vue particuliers avec une certaine obstination. Il en est ici comme de la fameuse question des synonymes et des homonymes. Ce sont deux tendances contraires mais également nécessaires. L'esprit de largeur qui irait à dire que tous pensent la même chose sous des termes divers, marque d'avance notre tendance vers la synthèse où tous nous désirons aboutir; mais l'esprit de résistance qui fait remarquer que, sous les mêmes formules nous différons encore parfois, répond aux exigences d'une pensée personnelle intransigeante, nécessaire pour préparer des ententes plus sincères et plus définitives pour l'avenir. »

Après un bref aperçu des multiples questions traitées dans les autres sections et faisant allusion en particulier aux problèmes si délicats de la préhistoire, M. Sechehaye termine en disant : « Ici les problèmes les plus difficiles se posent à une science qui possède sans doute une technique éprouvée mais qui, devant l'immensité de la tâche, est obligée quand même de réfléchir à nouveau sur ses méthodes.

Que d'énigmes qui pourraient nous effrayer par leur abstraction, par leur complexité ou par leur délicatesse, mais qui ne feront pas reculer l'esprit humain, avide de vérité et de recherche. Au contraire, ils l'excitent à se surpasser lui-même par un élan intérieur qui est une des marques de notre dignité, comme dirait Pascal. Et c'est le privilège d'un congrès comme le nôtre, que d'avoir apporté sa contribution à ce noble effort. »

M. le Président clôt le Congrès par l'allocution suivante.

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

Mesdames, Meşsieurs,

Vous venez d'entendre le dernier rapport du Secrétaire. Il vous a communiqué tout ce qu'il importe de savoir avant que nous nous séparions. Mais, après le bilan des faits, je voudrais, en quelques mots, établir — permettez-moi l'expression — notre bilan sentimental.

En ouvrant ce Congrès une appréhension bien naturelle nous obsédait. Qu'allait-il se passer? Serions-nous à même de conduire au port une barque si richement, mais hélas! si lourdement chargée ?

Au fur et à mesure que s'est déroulé notre programme, nos craintes ont fait place à la confiance, et une joie sans cesse grandissante a ranimé notre courage. Cette confiance, cette joie, c'est vous, Messieurs, qui nous les avez données : l'atmosphère de sympathie dont vous nous avez entourés a été pour nous un puissant encouragement. Il faut ajouter — bien que ceci se šoit passé dans les coulisses, — que j'ai été constamment soutenu par mes collaborateurs. Je suis sûr que vous vous associerez à moi si je rends hommage ici à l'infatigable dévouement de notre Secrétaire, M. Albert Sechehaye.

Voici l'heure de la séparation. Peut-être pensez-vous que nous réprimons un soupir de soulagement en l'entendant sonner. Non, Messieurs! Nous avons beau nous dire qu'une grande partie de notre tâche est accomplie et que nous avons le droit de nous reposer un peu ; un sentiment de mélancolie nous serre le cœur à la pensée que tant de visages qui nous étaient devenus familiers vont s'effacer et se dérober à nos regards. Si quelque chose atténue cette impression pénible, c'est l'idée que vous nous avez enrichis, infiniment enrichis intellectuellement. Notre travail scientifique, notre enseignement seront fécondés parce que, au cours de cette semaine, vous nous avez prodigué les trésors de votre érudition. Les paroles trahiraient ma pensée si j'essayais de dire tout ce que nous vous devons.

J'ai réservé pour la fin une nouvelle qui, il est vrai, est connue de plusieurs d'entre vous. Le Comité International Permanent s'est occupé du choix de la ville qui doit abriter le prochain congrès de linguistes.

C'est l'Italie qui, cette fois, veut nous accueillir, c'est à Rome que se constituera un comité chargé d'organiser, pour la fin de l'été 1934, notre prochaine réunion. Nous saluons cette nouvelle avec joie et remercions chaleureusement nos confrères italiens qui, par ce geste généreux, assurent la continuité de notre effort et maintiennent la tradition inaugurée à La Haye. Je souhaite que dans trois ans nous tous, qui avons travaillé en commun dans cette maison, nous nous retrouvions dans la cité des sept collines.

Mesdames et Messieurs, chers Confrères,

Genève vous a accueillis avec enthousiasme et vous voit partir avec tristesse. Elle garde de vous un souvenir inoubliable. Puissiez-vous réserver un peu de votre affection à une ville où vous ne comptez désormais que des amis.

APPENDICE

VISITE AU CHÂTEAU DE VUFFLENS

Le mercredi 26 août après-midi, les membres du Congrès se sont rendus en autocars au Château de Vufflens, où ils étaient invités par Mme Ferdinand de Saussure et par ses fils, MM. Jacques et Raymond de Saussure. La *Gazette de Lausanne* a rendu compte de cette réception en ces termes :

« ..... La cohorte internationale, d'un effectif de plus de deux cents savants venus de tous les points de l'horizon, du Japon au Portugal et des Amériques au Proche Orient, remplit salons et terrasses de ses causeries en vingt langues. Après quelques paroles de bienvenue de M. J. de Saussure, M. Meillet, le distingué professeur au Collège de France, remercia de l'accueil et rappela le souvenir de son maître. L'heure venue de prendre congé, après les douceurs du buffet, les congressistes remontèrent dans les neuf autocars qui les avaient amenés et qui étaient rangés dans l'avant-cour. Au moment du départ on vit les Hollandais, au nombre d'une vingtaine, se lever et entonner un adieu en latin que chantent en semblable circonstance les étudiants des universités, saluant ainsi la famille de leurs hôtes debout devant le porche. Puis, debout à leur tour et agitant mouchoirs et chapeaux, les congressistes défilèrent, emportant le souvenir d'un gracieux accueil en pays romand. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Membres des divers Comités 7
Extraits de la circulaire d'invitation 9
Liste des membres votants 12
Gouvernements, Universités, Académies et Sociétés savantes représentés au Congrès 19
Tableau horaire des séances 24

SÉANCE D'OUVERTURE

Allocutions du Président, du représentant du Gouvernement genevois et de MM. Bartoli, Kretschmer, Vendryes et Bolling 29
Rapport sur l'activité du Comité International Permanent de Linguistes, présenté par M. Schrijnen, Secrétaire général 35

PREMIÈRE PARTIE

Questions mises à l'ordre du jour, enquêtes, séances plénières.

PREMIÈRE QUESTION

Avez-vous quelque suggestion utile à présenter sur l'organisation du travail linguistique, sa technique et son outillage ?

Propositions reçues 41
Première séance plénière. Rapport de M. A. Debrunner 52
Troisième séance plénière. Discussion 67

DEUXIÈME QUESTION

Quel est, selon vous, le rôle à attribuer dans le devenir et l'évolution des langues (en particulier dans la constitution des langues unifiées), d'une part aux phénomènes spontanés et à l'inconscient, de l'autre aux interventions de la volonté et de la réflexion ?

Subsidiairement : *Que pensez-vous de l'adoption d'une langue internationale ?*

Propositions reçues 72
Deuxième séance plénière. Rapport de M. O. Jespersen et discussion 94
Sixième séance plénière. Débat complémentaire 107

TROISIÈME QUESTION

Les systèmes phonologiques envisagés en eux-mêmes et dans leur rapport avec la structure générale de la langue.

Propositions reçues 109
CINQUIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE. Rapport de M. N. Trubetzkoy et discussion..... 120

QUATRIÈME QUESTION

La famille indo-européenne dans ses rapports avec d'autres familles de langues.

SIXIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE. Rapport de M. A. Cuny sur la famille indo-européenne considérée dans ses rapports avec le groupe chamito-sémitique..... 130
Rapport de M. Sauvageot sur le problème de la parenté des langues indo-européennes et des langues ouraliennes..... 137
Discussion..... 140

CINQUIÈME QUESTION

Les enquêtes dialectologiques.

QUATRIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE. Conférence de M. P. Scheuermeyer : Persönliche Beobachtungen und Erfahrungen bei meinen Aufnahmen für den Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz (Résumé)..... 143

DEUXIÈME PARTIE

Séances de Sections[1].

PREMIÈRE SECTION : LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

V. MATHESIUS. La place de la linguistique fonctionnelle et structurale dans le développement général des études linguistiques..... 145
W. DOROSZEWSKI. Sociologie et linguistique (Durkheim et de Saussure)..... 146
L. JORDAN. La linguistique et la logique 148
G. DEVOTO. L'attenzione come fattore linguistico..... 149
*El. RICHTER. Die Einheitlichkeit der Hervorhebungsabsicht und die Mannigfaltigkeit ihrer Auswirkungen..... 150
V. BRØNDAL. L'autonomie de la syntaxe..... 153
A. DEBRUNNER. Das Gefühl für grammatische Gesetze..... 155
H. J. POS. La synonymie dans la langue et dans le langage..... 156
*W. BRANDENSTEIN. Die Hypothesenbildung in der etymologischen Forschung..... 158
A. GRÉGOIRE. L'apprentissage de la parole pendant les deux premières années de l'enfance. 161

DEUXIÈME SECTION : PHONÉTIQUE

*A.W. DE GROOT. Zur Grundlegung der allgemeinen Versbaulehre..... 163
S. KARCEVSKI. L'intonation de la phrase..... 166

1. Pour les communications qui sont publiées ailleurs il n'est donné qu'un bref compte rendu avec l'indication bibliographique. Les autres communications donnent lieu à un résumé plus étendu. Ces dernières sont marquées ici d'un astérisque (*).

*A. Duraffour. Une loi phonétique nouvelle relative aux variations de l'accent d'intensité d'après quelques parlers romans et surtout franco-provençaux..... 167
*A. Dauzat. Les régressions phonétiques en français et dans les patois gallo-romans..... 169
Ed. Hermann. Die Lautgesetze..... 171
*R. Paget. The gestural origin of language..... 172
P. Barnils. Quelques observations autour des images verbales motrices..... 176
*A. Belić. Sur la valeur linguistique de la syllabe..... 176
T. Chiba. A report on the Examination of the Five Japanese Vowels according to the Findings obtained at the Phonetics Laboratory of the Tokyo School of Foreign Languages... 181

TROISIÈME SECTION : ORIGINES INDO-EUROPÉENNES

*M. Budimir. Zur proto-indogermanischen Schicht..... 182
*S. Feist. Die Ausbreitung des indogermanischen Sprachstammes über Nordeuropa in vorgeschichtlicher Zeit..... 184
*H. Frei. Préverbes et postpositions avant la flexion indo-européenne..... 187
*Robert J. Kellogg. The Indo-European Affinities of Hittite..... 190
*A. Nehring. Sprachwissenschaftliche Paläontologie..... 191
*L. L. Hammerich. Zum indogermanischen Verbum finitum..... 195
J. Kurylowicz. Les désinences verbales et le système verbal de l'indo-européen..... 199
*S. W. F. Margadant. Remarques sur les catégories grammaticales dans les langues indo-européennes et spécialement en grec ancien..... 200
A. Meillet. Sur la chronologie de l'indo-européen..... 203

QUATRIÈME SECTION : LANGUES INDO-EUROPÉENNES

C. D. Buck. Words for "mountain", "sea", "river", "forest", "sky", etc., in the principal Indo-European languages..... 204
Fr. Edgerton. The Sanskrit pronominal "Stems" in *-d*..... 204
*M. Runes. Vom Aussterben der Wörter (mit besonderer Berücksichtigung der klassischen Sprachen)..... 205
*R. Smal-Stocki. Bildungsprinzipien der ukrainischen Interjektionen..... 209
E. Blesse. Zum sprachlichen Ausdruck der abstrakten Begriffe im Lettischen..... 212
*B. Terracini. Le origini della declinazione romanza..... 214
H. de Willman-Grabowska. La phrase en indo-iranien (d'après les textes védiques, vieux-perses et avestiques)..... 217
J. Mansion. Les termes « Urgermanisch », « Urdeutsch », etc., sont-ils encore admissibles aujourd'hui ?..... 218
W. Pessler. Probleme der deutschen Wortgeographie..... 221
M. Bartoli. Sulla nota questione della continuità del latino nella Dacia di Traiano..... 223

CINQUIÈME SECTION : LANGUES NON INDO-EUROPÉENNES

H. Maspero. La question de la parenté des langues dans les langues de l'Asie Extrême-Orientale..... 225
*Sh. Saito. English Influence on Japanese..... 227
O. J. Tallgren-Tuulio. Les locutions figurées d'une série de langues littéraires, y compris le finnois et l'arabe, au point de vue du calque..... 230
*G. Piccoli. Metodo etimologico combinatorio per l'interpretazione dei testi etruschi..... 232
*L. Homburger. Préfixes bantous et égyptiens..... 236
A. Basset. Présentation de la carte du « coq » extraite d'un *Atlas linguistique des parlers berbères* (*Algérie, territoires du Nord*)..... 239
C. Brockelmann. Gibt es einen hamitischen Sprachstamm ?..... 239
P. Meriggi. Le lingue aggrupanti, finora dette e ritenute isolanti..... 240

SÉANCE DE CLOTURE

Résolutions votées et décisions du Comité International Permanent de Linguistes..... 243
Rapport du Secrétaire..... 246
Allocution du Président..... 247

APPENDICE

Visite au château de Vufflens..... 249

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXXIII

LISTE DES PUBLICATIONS

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT

ADRIEN-MAISONNEUVE

5, RUE DE TOURNON, PARIS (VIe)

Téléphone Danton 86.35

Chèques Postaux 849.13.
Banque de France (Agence Raspail), Paris.
Crédit Commercial de France (Agence Saint-Germain), Paris.
Crédit Lyonnais (Agence V.).

Midland Bank Ltd, à Londres.
Deutsche Bank und Disconto Gesellschaft in Berlin.
R. C. Seine 344.045.

AMERICANA

CLAUDE JOSEPH (R. H.). — **Antiguedades de Araucania.** 1930, in-8, br., 67 pages, 44 gravures représentant une multitude d'objets d une grande importance ethnographique. (P. R. U. U. Ch.)..... **15** fr.

CLAUDE JOSEPH (R. H.). — **Las Ceremonia Araucanas.** 1930, in-8, br., 23 pages, 10 gravures..... **10** fr.

CLAUDE JOSEPH (R. H.). — **La Vivendia Araucana.** 1931, in-8, br., 118 pages, 55 gravures. (A. U. Ch.)..... **25** fr.

Quito breve instruccion o arte para entender la lengua comun de los indios Segun se Habla en la Provincia de Quito. Lima, 1753. Reproduction anastatyque. Paris, 1727, in-8, broché, 2 ff. préliminaires et 30 ff. pour le texte..... **30** fr.

RIVET (P.). — **Les Malayo-Polynésiens en Amérique.** Paris, 1926, gr. in-8, br., 137 pages. (Ex. J. S. A. P.)..... **50** fr.

RIVET (P.). — **Bibliographie Américaniste,** 1914-1919. Paris, 1927, gr. in-8, br., 63 pages. (Ex. J. S. A. P.)..... **25** fr.

VILLIERS (Baron Marc de). — **La Louisiane,** histoire de son nom et de ses frontières successives (1681-1819). Paris, 1929, gr. in-8, br., 74 pages, 9 cartes dont 2 hors texte et 1 en couleurs..... **20** fr.

VILLERS (Baron Marc de). — **L'Expédition de Cavelier de La Salle dans le Golfe du Mexique (1684-1687).** Paris, 1931, in-4 couronne, 235 pages, 12 cartes dont 2 hors texte se dépliant, dont une donnant l'itinéraire de La Salle ; tirage en deux couleurs..... **80** fr.

ORIENTALA

Actes du 2e Congrès International des Linguistes, tenu à Genève du 25 au 29 août 1931. Paris, 1933, in-8, broché, 270 pages. : **135** fr. Frais de port (France et Colonies) envoi recommandé : **2** fr. **60**. Pour les pays accordant la réduction de 50 % prévue par la Convention de Stockholm, prix : **4** fr. **70**. Pour tous les autres pays : **7** fr. **40**.

COURBIN (H.). — **Grammaire Élémentaire du Sanskrit classique.** Paris, 1931, 2 vol, gr. in-8, br., autographiés. I. Grammaire, 128 pages. II. Exercices, vocabulaires, 124 pages **50** fr.

DELAPORTE (L.). — **Manuel de Langue Hittite.** 5 vol. in-8.

I. Syllabaire hittite cunéiforme. Paris, 1930, in-8, br., VII-40 pages..... **30** fr.
II. Éléments de la grammaire hittite. Paris, 1929, in-8, br., III-178 pages. (*Epuisé.*)
III. Textes hittites en transcription. (*En préparation.*)
IV. Textes hittites en écriture cunéiforme. (*En préparation.*)
V. Vocabulaire hittite-français. (*En préparation.*)
Les volumes III-IV-V paraîtront en juillet 1933.

DIWEKAR (H. R.). — **Les Fleurs de Rhétorique dans l'Inde. Études sur l'évolution des « Alankara » ou Ornements stylistiques dans la littérature sanscrite.** Paris, 1930, in-8, broché, IV-133 pages..... **35** fr.

DUMÉZIL (G.). — **Études comparatives sur les Langues caucasiennes du Nord-Ouest (Morphologie).** Paris, 1932, in-8, broché, III-262 pages..... **80** fr.

Le Prix Volney a été décerné à l'Auteur pour ce travail.

Préface. Bibliographie. Transcription Ubez, Abxaz, Kabardi. Chap. I. Expression du défini et de l'indéfini. — Chap. II. Les noms : désinences et suffixes casuels, postpositions. — Chap. III. Les noms :

pluriel ; comparatifs et superlatifs; composition et dérivation. — Chap. IV. Pronoms et éléments pronominaux. — Chap. V. Noms de nombres. — Chap. VI. Thèmes verbaux. — Chap. VII. Indices personnels dans le verbe. — Chap. VIII. Suffixes des temps ; expression du pluriel et de la négation ; conjugaison causative ; particules. — Chap. IX. Suffixes d'aspects. — Chap. X. Participes gérondifs ; coordination infinitifs. — Chap. XI. Expressions interrogatives et relatives ; postpositions à valeur de conjonction ; formes composées avec des auxiliaires ; formes indéfinies.

FARÈS (B.). L'honneur chez les Arabes avant l'Islam. Étude de sociologie. Préface de M. Gaudefroy-Demonbynes. **1933**, in-8, br., XX-226 pages..... **40** fr.

HUSAIN (Yusuf). — **L'Inde mystique au moyen âge. Hindous et Musulmans**. Préface de de Sir THOMAS W. ARNOLD. Paris, 1929, in-8, br., XVI-211 pages..... **50** fr.

MACLER (Fr.). — **Quatre Conférences sur l'Arménie faites en Hollande**, suivies d'une note sur la Hollande et les Arméniens. Paris, 1932, in-12, broché, 294 pages..... **35** fr.

I. L'arménie proprement dite. Le Pays. Son histoire. Les conditions générales et économiques. — II. Autour du folklore arménien. — III. La littérature populaire de l'Arménie au moyen âge et aux âges suivants. — IV. A propos de l'histoire ancienne de l'Arménie, jusqu'à l'invasion arabe. Les grandes familles et les grands chefs de tribus de l'Arménie ancienne. — Note sur la Hollande et les Arméniens. (Signalons : Note importante sur l'histoire de l'Imprimerie et les premières productions.) — Bibliographie.

MITTER (Sushil Shandra). — **La pensée de Rabindranath Tagore**. Préface de M. Sylvain Lévi. Paris, 1930, in-8, broché, 1 f. non chiffré, 179 pages, portrait de Rabindranath Tagore publié hors texte..... **40** fr.

NICOLAS (A. L. M.). — **Qui est le Successeur du Bab ?** Paris, 1933, in-12, br., 18 pages, 1 portrait..... **6** fr.

RAOULT (G.). — **Le Parler Japonais**. Paris, 1932, in-12, relié, VI-144 pp. **30** fr.

Syllabaire japonais Kana. — Notions préliminaires. — Prononciation. — Ordres des mots.

Première partie. — Particularités essentielles :

Particules agglutinatives — le verbe être — adjectifs verbes. — Le genre et le nombre dans la langue japonaise. — Rareté de l'emploi des pronoms personnels. — Pronoms démonstratifs et mots s'y rapportant. — Honorifiques. — Auxiliaires numéraux.

Dialogues et proverbes : Généralités. — Emplettes — cuisine. — Le corps humain. — Indispositions, maladies. — La famille. — Promenades, voyages, etc. — Professions, métiers, etc. — Cent proverbes traduits et expliqués. — Entre deux voyageurs. — Poids et mesures au Japon.

Seconde partie : Détails complémentaires : Le nom, noms abstraits, mono, koto, mots composés, mots européens. — L'adjectif — pronoms démonstratifs — le verbe et ses changements euphoniques, passif, causatif, double potentiel, valeur des temps japonais, verbes complétifs et descriptifs — préposition — conjonction — Interjection — onomatopées. — Pour parler japonais. — Textes japonais et leur traduction.

RENOU (Louis), Directeur d'Études à l'École des Hautes Études, — **Grammaire Sanscrite**, Paris, 1932, 2 vol. in-8, brochés. I. Phonétique. Composition. Dérivation. XVIII-268 pages. II. Le nom. Le verbe. La phrase. Pages 269-576..... **235** fr.

RENOU (L.). — **Bibliographie Védique**. Paris, 1931, gr. in-8, br., V-339 pages reproduites en photolitographie..... **100** fr.

Les numéros — environ 6.500 au total — sont répartis par ordre méthodique en 201 rubriques. Un index des noms d'auteurs ou d'éditeurs facilitera les recherches.

ROWLANDS (J. H.). — **La Femme Bengalie dans la Littérature du moyen âge**. 1930, in-8, broché, VII-243 pages..... **60** fr.

SAUBIN (A.). — **Lexique Assyrien-Français**. Paris, 1928, in-8, relié, 361 pages à deux colonnes..... **120** fr.

KSHAMA ROW. — **Satyagraha Gita**. Paris, 1932, small 8vo, pp. 133, Sanskrit text.. **15** fr.

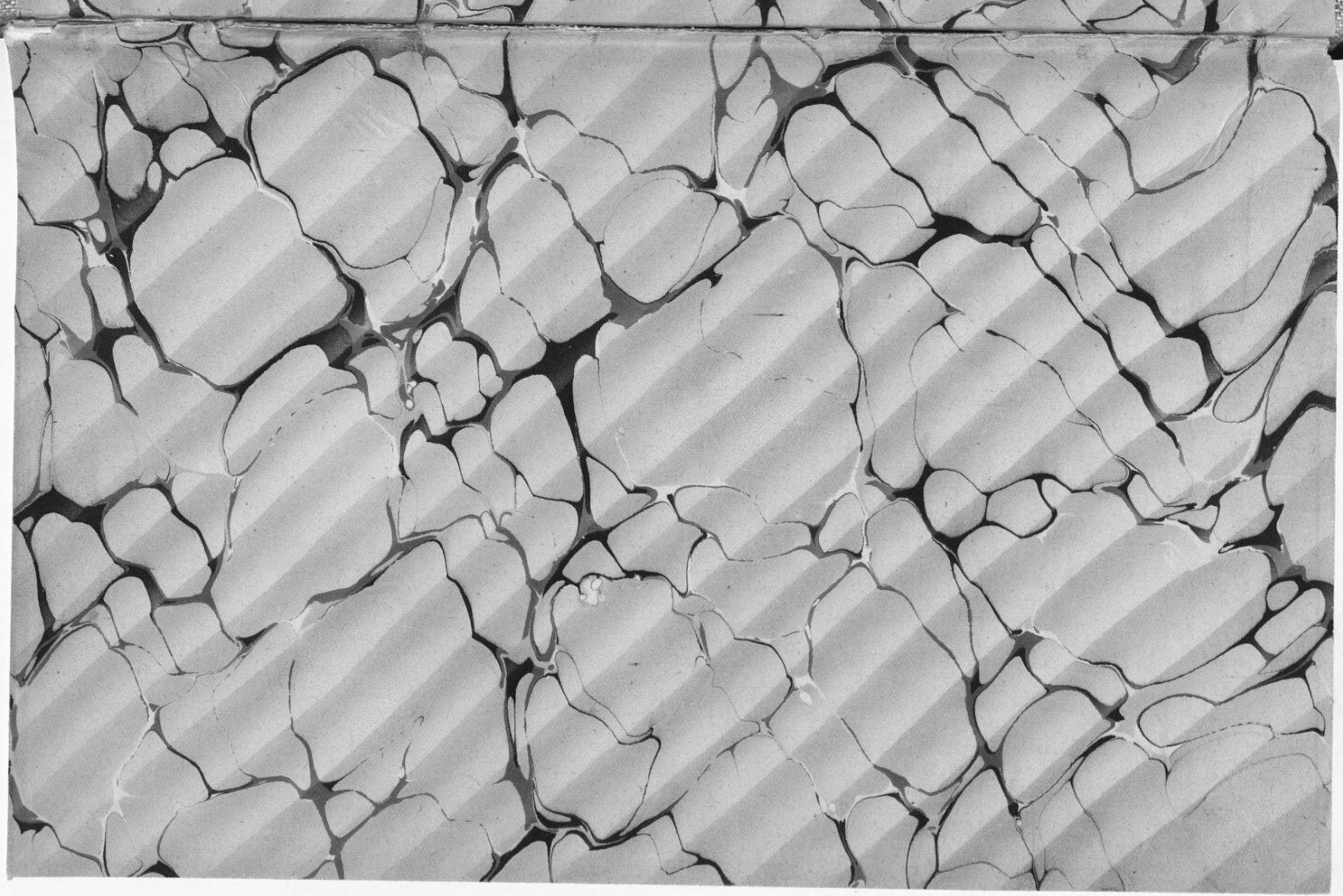
This most remarkable Sanskrit poem of modern India, made still more significant as the product of the genius of a Brahmin lady, gives in 18 brief chapters, and dignified sober verse of epic meter (of the renowned Bhagavad Gitâ), an impartial account of the great National movement in India during the past few years, whose moving spirit is Mahatma Gandhi himself. Apart from its merit as a faithful record of events which hystory will make familiar to the world in no remote future, its fluent polished Sanskrit, is eminently suited for the student who wants to have practice in Sanskrit reading which at once rivets the interest of the reader with its style and subject matter. It is printed in clear medium type and extends over 133 pages. The author is Madame Kshamâ Row, daughter of the celebrated Sanskrit Pandit who was the editor of so many Sanskrit works in Bombay, a few decades ago.

SHAHIDULLA (M. M. A. B. L.). — **Textes pour l'Étude du Bouddhisme Tardif**. Œuvres de KANHA et de SAHARA. Les Dohakosa en apabhramsa avec les versions tibétaines et les chants mystiques en vieux bengali, édités avec introduction, traduction, notes et vocabulaire apabhramsa-sanskrit-tibétain, par M. Shahidullah. Préface de M. Jules Bloch. Paris, 1928, broché, XII-235 pages..... **60** fr.

STCHOUPACK (N.), NITTI (L.), RENOU (L.). — **Dictionnaire Sanskrit-Français**. Paris, in-4, broché, VI-895 pages, imprimées sur deux colonnes..... **200** fr.
Le même ouvrage, Paris, in-4, VI-895 pages, relié pleine toile..... **225** fr.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXXIII

AE



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01135853 0